BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES EFFECTUÉS PAR MER OU...

Albert Montémont, Louis Mas Latrie











BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XX.

On souscrit dans les Departemens chez les Libraires ci-après:

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fᴺᴰ. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᴱ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

INTRODUCTION

RENFERMANT QUELQUES MOTS

SUR LA VIE DU CAPITAINE MORRELL.

Le capitaine Benjamin Morrell, qui, comme la plupart des marins, a lui-même écrit la relation de ses voyages, est né le 5 juillet 1795 à Rye, petite ville du comté de Westchester, située sur le détroit de Long-Island, dans l'État de New-York, à environ seize milles nord-est de cette grande cité commerciale des États-Unis de l'Amérique du Nord. Moins d'un an après sa naissance, sa famille alla s'établir à Stonington, simple bourg d'environ huit cents habitans, du comté de New-London, dans l'État de Connecticut, également situé sur le bord du détroit qui sépare Long-Island du continent; de sorte que, pour ainsi dire, le premier spectacle qui frappa les yeux de l'enfant fut celui de la mer, élément qui depuis lors lui a servi constamment de théâtre. Son père, constructeur de navires, avait une famille nombreuse, quatre fils et trois filles, dont Benjamin était l'aîné.

Jusqu'à l'âge de dix ans sa santé fut si mauvaise, qu'il passait rarement une semaine sans être malade; mais elle s'améliora rapidement lorsqu'il eut atteint cet âge, et dès lors s'alluma en lui un violent désir d'embrasser la profession de marin, et de visiter les régions les plus lointaines du monde. Ce désir, quelle que soit la cause qui le fit naître, fut naturellement stimulé par les magnifiques histoires que Benjamin entendait chaque jour raconter chez son père sur les merveilles que renfermaient l'Océan et les pays étrangers. Ce désir, à mesure que l'enfant grandissait, et que d'enfant il devenait jeune homme, grandissait avec lui, et de simple désir se changeait en passion; enfin cette soif de voyager devint si ardente qu'il se détermina, après avoir vainement sollicité la permission de ses parens, à faire l'aventurier et à saisir la première occasion qui s'offrirait de quitter la maison paternelle.

Cette occasion se présenta enfin, mais ce fut seulement lorsqu'il touchait à sa dix-septième année : alors, sans prendre congé d'aucun membre de sa famille, sans communiquer à personne ses projets, il s'évada par une belle matinée du mois de mars 1812, et gagna New-York sans aventures dignes d'être rapportées. Là il tâcha aussitôt de s'embarquer, mais à bord d'un navire qui fît le commerce avec les autres parties du monde, dé-

daignant de monter sur un vaisseau qui dût seulement visiter les côtes de l'Amérique. Il réussit au gré de son ambition.

Le bâtiment sur lequel s'embarqua Benjamin avait pour destination Lisbonne, où il allait porter des farines. La vente d'une telle cargaison promettait d'être fort lucrative, car la France était alors en guerre avec l'Espagne et le Portugal, et la route devait être bientôt fermée aux subsides que ces deux contrées recevaient des États-Unis, par suite d'une loi d'embargo qu'avaient déjà votée les deux chambres du congrès américain, et qui pouvait d'un instant à l'autre être exécutable à New-York. C'est pourquoi plusieurs navires, comme celui à bord duquel avait été reçu Benjamin, avaient pris en toute hâte leur cargaison de farine, et sortant du port s'étaient avancés jusque dans le havre extérieur pour y attendre l'instant où les formalités d'usage au départ des vaisseaux auraient été remplies, et alors lever immédiatement l'ancre. Aussi, dès que la permission de partir leur fut accordée, tous s'empressèrent-ils de mettre à la voile, et non sans raison, car la signature du directeur, apposée à cette permission, était encore humide sur le papier lorsqu'il reçut de Washington l'ordre exprès d'empêcher tout bâtiment de quitter le port. Cet ordre arrivait trop tard, mais le cutter de la douane donna aussitôt la chasse à la petite escadre des

navires marchands, et parvint même à joindre plusieurs des fugitifs, qui furent obligés de revenir. Les autres avaient assez d'avance pour lui échapper, et du nombre était *l'Entreprise*, qui portait à son bord notre jeune aventurier, de sorte qu'il se trouva bientôt loin de terre et sur cet élément qu'il avait si long-temps et avec tant d'ardeur désiré parcourir.

Comment décrire ses sensations lorsqu'il vogua enfin sur le vaste Océan? Alors son âme lui sembla sortir de prison; alors il put respirer librement. Une chose l'attristait néanmoins; si étendu qu'était le monde des eaux qui se déroulait autour de lui, il avait peur qu'il ne fût cependant trop étroit pour ses immenses désirs. Tant de navigateurs l'avaient parcouru avant lui! Il craignait qu'ils n'eussent complétement moissonné le champ des découvertes sans lui rien laisser à découvrir... Cet élan d'enthousiasme fut cependant refroidi les premiers jours par le souvenir de la maison paternelle, et par la pensée du chagrin que sa fuite avait dû causer à ses père et mère et à tous ses parens. Mais bientôt la nouveauté et le charme de la situation dans laquelle il se trouvait lui permirent d'envoyer au vent tous ces fâcheux souvenirs [1].

[1] The novelty of my situation soon enabled me to give such thoughts to the winds.

L'Entreprise toucha heureusement à Lisbonne. Mais comme les farines dont elle était chargée ne trouvaient pas d'acheteurs à un assez haut prix, elle se rendit de Lisbonne à Cadix, que bombardaient alors les Français. Ce fut pour le jeune homme un spectacle merveilleux et sublime que ce terrible bombardement, que de voir les bombes passer au-dessus de son navire ou tomber près de lui, au milieu de la place du marché qu'il visitait chaque jour. Ainsi se réalisaient en quelque sorte ses plus beaux rêves, ses rêves de dangers à courir; et bientôt il eut contracté ce mépris pour le péril qu'il montra toujours dans la suite de sa vie.

L'Entreprise resta long-temps mouillée devant Cadix; mais enfin, après que la cargaison eut été vendue avantageusement, elle remit à la voile pour retourner aux Etats-Unis, ignorant que, depuis son départ de New-York le gouvernement américain avait déclaré la guerre à la Grande-Bretagne : de sorte que, chemin faisant, elle fut rencontrée par un sloop anglais dont le commandant donna poliment à son capitaine des nouvelles sur les événemens publics, puis poussa la courtoisie jusqu'à s'embarrasser du vaisseau américain, à donner gratis passage sur son bord à l'équipage et aux officiers vers un port de Terre-Neuve... où ils furent tous emprisonnés dans un ponton. Mais ils

furent traités avec bienveillance, et même rendus à la liberté après une détention de huit mois.

Le jeune Benjamin fut reconduit à Boston avec ses camarades d'infortune. Se retrouver libre après huit mois de captivité, revoir son pays natal en maître absolu de ses actions, fouler le sol de l'indépendance, ce côté du tableau n'était pas sans charmes; mais l'autre côté était horriblement sombre: être sans le moindre argent parmi des étrangers, et à plusieurs milles de la maison paternelle, désirer et pourtant craindre de retourner auprès de ses parens. Aussi hésitait-il sur ce qu'il avait à faire. Mais comme une prompte décision était indispensablement nécessaire, il se décida bientôt à retourner dans son village natal. Il partit à pied pour Stonington, s'en remettant au hasard et à la charité publique pour sa nourriture et son logement le long de la route, et comptant sur la tendresse paternelle pour trouver au terme de son voyage pardon et bon accueil. Il n'avait pas mal présumé de cette tendresse, car toute sa famille le reçut comme l'enfant prodigue de l'Écriture... Le père de Benjamin pardonna le passé, consentit même à ce que son fils continuât de suivre la carrière pour laquelle il avait tant d'inclination, mais exigea que, avant de remettre le pied sur un vaisseau, il achevât d'abord son éducation si brusquement interrompue, et acquît les connais-

sances dont il avait besoin pour remplir un jour avec honneur la profession de marin.

Rendant pleine justice aux louables intentions de son père, comprenant fort bien la validité des motifs qui le faisaient agir, le jeune homme se soumit, mais à regret; à son grand regret, car ses compatriotes étaient toujours en guerre contre la Grande-Bretagne, et chaque matin apportait la nouvelle de victoires qu'ils avaient remportées sur mer, de vaisseaux qu'ils avaient capturés. Lorsqu'un si vaste champ de gloire était ouvert à quiconque se sentait homme de cœur, Benjamin pouvait-il rester spectateur tranquille de tous ces triomphes, et voir patiemment les autres recueillir seuls toute la moisson de lauriers? Pouvait-il perdre des jours, des semaines et des mois entiers dans une école de village, tandis que des garçons de son âge et ses amis d'enfance pour la plupart, gagnaient sur l'Océan fortune et renommée? La tentation était trop forte : il obtint la permission de s'embarquer de nouveau.

Un navire armé pour la course était prêt à partir; il fut assez heureux pour s'y faire recevoir en qualité de contre-maître. Oh! avec quel vif enthousiasme, avec quelles brillantes espérances il vit lever l'ancre! Mais comme tous ses projets de gloire et de fortune furent tristement désappointés! il revint au port d'où il était parti sans avoir rencon-

tré pendant une croisière de plusieurs mois aucune occasion de montrer son courage.

Le navire que montait Benjamin, de corsaire qu'il était se fit marchand, conserva seulement deux canons avec dix-huit hommes d'équipage outre les officiers, et partit pour la France avec un chargement de coton, le 28 mai 1813. Chemin faisant il rencontra, vers le milieu de juin, plusieurs vaisseaux de commerce portant pavillon britannique. Le capitaine proposa de *faire l'amour*[1] à l'un d'eux, comme disent les marins, c'est-à-dire de l'attaquer, ne doutant pas que l'extérieur guerrier de son bâtiment ne forçât l'autre à se rendre sur-le-champ. Les Américains se mirent donc à lui donner la chasse; mais comme ils approchaient, leur adversaire montra soudain, à travers ses écoutilles, une rangée de dents trop formidable pour qu'ils fussent tentés de persévérer dans leur dessein. En effet, c'était le chien de garde du troupeau, un brick de guerre qui protégeait le convoi. Ils reconnurent à temps leur erreur, et continuèrent modestement leur route. Le 3 juillet, comme ils n'étaient plus qu'à vingt-cinq lieues des côtes de France, ils furent aperçus par un autre brick anglais, qui à son tour leur donna la chasse. Favorisés par les ténèbres, ils parvinrent à lui échapper; mais le lendemain, au lever du soleil, comme

[1] Making love.

ils se croyaient sauvés, ils découvrirent une frégate anglaise qui accourait sur eux, toutes voiles déployées. La fuite était impossible : le navire américain fut pris et envoyé en Angleterre. Notre jeune homme eut donc à subir une seconde détention; il fut conduit à Plymouth avec le reste de l'équipage, enfermé pendant un mois à bord d'un ponton, puis transféré dans une prison à terre. Dans cette prison, Benjamin Morrell, ses camarades, et environ quatre cents Américains qui s'y trouvaient déjà, furent humainement traités pendant les dix-huit mois qu'ils y passèrent, à l'exception d'un seul jour, de ce jour atroce dont l'histoire gardera souvenir, où l'on tira sur les prisonniers américains. Huit d'entre eux furent tués, sept plus ou moins grièvement blessés : c'était en avril 1815, après la paix!!!

Au commencement du mois suivant, Benjamin et ceux de ses compatriotes qui comme lui avaient échappé à cet horrible massacre furent rendus à la liberté, reconduits à Plymouth et embarqués pour l'Amérique. Il remit le pied sur le sol natal vers la fin de juillet, après deux années d'absence, pour le quitter encore bientôt après. Un navire de commerce était frété pour Bordeaux : désireux de connaître un peu la France, il s'y embarqua et fit le voyage. De retour à New-York au bout de trois mois, comme sa passion pour l'état de marin du-

rait toujours, et même devenait de plus en plus violente, il s'y abandonna tout-à-fait, et visita successivement différentes parties du monde oriental, Madras, Calcutta, Batavia, Canton, le Bengale, la Nouvelle-Hollande. Mais tous ces différens voyages, qui se prolongèrent quatre ou cinq ans, n'étaient pas d'une nature assez importante pour que l'ambition de Benjamin se trouvât satisfaite. Il fallait au jeune homme des aventures plus périlleuses à courir, des contrées moins connues à explorer.

C'est pourquoi, entendant parler chaque jour des îles Schetland méridionales et des dangers que présentait d'ordinaire une expédition dans les mers du sud, il dut naturellement éprouver le désir de connaître ces régions lointaines. Dans ce but, il s'embarqua vers la fin de juin 1821, en qualité de second, à bord du navire *la Guêpe*. Ce navire toucha d'abord aux îles Falkland, autrement dites Malouines, et après y avoir séjourné quelque temps, il en repartit pour la Terre des États, où il arriva le 15 septembre. Peu s'en fallut que M. Morrell ne vît se terminer là sa carrière. Chargé par le capitaine de faire une croisière autour de l'île, il voulut y débarquer avec quelques hommes de l'équipage de sa chaloupe; la mer était extrêmement grosse: au moment où il posait le pied sur les rochers qui bordent le rivage, il fut emporté par une vague

énorme, qui le précipita au fond de la mer. Tous ses efforts, soit pour gagner la rive en nageant, soit pour se rapprocher de la chaloupe, furent complétement inutiles. Il eût à coup sûr péri sans le secours d'un de ses frères qui faisait partie de la même expédition, et qui le suivait à quelque distance dans une autre chaloupe. Benjamin, que sa présence d'esprit n'avait pas abandonné un seul instant malgré l'imminence du péril, put saisir la corde que lui jeta son frère. Mais, chose singulière! tant qu'il était resté sous les eaux, il avait pu voir, entendre, sentir, raisonner; dès qu'on l'en tira, il perdit tout à coup connaissance et demeura évanoui quatre heures de suite.

De la Terre des États, *la Guêpe* se dirigea vers les îles Schetland méridionales, et, après quatre jours d'heureuse marche, atteignit Monroe, une des îles de ce groupe. Dans ces parages, le navire américain fut exposé à des périls de tout genre : ainsi, outre que soixante jours s'écoulèrent sans qu'il aperçût aucun autre vaisseau, il courut plusieurs fois risque d'être brisé ou retenu captif par les glaces. Il se dirigea ensuite au nord-est, à la recherche des veaux marins, et vers la fin de novembre toucha aux îles Seal[1], ainsi nommées à cause du grand nombre de ces animaux qu'on y rencontre quelquefois. Ne trouvant pas à y faire une

[1] Ce mot anglais signifie *veau marin*.

chasse abondante, *la Guêpe* avança vers l'est, cherchant de nouvelles terres, jusqu'au 2 décembre, qu'elle se trouva être à cinq lieues d'une île qui n'était marquée sur aucune carte.

La découverte de cette terre inconnue faillit encore être fatale à M. Morrell. Envoyé par le capitaine pour explorer la côte de l'île et reconnaître si elle était fréquentée par des veaux marins, il y aborda avec plusieurs matelots. Ils employèrent une partie de la journée à visiter l'île dans toutes les directions, sans y rencontrer aucun des animaux qu'ils cherchaient; et vers le soir, quand ils remontèrent dans leur chaloupe pour retourner au vaisseau, dont ils étaient éloignés d'une dizaine de milles, ils furent arrêtés à mi-chemin par un obstacle imprévu : une neige épaisse, venant à tomber tout à coup, leur déroba la vue du vaisseau! Ils continuèrent cependant à ramer dans la direction où ils pensaient devoir le trouver plus tôt, tirant des coups de mousquets chaque cinq minutes; mais, peine inutile! On ne répondait à aucun de ces signaux. Pendant ce temps-là l'obscurité devenait plus complète, la neige tombait plus épaisse encore, et la mer était horriblement agitée, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à perdre de vue l'île elle-même. Bien plus, dans la matinée du lendemain, la tempête s'apaisa, le temps s'éclaircit; mais ils n'aperçurent encore ni l'île ni le vaisseau, et cependant

telle était l'élévation de l'île qu'ils avaient découverte la veille, qu'on devait pouvoir la distinguer aisément de quarante milles en mer. La situation de ces marins était affreuse; à une latitude de 60 degrés 30 minutes sud, ils n'avaient à bord de leur chaloupe ni provisions de bouche ni instrumens de marine. En outre, le froid était si excessif, que leurs pieds, leurs mains et leurs oreilles menaçaient de se geler. Ils ne perdirent pourtant pas courage : le vent vint à souffler du sud; ils déployèrent alors de nouveau la voile, et gouvernèrent à l'ouest-sud-ouest, faisant cinq milles à l'heure, jusqu'au matin du 4 décembre, qu'ils eurent le bonheur d'apercevoir enfin l'île; peu après, ils découvrirent aussi le vaisseau, et bientôt ils eurent remonté sur leur navire, qu'ils avaient tant failli ne jamais revoir.....

De retour à New-York le 26 avril 1822, M. Morrell en repartit encore le 30 juin de la même année, mais cette fois en qualité de capitaine, et pour un voyage beaucoup plus important que tous ceux qu'il avait précédemment entrepris : il devait explorer pendant deux ans les mers du sud, les mers antarctiques et l'océan Pacifique. C'est de ce voyage et de trois autres qu'il a exécutés depuis que le capitaine Morrell a publié une relation en 1832. Mais comme le dernier de ces voyages seulement présente des découvertes particulières au capitaine,

c'est aussi le seul que nous ayons jugé convenable de traduire en entier, nous bornant à donner la substance ou bien l'analyse des trois autres, et à en extraire quelques morceaux qui nous ont semblé plus dignes d'intérêt.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE III.

(SUITE.)

BENJAMIN MORRELL.

(1822-1831.)

PREMIER VOYAGE.

OCÉAN ATLANTIQUE ET GRAND OCÉAN.

(1822-1824.)

§ 1.

Réflexions sur une expédition polaire. Objet du présent voyage. Départ de New-York. Arrivée aux iles Sainte-Anne. Village de Saint-Jao de Macae. Cap Frio. Arrivée à Rio-Janeiro. Saint-Sébastien. Beautés des environs. Productions. Caractère des habitans.

Nonobstant la longue période qui s'est écoulée depuis la découverte du continent occidental, et malgré l'impulsion qu'elle a donnée à l'esprit humain,

il paraît étrange que la partie la plus intéressante du globe demeure encore inexplorée et presque entièrement inconnue. On peut reprocher aux nations civilisées d'avoir encore si peu de notions sur les mers, les îles, et peut-être les continens qui existent dans les régions polaires de l'hémisphère austral.

Un grand nombre de navigateurs entreprenans du siècle dernier et du siècle actuel ont fait des tentatives plus ou moins heureuses pour percer ce mystérieux nuage qui pèse encore sur les mers antarctiques. Mais chacun d'eux s'est arrêté à un certain scrupule, reculant avec crainte devant la poursuite d'un projet qu'il jugeait d'une exécution impossible. Quelques-uns, dit-on, auraient été détournés de l'idée d'atteindre le pôle antarctique par une timidité superstitieuse au sujet des limites sacrées de la nature, n'osant pénétrer des secrets que le Tout-Puissant a peut-être voulu rendre impénétrables, et se figurant qu'il a entouré d'un rempart de glace indissoluble ces bornes de notre monde en prononçant les mots fameux : « Tu n'iras pas plus loin! ici ton orgueil doit s'humilier et reculer! » De telles superstitions eussent été de mode aux bons temps de l'inquisition espagnole et dans le siècle de Christophe Colomb ou de Galilée; mais de nos jours elles ne seraient que ridicules.

Admettant toutefois pour un moment comme un

fait avéré qu'il ne faudrait rien moins qu'un miracle pour frayer un passage à travers cette barrière formidable, je soutiens que le génie, la science et le courage combinés peuvent produire des miracles et même remuer, franchir ou refouler les montagnes; car, qu'est-ce en effet qu'un miracle, sinon le pouvoir de l'intelligence sur la matière, le triomphe de l'esprit sur les empêchemens physiques ? La marche de cet esprit, de cette intelligence est comme irrésistible, et la terre elle-même fût-elle un globe de glace, la flamme du génie, guidée par la torche magique de la science, fondrait cette glace qui résiste aux feux du soleil, et saurait bien se tracer une route jusqu'au centre de la terre. Le jour n'est peut-être pas éloigné où une visite au pôle méridional ne sera pas plus regardée comme un prodige que l'immobilité d'un œuf sur son extrémité pointue.

J'ai long-temps été de cette opinion, et le voyage dont je vais offrir la relation n'a fait que l'affermir. Le principal objet de ce voyage était d'acquérir des notions plus exactes sur les mers antarctiques, et de chercher la possibilité, sous des circonstances favorables, de pénétrer au pôle austral. Dans cette vue je reçus un pouvoir discrétionnaire des armateurs du navire *la Guêpe*, schooner propre à ce dessein, bien équipé, bien pourvu de tout, et confié à mon commandement.

Le 1er juillet 1822, je fis mes dispositions de départ, et bientôt le navire fut à la voile hors du bassin de New-York, où je ne devais revenir qu'au bout de dix-huit mois.

Le 12 août suivant, je traversai la ligne équinoxiale par 26 degrés 42 minutes de longitude ouest du méridien de Greenwich, que j'emploierai dans tout le cours de mes opérations. D'après l'usage antique et solennel en pareille occasion, je reçus la visite du vieux Neptune qui vint nous souhaiter un heureux voyage à l'hémisphère austral, civilité en retour de laquelle les matelots ne manquèrent pas de boire à sa santé, sinon avec de l'ambroisie, du moins avec le grog ou l'eau-de-vie si chère aux marins. La cérémonie de raser et de plonger dans la mer, ou de mouiller de l'onde salée les novices, fut religieusement accomplie et consacrée par de copieuses libations, ce qui dès lors permit à l'équipage de s'avancer avec confiance en cette partie méridionale des vastes domaines du dieu de l'Océan, ce dieu qui en trois sauts, comme le dit Homère, va d'une frontière du monde à l'autre.

Le 2 septembre nous arrivâmes sur la côte du Brésil devant les îles Sainte-Anne, situées par 22 degrés 24 minutes 30 secondes de latitude sud et 41 degrés 47 minutes 15 secondes de longitude ouest, devant l'embouchure même de la rivière de

Macae et à trois milles du rivage. L'entrée de cette rivière n'a pas plus de 40 verges de large, et ne peut recevoir que les navires du poids de deux cent cinquante tonneaux.

Sur le côté septentrional de l'entrée du havre est assis le village de Saint-Joâo de Macae, consistant en cent vingt-cinq maisons qui n'offrent pas une bien belle apparence, mais sont assez commodes dans leur distribution. L'extérieur en est peint en blanc, ce qui donne au village un aspect pittoresque à une certaine distance. Quelques édifices de meilleur goût occupent une éminence près de l'embouchure de la rivière, et un étendard se déploie à leur sommet à l'approche des vaisseaux quand le passage est sûr. Le morro ou château de Saint-Joâo, sur le bord septentrional de la même rivière, est un point remarquable pour indiquer la baie Sainte-Anne.

De là au cap Frio dont la latitude est par 23 degrés 33 secondes, et la longitude par 42 degrés 2 minutes, 45 secondes ouest, la côte est semée d'îles qu'il serait hors de place de décrire ici. Le havre du cap Frio, formé par l'île du cap, a environ un mille d'étendue. La meilleure entrée est à l'est ou bien au sud d'un îlot appelé *ilha dos Porcos*. Ce havre peut contenir vingt vaisseaux en toute sûreté.

A soixante-quatre milles du cap Frio, par 23

degrés 2 minutes 45 secondes de latitude sud, est une petite île basse nommée *île Plate*, et plus loin à l'ouest une autre île appelée *île Ronde.* Ces îles sont quelquefois désignées sous le titre *d'îles Maurice*, et servent de points de ralliement très utiles pour les vaisseaux qui cherchent le havre de Rio-Janeiro.

Nous arrivâmes le 4 septembre dans les eaux de cette rivière célèbre de Rio-Janeiro par l'entrée de Saint-Sébastien; je ne décrirai point ces lieux qui tant de fois ont exercé le pinceau des navigateurs; mais je consignerai dans ce journal quelques traits sur la métropole de l'empire brésilien.

Rio-Janeiro.

Rio-Janeiro est la capitale de l'empire du Brésil. Cette ville est bâtie sur une vaste baie de l'océan Atlantique, aux pieds de plusieurs hautes montagnes qui s'élèvent derrière elle. Le fleuve ou bras de mer qui la baigne est ainsi appelé parce qu'il fut découvert en l'année 1516 le jour de la Saint-Janvier, ou le premier jour du mois qui porte le nom de ce saint.

La ville est élégamment construite; les maisons en général sont de pierre et hautes de deux étages, avec un petit balcon devant les fenêtres et une jalousie en bois devant le balcon, d'après la

mode de Portugal et d'Espagne. Les rues ne sont pas larges, mais fort droites, se coupant les unes les autres à angles droits. Le palais impérial regarde la mer, et l'on peut, ainsi que la place publique sur laquelle il est situé, l'apercevoir des vaisseaux qui viennent mouiller dans le port. Mais cet édifice, quoique fort étendu, n'indique nullement, par la magnificence de son extérieur, qu'il soit la résidence du souverain. Il y a aussi un grand nombre d'églises, mais aucune n'est remarquable par la splendeur ou par l'élégance, excepté la chapelle impériale qui touche au palais. Du même côté de la place sont encore le théâtre et l'opéra, dont l'architecture ne mérite pas un coup d'œil. Il paraît au reste que le dedans du théâtre est digne du dehors : on joue misérablement de misérables pièces; mais l'opéra réussit mieux, car personne n'ignore que les Brésiliens ont beaucoup de dispositions naturelles pour la musique. Le marché est toujours abondamment approvisionné, mais toujours tenu si salement, qu'on pourrait en vérité croire que les habitans de Rio rendent à la malpropreté un culte d'idolâtrie. Si l'on excepte la place publique dont nous avons parlé plus haut, et quelques rues qui l'avoisinent, la plupart des autres rues et places sont dégoûtantes de saleté. Toutes les boutiques sont remplies de marchandises tirées des différens pays du monde, mais



surtout d'Angleterre et de Chine, et à certaines époques les marchandises venant de Chine se vendent à très bas prix sur la place de Rio. Soixante ou quatre-vingts maisons de commerce anglaises ou américaines qui s'y sont établies font tout le commerce d'exportation. On exporte principalement le sucre, le café et les cuirs; la contrée produit en outre du blé, du riz, du cacao, du coton, du tabac, de l'indigo et des bois de construction et de teinture. La population de la capitale est évaluée à cent cinquante mille âmes, dont deux tiers se composent d'esclaves.

Le havre de Rio-Janeiro est peut-être le plus beau du monde, le plus vaste et le plus sûr; et sans la chaleur de l'atmosphère qui est étouffante, le pays environnant serait un véritable paradis. Ce havre est formé par la longue chaîne de rochers qui bordent cette partie de la côte comme une muraille de granit, et l'entrée en est extrêmement étroite. Cependant l'espèce de détroit qui mène au bassin intérieur a de trois à quatre lieues de large, et est parsemé de petites îles revêtues d'une perpétuelle verdure. Sur quelques-unes sont de délicieux petits hameaux, tandis que d'autres offrent d'élégantes maisons de campagne appartenant aux riches et aux nobles de la capitale. Des deux côtés les rives de ce golfe pittoresque sont bordées par de jolies cabanes de pêcheurs, derrière lesquelles,

sur de vertes collines qui descendent en pente douce vers la mer, sont des villas ou maisons de campagne, et des fermes, des églises et des monastères qui, tous peints en blanc, se détachent admirablement sur un fond vert.

Lorsque le matelot quitte l'empire turbulent de Neptune pour se réfugier dans cet asile délicieux, lorsqu'il y pénètre enfin, il voit aussitôt se dérouler autour de lui un des plus magnifiques spectacles que présente la nature : une baie d'une circonférence de cent milles, entourée par un vaste amphithéâtre de montagnes qui s'élèvent dans les airs sous toutes les formes imaginables, et sont couvertes d'une admirable végétation. Telle est dans le bassin la profondeur de l'eau que les navires de toute dimension peuvent y mouiller en complète sûreté. Jusqu'à une grande distance la contrée qui entoure cette baie est d'une beauté remarquable; les collines sont hautes et boisées, les vallées des jardins naturels. On y trouve en immense quantité les fruits les plus savoureux, surtout les oranges. Souvent un arbre offre à la fois des fruits et des fleurs, tous à différens périodes de leur développement. Dans le voisinage de Rio sont divers jardins botaniques appartenant à des négocians et à des particuliers, où l'on élève des plantes rares et précieuses dont manque le pays. C'est vainement jusqu'ici qu'on a tenté d'introduire du thé au Brésil.



Tous les travaux agricoles et autres sont exclusivement faits par des esclaves, infortunés martyrs de cet Éden du sud. Il est presque impossible, pour quiconque réfléchit, de considérer cette capitale et les campagnes d'alentour sans être aussitôt frappé du pénible contraste qui s'offre de toutes parts. Ici c'est un luxe impérial, un luxe dont rien ne saurait donner idée; là, l'esclavage hideux, l'esclavage sous toutes ses formes les plus cruelles et les plus honteuses pour l'humanité! Ici ce sont les nobles et les riches passant leur vie inutile dans la torpeur et l'indolence; là, des esclaves courbés vers la terre, accablés de travail, exposés aux ardeurs du soleil des tropiques.

Les mœurs générales des habitans de Rio-Janeiro, quoique beaucoup moins grossières que celles des provinces méridionales du Brésil, n'attestent pas encore un haut degré de civilisation. Il n'est pas de voyageur qui hésite à représenter les Brésiliens comme fourbes et perfides; et cet accord de tous les étrangers qui les visitent doit avoir quelque poids. Il y a sans doute d'honorables exceptions; mais le plus souvent ce n'est point parmi les hautes classes qu'on les rencontre. Ainsi la vénalité des officiers du gouvernement, surtout de ceux de la douane, y est incroyable; on ne saurait croire combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de terminer aucune affaire avec le

gouvernement sans user à maintes reprises de l'éperon d'or, sans payer, sans corrompre à force d'argent. Leur cupidité semble ne pas connaître de bornes, mais crie continuellement : donnez! donnez!

A Rio-Janeiro l'ignorance de toute chose qui n'a point rapport au commerce est poussée à un point vraiment déplorable. Toute littérature, toute science est absolument inconnue parmi les habitans, qui sont au moins reculés d'un siècle. Il n'y a qu'un gouvernement absolu qui puisse les empêcher de se couper la gorge les uns aux autres. Il faudra que plusieurs générations s'écoulent avant que la masse des Brésiliens soit capable de recevoir et de goûter des institutions libérales. Ceux qui savent lire sont trop indolens pour s'adonner à la lecture ; les autres n'ont pas le courage de l'apprendre. La magnificence et le luxe que déploient les classes riches et titrées forment un curieux contraste avec leur malpropreté habituelle. Cette malpropreté s'étend à tout, à leurs personnes, à leurs meubles, à leurs habits, à leur cuisine. Aussi, et il faut bien le dire, sont-ils tous couverts de cette vermine à laquelle des gens civilisés ne peuvent penser sans dégoût.

§ 2.

Départ de Rio-Janeiro. Côte de Patagonie. Cap Corientes. Baie Blanche. Rio-Colorado. Caractère et usages des habitans. Baie Saint-Mathias. Baie Saint Georges. Cap Blanc. Port Désiré. Port Saint-Julien. Naturels. Arrivée aux îles Falkland.

Nous quittâmes Rio-Janeiro le 7 septembre, émerveillés du paysage qui frappait nos regards, et regrettant que ces lieux enchanteurs fussent si mal habités et régis. Nous traversâmes le tropique du Capricorne par 43 degrés 6 minutes 20 secondes de longitude ouest, pour explorer la côte de Patagonie, depuis le cap Corientes au nord jusqu'au cap des Vierges au sud, près le détroit de Magellan.

Le cap Corientes est par 37 degrés 57 minutes de latitude sud, 57 degrés 36 minutes 45 secondes de longitude ouest. En examinant la côte des Pampas, appelée par les Espagnols *le pays du Diable,* à partir de ce cap, on reconnaît qu'elle est très basse et d'un aspect assez monotone. Des multitudes de troupeaux sauvages paissaient dans les plaines ou prairies qui aboutissent jusqu'au rivage, couvert d'herbes ou de luzerne, et entrecoupé de nombreux sentiers ou de petites criques et de fossés. Nous serrâmes la côte pendant quelque temps sans rien remarquer de notable, jusqu'à notre arrivée devant une entrée désignée sous le nom de *baie*

Blanche, encore peu connue des navigateurs, bien que ce soit proprement la limite septentrionale de la côte de Patagonie. Elle gît par 39 degrés 15 minutes de latitude sud, 61 degrés 50 minutes de longitude ouest. Le mont Hermosa s'élève près d'elle un peu au nord-est. A l'exception de cette baie il n'y a pas entre Buenos-Ayres et le Rio-Colorado une seule entrée qui admette un bateau à basses eaux. Cette rivière dont le nom signifie *rivière Rouge*, débouche par 39 degrés 49 minutes de latitude sud, 61 degrés 57 minutes de longitude ouest.

Le 20 septembre nous étions dans la baie de Tous-les-Saints, par 40 degrés 30 minutes de latitude sud, 62 degrés de longitude ouest; mais nous en sortîmes aussitôt pour chercher par 40 degrés 52 minutes de latitude sud, 62 degrés 15 minutes de longitude ouest, le Rio-Negro, que nous atteignîmes le 21, notre navire étant le premier des États-Unis qui y fût jamais entré. Nous y trouvâmes des taureaux, des porcs et de la volaille en abondance; en automne et en hiver, c'est-à-dire vers les mois de mars et de juin, ce lieu fournit quantité de végétaux et de fruits de toute espèce; on y trouve également du bois et de l'eau douce.

Les habitans de cette contrée sont principalement des Espagnols, très hospitaliers envers les



étrangers; les femmes sont de belles brunes, très élégantes dans leur parure et leurs manières. Les deux sexes s'habillent à l'anglaise ou à l'américaine; ils montrent beaucoup d'intelligence, mais cette intelligence manque de culture. On y était esclave avant l'année 1818, où Buenos-Ayres proclama son indépendance; et depuis lors tout le monde jouit ici d'une liberté illimitée.

Notre schooner étant réapprovisionné, nous fîmes voile pour la baie de Saint-Mathias, sise par 42 degrés 32 minutes de latitude sud, près de la péninsule de Saint-Joseph et du mont Saint-Antoine, péninsule au nord de laquelle est la baie même de Saint-Joseph, sur le bord est de laquelle se voit le port Valdès, par 42 degrés 32 minutes de latitude sud, nous trouvâmes, en ce lieu de relâche très commode pour les navires baleiniers, de jeunes bœufs, et du bois, ainsi qu'un grand nombre d'oiseaux. Le 28 septembre, nous étions au port Saint-Hélène, par 44 degrés 33 minutes de latitude sud, 65 degrés 33 minutes de longitude ouest, bon ancrage dont l'entrée a un mille de largeur, et cache une petite île appelée *Florida;* le 30, à la baie Camarone, au nord du cap des deux baies, qui forment elles-mêmes, avec plusieurs petites îles, la partie septentrionale de la grande baie Saint-Georges, située par 45 degrés 3 minutes de latitude sud, 52 degrés 30 minutes de longitude ouest, et où les

vaisseaux de toute grandeur peuvent mouiller en sûreté. L'entrée est entre l'Escobar et la pointe Portugal ou pointe orientale. La marée monte ici d'environ dix-huit pieds. Le port Melo est dans le voisinage, et à vingt-cinq milles sud-ouest, par 45 degrés 13 minutes de latitude sud, gît le port Malespina, vis-à-vis les îles Malespina. Environ 2 degrés plus au sud est le cap Blanc, pointe méridionale de la grande baie Saint-Georges; sa latitude est par 47 degrés 13 minutes sud, et sa longitude 65 degrés 55 minutes ouest.

Nous arrivâmes devant ce cap le 5 octobre. A onze lieues sud, nous trouvâmes le port Désiré, par 47 degrés 46 minutes de latitude sud, 65 degrés 69 minutes 30 secondes de longitude ouest, formant le port de mer d'une grande rivière dont néanmoins l'embouchure est très étroite et pleine d'écueils, mais qui s'élargit à mesure qu'on la remonte, jusqu'à former un vaste bassin parsemé d'îles, sur l'une desquelles ont voit beaucoup de veaux marins. A l'entrée de ce port est un rocher qui sert d'indication, sans laquelle les marins auraient beaucoup de peine à trouver le havre. Les marées sont très rapides dans cette partie de la côte, qui, du cap Blanc au cap de Los-Desvelos, court presque directement sud. Cette côte abonde en guanacos, animaux semblables aux daims, mais beaucoup plus gros, très vifs et très circonspects.

Sur les îles du voisinage se trouvent beaucoup de phoques et d'éléphans marins, ainsi que des pinguins et autres sortes d'oiseaux océaniques. L'île Pinguin est à trois lieues sud du port Désiré, et forme la pointe septentrionale de la baie de l'Ours; la pointe méridionale est marquée par les rochers d'Eddystone. Enfin à huit milles du cap de Los-Desvelos, se présente le port Saint-Julien, dont l'entrée est par 49 degrés 8 minutes de latitude sud, 67 degrés 40 minutes 15 secondes de longitude ouest.

Nous mouillâmes dans ce port le 19 octobre 1822. On reconnaît son entrée à son grand rocher blanc. Le rivage n'offre pour arbres que de maigres buissons. La marée monte ici d'environ vingt pieds. Les naturels de l'intérieur visitent rarement ce port, si ce n'est pour la pêche.

Nous le quittâmes le 20 pour le havre Santa-Cruz, situé au 52e degré 12 minutes de latitude sud, et 68 degrés 13 minutes de longitude ouest. La rivière pénètre dans le pays en une direction nord-ouest et s'élargit à mesure qu'on avance. Elle fut découverte en 1520 par don Juan Serrano, qui accompagna Magellan dans son voyage autour du monde.

Nous fîmes quelque séjour dans ce port, où nous aperçûmes environ deux cents Patagons à cheval, conduisant un troupeau de plus de trois mille

guanacos. J'eus la curiosité de voir de près ces cavaliers pasteurs ; je me cachai derrière un buisson, et je pus les observer à loisir. Leur taille était de 5 pieds 10 pouces à six pieds; leur teint était cuivré; leur chevelure noire; tous étaient bien constitués, robustes et athlétiques. Ils étaient couverts de peaux de guanaco ou de quelque autre animal, avec le côté de la chair en dehors. La plupart avaient des bottines de peau; leurs montures très agiles étaient d'une stature moyenne; les brides ressemblaient à nos cordes ou courroies de peau, et quelque chose d'analogue à une selle était le siége du cavalier qui maniait son coursier avec autant de grâce que de dextérité. La vie des Patagons est elle-même pastorale; ils veillent sur leurs troupeaux de guanacos, les entourent pendant que ces animaux paissent, et font rejoindre ceux qui semblent disposés à s'éloigner.

Nous les laissâmes tranquillement occupés de ce soin, et regagnâmes notre navire pour voguer vers les îles Falkland.

§ 3.

Iles Falkland. Productions. Port Louis. Iles Aurore. Terre de Kerguelen. Havre de Noël.

Les îles Falkland forment dans l'océan Atlantique méridional un groupe assez remarquable presque en face de l'entrée orientale du détroit de Magellan, groupe s'étendant de 50 degrés 58 minutes à 52 degrés 46 minutes de latitude sud et de 57 degrés 32 minutes à 61 degrés 29 minutes de longitude ouest. Il fut aperçu pour la première fois en 1592 par le capitaine Davis qui naviguait sous les ordres de Thomas Cavendish, et visité successivement par Dampier, Cowley, Strong et autres navigateurs. Le dernier leur donna leur nom actuel en l'honneur du vicomte Falkland. Bougainville décrivit cet archipel sous celui *d'îles Malouines*[1], lorsqu'il le visita en 1767, époque où la France le céda aux Espagnols. Les Anglais, qui avaient pris ces îles à l'Espagne, les abandonnèrent à leur tour en 1774, comme ne pouvant en tirer aucun avantage. Ils les ont depuis réoccupées, et maintenant la république Argentine en revendique la possession.

Le sol des îles Falkland est bon ; l'intérieur offre d'excellens pâturages pour le bétail. Elles manquent de bois, mais les basses terres produisent d'excel-

[1] Voir notre tome IV.

lentes herbes qui brûlent très bien. Le climat est tempéré et salubre, également éloigné des deux extrêmes de chaleur et de froid, mais il pleut et vente fréquemment sur cet archipel, arrosé du reste par de nombreux ruisseaux qui ne gèlent jamais. La glace sur les lacs suffit rarement pour soutenir le poids d'un homme. Il y a des havres nombreux et excellens, de l'eau fraîche de bonne qualité. Chacune des îles abonde en chevaux sauvages, moutons, porcs, lapins, renards, sarcelles, canards, groles, albatros, pétrels, pinguins, et autres oiseaux de mer. On trouve de beaux éléphans marins et des phoques, ainsi qu'une grande variété de poissons.

Mais après toutes les descriptions qui ont été faites de ces îles nous devons être sobres de détails; disons seulement que les deux principales sont séparées par un canal. La plus orientale se nomme *Soledad :* c'est celle où Bougainville avait fondé un établissement français en 1764, dans la baie de Port-Louis. Au nord-ouest du groupe sont plusieurs petites îles appelées *îles Jason.*

Ayant complété toutes nos provisions pour un voyage de long cours, excepté de bois, dont nous manquions, nous fîmes une croisière à la recherche des îles Aurore. Le 6 novembre 1822 nous courions dans le parallèle où on les suppose, par 52 degrés 45 minutes de latitude sud, et 43 degrés



50 minutes de longitude ouest : nous eûmes le regret de ne pouvoir rien découvrir, et nous fûmes convaincus de l'existence problématique de ces îles célèbres, auxquelles un navigateur donna en 1762 le nom du vaisseau qu'il montait. Le capitaine Weddell, qui les avait déjà cherchées en 1820, ne fut pas plus heureux que moi.

Ayant ainsi employé plus de quinze jours inutilement, nous fîmes voile pour l'île de la Géorgie du Sud, où nous arrivâmes le 20 novembre. Cette île est à deux cent soixante lieues est-quart-sud des îles Falkland. A environ moitié chemin entre elle et ce dernier groupe est supposée la situation des îles Aurore. L'île de la Géorgie méridionale fut découverte par le capitaine Laroche en 1675, mais ne fut explorée qu'environ cent ans après, quand le capitaine Cook la visita. Elle a une forme oblongue sud-est-quart-sud et nord-ouest-quart-ouest, trente-une lieues de longueur, tandis que sa plus grande largeur est à peine de dix lieues : toute sa circonférence n'excède pas soixante-dix lieues. Le havre de la Guêpe, où nous jetâmes l'ancre, est par 54 degrés 58 minutes de latitude sud, et 38 degrés 25 minutes de longitude ouest. Les côtés de cette île sont profondément dentelés de baies, dont quelques-unes sont si profondes, qu'elles se joignent presque dans le centre. Les montagnes sont hautes et leurs sommets perpétuellement couverts de neige ; mais dans

les vallées il croît une herbe en tuyaux très abondante.

De cette île nous voguâmes vers l'île Bouvet, ainsi appelée parce qu'elle fut découverte par le navigateur français de ce nom en 1808. Elle gît à l'est de la Géorgie du Sud par 54 degrés 15 minutes de latitude sud, et 6 degrés 11 minutes de longitude est, à environ quatre cents lieues sud-sud-ouest du cap de Bonne-Espérance, et près du méridien de Toulon; île d'origine volcanique, présentant quelque peu de végétation sur le flanc des collines. La montagne qui s'y trouve s'élève d'environ trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ses rivages abondent en poissons, et de nombreux oiseaux océaniques en fréquentent les rochers et les glaces.

Le 8 décembre nous quittâmes cette île inhospitalière, et le 31, après avoir franchi le méridien de Greenwich, passé l'île Bouvet, aperçu et salué tour à tour l'île Marion, et sa voisine le Prince Édouard, par 46 degrés 53 minutes de latitude sud, et 37 degrés 46 minutes de longitude est, ainsi que l'île de la Possession et le groupe des îles Crozet, par 42 degrés 59 minutes de latitude sud, et 48 degrés de longitude ouest, nous arrivâmes à la terre de Kerguelen ou de Désolation.

§ 4.

Terre de Kerguelen. Havre de Noël. Productions naturelles. Animaux océaniques. Navigation vers le pôle austral. Passage du cercle polaire antarctique. Navigation vers la terre de Sandwich. Ile de la Chandeleur. Thulé méridionale. Retour aux mers antarctiques. Nouveau-Groenland méridional. Terre des États.

La terre de Kerguelen fut découverte en 1772 par le navigateur français Kerguelen, qui lui donna son nom. Trois ans après elle reçut le capitaine Cook, qui changea son nom en celui de *Terre de Désolation*, parce qu'il n'y trouva guère que cela. Néanmoins ce n'est pas une île sans importance dans les mauvais temps, comme point de repos ou de relâche. Ses havres, sûrs, commodes et bien pourvus d'eau fraîche, suffiraient à eux seuls pour réhabiliter cette terre dans l'esprit des marins. Le havre de Noël est le premier que l'on rencontre à l'est-nord-est, après avoir passé le cap Français. On trouve ici des albatros, des poules du port Egmont, des pigeons, des pétrels, des canards, des sarcelles, et autres oiseaux. La plupart des collines de cette île, quoique d'une élévation modérée, étaient couvertes de neige, bien qu'on fût en été, car ici le mois de janvier répond à notre mois de juillet. On apercevait bien quelque peu de verdure près du rivage, mais l'illusion venait d'une petite plante analogue à la saxifrage.

Il y a ici quelques veaux et éléphans marins : ils y arrivent au mois de novembre pour déposer et nourrir leurs petits, à la manière de l'espèce canine. Deux semaines après la naissance, ces petits restent sans secours, comme les chiens du même âge. Il faut que leurs parens leur apprennent à nager : voilà pourquoi la mère les traîne par le cou dans l'eau, et leur donne, après la troisième semaine de leur âge, la première leçon de natation. La copulation a lieu sur le rivage, et la femelle porte dix mois ses petits, dont le nombre n'excède jamais celui de trois. La principale nourriture de ces amphibies est le poisson appelé *squid*, le même dont se nourrit la baleine spermatique.

Nous ne décrirons pas les différentes espèces d'oiseaux qui abondent dans cette île ; nous citerons seulement les pinguins, les cormorans circumpolaires, les hirondelles de mer, les mouettes communes, les poulets de la mère Carey, les oies de la mère Carey, et le grand pétrel.

Après diverses promenades dans l'île, nous remîmes à la voile en dirigeant notre navigation vers la terre de Sandwich, dont, le 28 février 1823, nous aperçûmes l'île la plus septentrionale, la Chandeleur, sise par 57 degrés 10 minutes de latitude sud, et 26 degrés 59 minutes de longitude ouest. Ces deux îles sont peu étendues ; l'une d'elles est d'une hauteur considérable ; toutes deux ont des volcans



en éruption. Nous examinâmes ces deux îles jusqu'au moment où nous arrivâmes à la Thulé méridionale, où nous trouvâmes un bon havre. Toutes ces îles étaient dépourvues de bois, et depuis quinze jours nous ne pouvions plus faire de feu à bord qu'une fois la semaine. Ce dénûment nous contraignit de retourner à la Terre des États, où nous touchâmes le 24 mars. Toutes les îles composant ce qu'on appelle la Terre de Sandwich sont entièrement stériles. Les parties qui n'ont pas été consumées par le feu intérieur sont très élevées et couvertes de neiges perpétuelles; le reste est un terrain brisé. La plus occidentale de la Thulé du Sud est située par 59 degrés 35 minutes de latitude sud, et 27 degrés 42 minutes 30 secondes de longitude ouest.

De ce point nous portâmes au sud, et, traversant le cercle polaire antarctique, nous nous élevâmes vers le pôle méridional jusqu'au 70e degré 14 minutes de latitude. J'aurais pu pénétrer sans aucun doute bien plus avant, et même jusqu'au 85e degré de latitude sud, si je n'avais manqué de bois et d'eau déjà depuis vingt jours. La mer était libre, comme j'ai eu occasion de le remarquer plusieurs fois, passé le 65e degré sud, chose qui n'arrive pas en deçà de ce même degré; mais, faute de provisions et d'instrumens nautiques et mathématiques nécessaires à une telle entreprise, je

dus revenir sur mes pas. Le capitaine Weddell, qui explora ces mers en 1820, eût également pénétré un peu plus loin encore que le 74e degré 15 minutes, limite la plus méridionale qui ait été atteinte jusqu'à ce jour, s'il eût été préparé pour une navigation au pôle. La latitude la plus reculée où s'arrêta le capitaine Cook fut de 71 degrés 10 minutes sud; la mienne n'étant que de 70 degrés 14 minutes sud, le capitaine Weddell conserve le pas sur tous les navigateurs au sud, comme le capitaine Parry sur ses émules vers le nord, où il s'éleva jusqu'au 82e degré.

En revenant vers le nord, nous touchâmes, le 19 mars 1823, au Nouveau-Groenland méridional[1], par 62 degrés 41 minutes latitude sud, et 47 degrés 21 minutes de longitude ouest, île qui était couverte de neige, mais riche en oiseaux océaniques de tout genre, en éléphans et léopards marins.

Je crois convenable de faire remarquer ici que tous les points visités par moi au-delà du soixantième degré dans ces hautes latitudes méridionales, sont entièrement destitués de végétation et de sol propre à en donner. Je me suis convaincu également que les îles de glace ne se forment jamais que dans les baies et autres ouvertures de terre, et qu'un champ de glace ne se produit jamais dans

[1] On devrait écrire *la Groenland* (la terre verte), puisque terre est du genre féminin; mais l'usage a fait loi.

l'eau profonde ou dans la mer houleuse. J'en conclus que s'il n'existe pas plus de terres que celles que nous connaissons vers le pôle austral, les mers antarctiques doivent être moins obstruées de glace qu'on ne le suppose généralement, et qu'*une mer libre est ouverte aux voyages de découverte jusqu'au pôle sud.*

Le 16 mars nous quittâmes le Nouveau-Groenland méridional pour revenir à la Terre des États.

§ 5.

Terre des États. Détroit de Le Maire. Cap Horn. Iles Diego Ramirez. Ile Ildefonse. Détroit de Noël. Veaux et éléphans marins. Détroit de Magellan.

L'extrémité méridionale de la prolongation du continent américain est le cap Forward, dans le détroit de Magellan, par 54 degrés 3 minutes de latitude sud. Au sud du détroit de Magellan se trouve un amas d'îles que l'on appelle la *Terre de Feu*, à cause de leurs volcans. La plus grande largeur de cet amas d'îles nord-sud est d'environ 160 milles, et sa longueur en ligne droite de l'est à l'ouest est le double de cette distance. C'est à l'extrémité sud-est de la Terre de Feu que gît la Terre des États, qui en est séparée par le détroit de Le Maire. Au sud de la Terre de Feu sont d'autres petites îles, telles que celles de Lhermite, de

Barnevelt, de Saddle, etc. La plus méridionale se nomme *île Horn*, et l'extrémité sud de celle-ci forme le cap Horn.

Pour la Terre des États, elle offre à l'œil du navigateur une surface de rochers qui s'élèvent à une grande hauteur, surtout à l'extrémité occidentale de l'île. La côte est rocailleuse et très dentelée de baies et d'entrées. Le triste aspect de cette contrée a été un peu exagéré. Sans doute la Terre des États est plus stérile que la Terre de Feu, à travers le détroit, mais elle a de bons havres au nord-est, entre autres celui du Nouvel-An. L'île a environ douze lieues de long de l'est-nord-est et ouest-sud-ouest; sa largeur est inégale et peu considérable. Son extrémité occidentale s'appelle le *cap Saint-Jean:* il est situé par 54 degrés 47 minutes de latitude sud, et 63 degrés 41 minutes 45 secondes de longitude ouest.

Le détroit de Le Maire, qui sépare la Terre de Feu de la Terre des États, est un passage sûr et commode, et ne présentant aucun de ces dangers que lui attribuaient les premiers navigateurs. Il n'y a ni vent, ni courant, ni calme qui puissent exposer un vaisseau dans ce passage, large de quinze milles et long seulement de quatre milles. Le cap sud-est, que projette la Terre de Feu après le détroit de Le Maire, a reçu le nom de *cap de Bon-Succès.* Il y a aussi, à quatre lieues nord de ce cap, la baie de



Bon-Succès, large d'environ deux milles, vers la Terre des États, et d'un bon mouillage. Le cap Horn, dont nous venons de parler, se reconnaît de loin à une haute colline de rochers noirs qui le domine et qui présente un aspect majestueux. Derrière cette colline, au nord, le pays est couvert de bois et habité par une tribu misérable de sauvages.

A cinquante milles sud-ouest du cap Horn, par 56 degrés 27 minutes de latitude sud, et 68 degrés 38 minutes 45 secondes de longitude ouest, se trouvent les îles de Diego Ramirez, s'étendant nord-ouest et sud-est, sur un espace de quatre ou cinq milles. Ce groupe est composé de trois principales îles et d'un grand nombre de rochers à fleur d'eau. L'île centrale, qui est la plus considérable, ne contient ni bois ni eau douce; mais on y voit beaucoup de veaux marins et d'oiseaux aquatiques. De cet archipel de rochers on compte environ trente-cinq milles pour atteindre les îles Ildefonse, situées par 55 degrés 50 minutes 30 secondes de latitude sud, et 69 degrés 18 minutes de longitude ouest, à environ trente milles du détroit de Christmas (Noël), placé à quatre-vingt-quinze milles ouest du cap Horn, et qui fut visité en 1774 par le célèbre Cook. Dix lieues à l'ouest de ce détroit sont les îles Gilbert, et à la même distance ouest-nord-ouest, gît le cap de Désolation, par 54 degrés 55 minutes de

latitude sud, et 71 degrés 42 minutes de longitude ouest, lequel montre à quinze lieues à l'ouest-quart-nord l'entrée du canal de Saint-Barbara, qui mène à l'entrée occidentale du détroit de Magellan.

Avant de quitter ces parages, je consignerai dans mon journal quelques détails que j'ai recueillis sur les veaux et les éléphans marins, dont le public, en général, n'a encore qu'une idée imparfaite.

Veaux et Éléphans marins.

Les veaux marins[1] qui fréquentent les îles des mers du sud, surtout dans les régions polaires ou dans le voisinage du détroit de Le Maire et du cap Horn, sont généralement couverts d'une fourrure très précieuse. Je ne sais pas si jusqu'à présent les naturalistes ont pris la peine de nous apprendre, à propos de ces animaux, autre chose que la grandeur et la forme de leur corps. Cependant il y a dans leur histoire naturelle et dans leurs habitudes des particularités qui me paraissent intéressantes à connaître.

Ainsi, lorsqu'on tue une femelle qui se trouve être pleine, qui même est près de mettre bas, et que le coup fatal lui brise une partie du crâne, il arrive souvent qu'on découvre une blessure entièrement semblable sur le crâne des différens fœ-

[1] Espèces de phoques communs.



tus. Ce fait, démonstration pratique du merveilleux pouvoir de la sympathie, est digne de l'attention des naturalistes. Quoique de modernes philosophes aient par tous les raisonnemens possibles combattu la réalité d'une telle sympathie dans la race humaine, cent témoins qu'on peut croire sont prêts à déposer qu'elle existe dans cette espèce particulière d'animaux marins.

La frappante disparité de taille entre le mâle et la femelle mérite aussi d'être remarquée. Le mâle, en effet, a environ sept pieds de longueur, tandis que la femelle n'en a que quatre. Les mâles sont de beaucoup moins nombreux; mais comme ils sont les plus forts, ils peuvent retenir en leur possession toutes les femelles. A l'époque de l'accouplement, le nombre de mâles qui s'adressent à une femelle est dans la proportion d'un à douze: preuve que ces animaux sont les plus grands amateurs du sexe, plus même que les enfans de Mahomet. Ils vivent en troupes, et pour ainsi dire en société; c'est une chose dont l'évidence doit être démontrée pour quiconque a bien voulu se donner la peine de les examiner un instant.

Échauffés par la douce influence d'un printemps antarctique, les mâles viennent sur la côte vers les premiers jours du mois de novembre, qui correspond à notre mois de mai, et y attendent l'arrivée des femelles, qui a lieu au commencement de dé-

cembre. Aussitôt que l'une d'elles se montre sur le rivage, un des mâles les plus galans la prend sous son appui; mais il arrive rarement qu'il ne soit pas obligé de maintenir son droit par un ou plusieurs combats sérieux contre ses rivaux. Pendant que les mâles se battent en désespérés, l'objet de leur sanglante querelle demeure tranquillement à les regarder, contemple même les coups les plus terribles avec une espèce de plaisir et d'orgueil. Lorsque la lutte est terminée, la femelle va de son propre mouvement, en jetant un véritable regard de mépris au vaincu, se remettre au pouvoir de l'heureux vainqueur.

Celui-ci, d'un air satisfait, conduit alors sa belle épouse, du théâtre de l'action à l'endroit qu'il lui a préparé pour asile; et il s'acquitte de ses devoirs avec une courtoisie et une tendresse de manières dont certes plusieurs maris pourraient bien prendre exemple. Presque à chaque pas il incline poliment le corps ou la tête devant sa future compagne, et lui touche souvent les lèvres des siennes. Lorsque la femelle est enfin établie dans la retraite qui l'attendait, il n'est pas de soins qu'il ne se donne pour la protéger ou lui plaire; elle s'abstient, d'ailleurs, de témoigner jamais la moindre jalousie, lorsqu'elle lui voit prodiguer les mêmes attentions polies à une douzaine d'autres compagnes.

Vers la fin de décembre, toutes les femelles ont

atteint le but qui les avait amenées à terre. Il paraît au reste qu'elles souffrent horriblement pendant qu'elles portent, car les mâles semblent fort affectés de leurs tourmens, redoublent de tendresse, et pour les soulager recourent à tous les expédiens possibles, et se multiplient en quelque sorte auprès de ces objets de leur amour.

Les sens de l'odorat et de l'ouïe sont, dans ces animaux, d'une finesse extrême; et pour l'intelligence, ils ne sont nullement inférieurs au chien. Cette dernière qualité, cependant, ils la déploient d'une manière plus frappante dans leur élément naturel que sur la terre. Comme preuve de leur docilité, je puis citer un fait : je dérobai à leur mère deux petits âgés d'environ trois semaines, je leur appris à manger, et même à me suivre au bout d'un ou deux mois. Bientôt ils s'apprivoisèrent tellement, qu'ils mangeaient dans ma main, me témoignaient beaucoup d'attachement et d'affection, sollicitaient même mes caresses par un bêlement semblable à celui d'un agneau. Je les aurais sans doute conservés long-temps, si des matelots de mon équipage, pour se venger de la rigueur avec laquelle je faisais exécuter la discipline, ne les eussent pas tués à dessein.

Le veau à fourrure se distingue du veau à poils en ce qu'il est d'une taille beaucoup plus petite; son museau est aussi plus petit, et beaucoup plus

pointu. En outre, il fait lorsqu'il nage une espèce de saut assez semblable à celui du marsouin, s'élevant parfois à six ou huit pieds hors de l'eau : prouesse que n'accomplit jamais le veau à poils, à moins d'être horriblement effrayé. Alors même, il ne réussit guère qu'à sortir un instant son corps du milieu des flots.

Lorsque ces animaux sont pour la première fois visités par des hommes, ils ne paraissent pas redouter leurs nouveaux hôtes plus que les naturels de San-Salvador ne redoutèrent les Espagnols lorsqu'ils reçurent leur première visite; et cependant ils sont bientôt récompensés de leur confiance, comme les naturels le furent de la leur, par le pillage et le meurtre! En effet, ils restent tranquilles jusqu'à ce qu'ils voient qu'on écorche et dépouille leurs compagnons. Mais alors ils comprennent quelles sont les barbares intentions de leurs visiteurs; ils deviennent méfians et ne se laissent plus approcher; ils inventent mille stratagèmes et mille ruses pour se soustraire à la perfidie humaine. Ils choisissent des retraites beaucoup plus solitaires, sur des cimes de rochers, par exemple, d'où ils peuvent se précipiter dans la mer, aussitôt qu'ils s'aperçoivent de la venue de leur implacable ennemi!

Tandis que la troupe est campée, trois ou quatre sentinelles font toujours le guet, afin que les autres



puissent dormir tranquillement; et dès qu'une barque se présente, fût-elle à un mille de la côte, ils donnent aussitôt l'alarme. Alors, en un instant, tous se mettent en marche, tous se dirigent vers la mer aussi promptement que possible, de sorte que, pour la plupart, ils ont déjà, lorsque la chaloupe touche au rivage, regagné les flots, à l'exception de quelques femelles qui ont encore à prendre soin de leurs petits. Celles-là demeurent pour les défendre et les protéger jusqu'au dernier moment; alors, si elles sont trop rudement pressées, elles saisissent leurs petits par le derrière du cou entre leurs dents, et se précipitent dans la mer, où elles sont obligées, pour qu'ils n'étouffent pas, de leur tenir la tête hors de l'eau.

Souvent les mâles gardent aussi la place, et combattent avec courage pour leur progéniture, périssant quelquefois pour cette noble cause. Il n'est pas rare que dans ces luttes les marins reçoivent de cruelles morsures, surtout lorsqu'ils témoignent quelque peur, car l'intrépidité de ces animaux semble être en rapport inverse avec la lâcheté de leurs ennemis. Lorsqu'ils sont surpris à l'improviste, leur premier mouvement est fort rapide, aussi rapide que l'éclair d'un canon auquel on met le feu. Lorsqu'ils battent en retraite et qu'on les poursuit, la vélocité de leur course est égale à celle d'un homme, et sur les rochers, beaucoup



plus grande qu'on ne pourrait s'y attendre d'après leur extérieur.

A la fin de février, d'autres troupes de veaux marins viennent à terre : ce sont les petits des deux années précédentes; mais à cause de leur jeunesse et de leur inexpérience, les aînés ne leur permettent pas encore d'adresser d'hommages aux femelles. Le motif qui leur fait ainsi chercher la terre est que, à ce période de leur existence, ils changent de peau et de fourrure. Au commencement de mai, lorsque ce changement a eu lieu, ils regagnent l'Océan, et il est rare qu'on les aperçoive de nouveau près des côtes avant les premiers jours de juillet. Alors ils paraissent et disparaissent incontinent, sans qu'on sache dans quel but, pour l'espace d'un mois; après quoi on ne les revoit plus qu'en septembre suivant. Pendant ce mois, la troupe de jeunes veaux marins, mâles et femelles, revient encore à terre, pour regagner leur élément naturel à l'époque où leurs pères et mères sortent à leur tour des flots, pour augmenter la famille générale par de nouveaux accouplemens. Ces différens manéges sont périodiques et durent une année.

Voici maintenant quelques détails sur l'éléphant de mer, animal dont généralement on n'a qu'une idée imparfaite. Le mâle porte au bout de son nez une substance cartilagineuse, longue de six ou sept

pouces, dont l'usage, assez semblable à celui de la trompe d'un éléphant ordinaire, a valu à cette espèce le nom qu'elle porte. Parmi les éléphans marins, les mâles ont quelquefois vingt-cinq pieds de long et seize de tour, tandis que les femelles sont toujours de la moitié plus petites, et assez semblables de forme aux veaux marins à fourrure.

Les mâles viennent à terre dans les derniers jours d'août, les femelles vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Ces dernières y viennent, d'abord pour faire leurs petits, ensuite pour céder de nouveau à l'influence irrésistible de cette passion qui attire les différens sexes l'un vers l'autre Lorsque les mâles sortent de la mer, ils sont tellement gras, qu'on peut quelquefois tirer de leur corps un tonneau d'huile. Mais après un séjour de plusieurs mois à terre, où ils ne mangent pas, ils deviennent, comme on le croira sans peine, d'une maigreur extrême. Vers le milieu de décembre, lorsque les petits sont assez forts pour nager, toute la troupe quitte le rivage et va habiter les profondes retraites de l'Océan. Dans les premiers jours de janvier, les jeunes de l'année précédente reviennent à terre pour y changer de peau; et vers le milieu de février, les vieux, mâles et femelles, en font autant. Mais en mai, jeunes et vieux, tous ont disparu.

Du fait que ces animaux demeurent si long-

temps à terre sans manger, ne pourrait-on pas conclure que pendant tout ce temps ils vivent par absorption, c'est-à-dire en consumant la substance de leur propre corps[1] ? De là, en effet, leur maigreur si grande lorsqu'ils retournent à l'Océan. Il y a un frappant contraste entre leurs mouvemens lourds et malaisés à terre, et leur agilité, leur sagacité dans l'eau. Bien différent du veau marin, l'éléphant de mer ne fuit et ne combat que rarement; mais lorsque la massue est levée sur sa tête, ou la lance dirigée contre son cœur, il élève simplement un regard suppliant vers son meurtrier, des larmes coulent de ses yeux, et il attend le coup mortel avec le calme et la résignation d'un martyr. Mais s'il connaissait sa force, et que son courage y fût correspondant, l'homme paierait sans doute cher sa témérité. Si en effet il se précipitait sur lui avec son énorme corps, et qu'il le forçât à combattre de près, toute l'habileté humaine ne servirait de rien contre la puissance extraordinaire de ses mâchoires, puisque cet animal, dans son agonie de mort, réduit les pierres les plus dures en poudre avec ses dents. Un fait remarquable, c'est qu'aucun navigateur n'a encore aperçu jamais d'éléphans marins à plus de trente verges du rivage.

[1] L'ours passe l'hiver sans manger, il se trouve dans ce cas; il se borne à se lécher la pate.

Après cette digression, je reviens au détroit de Magellan, et je vais le traverser de l'est à l'ouest, sans entrer dans les développemens que sa configuration pourrait nécessiter; un trop grand nombre de navigateurs en ont parlé, entre autres le commodore Byron[1], qui en a fait une description minutieuse. Je dirai seulement, avant d'y entrer, que ce détroit a environ trois cent soixante-cinq milles de longueur, depuis son entrée orientale sur l'Atlantique jusqu'à sa sortie occidentale sur la mer Pacifique; mais cette distance n'indique nullement la largeur du continent de l'une à l'autre mer, qui n'est en ligne droite que de cent cinquante milles. Le cap Sébastien au sud, et le cap des Vierges au nord, marquent l'entrée orientale du détroit, tandis que le cap Pillar au sud, et le cap Victoire au nord, en bordent la sortie occidentale. La traversée du détroit fera l'objet du chapitre suivant.

§ 6.

Détroit de Magellan. Aspect de la contrée. Port Famine. Productions. Cap Forward. Naturels. Entrée dans l'océan Pacifique.

Beaucoup de vaisseaux ont traversé le détroit de Magellan, dont on croyait la navigation difficile, ce qui n'est pas. On y trouve une infinité de bons havres, du bois, de l'eau, du poisson et des végé-

[1] Voir le tome II.

taux antiscorbutiques sur les deux rivages. La marée, à l'entrée orientale, monte de seize pieds, tandis qu'à l'entrée occidentale elle n'est que d'environ dix pieds; elle court régulièrement de chaque côté, et sa vitesse n'excède pas deux milles à l'heure, excepté dans les endroits resserrés, où elle fait cinq milles à l'heure.

Nous arrivâmes le 3 mai au havre du cap Negro, et vîmes beaucoup de Patagons à cheval, armés de longues lances, et conduisant des troupeaux de guanacos. Bientôt ensuite nous jetâmes l'ancre au port Famine, où les Espagnols, en 1581, avaient fondé une colonie sous le nom de Philippeville, et dont six ans après il ne restait plus que des vestiges, quand le navigateur anglais Cavendish y arriva; tous les colons avaient péri, à l'exception d'une trentaine qui étaient parvenus à regagner Buenos-Ayres. Après avoir passé le cap Forward, nous continuâmes notre navigation, et le 18 mai nous aperçûmes les quatre petites îles ou rochers qu'on appelle *les Quatre Évangélistes,* et qui gisent par 52 degrés 34 minutes de latitude sud, et 75 degrés 8 minutes de longitude ouest, entre le cap Pillar et le cap Victoire [1].

[1] Le traducteur croit devoir supprimer tout le reste de ce paragraphe, pour ne pas faire double emploi avec les descriptions déjà connues.

§ 7.

Navigation le long de la côte occidentale de la mer du Sud. Caps Sainte-Isabelle et Sainte-Lucie. Détroit de la Conception. Cap Santiago. Ile Saint-Martin. Iles Madre de Dios. Iles Campana. Port Saint-Barbara. Cap Nixon. Iles Guayaneco. Indigènes. Ile Mocha. Ile Sainte-Marie.

Du cap Victoire nous prîmes notre route vers le nord en longeant la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Nous passâmes devant le cap Sainte-Isabelle, à environ trente-cinq milles du cap Victoire; nous arrivâmes, le 26 mai 1823, au cap Sainte-Lucie, par 51 degrés 25 minutes de latitude sud, et 75 degrés 30 minutes de longitude ouest. Dans la direction nord-nord-ouest de ce cap, on découvre celui de Santiago, formant l'extrémité méridionale de l'île Saint-Martin, par 50 degrés 53 minutes de latitude sud, et 75 degrés 35 minutes de longitude ouest. Le 2 juin nous étions au *détroit de Byer,* ainsi appelé en l'honneur de l'un de nos armateurs, détroit qui sépare l'île Saint-Martin de l'île Madre de Dios. Nous étions devant cette dernière île le 12: elle termine la chaîne d'îles que forme le golfe de la Trinidad, canal ou détroit qui court dans une direction sud, vers le détroit de Magellan, avec lequel il s'unit devant le cap Tamer.

Le 20 juin nous étions devant l'île Campana. par 48 degrés 7 minutes de latitude sud, et 75 degrés

8 minutes de longitude ouest: son extrémité sud est appelée *cap M'a Entyre.* Douze lieues plus au nord est le *cap Nixon,* que nous appelâmes ainsi pour honorer un de nos armateurs. Nous passâmes de là aux îles Guayaneco, par 47 degrés 31 minutes de latitude sud, et 75 degrés 4 minutes de longitude ouest. Dans ce groupe se trouvent beaucoup de bons havres; la terre est basse, fertile et bien boisée. Dans l'une de ces îles nous vîmes quelques Indiens de la tribu des Caucaes, au nez large, au visage enfumé, aux cheveux durs et longs, indigènes couverts du poncho : tribu sauvage qui laisse faire tout le travail aux femmes.

Le 22 juillet nous attérions à l'île Mocha, située par 38 degrés 21 minutes de latitude sud, et 74 degrés 5 minutes de longitude ouest. Elle n'est pas grande, mais très élevée; on l'aperçoit à quarante milles de distance. On y trouve du bois et de l'eau fraîche en abondance, des chevaux sauvages, des porcs et toutes sortes d'oiseaux. Le céleri et autres herbes antiscorbutiques croissent ici en grande profusion. L'île est à cinq lieues de la côte du Chili; elle a quinze milles de tour : elle était autrefois habitée par des Indiens, mais elle ne voit plus maintenant que quelques naturels qui viennent à la chasse ou à la pêche.

Continuant notre navigation, nous passâmes le 23 juillet devant l'île Sainte-Marie, par 37 degrés 3

minutes de latitude sud, et 72 degrés 38 minutes de longitude ouest. Cette île a une forme triangulaire; elle a environ sept milles de longueur du nord au sud, et trois milles de largeur moyenne. On peut s'y procurer de l'eau et du bois, ainsi que beaucoup d'autres provisions. Le sol est riche, la culture aisée et le terrain propre à toutes espèces de végétaux. J'ai trouvé ici beaucoup d'oiseaux, notamment des mouettes. A sept milles de l'île Sainte-Marie, on aperçoit les hautes collines qui bordent la baie de la Conception, où nous jetâmes l'ancre le 24 juillet au port de Talcahuano, par 36 degrés 36 minutes de latitude sud, et 73 degrés de longitude ouest.

§ 8.

Baie de la Conception. Port de Talcahuano. Ville de Mocha ou Nouvelle-Conception. Rivière Biobio. Productions. Valparaiso. Santiago. Coquimbo. Iles Saint-Ambroise et Saint-Félix.

La baie de la Conception est célèbre pour ses beautés naturelles et ses avantages maritimes; il en est peu qu'on puisse lui comparer. Talcahuano en est le principal port et il est très fréquenté, les vaisseaux y trouvant tout ce qu'on peut désirer pour l'ancrage et l'abri. On trouve également dans ce port toutes sortes de rafraîchissemens. Cette ville fut bâtie après la destruction de celle de la Conception par un tremblement de terre en 1751, dé-

sastre qui donna lieu également à la construction de la ville de Mocha ou Nouvelle-Conception, ville qui s'étend sur le bord septentrional de la rivière Biobio; cette dernière ville sert de dépôt à l'argent que l'on tire des mines de Nimino, dans les montagnes de Belluda, au sein desquelles le Biobio prend sa source.

Le 26 juillet nous touchions au havre de Valparaiso, c'est-à-dire *vallée de Paradis*, par 33 degrés de latitude sud, et 71 degrés 42 minutes de longitude ouest. Cette ville a plusieurs fois souffert des tremblemens de terre; elle est pour Santiago, capitale du Chili, ce qu'est le port de Callao pour Lima au Pérou: le climat est ici tempéré et salubre.

Je ne m'arrêtai pas long-temps dans ce port; j'étais le 21 août dans celui de Coquimbo, par 35 degrés de latitude sud; beau havre, ville assez grande et bien peuplée. De là je poursuivis ma route et j'arrivai le 25 aux îles Saint-Ambroise et Saint-Félix, par 26 degrés 30 minutes de latitude sud, 80 degrés de longitude ouest: les deux îles sont placées à environ cinq cents milles ouest du port Coquimbo, et à la même distance occidentale de Copiapo, ville et cap sur la côte du Chili; elles sont à cent soixante lieues nord-nord-ouest de l'île de Juan Fernandez. Saint-Ambroise, la plus orientale, a environ cinq milles de tour; elle a au côté septentrional un

beau petit havre pour les bateaux; mais il est difficile d'obtenir de l'eau fraîche de cette terre. L'île Saint-Félix, la plus occidentale, est à peu près de la même dimension que sa sœur, elle est élevée de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est entièrement dépourvue de verdure et de productions végétales; elle ne présente qu'une surface nue, brûlée par le soleil, diversifiée seulement par les rochers et par les sables. On y prend beaucoup de veaux marins et de veaux aquatiques.

§ 9.

Lobos Afuera. Lobos de Tierra. Tumbes. Tacames. Chimboraço. Iles Gallapagos. Iles Juan Fernandez.

En quittant les îles Saint-Ambroise et Saint-Félix, nous prîmes notre direction vers l'île Lobos-Afuera, sise par 6 degrés 59 minutes de latitude sud, et 80 degrés 42 minutes de longitude ouest: nous y touchâmes le 9 septembre. Le havre est beau, commode, et peut contenir plus de cinquante vaisseaux. Cette île, qu'on aperçoit de six ou sept lieues en mer, n'a dans son aspect ni verdure ni eau fraîche; elle est voisine d'une autre île appelée *Lobos de Tierra,* qui a aussi un bon havre et qui est un peu plus étendue. Les Indiens du continent visitent chaque année ces deux îles pour y faire la chasse aux veaux marins et pour y recueillir des oiseaux de mer.

De ce point nous voguâmes vers la rivière de Tumbes, qui débouche par 13 degrés 13 minutes de latitude sud, et 80 degrés 3 minutes longitude ouest : nous y arrivâmes le 15 septembre. Cette rivière est célèbre, parce que c'est là que Pizarre prit terre pour la première fois, en 1526. Elle a sa source dans la Cordilière des Andes et débouche dans la baie de Guayaquil, presque en face de l'île Sainte-Claire. Cette rivière forme la limite septentrionale de la côte du Pérou. La ville de Tumbes contient trois mille habitans, pauvres, mais industrieux.

De cette baie je passai, le 22 septembre, à celle de Tacames, et de là aux îles Gallapagos, archipel situé sous l'équateur, à environ deux cent vingt lieues ouest du continent américain, entre le 89 et le 92e degré du méridien de Greenwich. Cet archipel comprend un vaste groupe d'îles inhabitées, dont treize seulement ont reçu les noms suivans, d'après leur degré d'importance : *Chatam, Hood, l'Infatigable, James, Albemarle, Narborough, Abingdon, Bindloe, la Tour, Wenman, Culpepper* et *Barrington.*

Le nom de cet archipel est dérivé du mot espagnol *gallapago*, qui signifie *tortue d'eau fraîche*, animal dont la classe ou espèce est très nombreuse autour de ces îles. Elles ont été si souvent décrites qu'il serait difficile d'y trouver encore à glaner.

Nous les quittâmes pour revenir sur nos pas, et nous touchâmes, le 12 janvier 1824, à l'île de Juan Fernandez, située par 33 degrés 40 minutes de latitude sud, et 78 degrés 58 minutes de longitude ouest, environ cent dix lieues du continent, à l'ouest-quart-sud de Valparaiso, et à sept cents lieues sud-sud-est des îles Gallapagos. A côté de cette île que Juan Fernandez découvrit en 1563, gît, à quatre-vingt-dix milles ouest, l'île de Masafuera, mot qui veut dire *un peu plus loin*.

Le lecteur se souvient du long séjour de Robinson à l'île Juan Fernandez; il est peu de navigateurs qui n'y aient relâché. Je ne m'attacherai pas à en donner une description minutieuse, puisque je ne pourrais que me répéter après eux; mais je demande au lecteur la permission de placer ici quelques mots sur l'Écossais qui l'habita.

Alexandre Selkirk.

Il n'est pas d'écolier qui ne sache que l'île de Juan Fernandez fut, pendant quatre ou cinq ans, la résidence solitaire d'un marin écossais, nommé Alexandre Selkirk, que son capitaine y avait laissé, par suite d'une querelle survenue entre eux. C'est du journal de ce marin que furent extraits les matériaux du fameux roman de *Robinson Crusoé*, ce livre dont la popularité n'a jamais eu d'égale de-

puis que l'art de l'imprimerie est inventé, ce livre dont la lecture a exercé et exerce encore plus d'influence sur l'esprit de la jeunesse, que ne l'ont jamais fait les légendes de chevalerie en Espagne ou les drames de Schiller en Allemagne.

Mais beaucoup de personnes s'imaginent que ce fut par un acte de barbarie, arbitrairement et contre sa volonté, que Selkirk fut envoyé dans cette île déserte. Telle n'est pas l'exacte vérité. Selkirk lui-même demanda d'y être conduit, plutôt que de rester à bord d'un bâtiment où il occupait un poste d'une certaine importance, soumis aux ordres d'un capitaine dont il croyait avoir à se plaindre. Le capitaine Stradling y consentit, et même lui donna tout ce dont il pouvait avoir besoin pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Mais quand le vaisseau fut prêt à lever l'ancre, la résolution de Selkirk fut fortement ébranlée, et il tenta toutes les voies imaginables de réconciliation. Stradling, pensant que c'était son tour d'être obstiné, refusa de le reprendre à bord, et le laissa seul dans cette île déserte, où la sympathie et la commisération de ses camarades ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Lorsque la dernière chaloupe quitta l'île pour rejoindre le vaisseau qui voguait déjà, son cœur se déchira, et il perdit toute espérance. Oh! qu'il aurait pu s'écrier alors, comme un des héros du

poëte Thompson, dans une circonstance semblable :

Je n'entendis jamais, sous les houleuses lames,
Un bruit plus affligeant que celui de leurs rames [1].

Mais Selkirk n'avait pas été ainsi abandonné pour qu'il mourût de faim ; toutes choses nécessaires pour qu'il subsistât lui avaient au contraire été fournies. On lui avait laissé des vêtemens et du linge, un fusil et des munitions, quelques livres, des instrumens de marine et de mathématiques, ainsi que différens outils. En outre l'île abondait en fruits, en légumes, en animaux de toute espèce; et il était possesseur unique de ce petit royaume. Mais quoiqu'il pût dire avec le poëte Cowper,

Je suis maître absolu de tout ce que je vois,
Nul ici ne viendra me disputer mes droits [2],

il n'est cependant pas douteux que la pensée suivante ne se présentât plus souvent à son esprit :

O belle solitude, où donc mis-tu ces charmes
Que les sages toujours nous ont vantés en toi?
Hélas! mieux vaut cent fois vivre au sein des alarmes
Qu'en de si tristes lieux pour commander en roi [3].

Quelque temps après le départ du vaisseau, la

1 . . . . I never heard
A sound so dismal as their parting oars.

2 I am monarch of all I survey,
My right there is none to dispute.

3 O solitude where the charms
Which sages have seen in thy face?
Better dwell in the midst of alarms,
Than reign in this horrible place.

solitude dans laquelle il se trouvait réduit lui parut si insupportable, et sa tristesse devint si accablante, qu'il fut plusieurs fois tenté de mettre un terme à son existence. Comme il l'a raconté lui-même, dix-huit mois s'écoulèrent avant qu'il pût se résigner à son malheureux sort. A la longue cependant, il devint plus calme, plus soumis à la loi du destin, et trouva sa position moins affreuse. Alors il employa son temps à construire et à décorer des cabanes, à explorer son île, à prendre des chèvres sauvages et à les apprivoiser; enfin il se livra à tous ces amusemens, à toutes ces occupations qui sont détaillées dans le roman avec un tel soin que personne ne peut douter de la source où les faits ont été puisés. Lorsqu'il eut usé ses vêtemens, il s'en fit d'autres avec les peaux des chèvres qu'il tuait pour se nourrir.

Pendant le séjour que Selkirk fit dans cette île, il attrapa environ un millier de chèvres, dont il relâcha la moitié, après leur avoir fendu l'oreille pour les reconnaître. Trente ans après, lorsque le commodore Anson visita cette île, lui-même ou un de ses gens tua une de ces mêmes chèvres, qui, soit dit en passant, devait être assez dure à manger. Après avoir vécu de cette manière quatre ans et quatre mois, Selkirk fut enfin délivré par un vaisseau anglais, parti de Bristol, qui vint toucher à l'île de Juan Fernandez au mois de fé-

vrier 1709; mais il ne fut de retour en Angleterre qu'en octobre 1711.

Comme il avait été absent huit années, et que tous ses amis supposaient qu'il avait péri, son apparition inattendue au milieu d'eux leur causa une vive surprise. Le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il avait passé plus de la moitié du temps de son absence dans une île inhabitée de l'océan Pacifique, et la curiosité du public devint si grande au sujet de ses aventures, qu'il pensa avec raison pouvoir en tirer quelque profit; et comme il avait grand besoin d'argent, il tenta l'entreprise.

Il alla donc trouver Daniel de Foe, jeune homme qui commençait à acquérir une certaine réputation littéraire, lui confia son journal pour qu'il l'examinât, et lui promit une bonne part dans les profits, s'il voulait le rendre digne de l'impression. Mais quelque temps après, de Foe rendit à Selkirk son manuscrit en lui disant qu'il n'en pouvait rien faire. Au bout d'un petit nombre d'années cependant, parut le fameux roman de *Robinson Crusoé* qui électrisa toute la jeunesse d'Angleterre, et l'auteur n'était autre que de Foe lui-même. Cet ouvrage eut un grand nombre d'éditions qui se succédèrent avec une rapidité sans exemple, et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Bientôt arrivèrent les abrégés, les changemens, les sottes imitations que tout le monde

connaît. De Foe devint riche d'argent et de réputation, tandis que le pauvre Selkirk, dont le journal avait fourni tous les plus beaux incidens du roman, fut condamné à languir dans la misère et l'obscurité.

On ignore en quel lieu et à quelle époque mourut cet infortuné marin ; mais une autorité digne de foi assure qu'en l'année 1798, un coffre et le fusil dont il s'était servi dans son île étaient encore en la possession d'un de ses petits-neveux, John Selkirk, tisserand.

Les gens de mon équipage et moi nous ne pûmes visiter sans émotion des lieux où s'étaient passés les faits qui servent de base à un roman dont la lecture fait souvent verser des larmes.

§ 10.

Retour du voyageur par le détroit de Magellan et le Brésil. Arrivée aux États-Unis.

De l'île Juan Fernandez, nous nous étions rendus à Masafuera, île sur laquelle j'ajouterai quelques nouveaux détails. Elle est presque circulaire et d'environ vingt milles de tour; elle est couverte de bois; son sol est généralement fertile, mais exposé à des éruptions volcaniques. Le climat y est doux, l'air salubre, le temps d'ordinaire assez beau; c'est un lieu propre à entretenir la santé. Il

y a dans cette île beaucoup de chèvres, comme à Juan Fernandez.

Le 19 janvier 1824, je jetai l'ancre dans la rivière de Maule, par 34 degrés 50 minutes de latitude sud, et 72 degrés 18 minutes de longitude ouest. L'entrée de cette rivière est signalée par un rocher en marbre blanc, haut d'environ sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et que sa ressemblance avec une église en pierre a fait appeler *le Rocher de l'Église.*

Sur le bord méridional de cette rivière est la ville de Chanco, vis-à-vis celle d'Artillero, sise sur la rive opposée. A soixante milles en remontant la rivière, est la célèbre ville de Talca.

Après divers incidens de voyage, qu'il serait trop long de rappeler ici, je repassai à Valparaiso, regagnai ensuite le détroit de Magellan, que je franchis de l'ouest à l'est, pour rentrer dans l'Atlantique, revoir les côtes du Brésil, et enfin ma patrie, dont je foulai de nouveau le rivage le 18 mai 1824, après une absence d'environ vingt mois.

FIN DU PREMIER VOYAGE.

DEUXIÈME VOYAGE.

OCÉAN PACIFIQUE. — MERS DU SUD.

(1824-1826.)

§ 1.

Préparatifs d'un second voyage. Ile Fernando Noronha. Bahia. Saint-Salvador. Ile Sainte-Catherine. Ile Lobos. Rio de la Plata. Monte-Video. Buenos-Ayres. Iles Falkland. Détroit de Magellan. Péninsule des Trois-Montagnes.

Des armateurs de New-York m'ayant confié la direction d'un nouveau voyage dans la mer du Sud, mirent à ma disposition le schooner *le Tartare*, du poids de cent cinquante-quatre tonneaux, et mes préparatifs terminés, je repris la mer le 19 juillet 1824.

Le 30 août suivant, nous étions devant l'île de Fernando-Noronha, dans l'océan Atlantique méridional, par 3 degrés 55 minutes de latitude sud, et 32 degrés 29 minutes de longitude ouest, à environ soixante-sept lieues de la côte du Brésil. Cette île était jadis un lieu de déportation pour les condamnés brésiliens; elle a encore une petite garnison d'une centaine de soldats et deux cents colons. Elle se distingue par un haut pic, appelé *la Pyramide*, et qui ressemble à une tour ou à un clocher. Environ soixante-dix lieues ouest de cette île, sont

les rochers nommés *les Roccas*, situés par 3 degrés 52 minutes de latitude sud, et 33 degrés 21 minutes de longitude ouest; îlots très dangereux pour les vaisseaux. Nous les évitâmes pour gagner, le 5 septembre, la baie de Tous-les-Saints, dans la province brésilienne de Bahia, dont la capitale est Saint-Salvador.

La baie de Tous-les-Saints est sur la côte orientale du Brésil, à moitié chemin entre l'équateur et le tropique du Capricorne. Son côté oriental est une péninsule où se développe la ville de Saint-Salvador, par 13 degrés 30 minutes de latitude sud, et 38 degrés 24 minutes de longitude ouest. La pointe extrême de l'entrée s'appelle *le cap Saint-Antoine*. Saint-Salvador a beaucoup d'églises, des rues étroites, mal pavées et horriblement sales, ce qui occasionerait bien des maladies si la ville n'était pas sur une éminence. Il y a plusieurs forts qui la protégent, notamment le fort de Mar, dont la construction remonte à deux cents ans. La population de Saint-Salvador est évaluée à plus de cent mille habitans, y compris quarante mille nègres et trente mille mulâtres. C'est une place de commerce très considérable.

Nous en partîmes le 10 septembre, et nous étions, le 20, devant l'île Sainte-Catherine, par 27 degrés 26 minutes de latitude sud, et 48 degrés 24 minutes de longitude ouest. Cette île, vue d'assez loin en

mer, offre une belle apparence : elle a été souvent décrite.

Nous nous en éloignâmes pour toucher à l'île Lobos, près de l'embouchure de la rivière de la Plata, à quatre milles sud de la pointe orientale de Maldonado, qui est la limite septentrionale de cette grande rivière sur la côte, comme le cap Saint-Antoine est la limite méridionale, ce qui donne quarante-une lieues de largeur à l'embouchure de cette rivière. L'îlot rocailleux de Lobos est par 35 degrés 30 minutes de latitude sud, et 54 degrés 46 minutes de long. ouest. La rivière de la Plata est un cours d'eau de premier ordre, composé de la réunion du Paraguay, de l'Uruguay et du Parana.

Je visitai Monte-Video, capitale de la république de ce nom, ou de la Banda orientale, qui s'étend du Rio de la Plata aux frontières méridionales de l'empire brésilien. Les rues sont larges, droites et bien pavées; les maisons d'un étage, avec des toits plats. Le climat est humide et l'été orageux. Le bétail abonde dans l'intérieur.

De Monte-Video, ou de la ville de Saint-Philippe, comme quelques-uns l'appellent, il faut passer la grande rivière de la Plata, pour arriver à Buenos-Ayres, capitale de la république Argentine, ville fondée en 1535, par Mendoza, qui lui donna ce nom à cause de la pureté de l'air qu'on y respire. Elle est bâtie au milieu d'une plaine sur le bord

du Rio de la Plata, par 34 degrés 35 minutes de latitude sud, et 58 degrés 31 minutes de longitude ouest, à environ soixante-dix milles de son embouchure.

Je ne m'arrêterai pas à décrire cette capitale tant de fois visitée, et je me hâterai de franchir le détroit de Magellan pour aborder à des lieux où je n'ai pas encore pris terre.

§ 2.

Péninsule de Tres-Montes et îles adjacentes. Archipel de Chonos ou de Chiloé. Ville de San-Carlos. Mœurs et coutumes des habitans.

Après avoir passé devant le cap Pillar, et pénétré dans l'océan Pacifique, nous vîmes le cap Tres-Montes et la péninsule de ce nom. Nous continuâmes à voguer au nord, et le 23 novembre nous jetâmes l'ancre au havre de San-Carlos, dans l'île de Chiloé.

Archipel de Chonos ou de Chiloé.

Tous les différens points de la côte orientale de l'Amérique du Sud, depuis le Rio-Negro jusqu'au cap Horn, y compris les îles, sont habités par des tribus errantes, presque nues, et dans l'état le plus bas de l'ignorance, de la dégradation et de la misère. Toute cette région d'un pays

délicieux (la Terre de Feu exceptée), comprenant 15 degrés de latitude, et 7 ou 8 de longitude, n'offre pas une ville, un bourg, un village d'êtres civilisés, ni un simple champ ou jardin cultivé. Les naturels de l'archipel de Chonos, au contraire, sur la côte opposée de la même région, cultivent une grande partie de leurs îles, sur lesquelles mûrissent le froment, l'orge, les pois et les patates, indépendamment de toutes sortes de fruits, tels que pommes, poires, pêches, cerises, et d'une grande variété de plantes. Ils élèvent aussi le bétail, des chevaux, des chèvres, des porcs et de la volaille en abondance. La plupart de ces îles sortent perpendiculairement des flots, ont entre elles de profonds canaux, et présentent un bon nombre de mouillages où les vaisseaux peuvent rester en sûreté.

L'île de Chiloé est la principale d'un groupe appelé par quelques-uns *archipel de Chiloé* [1], et par quelques autres *archipel de Chonos,* ce dernier nom étant celui de cette partie du continent près la côte occidentale duquel sont situées ces îles, qui s'étendent le long de cette même côte de Chonos, entre les 41 degrés 40 minutes et 45 degrés 30 minutes de latitude sud. L'île propre de Chiloé est

[1] Les colons émigrés du Chili, comme le prouvent leurs mœurs et coutumes, donnent à cette île le nom de *Chil-hue*, c'est-à-dire *district de Chili,* d'où est venu *Chiloé*.

à elle seule presque aussi grande que toutes les autres ensemble; elle est aussi la plus septentrionale, excepté deux ou trois petites dans la baie de Purraraque. Elle a cent vingt-cinq milles de longueur du nord au sud, et varie de 15 à 40 de largeur. Elle est dentelée des deux côtés par des baies si profondes, qu'en plusieurs endroits elles la coupent presque en deux parties. Elle abonde en forêts d'excellent bois de charpente, où l'on remarque le chêne, le cèdre rouge, le noyer, le noisetier, le myrte, le cyprès et le laurier. Ces forêts sont habitées par un grand nombre de jolis oiseaux et de superbes insectes; on y rencontre aussi diverses espèces de serpens, des daims et des renards noirs. L'île produit, en outre, blé, avoine, fèves, pois, pommes, poires, pêches, prunes, coings et cerises; mais les récoltes de blé sont rarement abondantes, à cause sans doute de l'humidité du sol; l'orge et les fèves, au contraire, donnent beaucoup, ainsi que la vigne. Différens bestiaux, introduits à Chiloé par les Espagnols, y ont multiplié d'une manière incroyable. Les jambons fabriqués dans cette île sont peut-être les meilleurs du monde; ils ont une saveur délicieuse et particulière qui provient de ce que les cochons se nourrissent principalement des coquillages dont les côtes sont couvertes. Le terrain est bon, quoique peut-être trop humide. Le climat, tempéré pour cette latitude, est sain, mais

souvent froid et pluvieux. La contrée est sujette à des tremblemens de terre : il y en eut même un si terrible en 1737, que les Guaytecas, groupe d'îles situées au sud, furent couvertes de cendres.

La population totale de l'île s'élève à environ vingt-cinq mille âmes, mais les habitans résident peu dans l'intérieur. Il y a trois villes et plusieurs villages situés la plupart dans les parties septentrionale et orientale de l'île. Les villes sont Chacao, Castro et San-Carlos, capitale : cette dernière est bien bâtie; les maisons généralement sont construites en pierres de taille, avec des terrasses sur le devant, mais hautes d'un seul étage, ce qui est assez ordinaire sur toute cette côte, comme précaution indispensable contre les effets des tremblemens de terre et des secousses volcaniques. Peu de maisons cependant sont dans le vieux style espagnol, avec des toits plats. Les rues sont fort régulières, larges et droites, mais non pavées. Entre autres édifices publics, on remarque deux belles églises, deux monastères, un collége de jésuites et plusieurs couvens.

Le port de San-Carlos est abrité au nord-ouest par la péninsule de Lucay, à l'ouest de laquelle se trouvent des rochers dangereux. Ce port est défendu par deux forts distans l'un de l'autre d'environ trois milles.

Quoiqu'il n'y ait parmi les habitans qu'un très

petit nombre d'Européens, la plupart de ces insulaires sont vraiment Espagnols par leur figure, leur caractère et leur langage. En effet, tant de mariages ont été conclus entre les Espagnols et les naturels, le croisement des deux races s'est multiplié si souvent, qu'il n'est aujourd'hui personne dans l'île qui ne se puisse vanter d'avoir plus ou moins de sang castillan dans les veines. A Chiloé le visage des femmes est plus européen et plus avenant que dans la partie septentrionale du Chili.

La religion dominante est la catholique romaine. Les Indiens originaires de l'île se soumettent passivement et de bonne volonté aux exigences de l'Église; et tandis qu'ils mangent leur veau marin salé ils paraissent aussi heureux que leurs maîtres, qui vivent avec luxe et délicatesse. Chiloé est le siége d'un évêque, qui réside à San-Carlos.

Les habitans sont en général braves, humains, généreux, semblables, sous tous les rapports, à ceux de Valdivia et de la Conception; seulement les dames ne suivent pas autant les modes d'Europe. Au reste, d'extérieur et de manières elles sont si agréables, qu'il faudrait à un homme plus d'une dose ordinaire de stoïcisme pour ne pas les trouver fort de son goût lorsqu'on se met en relation avec elles. Tous, hommes et femmes, sont d'ailleurs remarquables pour l'esprit, l'intelligence et la vivacité; ils sont affables, sociables, polis, qualités

qui semblent être héréditaires chez ces descendans de deux races si distinctes et si dissemblables.

Prenant pour accordé que peut-être quelque jolie lectrice daignera ouvrir ce volume, nous croyons devoir placer ici deux mots sur l'habillement des dames aux yeux noirs de Chiloé. La première chose qui me frappa fut la profusion d'ornemens dont elles se couvrent, tels que peignes d'or, pendans d'oreilles, colliers, bracelets, chaînes pour la ceinture et les chevilles, boucles de souliers, le tout en or, et souvent même enrichi de pierres précieuses. Leur coiffure ordinaire consiste en ce qu'elles portent leurs longs cheveux noirs et luisans relevés avec goût et maintenus au moyen de quatre ou cinq peignes, ce qui est fort gracieux. Plusieurs d'entre elles m'ont rappelé la Juive Rebecca que Walter Scott a rendue si intéressante dans le roman d'*Ivanhoe*.

En ce qui touche l'habillement même, sans plus parler des ornemens, je dois avouer qu'une de leurs modes m'a paru extrêmement bizarre, attendu que jamais en aucun pays je n'avais rien vu de semblable. Il s'agit de leur *tournure*. Elles l'obtiennent au moyen d'un cerceau d'environ trois pieds de diamètre, qui se place sous la jupe et doit être attaché de telle sorte autour de la taille, qu'il se tienne horizontalement. La robe, retombant à angles droits par-dessus le cerceau, donne à cet appareil

l'air d'un gros tambour qui serait crevé par le milieu, car il faut ajouter que leurs jupons sont toujours extrêmement courts.

Les occupations des dames de Chiloé sont presque nulles, se réduisant à quelques broderies. Celles qui sont mariées se contentent de surveiller d'une façon générale les affaires du ménage. Dans les hautes classes surtout, elles sont d'une paresse extrême, osant à peine bouger, à moins qu'il ne s'agisse d'une partie de plaisir. Elles fument toutes beaucoup; et l'usage en est si généralement reçu, que les étrangers cessent bientôt de le trouver indélicat : de fait, si quelque chose doit ennoblir le cigarre, c'est de le voir ainsi pressé entre deux jolies lèvres roses...

Les occupations des hommes ne sont guère plus nombreuses ni plus fatigantes. Ils surveillent la culture de leurs champs et de leurs jardins, et se livrent au commerce, si peu qu'il s'en fasse dans cette île. Quelques-uns servent comme matelots sur un petit nombre de bâtimens au moyen desquels on exporte chaque année des bois de construction et des planches. Au reste, Chiloé manque absolument de bons ouvriers et d'habiles médecins.

L'exercice du cheval est l'amusement favori des deux sexes, et l'équitation est un talent dans lequel l'un et l'autre excellent. Les hommes surtout sont les meilleurs cavaliers que j'aie jamais vus

dans aucune partie du monde. Qu'ils montent un cheval complétement sauvage ou soigneusement dressé, n'importe! Ils déploient une grâce, une dextérité vraiment surprenantes; et tel est leur tact à conduire le coursier le plus fringant ou le plus vicieux, qu'il leur arrive rarement d'être démontés. Comme les Mamelouks, ils accoutument leurs chevaux à partir soudain avec la rapidité de l'éclair, et à s'arrêter aussi promptement que si la foudre les atteignait. J'en ai vu qui couraient avec la vitesse d'un cheval de course, jusqu'à six pieds d'une maison, et qui s'arrêtaient aussi soudainement que si leur cheval fût tombé mort sur la place, tandis que le cavalier conservait toujours son équilibre. J'ai aussi vu faire cette prouesse en pleine campagne, où le coursier ne pouvait pas prévoir l'intention de son maître. Dans ces occasions, l'animal lançait ses quatre pieds en avant, et sillonnait le sol avec ses sabots en glissant jusqu'à sept ou huit pieds plus loin; souvent même il tombait sur les jarrets et se trouvait dans la posture d'un chien assis sur son derrière.

Les dames aussi sont fort passionnées pour l'exercice du cheval, et la plupart d'entre elles s'en acquittent à ravir. Celles des hautes classes se tiennent à cheval comme les Européennes; mais les beautés d'Europe ne se soucieraient guère de la manière dont elles montent en selle. Moi, je ne m'en dou-

tais pas. Ainsi, un jour que j'étais invité à faire partie d'une cavalcade où se trouvaient un certain nombre de dames, lorsque les montures furent amenées et que nos belles se disposèrent à grimper sur leurs selles respectives, moi, avec la galanterie d'un marin, je m'approchai d'une des plus sémillantes du groupe en lui offrant mes secours. L'offre fut gracieusement acceptée, avec un sourire d'une douceur enchanteresse.

Elle s'avança aussitôt vers un cheval que tenait un domestique, mit ses bras sur la selle, en appuyant sa poitrine sur les flancs de l'animal; puis tournant à demi sa charmante figure vers moi, elle me dit de l'aider.

Si, senora, répondis-je du ton le plus galant que je pus, c'est-à-dire : oui, madame; et je ne bougeai pas, attendant ses ordres ultérieurs. Mais elle resta dans sa singulière position, et me cria une seconde fois : *ayudeme usted, amigo queridito.* Aidez-moi donc, mon cher monsieur !

On conçoit que je devais être fort embarrassé; je ne voyais aucune partie du corps de la dame à laquelle mes idées de décorum me permissent de toucher. Ses mains, je ne pouvais les atteindre; et il n'y avait qu'un mari ou un père qui pût décemment lui prêter l'assistance dont elle avait besoin.

Un jeune homme de la compagnie, venant à re-

marquer la nature de mon embarras, et voyant que j'ignorais la coutume du pays, profita de l'occasion pour s'approcher et pour rendre à cette dame le service qu'elle attendait inutilement de moi. Se plaçant derrière elle, il l'enleva en lui prenant à deux mains le bas des jambes, de sorte qu'au moyen d'une demi-pirouette, digne de Vestris, et en beaucoup moins de temps que je n'en mets à raconter la chose, elle se trouva placée sur la selle, bride en main, et prête à partir.

Le chagrin et la mortification que j'éprouvai d'avoir, par ignorance, manqué de remplir une tâche aussi agréable, disparurent bientôt, grâce à un sourire consolateur que m'adressa la jolie dame, et qu'elle accompagna de ces mots : *pasado manana, senor;* me donnant à entendre qu'elle userait de mes services une autre fois. A ma grande satisfaction, il se présenta le soir même une occasion de mettre mon talent à l'épreuve, et elle eut la politesse de dire que je m'étais acquitté de mes fonctions avec la dextérité et la grâce d'un *caballero* espagnol.

Quelques femmes, et des plus distinguées, ne sont aucunement scrupuleuses sur la manière dont elles se placent à cheval, mais vont aussi souvent, une jambe d'un côté et une jambe de l'autre, que les deux jambes du même côté. Leurs brides ressemblent aux brides ordinaires, sinon qu'elles sont

assez longues pour servir de fouet. Mais leurs selles sont assez différentes : elles sont doublées d'une peau recouverte d'une épaisse fourrure, de peur que les reins du cheval n'en soient blessés, car il n'est pas de soins, pas d'attentions qu'ils ne témoignent à ce noble et utile animal. Pour la commodité du cavalier, ces selles sont garnies d'une peau de mouton sur laquelle on a laissé la laine, et cette laine est quelquefois épaisse de trois ou quatre pouces. Leurs étriers ont aussi une forme particulière : ils sont larges de six pouces environ, et longs de huit à dix, de manière à soutenir le pied de la pointe et du talon. La partie de devant est recouverte, de telle façon qu'au total l'étrier ressemble à un soulier de fer dont on aurait enlevé le quartier. Comme bien on pense, il doit ainsi être peu élégant, et même fort dangereux, en ce qu'il retient le pied du cavalier lorsqu'il lui arrive d'être démonté.

Les amusemens sédentaires des habitans de Chiloé, et surtout de San-Carlos, sont la musique et les cartes. Leur instrument favori est la guitare espagnole, dont jouent agréablement presque toutes les femmes, pour s'accompagner lorsqu'elles chantent; et quelques-unes ont les plus jolies voix qu'il soit possible d'entendre. Elles pincent aussi de la harpe et jouent du piano. Les hommes jouent de la flûte et de la clarinette. Les deux sexes dansent

avec une grâce exquise, où se mêle quelque chose de la dignité castillane. Leurs principales figures sont le menuet, le cotillon et le fameux fandango. Cette dernière, qui est délicieuse, doit être exécutée par deux personnes, ordinairement par un cavalier et une dame, par deux dames quelquefois. Dans toutes les réunions se montrent les tables de jeu; les hommes manient les cartes, pendant que les dames font de la musique. Ceux des hommes à qui le jeu présente peu d'attraits peuvent venir se mêler aux dames; c'est un usage qu'on ne laisse jamais tomber en désuétude.

Nous étant réapprovisionnés à San-Carlos, nous prîmes congé des bons insulaires de Chiloé, et fîmes voile pour la baie de Valdivia.

§ 3.

Baie et ville de Valdivia. Les Araucaniens. Pelchue. Chillan. Valparaiso. Copiapo. Pisco. Callao.

Le 27 novembre nous entrâmes dans la rivière de Valdivia, ou plutôt Baldivia, d'où l'on aperçoit les Andes, élevant leur chaîne majestueuse dans les nuages. Cette ville fut bâtie par le général espagnol Baldivia, et sa population est aujourd'hui d'environ cinq mille habitans, Espagnols, Araucaniens et Valdiviens, peuple bien constitué, et où le beau sexe ne le cède à aucun autre pays de la côte

pour la tournure et pour la grâce. Les vaisseaux trouvent à ce port de quoi se radouber à un prix modéré; il a un nombre considérable de charpentiers constamment occupés à des constructions maritimes.

Entre cette ville et la rivière de Biobio vivent les Araucaniens, aborigènes de la côte, et qui tirent leur nom de celui d'Arauco, une des plus petites provinces de leur territoire. Ils n'ont point de villes, mais seulement des villages ou hameaux dispersés sur le bord des rivières ou torrens; l'amour de la liberté leur fait considérer le séjour des villes entourées de murailles comme celui de l'esclavage. La polygamie est passée en loi parmi eux, mais la première femme est traitée avec un grand respect par toutes les autres, qui la considèrent comme leur supérieure. Chacune de ces femmes est obligée de préparer tous les jours un plat de sa façon et de le servir à son mari, et une fois l'an elle lui offre un poncho ou manteau brodé de ses mains. Toutes les Araucaniennes sont d'une extrême propreté, et soignent aussi leur mise élégante.

De Valdivia nous allâmes à Pelchue, bourg de sept cents âmes, sur la rivière de Tolten; ensuite devant le port de la Conception, que j'avais déjà vu dans mon premier voyage, ainsi que Valparaiso et Callao. Je touchai au port de Coquimbo, puis aux îles des Oiseaux, situées par 29 degrés 35 mi-

nutes de latitude sud; puis au port de Huasco ou Guasco, par 28 degrés 24 minutes de latitude sud, et 70 degrés 58 minutes de longitude ouest, exposé à tous les vents de nord-ouest-quart-sud, mais qui ne soufflent pas assez violemment pour endommager un navire; puis à Copiapo, sur la rivière de ce nom, par 27 degrés 10 minutes de latitude sud, et 71 degrés 4 minutes de longitude ouest; cette ville, qui est la capitale d'une province sise au nord de Coquimbo, forme un point remarquable sur l'océan Pacifique, et ressemble de loin à une île; elle a vers le nord le grand désert d'Atacama, et la rivière de Loa, qui sépare le Pérou du Chili. De là nous arrivâmes devant Callao, le 20 décembre 1824.

§ 4.

Callao. Lima. Chilca. Arequipa. Guanchaco. Truxillo. Vue du Chimboraço.

Nos lecteurs savent que Callao est le port de mer de Lima, capitale du Pérou, et qu'il est situé au sud-est d'une belle baie formée par l'embouchure de la Rimac ou Lima, sur le bord méridional de laquelle, à sept lieues dans l'intérieur, est la célèbre ville de ce nom. Callao est un point de relâche et de réapprovisionnement pour les vaisseaux; il a été trop souvent décrit pour que je le décrive encore; et il en est de même de Lima, ville entourée

de murailles, et qui, avec ses trois cent-cinquante rues bien pavées et bien arrosées, forme un délicieux séjour; les femmes y sont renommées pour leur beauté, leur vivacité et leur habillement bizarre. Les deux sexes fument le cigarre avec une égale volupté, dans cette ville peuplée de soixante-dix mille âmes.

De Callao nous fîmes voile pour Chilca, port d'Arequipa, belle ville de l'intérieur, sur la rivière du même nom, à vingt milles de la côte. Chilca est un petit bourg ou village composé d'une centaine de maisons ou huttes. Arequipa est la capitale d'une province péruvienne du même nom, dans la délicieuse et fertile vallée de Chilca, sur les bords d'une belle rivière, et à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le mot *arequipa* signifie, en langue péruvienne, *demeurer,* et ce nom fut donné au district, lorsque les troupes de l'Inca y séjournèrent, à l'arrivée de Pizarre en 1536.

De ce port de Chilca nous allâmes à celui de Guanchaco, sis par 8 degrés 1 minute de latitude sud, 78 degrés 58 minutes de longitude ouest, et qui se distingue par une montagne en forme de cloche, au sud de Truxillo, ville fondée par Pizarre en 1535, et peuplée d'environ huit mille habitans.

Le 26 janvier 1825, en traversant le golfe de Guayaquil, nous pûmes admirer bientôt le superbe

Chimboraço, le mont Blanc de l'Amérique, et dont M. de Humboldt a fait une description qui ferait pâlir la nôtre.

§ 5.

Ile Cocos. Iles Gallapagos. Éruption d'un volcan dans l'île Narborough. Côte de la Californie. Port San-Diego.

Nous étions arrivés, le 3 février 1825, à l'île Cocos, dans l'océan Pacifique septentrional, à cent soixante-dix lieues ouest-sud-ouest du golfe de Panama, et à cent quarante lieues nord-est des îles Gallapagos. Cette île Cocos repose par 5 degrés 25 minutes de latitude nord, et 87 degrés de longitude ouest; elle a une forme oblongue, douze lieues de longueur sur quatre de largeur. Vancouver dit qu'on la voit du sud à une distance de quarante-six milles. Elle est couverte de cocotiers, jouit d'un climat tempéré et salubre, et possède une grande variété de végétaux.

Le 10 février nous revîmes l'archipel des Gallapagos, et en explorant la côte de l'une de ces îles, celle de Narborough, nous eûmes le magnifique, mais terrible spectacle de l'éruption d'un volcan.

Dans la nuit du 14, tandis qu'une profonde obscurité était encore répandue sur les flots de l'océan Pacifique, et nous dérobait même la vue des îles environnantes; tandis qu'un silence de mort

régnait autour de nous sur toute la nature, nos oreilles furent assaillies tout à coup par un bruit qu'auraient seulement pu égaler dix mille coups de tonnerre éclatant à la fois; et au même instant l'atmosphère fut embrasée par une lumière si vive et si brillante, que l'homme même le plus courageux n'aurait pu se défendre d'un sentiment d'épouvante. Je reconnus bientôt qu'un des volcans de l'île Narborough, qui dormait tranquillement depuis les dix dernières années, s'était réveillé soudain, et qu'il réparait en quelque sorte le temps perdu.

La majestueuse sublimité, la terrible grandeur de ce spectacle échappe à toute description, et met en défaut toutes les ressources du langage. Si les feux de l'enfer de Milton en avaient brisé la voûte de diamant, et qu'ils eussent menacé les cieux d'une conflagration générale, la description que le poëte eût imaginée d'un tel événement aurait convenu à la circonstance présente; mais les mots que je puis tracer avec ma plume ne sauraient donner au lecteur qu'une faible idée de la scène véritable qui s'offrit alors à mes yeux.

Si la trompette du jugement dernier les eût troublés dans leur sommeil, mes gens ne seraient pas accourus plus vite sur le pont, où ils demeurèrent long-temps, semblables à des spectres, immobiles, muets de surprise et de frayeur. En effet,

le ciel présentait l'aspect d'un vaste champ de feu, d'où paraissaient s'échapper des étoiles et des météores par milliers, tandis que les flammes s'élançaient du pic de Narborough à une hauteur d'au moins deux cents pieds. Tous cependant reconnurent bientôt la cause d'un tel phénomène, et, revenant de leur première frayeur, purent contempler l'éruption du volcan avec une espèce de sang-froid.

Mais restait encore à voir la scène la plus splendide et la plus intéressante de ce spectacle. Au bout de quelques heures, les matières bouillantes que renfermait cette terrible chaudière en atteignirent les bords et passèrent par-dessus en formant une cataracte de feu liquide; alors un torrent de lave se précipita le long des flancs de la montagne, courant vers la mer par une route sinueuse, et s'y jetant à trois milles environ du cratère de ce volcan. Ce fleuve enflammé, large d'un quart de mille, ressemblait au fer fondu lorsqu'il s'échappe du fourneau. Quoique la montagne fût rapide et le lit profond, la rivière de feu ne pouvait couler avec une vitesse suffisante pour empêcher que ses rives ne débordassent en certains endroits, et n'ouvrissent passage à de nouveaux torrens qui se formaient dans toutes les directions, comme jaloux d'aller plus tôt se refroidir dans les profonds abîmes de l'Océan. Le démon du feu se

lançait avec fureur dans les bras de Neptune, et terrible était le fracas occasioné par leur rencontre. La mer bouillait, rugissait, beuglait, comme si une guerre civile se fût déclarée dans le gouffre du Tartare.

Une heure après l'instant de l'éruption, la température de l'eau était de 61 degrés, d'après un thermomètre de Fahrenheit, et celle de l'air de 71 degrés. Huit heures plus tard, l'éruption continuant toujours avec une égale furie, l'air était à 113 degrés, et l'eau à 110.

Pour donner au lecteur une idée du péril que nous courions, il faut qu'il sache que nous étions mouillés à dix milles de l'île où avait éclaté le volcan, et la chaleur était si grande, que la poix et le goudron liquéfiés tombaient des agrès de notre vaisseau. Pas le moindre souffle de vent qui gonflât nos voiles et nous permît de prendre la fuite! il fallait que nous restassions spectateurs tranquilles et obligés de cette inondation de feu, qui ne paraissait pas devoir s'arrêter jamais. Tout le jour elle continua avec la même force, la montagne vomissant toujours ses entrailles mises en liquéfaction. La température de l'air s'éleva jusqu'à 123 degrés, celle de l'eau jusqu'à 105 degrés. Notre respiration devenait fort difficile, et plusieurs hommes de l'équipage se plaignaient d'une faiblesse extrême. Il fallait nécessairement essayer de sortir

d'un pareil embarras et le plus vite possible. Un peu de vent! était la prière de chacun. Un léger zéphyr, à peine sensible sur nos joues, souffla enfin du continent, et fut salué par des cris d'allégresse. Nous retirâmes l'ancre et nous déployâmes toutes les voiles, mais elles restèrent long-temps flasques et molles le long des mâts. Long-temps nous demeurâmes dans une terrible et douloureuse attente. Le zéphyr souffla de nouveau et ranima nos espérances; bientôt, en effet, les voiles les plus légères se remplirent, puis celles de perroquet se gonflèrent aussi, et notre vaisseau finit par se mettre en mouvement. Nous pûmes donc fuir à travers l'Océan par une chaleur de 147 à 150 degrés Fahrenheit. Si le vent nous avait abandonnés en cet endroit, nous eussions infailliblement péri; mais la Providence ne nous retira point sa protection, et nous allâmes en quelques heures mouiller à cinquante milles de la montagne d'où jaillissait le volcan.

Le 14 mars nous quittâmes les îles Gallapagos pour aller longer la côte de Californie, mot qui semblerait dériver de *calida fornax*, c'est-à-dire *fournaise ardente*, à cause, en effet, de l'ardeur du climat de cette contrée. Nous atteignîmes, le 11 avril 1825, le port de San-Diego, situé par 32 degrés 29 minutes de latitude sud, et 116 degrés 51 minutes de longitude ouest : il renferme envi-

ron quinze cents habitans, dont le soin principal est celui des troupeaux.

§ 6-10.

Excursion dans les environs de San-Diego. Combat contre les Indiens. Arrivée à Monterey. Iles Farallone. Port San-Francisco. Cap Blanco. Iles Sandwich. Retour aux États-Unis par le détroit de Magellan.

Pendant notre séjour au port San-Diego j'eus occasion de faire une excursion dans l'intérieur des terres. Il s'agissait d'une partie de chasse : nous étions au nombre de sept, tous munis de bons chevaux, tous armés de carabines et de sabres. Nous partîmes à trois heures du matin, et bien avant le lever du soleil nous avions déjà fait plusieurs milles vers l'est. A cinq heures et demie nous vîmes l'astre du jour percer la masse des brouillards bleuâtres qui s'élevaient d'une chaîne de montagnes éloignées; ils disparurent bientôt tout-à-fait, dissipés par la chaleur croissante du soleil, et nous pûmes reconnaître que la pureté de l'atmosphère et la sérénité du ciel, particulières à la Californie, n'avaient pas été à tort vantées par le savant Humboldt. Vers sept heures nous fîmes halte auprès d'un clair ruisseau pour déjeuner; à neuf nous calculâmes que nous étions à quarante milles de la côte.

Le pays commença dès lors à prendre un aspect

plus sauvage. Jusque-là nous n'avions pas aperçu de gibier qui valût la peine que nous usassions nos munitions pour le tirer, et l'endroit où devait surtout avoir lieu notre chasse était encore éloigné de plusieurs milles. Seulement un de mes compagnons avait réussi à tuer un chat sauvage, et après en avoir pris la peau avait laissé la carcasse pour servir de pâture aux ours, dont abondaient, disait-il, les bois environnans. A midi nous avions abattu différentes pièces, entre autres des lièvres, des lapins, des perdrix. Comme nos chevaux avaient alors aussi besoin de repos et de nourriture que leurs maîtres, nous leur donnâmes une heure pour paître dans une délicieuse petite vallée que le printemps venait de vêtir d'un tapis de verdure. Sur le flanc d'une montagne, à peu de distance, nous aperçûmes plusieurs troupes de daims qui broutaient, et parmi eux quelques cerfs d'une énorme taille; mais ils prirent la fuite avant que nous pussions approcher de manière à les tirer, et disparurent dans la forêt.

Comme nous finissions de dîner, et que nous rassemblions nos chevaux, un bruissement attira mon attention vers un buisson voisin, et aussitôt un cerf en sortit, traversant la vallée et venant précisément vers notre troupe. Il fallait que la frayeur lui eût fait perdre sa sagacité ordinaire, car il était évident qu'il ne s'apercevait pas du dan-

ger dans lequel il se précipitait la tête la première. Je le tirai : l'animal fit un énorme bond et retomba mort sur la place ; ma balle l'avait atteint au front. A ce moment j'entendis un sifflement rapide près de mon oreille, et un de mes amis Californiens s'écria qu'il était blessé : en effet, une flèche partie du buisson lui avait percé le bras.

Un Indien ! un Indien ! fut parmi nous l'exclamation générale. Tous nous montâmes aussitôt à cheval, et nous courûmes vers le buisson à la recherche de l'ennemi caché ; mais nous ne découvrîmes rien jusqu'à ce que nous eussions gravi une petite éminence vers le sud ; alors nous aperçûmes trois Indiens à cheval qui se dirigeaient tranquillement vers le sud-ouest. Mon ami blessé piqua sa monture et tira en même temps sur eux, mais sans succès. Tous alors nous commençâmes à les poursuivre, bien résolus à les punir de leur audace. Dès qu'ils comprirent notre intention, ils poussèrent un horrible cri et s'enfuirent à bride abattue. De notre côté nous redoublâmes d'ardeur dans notre poursuite, et pour la première fois de la journée je fis sentir l'éperon à mon excellent cheval : un seul coup suffit, il vola plus vite que le vent, et j'eusse bientôt atteint les fugitifs si la prudence ne m'eût empêché de le faire. Je ralentis donc mon coursier de manière à dépasser seulement mes compagnons d'une cinquantaine de pas.

L'extrémité d'une longue colline qui se terminait par un profond précipice allait bientôt nous dérober la vue des sauvages qui battaient en retraite; et avant d'y descendre, ils eurent l'audace de se retourner et de nous tirer leurs flèches en face. L'instant d'après ils étaient invisibles; une seule de leurs flèches porta : elle m'atteignit le bras au-dessus du coude. Ce n'était qu'une égratignure, mais ma soif de vengeance devint mille fois plus forte. A notre tour nous descendîmes dans le précipice; mais au lieu de trois sauvages, nous en aperçûmes cinquante qui caracolaient tous avec leurs arcs bandés contre nous. Nul de notre troupe ne s'attendait à cette rencontre, et mes camarades restèrent un instant à se regarder les uns les autres sans dire mot.

Celui d'entre eux qui avait été aussi blessé, et qui avait rechargé sa carabine pendant la poursuite, rompit le premier le silence en s'écriant : « Un piége! une embuscade, senor capitaine! »

Je lui demandai s'il pouvait me montrer le chef de cette horde errante de sauvages à demi nus. Il m'indiqua un Indien plus grand et plus vigoureux que les autres qui paraissait porter quelque ornement sur sa poitrine. Comme cet individu semblait commander la bande, je tins l'œil sur lui. Nous avions bien présumé de son rang : il s'avança vers moi au bout de quelques minutes, et m'adressa la

parole d'un ton impératif, en s'accompagnant de gestes que je ne pus comprendre.

« Je comprends son jargon, dit le Californien blessé qui m'avait suivi. Il vous parle en maître, et nous ordonne de lui rendre nos armes. »

— « Nous périrons! d'abord répliquai-je. Mais usons de politique. Demandons des termes honorables de capitulation, et ainsi gagnons un moment pour réfléchir. »

Mon camarade adressa au sauvage, dans son propre dialecte, la question que je désirais; et la réponse fut une soumission absolue sans conditions, ou la mort sur-le-champ. En cas d'obéissance nos vies seraient respectées. Si nous résistions, aucune grâce ne nous serait faite. Comme j'avais beaucoup entendu parler de la perfidie de cette tribu, je ne voulus mettre aucune confiance dans les promesses du chef; je dis à mes compagnons qu'il nous fallait plutôt périr en hommes, les armes à la main, que de nous laisser lâchement égorger avec nos propres armes, ce qui ne pouvait manquer de nous arriver si nous les rendions; que notre premier choc devait être désespéré, et que chacun devait penser incessamment qu'il combattait pour la vie et la liberté. Je prévins alors notre interprète qu'il eût à amuser les Indiens, en les assurant que nous satisferions à leur demande, tandis que notre troupe mettrait pied à terre. afin

que les sauvages, induits en erreur, descendissent aussi de cheval. En même temps je fis comprendre à mes compagnons qu'ils ajustassent chacun leur homme, et tirassent au moment qu'ils entendraient partir ma carabine, puis qu'ils remontassent aussitôt sur leurs coursiers, et fondissent sur l'ennemi sabre en main, l'écharpant jusqu'à ce qu'il consentît à nous laisser partir sans plus nous inquiéter.

Mon plan fut unanimement approuvé, et aussitôt mis à exécution. Dès que ma troupe quitta la selle, les Indiens firent tous de même, et attendirent sans bouger les ordres de leur chef. Nos deux troupes étaient alors à une portée de pistolet l'une de l'autre. Ce fut moi qui des nôtres descendis de cheval le dernier, et je le fis avec tant de répugnance et de gaucherie que tous les sauvages se moquèrent de moi. Mais je pus ainsi approcher mon œil du canon de mon mousquet qui était caché par le cou de mon cheval, et je visai à la poitrine du chef colossal qui se tenait devant moi.

Le bruit de sept mousquets, outre le mien, fit remonter tous les sauvages à cheval; et remontant aussi, nous chargeâmes l'ennemi étonné avec une telle fureur que nous renversions tout sur notre passage. Outre le chef, sept Indiens tombèrent morts, et le nouveau chef qui alors prit le commandement parut déterminé à faire tomber sur

moi seul toute sa vengeance. Il commença par fuir durant quelques minutes, puis tournant soudain son cheval, il s'avança vers moi au grand galop, brandissant de sa main droite une longue javeline pointue de bois fort dur qu'il lança contre ma poitrine lorsque nos montures passèrent l'une près de l'autre ; je parai heureusement le coup, et l'attaquant par derrière, je lui appliquai sur l'épaule droite un coup de sabre qui pénétra jusqu'au sein. Il tomba à terre, et ne se releva jamais.

En ce moment je reçus une flèche dans la cuisse gauche, tandis que trois autres percèrent le flanc droit de mon noble coursier, dont une atteignit le cœur; et il tomba sur le champ de bataille avec une de mes jambes prises sous lui, de telle sorte que je fus quelque temps avant de pouvoir me débarrasser. Mais j'y réussis enfin, malgré une pluie de flèches. Je tentais alors de prendre le cheval du chef que je venais de mettre hors de combat, et qui tenait encore la bride de la main gauche. Comme je montais sur cette bête, cinq des plus féroces ennemis se précipitèrent sur moi à franc étrier, et sans doute ils m'eussent envoyé rejoindre leurs deux chefs, si trois de mes amis, voyant mon péril, ne fussent accourus à mon secours. Ils me rejoignirent assez à temps pour expédier trois des assaillans, tandis que j'avais fort à faire pour tenir tête aux deux autres, dont l'un tomba sous son

cheval, et l'autre s'estima heureux de battre en retraite à travers les bois.

Plusieurs de mes braves camarades avaient cependant reçu de nombreuses et graves blessures par les flèches de l'ennemi, et le cheval de notre interprète avait été tué sous lui par une javeline de bois semblable à celle qui avait failli me donner la mort; mais il parvint heureusement à se saisir du coursier d'un Indien qui avait péri, y monta aussitôt, et revint à la charge. Durant ce temps-là l'ennemi s'était retiré à environ une portée de flèche, et commençait à nous envoyer une grêle de ces projectiles aigus. Dès la première décharge, un des nôtres fut blessé à la cuisse; une autre flèche m'égratigna rudement la jambe gauche, tandis qu'une troisième pénétra dans le collet de mon habit. Nous reconnûmes bientôt que notre salut dépendait de notre courage. Nous fîmes donc encore une attaque désespérée contre les misérables qui défendaient leur terrain pouce à pouce avec une valeur digne d'une meilleure cause. Leurs physionomies devenaient de plus en plus féroces à mesure qu'ils sentaient le tranchant de nos sabres; et comme leur cause commençait à devenir fort mauvaise, ils poussaient des cris de rage et de désappointement vraiment diaboliques.

En quelques minutes quatre d'entre eux furent massacrés, et le reste crut alors qu'il valait mieux

battre en retraite, mais non sans se retourner sur leurs selles pour lancer leurs flèches à l'instant qu'ils partaient, afin de nous ôter l'envie de les poursuivre. Ils auraient pu s'éviter cette peine; car, sans nous mettre à leur poursuite, nous étions aussi contens d'être débarrassés d'eux qu'ils l'étaient de pouvoir nous échapper. Après nous être reposés des fatigues d'un combat qui avait duré une demi-heure, nous examinâmes le champ de bataille, sur lequel nous trouvâmes dix-sept ennemis dormant du sommeil de la mort. On voyait encore sur la figure du chef que j'avais abattu d'un coup de mousquet le sourire de dérision causé par ma gaucherie à descendre de cheval, tandis que je visais de manière à lui envoyer une balle dans le cœur. De notre côté nous ne perdîmes personne, mais un seul d'entre nous échappa sans blessure. Quatre étaient même blessés en plusieurs endroits, et j'en fus fort alarmé jusqu'à ce que mes compagnons m'eussent assuré que ces Indiens ignoraient l'art d'empoisonner leurs flèches.

Les fruits de notre victoire furent sept chevaux, une douzaine d'arcs, plusieurs javelines de bois dont les pointes fort aiguës devaient avoir été durcies au feu, et un grand nombre de flèches. Après avoir à haute voix et en commun rendu grâce à la Providence qui nous avait tirés d'un si grand péril, nous ramassâmes notre butin et notre

gibier que nous mîmes sur des chevaux, et nous revînmes à San-Diego, où nous n'arrivâmes que le matin suivant, très fatigués du combat, de la course et du manque de sommeil pendant près de trente heures.

Parti de San-Diego le 23 avril 1825, le capitaine Morrell arriva le 5 mai suivant au port de Monterey, situé par 36 degrés 39 minutes de latitude nord, et 121 degrés 30 minutes de longitude ouest, et dont le presidio s'étend sur une plaine qui se termine par une chaîne de montagnes boisées. La ville est à un mille du rivage de la mer, et entourée d'une muraille de 10 pieds de hauteur qui entoure environ deux cents maisons. Le climat est doux et salubre; il n'est jamais plus froid que 58 degrés Fahrenheit, et sa chaleur dépasse rarement 85 degrés. Le pays est boisé, le sol riche et fertile. La mission de San-Carlos est à une lieue sud du presidio.

De Monterey M. Morrell alla aux îles Farallone, situées par 37 degrés 41 minutes de latitude nord, et 120 degrés 35 minutes de longitude ouest; amas de rochers destitués de végétation, d'où il passa au port de San-Francisco, situé par 37 degrés 48 minutes de latitude nord, et 122 degrés 16 minutes de longitude ouest, et qu'il estime plus pro-

pre à un établissement naval qu'aucun autre port de la côte occidentale du continent américain, depuis l'île de Chiloé jusqu'à la rivière de Colombia. La baie de Saint-François, liée avec le paysage environnant, paraît un lieu de délices, et offrir un espace suffisant pour contenir aisément toute la marine anglaise. Le territoire environnant est très fertile et couvert de bois magnifiques de construction. La ville, bâtie à l'instar de Monterey, est élevée de 150 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur une péninsule de cinq milles de largeur à l'entrée de la baie, et d'un quart de mille près du rivage. Les habitans sont principalement des Mexicains et des Espagnols, paresseux et indolens, qui ne cultivent de terrain que pour leur propre subsistance, et les vaisseaux ne trouveraient point à s'y ravitailler.

Après avoir touché au cap Blanc, par 42 degrés 49 minutes de latitude nord, et 124 degrés 13 minutes de longitude ouest, à 50 milles nord de la ligne de séparation établie entre les possessions mexicaines et celles des États-Unis, M. Morrell alla aux îles Sandwich, situées en deçà du tropique du Cancer, à un tiers de la distance des côtes occidentales du Mexique aux côtes orientales de la Chine. Il reprit de là sa route vers les rivages du Pérou, en visitant dans sa traversée plusieurs îles, entre autres : 1° l'île Byer par 28 degrés 32 minutes de

latitude nord, et 177 degrés 4 minutes de longitude ouest, peu élevée, ayant environ quatre milles de circonférence, peuplée d'oiseaux de mer, de tortues et d'éléphans marins; 2° l'île Clipperton, par 10 degrés 15 minutes de latitude nord, et 109 degrés 28 minutes de longitude ouest, île basse ayant au centre un roc élevé qu'on peut apercevoir à six lieues en mer, offrant quelques arbustes, et peuplée d'une prodigieuse multitude d'oiseaux.

Revenu aux îles Gallapagos, M. Morrell toucha ensuite : 1° à Piura ou Secura, au Pérou, par 3 degrés 15 minutes de latitude sud, et 80 degrés 40 minutes de longitude ouest, la première ville que les Espagnols aient bâtie en mettant le pied sur le territoire du Nouveau-Monde; 2° à Payta, ville fondée par Pizarre en 1531, peuplée de mulâtres et de métis, et aujourd'hui presque réduite à un simple village; 3° aux îles Guanape, par 8 degrés 35 minutes de latitude sud, groupe rocailleux et de peu d'importance; 4° au port de Ferrol, par 9 degrés 10 minutes de latitude sud, et 78 degrés 22 minutes de longitude ouest, peuplée de sept cents habitans qui descendent des tribus indiennes; 5° au port de Chorillos, par 12 degrés 8 minutes de latitude sud, et 77 degrés 3 minutes de longitude ouest, charmant village à peu de milles au sud de Lima, sur la baie.

Un chapitre spécial du second voyage de M. Mor-

rell est consacré à des développemens quelque peu étrangers à un voyage autour du monde, car ils concernent l'isthme de Darien, la rivière de Chagres et la ville de Panama, dont les voyages particuliers à l'Amérique devront parler avec détail, motif pour lequel nous devons nous abstenir ici de consigner ces développemens. Repartons de Chorillos avec le voyageur, repassons le détroit de Magellan, et puis nous le verrons, le 8 mai 1826, rentrer sain et sauf dans la rade de New-York, où finit son deuxième voyage.

FIN DU DEUXIÈME VOYAGE.

TROISIÈME VOYAGE.

OCÉAN ATLANTIQUE.

(1828-1829.)

§ 1-2.

Départ de New-York. Arrivée aux îles du Cap-Vert. Description générale de ces îles.

Le bâtiment sur lequel j'allais entreprendre un nouveau voyage avait été construit tout exprès pour sa destination. C'était un beau schooner de cent soixante-douze tonneaux, admirablement disposé et parfaitement gréé. Il reçut le nom *d'Antarctique*, en mon honneur, parce que j'avais été le premier et le seul Américain qui eût encore passé le cercle polaire antarctique, et parce que je comptais renouveler mes tentatives vers ces hautes latitudes. Il appartenait à des armateurs américains, MM. Bergh, Livingston et William Skiddy, et j'avais à bord vingt-trois bons matelots, chez qui l'ardeur d'une entreprise et l'espérance d'améliorer leur sort brillaient dans toute sa force. Nous allions nous embarquer pour un voyage d'environ deux ans vers la côte d'Afrique, dans les mers du sud et dans l'océan Pacifique méridional.

Nous partîmes de New-York le 25 juin 1828,



et nous fûmes le 22 juillet dans les îles du Cap-Vert, et abordâmes à l'île Saint-Antoine, la plus septentrionale et en même temps la plus occidentale du groupe : le centre de cette île est par 17 degrés 4 minutes de latitude nord, et 25 degrés 23 minutes de longitude ouest. Ensuite nous vîmes successivement les autres, et l'ensemble des renseignemens que j'y pus recueillir forma la matière de la description suivante.

Les îles du Cap-Vert, situées dans l'océan Atlantique, à l'ouest et à cent lieues environ du cap dont elles tirent leur nom, furent découvertes par les Portugais, en 1446. On prétend que les anciens les connaissaient sous le nom de *Gorgades;* en tout cas, il est certain que le premier des modernes qui les visita, en l'année ci-dessus marquée, fut Antoni Noël, Génois, au service du Portugal. Elles sont au nombre de dix et s'appellent *Saint-Antoine, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Saint-Nicolas, l'île de Sel, l'île de Mai, Boavista, Fogo, Brava* et *Santiago,* la plus grande de toutes.

Elles sont généralement montagneuses; quelques-unes nues et inhabitées, d'autres très fertiles. Malgré les grandes sécheresses auxquelles ces îles sont sujettes, leurs productions naturelles en coton, indigo, fruits, sel, peaux de chèvres et huile de tortue, pourraient leur donner beaucoup d'importance, si elles étaient régies par tout autre gouver-

nement. La population totale est évaluée à quarante-deux mille âmes. L'air est chaud et insalubre, à cause de la rareté des pluies.

Le cap Vert, dont ces îles ont pris leur nom, doit celui qu'il porte lui-même à la verdure dont il est toujours revêtu, ou bien à certaine plante, marine qui abonde dans ces parages. Cette plante, que les Portugais appellent *lentille de mer,* ressemble au cresson et produit des graines différant peu de la groseille. En certains endroits elle pousse en telle quantité que souvent elle arrête les vaisseaux dans leur course. Au nord des îles du Cap-Vert, d'après les meilleures autorités, les eaux de l'Océan disparaissent sous un lit épais d'herbes marines, qui, comme une plaine flottante, s'étend jusqu'au vingt-cinquième parallèle, et occupe un espace de soixante mille lieues carrées. D'autres masses de verdure pareille se rencontrent aussi en divers endroits de la mer plus au nord-ouest, entre le tropique du Cancer et les Açores. Colomb, dans son premier voyage, traversa cette prairie marine, à la grande frayeur de ses timides compagnons.

Comme ces îles sont situées à plusieurs centaines de milles ouest du continent, elles ne sont pas sujettes à une chaleur aussi intense que les côtes de la Sénégambie sous la même latitude, cette chaleur provenant des vents alisés de l'est, qui arrivent sur ces côtes après avoir parcouru la surface

brûlante de l'Afrique dans toute sa largeur, qui est d'environ quatorze cents lieues. En passant ainsi sur ce continent si chaud, l'air devient très susceptible de se charger d'humidité, et par suite continuant sa route à l'ouest au-dessus de l'Océan vers les îles du Cap-Vert, il finit, dans la saison sèche, par être tellement formé de vapeurs, que la moindre diminution de température le force à les déposer en abondance. Non-seulement le pic le plus élevé de Saint-Antoine, dont la hauteur est de sept mille pieds, mais encore toute la chaîne centrale de collines dans toutes les îles, généralement assez basses, sont cachés dans les nuages depuis dix heures du matin jusque vers le soir. Cette humidité revêt les collines d'une épaisse verdure, et donne à la contrée un aspect qu'on ne retrouve nulle part sous une aussi basse latitude.

L'île. Saint-Antoine, la plus septentrionale et la plus occidentale du groupe, a vingt-deux milles de long sur douze de large. Elle abonde en hautes montagnes dont les sommets sont perpétuellement couverts de neige et égalent en élévation le pic Ténériffe. Les vaisseaux peuvent naviguer autour de cette île et s'approcher des côtes en toute sûreté, jusqu'à la distance d'une longueur de câble. Au sud et à l'ouest, on trouve de bons mouillages, où l'on peut aisément faire du bois et de l'eau, et se procurer en grande abondance bœufs, moutons, chèvres,

porcs et volailles, ainsi que les meilleurs légumes et les fruits les plus savoureux. La population est évaluée à environ cinq cents âmes ; la plupart des habitans sont nègres. Le sol est bon, bien arrosé, et produit de l'indigo, des oranges, des citrons, des dattes, des melons, des grenades et du sucre. Une des montagnes renferme, dit-on, des topazes, même des mines d'or et d'argent.

A seize milles sud-est de Saint-Antoine est l'île Saint-Vincent, qui est séparée par un canal navigable de l'est à l'ouest. Elle a environ treize milles de longueur, huit de largeur et trente de circonférence. Le sol est généralement élevé, excepté vers le nord-ouest, où il est bas et sablonneux. De ce côté, en face de Saint-Antoine, est une baie spacieuse où les vaisseaux trouvent le havre le plus sûr de toutes les îles du Cap-Vert.

A dix milles de Saint-Vincent est l'île de Sainte-Lucie, longue de huit milles et large de trois. Du côté oriental est un havre, défendu par deux petites îles où le mouillage est parfaitement sûr. Au sud-ouest sont les ruines d'un village et une source d'eau douce : le sol est considérablement élevé et tout-à-fait nu.

A dix-sept milles de Sainte-Lucie est l'île de Saint-Nicolas, la plus agréable de tout le groupe. Elle est de forme régulière, avec de profondes baies et des promontoires fort avancés dans toutes les di-

rections. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est d'environ vingt-sept milles, et sa moyenne largeur pour les deux tiers de cette distance n'excède pas cinq milles; mais là, elle s'avance tout à coup vers le sud, de sorte que son extrémité méridionale est distante de quinze milles de son extrémité septentrionale. Nous débarquâmes dans cette île pittoresque; j'en visitai l'intérieur avec la permission des autorités, et le résultat de mes remarques sur la situation tant physique que morale du pays est que cette île, si elle était en la possession de gens plus industrieux, mieux gouvernée, convenablement cultivée par des hommes libres, heureux et contens, mais non pas d'infortunés et misérables esclaves, produirait en abondance, vu le sol et le climat, des objets dont les habitans pourraient faire un commerce considérable. Mais dans l'état actuel des choses, elle produit seulement pour suffire aux besoins des insulaires.

Les esclaves ont soif de liberté, et quand l'occasion s'en présente, ils ne manquent jamais de se faire recevoir à bord des navires qui viennent mouiller le long des côtes. Crainte de perdre ainsi leur *propriété,* les plus sévères précautions sont prises par les planteurs, qui ne permettent aux habitans l'usage d'aucune espèce de chaloupes, de sorte que Sainte-Lucie a l'air d'une île déserte. La nature cependant n'y a pas été avare de ses faveurs.

La canne à sucre prospère comme aux Indes occidentales; l'indigo est de première qualité; le café vaut celui de Saint-Domingue; le sol produit en outre du coton, du tamarin, du cacao, des bananes, du maïs, des figues, des citrons, des oranges, du raisin, des dattes, du blé, du riz, etc.; mais partout il y a manque de culture.

Un fait assez remarquable, c'est que, dans mon excursion à l'intérieur, toutes les fois que je suis entré dans les misérables huttes des esclaves, je n'ai jamais manqué d'y voir deux instrumens de musique, un tambour et une guitare. Si grossiers qu'ils soient, ils ont cependant le pouvoir magique de charmer par leurs sons les malheureux humains qui ont recours à eux pour oublier leur dégradation et leurs souffrances. Le nègre, lorsqu'il danse aux accords discordans du tambourin et de la guitare, ne pense plus qu'il est esclave, et alors son bonheur surpasse celui de l'oppresseur qu'il enrichit à la sueur de son front et qui passe sa vie dans l'indolence et la mollesse. Les oiseaux ne sont ni rares ni nombreux dans cette île: en revanche toutes les baies abondent en poisson. Mais quoique les habitans soient très rigides catholiques, ils ne servent que rarement du poisson sur leurs tables.

L'île de Sel, située à vingt lieues est de Saint-Nicolas, doit ce nom au grand nombre d'étangs salés qu'elle renferme, et à l'immense quantité de



sel qu'on extrait de leurs eaux. Elle a plus de quarante milles de circonférence ; sa longueur du nord au sud est de vingt milles, sa largeur de huit à dix. Les seuls animaux qu'on y rencontre sont des chèvres, des ânes et de petits chevaux. Toute la végétation consiste en quelques arbustes, parmi lesquels on remarque de chétifs dattiers dont les fruits ne peuvent mûrir. Elle appartient au gouverneur de Boavista.

Boavista est située à neuf lieues sud de l'île de Sel. Vue de la haute mer, elle offre aux yeux des marins un aspect tout-à-fait enchanteur, d'où lui est venu son beau nom. Sa forme est celle d'un pentagone irrégulier, avec un diamètre d'environ vingt milles. La surface de cette île est basse vers la mer, mais l'intérieur est fort élevé et rempli de collines. Le havre dans lequel nous allâmes mouiller est à l'ouest de l'île, un peu au sud de la ville ou plutôt du village. En effet, la ville, qui est bâtie sur le sable, consiste en deux rangées de chaumières, construites de pierres et de boue. Elles sont recouvertes avec des branches de dattier et de longues herbes, principalement habitées par des nègres, et paraissent peu commodes. Cette description ne doit cependant pas s'étendre à huit ou dix maisons, d'un style meilleur, qui appartiennent au gouverneur et à ses agens. Les murailles enduites de plâtre et peintes en blanc ont au moins un air

de décence. Il y a aussi un édifice ressemblant à une grange, sans clocher ni ornemens, qu'on appelle une *église*. On n'y voit que deux ou trois méchantes boutiques où se vendent toutes espèces d'objets, entre autres des étoffes de coton d'Amérique, de la poterie d'Angleterre, des chapeaux et des souliers de Portugal.

Lorsque j'allai à terre, un nègre qui faisait sentinelle sur le port me conduisit à la résidence du gouverneur. Je trouvai son excellence qui dînait en famille avec sa femme, leurs deux filles, plusieurs gros moines, et deux ou trois officiers. Il paraît qu'on ne s'attendait guère à l'honneur de ma visite, car les dames, qui étaient en déshabillé, battirent toutes en retraite dès qu'elles m'aperçurent. Mais elles revinrent bientôt, richement parées, et s'acquittèrent des devoirs de l'hospitalité avec une aisance, une grâce, et une dignité de manières dont je fus enchanté.

Le gouverneur parlait fort bien l'anglais. Il protesta qu'il me rendrait tous les services dont j'aurais besoin, et lorsqu'il sut que je venais lui demander du sel, il me supplia de vouloir bien désigner la quantité que j'en souhaitais, disant qu'il trouvait trop de plaisir à m'obliger pour consentir à recevoir aucune rétribution de ma part. Sans me gêner, je lui demandai donc cent barils de sel. Il donna alors au capitaine du port l'ordre de me

les faire passer; mais ce capitaine est bien le plus adroit et le plus acharné mendiant que j'aie de ma vie rencontré. Voici la manière dont il exerce sa profession :

Connaissant le côté faible de son homme, il commence l'attaque par une décharge de complimens magnifiques en l'honneur de la nation américaine; il vante outre mesure la libéralité des Américains, et surtout la noblesse des manières, la belle générosité de leurs commandans de vaisseau. Avant que l'assiégé ait le temps de se reconnaître à la suite d'un assaut si imprévu, il fait marcher contre vous des archers d'un nouveau genre, des yeux noirs et des bouches dont l'éclat et les sourires lancent une pluie de dards empoisonnés jusqu'au cœur de la forteresse; c'est-à-dire que sa femme l'a prié de demander au généreux capitaine s'il pourrait vendre à ses filles quelque peu de beurre, attendu qu'elles sont fort friandes de beurre d'Amérique, et qu'elles le préfèrent à celui de tous les autres pays. Alors il proteste qu'il lui a fallu se faire violence pour oser articuler une pareille proposition; car, dit-il, les officiers américains se révoltent d'ordinaire à l'idée de vendre quelque chose à une dame; ils ne savent que leur faire des cadeaux et des complimens.

Si la citadelle ne se rend pas encore, il ne néglige plus rien pour s'en emparer par force. il

multiplie ses attaques. Sa fille Louise a un faible pour le cidre américain; Isabelle préfère le porter; tandis que Marie, la plus jeune, petite sirène de seize ans, donnerait tout au monde pour du fromage et quelque fruit d'Amérique; mais leur mère pense qu'aucune partie du monde ne produit d'aussi bonne farine que les États-Unis. Si la garnison tient encore, il propose des conditions d'accommodement si flatteuses, qu'il est rare qu'on ne s'y laisse pas prendre. Par exemple:

« N'aurez-vous pas la bonté de venir jusque chez moi, capitaine, et de souhaiter le bonjour à mes filles? Elles pincent divinement de la guitare, et seront fières de vous amuser ce soir par leurs chants. »

Cette ruse de guerre réussit presque toujours. La garnison trop confiante se laisse attirer dans une embuscade, et bientôt elle est forcée de se rendre à discrétion. Hélas! faut-il que la beauté serve d'hameçon à l'avarice et à la cupidité!...

Boavista produit du sel, du coton et de l'indigo; mais le sol de cette île est peu fertile. Quoique le soleil des tropiques y verse sa chaleur vivifiante, il faudrait, pour devenir féconde, qu'elle reçût le secours plus vivifiant encore de la culture et de l'industrie. Jusqu'à ce jour, la sueur qui tombe du front de l'esclavage brûle la verdure que fait naître la rosée du ciel.

Les îles du Cap-Vert, sous le rapport du climat et de la végétation, ressemblent plutôt à quelques pays des zones tempérées qu'à ceux de la zone torride, quoiqu'elles soient situées au milieu de cette dernière. Sur la côte africaine, dans la Sénégambie, qui est située en face de ces îles, sous la même latitude, les pluies et les plus grandes chaleurs arrivent ensemble, et durent pendant les mois de mai, juin et juillet; mais dans ces îles les pluies ne commencent qu'au milieu d'août, et durent sans interruption jusqu'à janvier.

Santiago est à soixante-dix milles de Boavista, et à quatre-vingt-dix de Saint-Nicolas. Sa forme sur les cartes ressemble à une huître. Elle a quarante milles de long sur vingt de large. Cette île est la plus grande, la mieux cultivée et la plus fertile du groupe. Elle abonde cependant en montagnes hautes et nues qu'on peut par un temps clair apercevoir d'une distance considérable.

Nous mouillâmes dans le port Praya, résidence du gouverneur, quoique Ribeira-Grande, ville à sept ou huit milles plus à l'ouest, soit la capitale de Santiago. Les habitans de Praya sont nègres pour la plupart, esclaves et libres, et forment une population d'environ trois mille âmes. Il n'y a pas plus de quarante blancs dans la ville, et tous les officiers de la garnison, hormis une douzaine, sont mulâtres... même leur aumônier est noir. La popu

lation totale de l'île peut être évaluée à douze mille habitans, en général noirs ou de couleur mêlée. L'aspect du pays est montagneux et peu agréable; le sol est stérile en quelques endroits, mais dans les autres d'une extrême fertilité.

Le coton est le principal produit de Santiago; mais le maïs, le sucre, le café et la vigne y sont cultivés avec beaucoup de succès. Entre autres fruits, on remarque l'orange, le citron, le limon, le tamarin, la grenade, le cacao, le coing, le raisin, et la banane. On y rencontre aussi quelques cèdres, avec une espèce de pin qui donne du goudron. Les animaux sont le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet, le daim, le cochon, la chèvre, la civette, et une sorte de singe à face noire, avec une longue queue. Les oiseaux les plus nombreux sont les volailles domestiques, le canard, le pigeon, la tourterelle et le perroquet.

Mais malgré l'abondance qui règne, et qui avec du travail pourrait régner à un plus haut degré dans cette île, elle n'a aucun commerce, et toutes les provisions s'y vendent fort cher, à l'exception des fruits et des légumes, qu'on achète aux esclaves. Il n'y a qu'une source d'eau douce; encore cette eau n'est-elle pas toujours d'excellente qualité, surtout aux époques de sécheresse, où elle manque quelquefois, ainsi que toutes les autres choses nécessaires à la vie. On m'a assuré

que ces périodes de disette sont souvent si rigoureuses qu'un grand nombre d'esclaves noirs périssent de besoin.

Le port de Praya passe dans le pays pour bien fortifié. On voulut absolument me mener voir ces fortifications, et l'on me montra ce qu'on appelait la citadelle; mais c'était aussi bien toute autre chose qu'une citadelle. Derrière les ruines d'un parapet qui jadis s'élevait en face de la baie, sont soixante vieux canons en fer de différens calibres. Outre ce poste, plusieurs hautes plates-formes qui entourent la baie sont aussi défendues de la même manière, et occupées chacune par une famille nègre. Il n'y a point de troupes régulières composées d'Européens ni même de naturels, à l'exception de quelques officiers portugais; de sorte que la défense de ces ouvrages est confiée aux nègres, qu'on rencontre placés comme sentinelles dans toute la ville à une douzaine de toises les uns des autres. Ces malheureux soldats répondent exactement aux fortifications, sous le rapport de la mine et de l'accoutrement. Quant à leurs armes, à peine un mousquet, sur dix, peut-il se vanter d'avoir une batterie, ou du moins une batterie qui fasse feu; et la moitié de leurs canons ne tiennent sur les affûts qu'au moyen de cordes, de courroies ou de fil d'archal.

Lorsque des bâtimens se préparent à lever l'ancre, le gouverneur exige qu'on le prévienne de

l'instant où ils mettront à la voile, afin qu'il puisse transmettre aux diverses batteries l'ordre de les laisser passer. Je pus à peine m'empêcher de sourire quand son excellence m'informa que c'était une précaution nécessaire, et en même temps m'assura gravement qu'aussitôt que j'aurais déployé un pavillon à l'avant de mon vaisseau, il donnerait signal aux batteries de se taire. Je souscrivis à cet arrangement, et le remerciai de sa politesse, quoique je fusse certain qu'avec mon équipage je pouvais sans me gêner débarquer dans l'île, enclouer les canons de la place et retourner impunément à bord...

Nous quittâmes Santiago pour aller mouiller à Brava, et, chemin faisant, nous aperçûmes les flammes du volcan de Fogo, île située à environ trente milles de celle que nous quittions. Fogo est presque circulaire; elle a cinq lieues de l'est à l'ouest, et quatre du nord au sud. Dans la partie occidentale est une haute montagne volcanique, brûlant toujours, et vomissant quelquefois des flammes et du soufre fondu. L'île a des fruits et des légumes, des bœufs, des moutons et des chèvres. Les vaisseaux peuvent y renouveler leurs provisions à la ville de Luz, qui est bâtie au fond d'un assez bon havre, sur la côte occidentale.

A neuf lieues de Fogo, vers l'ouest, est l'île de Brava, petite, mais fertile. Elle a environ quatre

lieues de circonférence, et n'est que peu élevée. Elle passe pour être la plus productive de toutes les îles du Cap-Vert. Il y a deux havres, où l'on peut également mouiller en parfaite sûreté, Porto-Furno à l'est, et Porto-Fajindago à l'ouest. Dans l'un et l'autre, et plus aisément que dans tout autre port du groupe, on peut se procurer des fruits, des légumes, des bœufs, des porcs, des chèvres, du bois et de l'eau. Les habitans sont industrieux et obligeans; les femmes jolies, spirituelles... et modestes [1].

Nous venions de visiter chacune des îles du Cap-Vert, ou du moins presque toutes; il y avait trente jours que nous avions quitté le port de New-York, et je me disposai à reprendre la mer le 31 juillet. Je traversai l'équateur le 7 août, par 22 degrés 54 minutes de longitude ouest, à moitié chemin de la côte d'Afrique et de la côte du Brésil; puis le 24, le méridien de Greenwich, par 30 degrés 55 minutes de latitude sud; et après avoir cherché vainement l'île imaginaire de Saxembourg, qu'un navigateur hollandais prétendit avoir aperçue en 1670, j'arrivai le 4 septembre sur la côte d'Afrique, dans

[1] D'après un recensement fait à la fin de 1831, la population des îles du Cap-Vert est de 88,460 individus, savoir : Santiago, 26,220; Saint-Antoine, 21,670; Fogo ou Fuego, 16,870; Brava, 9,320; Saint-Nicolas, 8,530; Boavista, 3,860; Mayo, 1,640; Saint-Vincent, 1,250. La disette de 1832 fit périr sur ces îles 30,500 individus.

la baie Saldanha, par 33 degrés 18 minutes de latitude sud.

§ 3-4.

Cap de Bonne-Espérance. Baie Saldanha. Baie Sainte-Hélène. Rivière de Berg. Rivière de l'Éléphant. Rivière Kousie. Cap Voltas. Iles Socos. Rivière Gariep. Baie de la Baleine. Ile Possession. Baie Élisabeth. Angra-Pequena. Ile Ichaboe. Ile Mercure. Ile de l'Oiseau. Havre Sandwich. Baie Walwich. Excursion dans l'intérieur. Baie de la Table.

Avant de parler de la baie Saldanha, je dirai quelques mots sur le cap de Bonne-Espérance, qui se trouve un peu plus au sud. C'est, comme tout le monde le sait, le promontoire méridional de l'Afrique, découvert en 1487 par le navigateur portugais Barthélemi Diaz, et franchi ensuite par Vasco de Gama, qui allait planter l'étendard portugais sur la côte d'Asie, celle de Malabar. Après plusieurs tentatives infructueuses des Portugais pour fonder une colonie au Cap, les Hollandais, qui s'en emparèrent en 1650, furent plus heureux, et le gardèrent jusqu'en 1795, où les Anglais en prirent possession pour le rendre à la république Batave en 1802, au traité d'Amiens, et le reprendre en 1806, pour le conserver sans doute à toujours.

Cette colonie est bornée à l'ouest et au sud par l'Océan, au nord par la rivière Kousie et le pays des Hottentots, et à l'est par la rivière du Grand-Poisson et le pays des Cafres. Cet établissement

comprend une superficie de plus de cent vingt-huit milles carrés, dont la plus grande partie est couverte de montagnes nues, entre les pentes desquelles se trouvent plusieurs plaines, sans eau, appelées *Karrous;* plaines qui, toutefois, ne sont pas entièrement désertes, comme l'ont avancé quelques voyageurs.

L'extrémité méridionale du promontoire forme la baie de la Table, sur le rivage sud de laquelle s'étend la ville du Cap, au pied de la montagne de la Table, qui présente un front presque perpendiculaire, s'élevant à trois mille cinq cent quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la baie. A l'ouest est la *montagne du Lion,* ainsi appelée à cause de sa forme analogue à celle de ce roi des animaux; à l'est est la montagne du Diable. L'aspect majestueux de ces hauteurs pittoresques excite l'admiration du voyageur. La ville se développe sur le penchant d'une colline au coin sud-ouest de la baie; elle est régulièrement bâtie, et a ses rues arrosées par des ruisseaux qui descendent de la montagne de la Table. Elle contient environ douze cents maisons, et dix-huit mille cinq cents habitans, dont dix mille noirs.

Les principales rivières sur la côte occidentale de cette colonie sont celles de l'Éléphant, de Berg, ou rivière de la Montagne. La première a une direction nord au pied de la chaîne des montagnes,

et débouche dans l'océan Atlantique par 31 degrés 30 minutes de latitude sud. La rivière de Berg a sa source dans les montagnes qui ferment la vallée de Darkenstein, et se décharge dans la baie de Sainte-Hélène. Les principales baies de cette côte sont la baie de la Table, la Fausse-Baie et la baie Saldanha, où nous étions à l'ancre.

L'entrée de ce dernier havre, sûr et commode, est à travers un rideau de collines de granit, et n'a pas trois milles de largeur; elle est à environ soixante-quinze milles nord de l'extrémité occidentale du cap. Cette baie a environ quinze milles de longueur dans une direction nord et sud, et offre en toutes saisons un salutaire abri pour les vaisseaux.

Le 10 septembre, après avoir pris de l'eau fraîche et de nouvelles provisions, nous voguâmes vers le nord, dans l'intention d'examiner la côte occidentale d'Afrique. Le lendemain nous étions devant la pointe de Saint-Martin, par 32 degrés 42 minutes de latitude sud, 17 degrés 45 minutes de longitude est, pointe formant le côté occidental de la baie de Sainte-Hélène, dont la pointe septentrionale est le cap Deseada. La distance qui existe entre ces deux pointes est de neuf lieues, et la baie a quatre lieues de profondeur. A l'ouest de cette baie est la rivière de Berg, sur les bords de

laquelle se trouvent des établissemens formés par des Hollandais fort industrieux.

De cette baie nous passâmes devant le cap Dunkin, par 31 degrés 55 minutes de latitude sud, 18 degrés 6 minutes de longitude est, pointe méridionale d'une petite baie du même nom; puis, continuant à marcher au nord, nous trouvâmes quatre lieues plus loin l'embouchure de la rivière de l'Éléphant, par 31 degrés 37 minutes de latitude sud, 17 degrés 59 minutes de longitude est. Cette rivière n'est point navigable pour les vaisseaux, ni même pour les bateaux, à moins que la mer ne soit très douce, parce qu'il y a une barre et des brisans à son entrée; mais une fois cette barre franchie, on trouve assez d'eau pour y recevoir un grand navire sur un espace d'environ deux milles en remontant, et jusque devant un petit village composé de fermiers Hollandais. De cette rivière à la baie Sainte-Hélène la côte n'offre rien de notable.

Le 13 septembre nous vîmes successivement plu sieurs rivières, savoir : la rivière Zwarte Darn, par 30 degrés 45 minutes; la rivière Verte, par 30 degrés 33 minutes; et la rivière Kousie, par 29 degrés 54 minutes de latitude sud. Cette dernière est ouverte et peut être franchie par des bateaux, mais seulement à mer haute. On pourrait l'appeler rivière Salée, parce que l'eau salée y remonte jusqu'à quinze milles dans l'intérieur.

De là nous passâmes devant le cap Voltas, par 28 degrés 24 minutes de latitude sud, 16 degrés 28 minutes de longitude est, pour arriver par 29 degrés 35 minutes de latitude sud, 16 degrés 34 minutes de longitude est aux prétendues îles Socos, dont je n'ai vu aucune trace. Le 18 septembre nous étions à l'embouchure de la rivière Gariep ou Orange, par 27 degrés 47 minutes de latitude sud, 15 degrés 50 minutes de longitude ouest, rivière d'un assez long cours, presque fermée à son entrée, et dont les bords sont très stériles près de la côte. A cette entrée la mer est très houleuse à la pleine et à la nouvelle lune, surtout quand il règne un vent d'ouest. On trouve beaucoup de pierres précieuses dans cette rivière, et à l'embouchure j'ai ramassé de la poudre d'or. Il y a aussi des mines de cuivre et de plomb, et, malgré le stérile aspect de la côte, le sol est bon et le pays bien boisé à vingt milles dans l'intérieur. On découvre de belles plaines à quelques milles vers l'est, ainsi que des forêts de haute futaie et une grande variété de plantes. Le bœuf et les plumes d'autruche sont ici à bas prix. Pour communiquer avec cette rivière il faut prendre terre à la baie Voltas, d'où l'on s'y rend par terre.

De la rivière Gariep nous vînmes à la baie Angra-Juntas, où se montre une petite langue de terre en place de l'île qu'on y supposait; nous pas-

sâmes ensuite, par 27 degrés 23 minutes de latitude sud, à la baie de la Baleine, peu sûre pour les vaisseaux, à cause d'un banc de sable qui l'encombre, mais à l'entrée de laquelle ils peuvent jeter l'ancre près de deux petites îles situées à un demi-mille du rivage, qui voit souvent des Hottentots, dont les habitations forment un petit village à dix milles dans l'intérieur, au milieu d'une riante vallée.

De ce point nous suivîmes la côte jusqu'à la baie Élisabeth, en face de laquelle est l'île de Possession, dont le centre gît par 26 degrés 57 minutes de latitude sud, 15 degrés 8 minutes de longitude est. Entre cette baie et le cap Voltas on trouve beaucoup de petites îles et récifs à un demi-mille du rivage. L'île de Possession a trois milles de longueur et un demi-mille de largeur; elle forme à l'est une courbure concave où les vaisseaux peuvent trouver un assez bon ancrage. Ce lieu est très malsain, et le sol y était couvert de carcasses d'animaux. Un modeste village hottentot est placé à vingt-cinq milles est-quart-sud de la baie Élisabeth, et un autre plus considérable à l'est-quart-nord, peuplé d'environ sept cents habitans. Entre ce dernier village et la côte se montre un terrain sablonneux, entièrement privé d'eau et de végétation; mais plus vous avancez dans l'intérieur, plus vous rencontrez de troupeaux, et l'on peut dans cette

partie de l'Afrique voyager avec autant de sûreté que de New-York à Boston.

A soixante-dix milles nord de l'île de Possession s'offre la baie d'Angra-Pequena, où nous arrivâmes le 24 septembre. La pointe la plus occidentale sur le côté sud de cette baie est située par 26 degrés 39 minutes de latitude sud, 15 degrés 17 minutes 30 secondes de longitude est. Cette pointe élevée est rendue encore plus visible par une croix en marbre érigée sur le sommet en 1486 par le navigateur portugais Barthélemi Diaz. Ce monument est encore debout, après avoir bravé l'orage et les injures du temps depuis trois siècles et demi.

D'Angra-Pequena, ou Santa-Cruz, nous arrivâmes le 6 octobre à l'île d'Ichaboe, d'un mille de tour, à huit lieues nord-ouest d'Angra, et à un mille et demi du rivage. Les vaisseaux peuvent ancrer sur le côté oriental de cette île, qui est un lieu favorable pour prendre le grand leviathan de l'Océan, la baleine, dont la famille abonde sur ces parages vers la mi-juin. Cette île, en octobre et novembre, est couverte de pinguins et d'albatros ou gannets, qui viennent y faire leur ponte, et ses rivages abondent en veaux marins, dont la fourrure est très recherchée.

De cette île nous passâmes, le 22 octobre, à celle de Mercure, située par 25 degrés 42 minutes de latitude sud, et 14 degrés 58 minutes de lon-

gitude est. Elle a un mille de tour, une forme oblongue, et voisine de la pointe Spencer. Il y a un village hottentot à quarante milles est-quart-sud dans l'intérieur, avec deux cent cinquante habitans, qui cultivent une vallée féconde arrosée par de nombreux ruisseaux.

Le 6 novembre nous étions à l'île de l'Oiseau, par 24 degrés 38 minutes de latitude sud, et 14 degrés 22 minutes de longitude est, à environ trois lieues du rivage et d'un quart de mille de tour. Quantité de baleines en fréquentent les bords dans les mois de juillet et d'août. Le 18 nous vîmes le havre de Sandwich, ou Ponta dos Ilhoes, par 23 degrés 35 minutes de latitude sud, et 14 degrés 28 minutes de longitude est, le seul endroit peut-être de la côte où l'on puisse pêcher avec la seine. Le 22 nous étions mouillés dans la baie de Walwich, par 22 degrés 53 minutes de latitude sud, et 14 degrés 24 minutes de longitude est, baie dont l'entrée a une lieue de largeur et deux de profondeur. Le côté oriental est composé de collines sablonneuses, et le côté occidental est une péninsule également sablonneuse, qui n'a pas plus de quinze pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. L'isthme est très étroit, n'ayant pas plus de vingt verges de la tête de la baie au rivage de la mer; la péninsule a néanmoins d'un à trois milles de large. Cette baie, en août et sep-

tembre, est visitée par un grand nombre de baleines, qui y viennent déposer leurs petits. Il y a aussi toutes sortes de poissons en grande abondance.

Après une excursion dans l'intérieur [1], nous revînmes à la baie de la Table, le 21 avril 1828, et nous en repartîmes, le 25, pour retourner au nord vers la baie d'Angra-Pequena et la Guinée.

§ 5-7.

Arrivée à Angra Pequena. Tribu de Macasses ou Makosses. Havre Hogden. Cap Frio. Rivière du Poisson. Tribus de Cimbebas. Port Alexandre. Saint-Philippe de Benguela. Description de la côte et de ses habitans. Sierra Leone. Colonie de Liberia.

Revenus à la baie d'Angra-Pequena, le 30 avril 1828, nous eûmes occasion de nous mettre en rapport avec les naturels de ce pays, appelés *Macasses*, peuplade inoffensive et timide, connaissant et pratiquant l'affection mutuelle, et susceptible d'un véritable attachement. C'est une espèce de la race hottentote, au teint jaune brun, très semblable à celui d'une feuille d'arbre flétrie. Les femmes ne sont pas aussi grandes que les hommes, et ont une taille plus fine; elles ont de la douceur et de la grâce, et sont toujours très disposées à faire plaisir aux étrangers. L'habillement des deux sexes

[1] Le traducteur s'est abstenu de la reproduire, parce qu'elle ne présente aucun fait nouveau.

consiste en peaux d'animaux, cousues ensemble, et jetées sur l'épaule, avec une peau de mouton pour ceinture ou tablier. Les deux sexes ont une excellente vue, et découvrent de loin le gibier ou tout autre objet. Les Hottentots sont du reste bons chasseurs et très habiles à apprivoiser les bêtes sauvages; mais, ce qui a lieu d'étonner, quoiqu'ils descendent fréquemment sur la côte, ils n'ont aucune idée de la construction des canots, radeaux ou balzas pour la pêche. A la chasse ils emploient l'arc ou la lance, et les pointes de leurs traits sont empoisonnées au moyen d'un venin extrait d'une espèce d'araignée.

Les femmes, comme dans les pays les plus civilisés, ont souvent recours aux charmes ou sortiléges pour deviner l'avenir, surtout en ce qui concerne les affaires conjugales ou maternelles. Le désir d'une progéniture semble être universel parmi le sexe, et les femmes hottentotes l'éprouvent à un haut degré. Elles saisissent un petit lézard et le tirent jusqu'à ce que la peau craque en plusieurs endroits : le nombre des ruptures indique celui des enfans que le père doit avoir. Les inclinations de cet innocent reptile sont assez singulières : lorsqu'il est alarmé il s'ensevelit dans le sable, et si on le jette en l'air on le voit dans sa chute disparaître sous l'endroit où il tombe. On trouve souvent le caméléon dans le voisinage de ce havre.

Le pays habité par les Macasses, ou plutôt Makosses, a trente lieues d'étendue du nord au sud, et le double de l'est à l'ouest. Les troupeaux de bêtes à cornes constituent leurs richesses, et ils leur font changer de pâturage aussi souvent que l'exigent les circonstances. La circoncision a lieu à dix-huit ans. Les voyageurs qui ont prétendu que les Macasses ne mangeaient pas de poisson se sont trompés, car ils en prennent très adroitement avec leurs lances. Ils croient aux magiciens, aux poisons, et à un mauvais génie qui envoie la pluie, le tonnerre et les orages. Le vol est sévèrement puni.

Le 8 mai nous nous dirigeâmes vers le nord, en passant le cap Cross par 21 degrés 53 minutes de latitude sud, et 13 degrés 41 minutes de longitude est; le 13 nous vîmes le cap Frio ou cap Froid, par 18 degrés 22 minutes de latitude sud, et 11 degrés 59 minutes de longitude est; le 17 la baie du Grand-Poisson, dont la pointe septentrionale de la péninsule du Tigre forme le côté occidental, par 16 degrés 30 minutes de latitude sud, et 11 degrés 38 minutes de longitude est. Cette baie est, certes, une des premières du monde pour la pêche à la seine; on y remplit des milliers de barils d'excellent poisson dans le cours d'une année.

C'est ici que nous rencontrâmes une tribu de Cimbebas qui nous invita instamment à visiter

ses villages à dix milles de la côte. Nous les trouvâmes composés chacun d'une centaine de huttes et d'environ 400 habitans, plus sales encore que les Hottentots pour l'habillement et pour la nourriture; mais je ne les crois pas anthropophages, comme plusieurs voyageurs l'ont prétendu. Ils n'ont aucune idée de la chasteté ou de la sainteté du mariage; les femmes se livrent sans pudeur, et recherchent publiquement les caresses de l'homme, surtout de l'Européen.

Nous échappâmes à ces noires sirènes pour aller toucher au port Alexandre, pointe septentrionale de la baie du Grand-Poisson, par 15 degrés 45 minutes de latitude sud, et puis le port de Saint-Philippe de Benguela, où nous jetâmes l'ancre le 4 juin 1829.

On suppose généralement le royaume de Benguela borné au nord par celui d'Angola, à l'est par la rivière Rima, au sud par le Mataman, et à l'ouest par l'Atlantique. La côte commence au cap Negro au sud, et s'étend jusqu'au cap Sedo au nord, c'est-à-dire de 15 degrés 41 minutes à 9 degrés 20 minutes de latitude sud. Le cap Negro, qui forme ainsi l'extrémité sud-ouest, se distingue par une superbe colonne en marbre blanc, érigée au roi de Portugal en 1486, par Barthélemi Diaz qui, la même année, en éleva une semblable sur la pointe Pédestal, à la baie d'Angra-Pequena.

Saint-Philippe, capitale du royaume de Benguela, est une place de commerce assez considérable, qui entretient des relations fréquentes avec Loanda, capitale d'Angola. Je regrette d'être obligé de dire que la principale branche de ce commerce est le trafic des esclaves qu'on transporte au Brésil. La ville de Saint-Philippe a une belle apparence; les maisons, blanchies à l'extérieur, et les toits vernis en jaune, lui donnent un air de gaîté qui récrée la vue. Les alentours sont pittoresques, et la ville compte à peu près deux cents maisons avec douze cents habitans, dont environ deux cents Portugais qui mènent une vie très indolente.

De cette ville, poursuivant notre course vers le nord, nous allâmes relâcher sur la côte de Guinée pour visiter notre colonie américaine de Liberia.

La colonie de Liberia[1], fondée en 1821 par les États-Unis d'Amérique, sur la côte d'Afrique, Guinée supérieure, entre le cap Mount et celui de Mesurado, par 6 degrés 19 minutes, 6 degrés 46 minutes de latitude nord, et 13 degrés 12 minutes, 13 degrés 42 minutes de longitude ouest, environ à quatre-vingts lieues à l'est de la colonie anglaise de Sierra-Leone, fut choisie en 1822 comme lieu d'asile pour les esclaves noirs rachetés, ou les gens de couleur libres des États-Unis qui voudraient s'y fixer. Cette colonie occupe une étendue de côte de

[1] Mot tiré du latin *liber*, c'est-à-dire *libre*.

plus de cent soixante milles en longueur, et s'avance considérablement dans l'intérieur. Le sol en est fertile, arrosé par plusieurs rivières, et propre à la culture de toutes les productions des tropiques.

Cette nouvelle colonie a déjà, depuis 1824, une forme régulière de gouvernement et une cour de justice qui tient ses assises le premier lundi de chaque mois. L'institution du jury y est en vigueur, et les jurés sont des nègres qui n'ont pas encore eu à juger de crime important et à infliger la peine capitale.

Le chef-lieu de la colonie est Monrovia, ainsi nommé en l'honneur du président Monroe, l'un des derniers chefs quatre-annuels de la république des États-Unis. Cet embryon de ville est situé à un quart de mille environ de la rivière Mesurado, et à trois quarts de mille de la pointe du cap du même nom. Il est fortifié; outre les maisons particulières et les magasins, il compte trois édifices consacrés au culte et un palais de justice. Plusieurs de ces bâtimens, d'une architecture élégante, sont très commodes. Les rues ont généralement cent pieds de large, et se coupent à angles droits.

La population est d'environ 2,500 individus, et les divers États de l'Union encouragent par des dons les progrès de cette colonie naissante, fondée en un pays dont le climat n'est malsain que pour les

blancs. Les récoltes y sont abondantes; le coton et l'indigo y prospèrent comme les écoles pour les deux sexes, tant à Monrovia que dans les deux districts de Calwell et de Millsburg.

Plusieurs factoreries existent le long de la côte et assurent le commerce d'échange, tant avec l'intérieur qu'avec les Européens; une gazette, ou revue hebdomadaire, se publie à Monrovia sous le titre de *Liberia Herald* ou *Héraut de Liberia*, et paraît convenablement rédigée.

De Liberia nous allâmes au sein de l'Atlantique explorer en passant l'île de l'Ascension, située par 7 degrés 55 minutes de latitude sud, et 14 degrés 33 minutes de longitude ouest, à six cents milles nord-ouest de Sainte-Hélène, et à deux fois cette distance est du Brésil. Cette île jadis stérile et inhabitée, aujourd'hui fertile et peuplée, a vingt milles de tour, huit milles du nord au sud, et cinq milles et demi de l'est à l'ouest. Par un beau temps et du haut des mâts, on peut l'apercevoir de dix lieues en mer, notamment une montagne de huit cents verges d'élévation. Elle est depuis 1816 au pouvoir des Anglais, qui l'enlevèrent aux Portugais, lesquels l'avaient découverte en 1501; mais laissée depuis lors dans son état d'aridité première, il n'a fallu que la présence active de l'industrie humaine pour la rendre féconde.

De là, comme nous avions recueilli une bonne

cargaison de fourrures et de peaux de veaux marins et autres, nous remîmes à la voile pour repasser l'équateur, le 21 juin, par 30 degrés 47 minutes de longitude ouest; et nous retournâmes vers le pays natal, que le 2 septembre nous eûmes le bonheur de revoir.

FIN DU TROISIÈME VOYAGE.

QUATRIÈME VOYAGE.

GRAND OCÉAN AUSTRAL, CENTRAL ET SEPTENTRIONAL. MER DE CHINE ET OCÉAN INDIEN.

(1829-1831.)

§ 1.

Départ de *l'Antarctique*. Bonnes qualités de ce vaisseau. La femme du capitaine à bord. Beauté d'un dauphin mourant. Arrivée à Boavista. Arrivée à Porto-Praya. Route au sud. L'équipage malade de la fièvre. Ma femme attaquée de la même maladie. Déplorable situation de *l'Antarctique*. Mort de deux compagnons de voyage. Arrivée à Tristan d'Acunha.

Comme le but de ce voyage sera pleinement développé dans le cours du récit, je ne crois point nécessaire d'arrêter le lecteur par des explications prématurées sur ce sujet. S'il a la patience de lire les pages suivantes, il possèdera tout le secret. Il apprendra aussi par la suite, que si l'entreprise a complétement échoué en ce qui touche les intérêts pécuniaires des armateurs, et surtout les miens, le champ de la science a été merveilleusement agrandi par de nouvelles découvertes d'un genre fort important sous le point de vue tant moral que commercial. Mais ce n'est pas tout; il se con-

vaincra aussi que, par le moyen de ces découvertes, je puis, avec le simple patronage du gouvernement des États-Unis, ou le secours d'une compagnie particulière de capitalistes entreprenans, ouvrir une nouvelle branche de commerce, plus lucrative qu'aucune de celles qu'ait encore exploitées notre pays ; et de plus, qu'il serait en mon pouvoir, et au mien seul, d'en assurer le monopole pour aussi long-temps qu'il me plairait. Mais je n'anticiperai pas, et ces quelques mots préliminaires sont uniquement destinés à inspirer au lecteur l'envie de m'accompagner à travers les pages qui suivent.

Aucun navire, peut-être, n'était plus propre à triompher avec succès des difficultés d'un pareil voyage que le schooner *l'Antarctique*, dont je venais de reprendre le commandement. C'était seulement sa seconde campagne, depuis sa sortie du chantier en 1828. Dans mon premier voyage sur la côte d'Afrique, ce navire avait en toute circonstance fait son service à mon entière satisfaction. Il était d'une forme élancée, du port de cent soixante-douze tonneaux, construit avec les meilleurs matériaux, et fini d'une manière supérieure, à quoi correspondaient tous ses agrès. Je n'hésite pas à déclarer que jamais plus beau navire de son espèce ne sillonna l'Océan, et je crois qu'il dépasserait en vitesse tous les navires du port de New-York.

A son ardente et continuelle sollicitation, je fus accompagné par ma femme dans ce long et périlleux voyage, désastreux sous tant de rapports, après avoir préalablement confié notre jeune fils aux soins protecteurs de ses grands parens. Nous montâmes à bord le mercredi 2 septembre 1829, et nous partîmes à sept heures, le même soir, naviguant au sud-est. Notre premier point de destination était Boavista, une des îles du Cap-Vert, où nous devions toucher pour faire provision de sel. Les vents qui, durant les trois premières semaines, avaient été presque toujours ou faibles ou contraires, devinrent enfin meilleurs, et nous pûmes le 28 continuer avec plus de rapidité notre route à l'est, apercevant parfois de jeunes baleines, des marsouins, des dauphins, des requins et des poissons-pilotes. Nous prîmes plusieurs marsouins, et un énorme requin, donnant ainsi à madame Morrell l'occasion d'examiner ces habitans de l'onde, lorsqu'ils sont arrachés à leur élément naturel. Le requin était d'une formidable dimension, quatorze pieds de longueur. Mais le spectacle qui excita en elle la plus vive émotion fut celui d'un dauphin mourant, lorsque ses écailles, tandis qu'il luttait contre les douleurs de son agonie, déployaient toutes les plus riches couleurs de l'arc-en-ciel. Quoique familière avec la belle description de Fal-

coner, elle trouva la réalité encore plus belle que la poésie de cet illustre marin.

Quels radieux changemens frappent l'œil étonné! quelles teintes brillantes, mêlées d'ombre et de lumière! De pareilles beautés ne dorent pas l'occident, lorsque les derniers rayons du soleil y jettent à profusion leur étincelante lumière. De plus attrayantes couleurs n'embellissent pas une matinée de printemps, lorsque la rosée répand ses perles étincelantes sur les plaines émaillées de fleurs! non, rien de comparable aux flancs du dauphin, qui tantôt semblent formés d'un or impérial, tantôt éblouissent la vue comme par des saphirs transparens, et rivalisent en beauté avec l'azur des cieux; qui tantôt présentent à l'œil la nuance enflammée du cramoisi, et tantôt la teinte plus foncée de la pourpre.

Le 30, un de nos plus vieux marins, un des plus expérimentés, eut une attaque d'apoplexie, et mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Il se nommait Francis Patterson, Anglais de naissance, matelot vétéran, qui avait couru les mers pendant cinquante-cinq années, et s'était trouvé à la plupart des engagemens sur mer de la Grande-Bretagne, aussi fier et aussi honorable que marin qui jamais réunit en un seul les deux bouts d'un câble, beau modèle des matelots anglais de l'école de Dibdin. Comme lui-même l'avait demandé en mourant, il fut en-

seveli selon les usages de la marine britannique, et sa perte fut sincèrement sentie et pleurée par tout l'équipage.

Nous arrivâmes à Boavista le 5 octobre, et nous jetâmes l'ancre dans la rade anglaise. Pour la description de cette île, je renvoie le lecteur à mon troisième voyage. Le jour même de notre arrivée, j'allai à terre rendre visite à mon vieil ami don Martinez, qui m'informa que nous ne pourrions avoir de sel que le vendredi 7; le 7, en effet, nous commençâmes d'en charger à bord onze cents boisseaux.

Nous repartîmes le 9, nous dirigeant vers Santiago, où nous arrivâmes le 10, et nous jetâmes l'ancre à Porto-Praya. Je me rendis immédiatement auprès de M. Merril, consul des États-Unis, que je trouvai malade; il y avait environ trois mois qu'il était retenu dans sa chambre par une fièvre intermittente, qui régnait alors à Boavista, quoique le nombre des malades fût peu considérable à Porto-Praya. Bien qu'il ne pût remplir les devoirs de sa place, il me rendit cependant tous les services en son pouvoir, ainsi que M. Gardner, négociant américain, gendre de don Martinez.

Après avoir renouvelé notre provision d'eau, et pris à bord bonne quantité de vivres, de fruits et de légumes, nous remîmes à la voile le 11, marchant au sud. Un calme presque continu et de fréquentes



pluies ne nous permirent d'avancer que lentement, pendant plusieurs jours. Ce mauvais temps dura jusqu'au 24, que nous passâmes l'équateur; le lendemain nous reprîmes un vent alisé très favorable; mais le même jour, huit personnes de l'équipage furent prises de la fièvre intermittente, et le 26, les officiers et ma femme se trouvèrent attaqués de la même maladie.

Le 28, onze hommes et ma femme étaient si mal que je m'attendais à les perdre d'un instant à l'autre. Ma situation était alors vraiment triste et terrible, à bord d'un navire, au milieu de l'Océan, avec la perspective de voir à chaque moment le reste de l'équipage réduit à ce même état désespéré, et le pauvre petit *Antarctique* abandonné à la merci des vents et des flots, sans une main pour diriger le gouvernail, tendre les vergues et border les voiles... affreuses pensées! et puis dans la cabine, un ange de patience, accablé de douleurs inouïes, ne pouvant éprouver aucun soulagement de la sympathie d'une mère ou d'une sœur, ni recevoir ces soins délicats que peut seule rendre une main de femme!

Si elle n'eût pas été à bord, j'eusse certainement fait voile vers le port le plus proche, attendu que je redoutais de voir d'un moment à l'autre tous les gens de l'équipage attaqués de la même fièvre. Mais je réfléchis que de mauvaises

langues pourraient attribuer cette déviation de la route qui m'était prescrite au simple fait de la présence de ma femme à bord. Je ne pus passer pardessus cette crainte, surtout pour le cas où quelque malheur imprévu viendrait à être le résultat d'une telle mesure. J'étais donc assiégé par des difficultés de tout genre, difficultés que ne pourront sentir ces héros de salon, qui peut-être ne m'épargneront pas dans leur critique.

Non! tout le monde y périsse plutôt! murmurai-je avec amertume, en parcourant le pont à pas précipités au milieu de la nuit; je ne m'exposerai jamais aux froids sarcasmes de ces beaux fils, aux corps délicats, sur qui les vents du ciel n'ont pas la permission de souffler avec la moindre force. Qu'ils s'étendent sur leurs sofas, qu'ils foulent à leur aise le duvet de leurs lits! Je suivrai en droite ligne la route de mon devoir, m'en remettant pour l'issue à la sagesse éternelle de la Providence. Sa parole peut arrêter l'épidémie, si telle est son intention bienveillante. Sinon, nous sommes entre ses mains, et que sa sainte volonté soit faite. La douce influence de cette dernière réflexion calma mon agitation, et m'encouragea à persévérer dans l'accomplissement de mes pénibles devoirs.

Je m'attendais chaque jour, sinon à être attaqué moi-même de la fièvre, du moins à tomber malade par suite de mes fatigues et de mes veilles, obligé

que j'étais de soigner mes pauvres matelots et de diriger le navire, d'être continuellement en mouvement, et pouvant à peine prendre un instant de repos ou une bouchée de nourriture. Les gens de l'équipage qui étaient encore capables de faire leur service se refusaient à soigner leurs camarades mourans, croyant la maladie contagieuse ; ce qui n'était pas, sans quoi je l'aurais certainement gagnée , puisque nuit et jour j'étais auprès des malades, cherchant à alléger leurs souffrances, et partageant mes soins entre mes officiers et ma femme, ma femme mourante, mais résignée. Je suis sûr que je ne parvins pas à dormir plus de deux heures sur les vingt-quatre; encore ce sommeil n'eut-il pour moi aucun de ses bons effets, tant était grande mon inquiétude.

Le 30, M. Scott, mon troisième officier, fut à deux doigts de la mort : le sang s'était arrêté à l'extrémité de ses pieds, et ses veines étaient déjà froides au-dessus des genoux. Je le transportai en conséquence sur le pont, et là je me mis à lui bassiner le corps avec du vinaigre chaud, à le frotter même avec de la flanelle trempée dans cet acide, jusqu'à ce que mes efforts et ma longue persévérance eussent remis en circulation son sang qui s'était arrêté ; j'y parvins, et alors je le replaçai dans son hamac.

Le jour suivant, mon premier officier, M. Moïse

Hunt, me dit qu'il sentait approcher sa fin, et me pria de le faire porter sur le pont, pour épargner à ses camarades la douleur d'être témoins de son agonie. J'accédai à sa prière, en lui faisant remarquer que son état pouvait ne pas être aussi critique qu'il le croyait, mais que de vigoureuses frictions le rappelleraient sans doute à la vie, de même que M. Scott. Nous en essayâmes aussitôt avec une ardeur sans égale. J'observai que le sang s'était d'abord arrêté sous ses ongles, que ses extrémités étaient froides comme celles d'un cadavre, et que son pouls battait presque insensiblement.

C'est peine perdue, capitaine, dit-il, me prenant la main, tandis que la sienne était froide et molle; c'est complétement inutile... la barque de ma vie est échouée... Dieu vous bénisse, mon cher... vous êtes l'ami du marin... un père pour ceux que vous commandez... Le ciel vous bénira. Je lui répliquai que j'espérais qu'il savait se résigner aux décrets de la Providence, et qu'il s'était préparé au grand voyage dont il croyait l'instant si prochain. Il me répondit qu'il se flattait de l'être; alors il croisa les mains, et levant les yeux aux ciel, fit une prière silencieuse de quelques minutes. Moi, cependant, je demandai avec ferveur à Dieu de ne pas m'enlever ainsi, au milieu de tant de peines et d'embarras, un compagnon qui n'avait que moi

pour supérieur dans le navire, un conseiller habile, un ami éprouvé.

Durant tout ce temps, nos efforts pour rétablir la circulation du sang dans son corps, loin de se relâcher, continuaient avec plus d'ardeur. A force de le frotter et de le bassiner avec du vinaigre chaud, ces efforts furent enfin couronnés de succès : à notre indicible joie, nous sentîmes son pouls battre de nouveau, battre avec une activité de plus en plus grande, et le sang reprit à travers le corps son cours accoutumé. Avant la nuit nous le redescendîmes sous le pont, et nous conçûmes bon espoir de son complet rétablissement, ce qui eut lieu.

Mais ma femme fut long-temps à se remettre. Nous perdîmes un jeune mousse et un matelot. Presque tout l'équipage était atteint de la fièvre, et il fallait se multiplier pour donner des secours. Enfin, le 14 novembre l'épidémie cessa, et nous allâmes renouveler nos provisions aux îles Tristan d'Acunha, où le 15 mai nous jetâmes l'ancre.

§ 2.

Ile de Tristan d'Acunha. Le roi Lambert. Le gouverneur Glass. Ile de Gough. Terre de Kerguelen. Cap Désolation. Groupe de lord Auckland. Fête du nouvel an. Productions naturelles de l'île. Le schooner Henri. Son destin probable. Les piéges. Ile de Stewart, ou cap Sud de la Nouvelle-Zélande. Havre de Molyneux. Relations avec les naturels de la Nouvelle-Zélande.

Tristan d'Acunha est la plus grande des trois îles du groupe dans l'océan Atlantique méridional; elle est située à 37 degrés 8 minutes de latitude sud, et 12 degrés 8 minutes de longitude ouest, à environ quinze cents milles vers le sud de l'embouchure du Rio de la Plata dans l'Amérique méridionale, et à peu près à même distance sud-ouest du cap de Bonne-Espérance. Elle a quinze milles de circonférence et est si élevée qu'on peut l'apercevoir, quand le temps est clair, d'une distance de vingt-cinq lieues. Les trois îles ensemble forment un triangle dont Tristan est la pointe nord-est: les deux autres îles ont été nommées par les Français, en 1767; la plus occidentale s'appelle *Inaccessible;* la troisième, qui est la plus petite et la plus méridionale, île *Rossignol.*

En approchant de ce groupe du côté du nord, nous découvrîmes l'île la plus considérable, celle de Tristan, à une grande distance en mer, mais plus ou moins visiblement, selon l'état de l'atmosphère.

Une partie de l'île, vers le nord, s'élance perpendiculairement hors de la mer jusqu'à une hauteur de mille pieds ou plus. Là commence une plaine qui s'étend vers le centre, formant ce que les marins appellent une nappe, au-dessous de laquelle s'élève une montagne conique, assez semblable de forme au pic Ténériffe, vu de la baie de Sainte-Croix. Des arbres couvrent jusqu'à la moitié cette éminence en pain de sucre; mais plus haut ce sont des rocs nus et sourcilleux, souvent cachés par les nuages, avec un sommet qui est couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année, quoiqu'il ne tombe jamais de neige sur la côte. En se dirigeant vers cette île du côté du nord, *l'Antarctique* fut complétement ombragé par cette élévation perpendiculaire de mille pieds, qui sort tout à coup de l'Océan comme une muraille tapissée de mousse. Il n'y a ni bas-fonds ni rien de semblable à craindre autour de l'île, qui est de forme circulaire, avec des côtes accessibles et de profondes eaux.

Au nord-est de l'île est une baie, avec un beau rivage de sable noir, où les barques peuvent aborder avec les vents du sud; cette baie cependant est aussi ouverte et exposée à d'autres vents. Il y a deux chutes d'eau excellente, en assez grande quantité pour approvisionner de nombreux vaisseaux; et les tonneaux pourraient être remplis au moyen d'un long tuyau, dans les barques mêmes. On peut pren-

dre en croc ou à la ligne beaucoup de poissons, entre autres une excellente espèce de perche très large, quelques-unes pesant six livres, des écrevisses et de belles morues.

L'île Inaccessible, qui forme la pointe occidentale du triangle, est située à 37 degrés 26 minutes de latitude sud, et 12 degrés 22 minutes de longitude ouest. Elle présente une haute éminence qu'on peut apercevoir à la distance de douze ou quinze lieues, et est d'un aspect désagréable. Elle a environ six milles de circonférence; les côtes en sont raides, escarpées, rapides, en apparence inaccessibles; on n'y aperçoit que de chétives broussailles. Rien de dangereux le long des côtes, sinon un rocher qui a l'air d'une barque à la voile, vers la pointe sud-est. Le navire *Renden Hall*, capitaine Greig, allant de Londres à Bombay, se perdit complétement contre cette île, le 23 juillet 1821; huit hommes de l'équipage périrent en voulant atteindre Tristan dans une barque découverte qu'ils avaient construite eux-mêmes.

L'île Rossignol, la plus petite du groupe, forme la pointe méridionale du triangle, et est située à 37 degrés 26 minutes de latitude sud, 12 degrés 12 minutes de longitude ouest. On la distingue de sept ou huit lieues en mer; elle est de forme régulière, creuse au milieu, avec un îlot rocailleux à son extrémité méridionale. Le capitaine Patten,

du navire *l'Industrie*, de Philadelphie, mentionne une haute rangée de rochers ou d'îlots rocailleux, à l'extrémité sud de la plus petite île; et M. d'Etchevery, navigateur français, dit qu'il y a au nord-est de l'île deux îlots qui en sont séparés d'une distance de cinquante pas environ, et ont l'apparence d'un vieux fort ruiné.

Ce groupe fut découvert par les Portugais, lors de leurs premières expéditions dans ces mers, et mieux exploré, mieux décrit par les Hollandais, en 1643; par les Français, en 1767. Les îles sont toutes de forme circulaire, élevées au-dessus des eaux, et séparées par de vastes détroits. Elles sont à environ trois et cinq lieues les unes des autres. Les côtes sont fréquentées par des veaux, des lions et des éléphans marins, des pinguins et des albatros. Les baleines abondent au large, et j'ai vu plusieurs empereurs près du rivage.

Le capitaine Patten, ci-dessus mentionné, résida sept mois, d'août 1790 en avril 1791, à Tristan, la plus grande de ces îles, avec une partie de son équipage, pour y recueillir des peaux de veaux marins : en sept mois il en réunit cinq mille six cents pour les marchés de Chine; de plus il aurait, dit-il, en trois semaines pu charger d'huile un vaste bâtiment. Le mois de septembre lui parut le plus propre à la récolte de l'huile dans ces eaux. Il ajoute que, pendant sa résidence à Tristan, les

vents soufflèrent ordinairement du nord et de l'ouest, rarement du sud et de l'est, et dans l'un ou l'autre de ces cas jamais plus de vingt-quatre heures de suite. Les vents y sont en général froids et souvent très forts, venant du nord-ouest; et quand le vent frais s'élève il est d'ordinaire précédé par une mer houleuse, soulevée tantôt douze, tantôt vingt-quatre heures avant. Le temps est sujet à être sombre, brumeux, pluvieux. Les mois d'été sont chauds, et le froid en hiver n'est pas grand.

Les gens du capitaine Patten établirent leurs tentes près de la baie et des chutes d'eau déjà mentionnées, non loin desquelles on trouve le bois en abondance. Il nous dit que les arbres ne poussent pas haut, mais que leurs branches sont inclinées vers la terre, qu'elles recouvrent. Le feuillage des arbres qu'on y rencontre en plus grand nombre ressemble à celui de l'if, mais le bois est pareil à celui de l'érable, et brûle fort bien. Les troncs n'ont que dix pieds de hauteur et environ neuf pouces de diamètre. On trouve quantité de bois sec à l'est de l'île, point à l'ouest, et encore beaucoup de céleri, d'oseille et de persil sauvages.

Quant aux animaux, le nombre et les espèces en ont considérablement augmenté depuis le séjour qu'y fit le capitaine Patten en 1791, époque à laquelle on ne trouvait dans l'île pour tout quadrupède que quelques chèvres laissées par les premiers naviga-

teurs, et devenues fort sauvages. Il y a maintenant de jeunes bœufs, des brebis, des cochons, des porcs, des chiens et des lapins. On n'y remarquait, dit encore le capitaine, ni insecte ni bête venimeuse d'aucun genre. Parmi les oiseaux, le principal était une sorte d'oie sauvage, que les matelots trouvaient excellente à manger; puis des pinguins, des albatros, des coqs et des poules du Cap, une espèce de perdrix noire qui ne pouvait fuir, qu'on prenait aisément et qui avait un goût délicieux; puis un nombre infini de ces petits oiseaux qui fréquentent les buissons et les arbres. Les œufs d'oiseaux, dans la saison, ne nous manquaient pas.

Le point le plus remarquable de cette île est la montagne conique qui s'en élève vers le centre. Du bas de cette montagne à la mer est une plaine d'une étendue considérable, dont le terroir est gras, argileux, rougeâtre et très profond, et qui serait sans doute susceptible de produire toutes sortes de végétaux, si les vents, par leur violence, ne rendaient inutiles tout travail et toute espèce de culture. Les productions des autres îles sont presque les mêmes que celles de la grande. Le capitaine Colquhoun, du navire américain *Betzy*, vint toucher à Tristan, et y planta des pommes de terre, des ognons et différentes autres graines, qui ont pris et multiplié.

Le capitaine Hegwood y toucha aussi en 1811, et

y trouva trois Américains qui se proposaient de demeurer dans l'île quelques années pour recueillir des peaux de veaux marins et de l'huile, et les vendre aux bâtimens qui viendraient y mouiller. Un de ces entreprenans yankees[1], qui se nommait Jonathan Lambert, par un curieux et singulier édit se déclara propriétaire souverain de ces îles. En peu de temps il défricha une cinquantaine d'acres de terre, et planta diverses espèces de végétaux, dont quelques-unes, aussi bien que le cafier et la canne à sucre, lui furent fournies par le consul américain de Rio-Janeiro. Toutes les plantations prospéraient et promettaient beaucoup : c'était un établissement qui semblait devoir devenir précieux et important. Il fut cependant abandonné, et possession définitive en fut prise au nom du gouvernement britannique par un détachement de troupes venues du cap de Bonne-Espérance : c'était en 1817.

Mais plus tard l'île fut encore évacuée, complétement abandonnée par les Anglais ; alors plusieurs familles vinrent volontairement s'y fixer, libres de toute dépendance à l'égard de ce gouvernement. L'île de Tristan d'Acunha, dit un journal de Londres, d'avril 1824, est maintenant habitée par vingt-deux hommes et trois femmes qui vivent dans un parfait bonheur. *Le Berwick*, capitaine Jeffery, allant de Londres à la terre de Van-Diémen, y en-

[1] Sobriquet donné aux Américains des États-Unis.

voya sa chaloupe le 25 mars. Les gens de l'équipage furent surpris de trouver là un Anglais du nom de Glass, ex-caporal d'artillerie, et la petite population dont il est parlé plus haut. Glass s'exprima sur cette île en termes très favorables, et déclara que s'ils avaient seulement quelques femmes de plus, elle serait un paradis terrestre. Il est comme gouverneur de Tristan d'Acunha, du consentement de tous, à cause de son ancienne profession; et au moyen d'un petit bâtiment il fait avec le cap de Bonne-Espérance commerce d'huile de baleine et de peaux de veaux marins, qui abondent dans ces parages.

A l'époque où nous touchâmes à cette île, le 15 novembre 1829, nous trouvâmes sept familles vivant dans une félicité parfaite sous l'administration du gouverneur Glass, et pouvant nous revendre quantité de bœufs, de vaches, de moutons, de porcs, de cochons, de lapins et de volailles; aussi des pommes de terre, des choux, des betteraves, des navets, des carottes, des ognons et des citrouilles; enfin du beurre, du fromage, des œufs et du lait: provisions qu'il est aisé de se procurer en peu de temps, à des prix modérés, et en quantité voulue. Les convalescens de *l'Antarctique* déclarèrent que dans cette île il y avait des ruisseaux de lait et de miel. Les habitans se montrèrent pour nous bons, affables, hospitaliers, et témoignèrent

une vive sympathie pour la situation de mon équipage non moins en actions qu'en paroles. Ils me forcèrent d'accepter diverses petites friandises avec un désintéressement et une délicatesse qui les honorent. J'espère que je les reverrai.

Nous levâmes l'ancre le 16 pour marcher au sud, puis à l'est, et le 17 nous mouillâmes près l'île de Gough ou de Diego Alvarez, comme elle fut primitivement appelée par les Portugais qui la découvrirent. Elle fut en 1713 aperçue par le capitaine Charles Gough, du navire *le Richmond*, se rendant à la Chine, et depuis elle a porté son nom. Le 7 janvier 1811 elle fut visitée par le capitaine Hegwood, du *Nérée*, qui détermina le centre de cette île à 49 degrés 19 minutes 30 secondes de latitude sud, et 9 degrés 49 minutes de longitude ouest. Je suis d'accord avec lui sur la latitude; mais nous différons sur la longitude, que j'établis pour l'extrémité occidentale de l'île à 9 degrés 41 minutes ouest.

Suivant le calcul du capitaine Hegwood, le point le plus élevé de cette île est de quatre mille trois cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. La surface est presque partout recouverte d'une légère couche d'herbe mousseuse; en quelques endroits de misérables buissons, pareils à ceux de Tristan d'Acunha. Les rochers s'élèvent à pic de la mer, et de leurs crevasses sortent plu-

sieurs belles chutes d'eau. Au nord de l'île, un peu à l'est d'un des ilots rocailleux qui de ce côté touchent à l'île principale, est une petite crique dans laquelle les barques peuvent aborder en toute sûreté quand le vent souffle du sud-nord-ouest ou de l'ouest; on peut aisément y faire de l'eau.

Vers la pointe nord-ouest de l'île est un rocher qui ressemble absolument à une église, ayant une haute aiguille à son extrémité occidentale, et qu'on appelle le *rocher de l'église*. Au sud de ce rocher. à l'est de l'île, près la côte, est un enfoncement où l'abordage est sûr et facile. Plusieurs Américains s'y établirent autrefois, mais furent contraints de quitter leur établissement, attendu que les veaux marins avaient abandonné l'île; mais ils pêchaient quantité de poissons, et en prenaient beaucoup d'un goût excellent, en allumant la nuit des feux sur une des collines.

Les eaux de cette île abondaient jadis en veaux et en éléphans marins; mais ils ont été tellement pourchassés par leurs infatigables persécuteurs, qu'ils sont allés chercher des retraites plus sûres et plus éloignées... peut-être quelques îles désertes de l'océan méridional, encore inconnues à l'homme, ce destructeur maudit! Il serait cependant possible de découvrir leurs retraites si des négocians voulaient courir les chances de l'entreprise. Mais nos capitalistes sont en général de timides

aventuriers, qui n'aiment pas à sortir des voies battues.

Le 18 nous continuâmes à nous diriger au sud-est. Les malades allaient toujours de mieux en mieux, pouvant déjà rester debout plusieurs minutes de suite; mais ils ressemblaient plus à des squelettes vivans qu'à toute autre chose : leurs figures étaient creuses, défaites, battues, cadavéreuses, effrayantes en un mot... autant que le sont celles des cholériques quand les chairs commencent à se corrompre; mais il était évident qu'ils se rétablissaient peu à peu, puisqu'ils pouvaient déjà prendre, sans être incommodés, du bouillon de poulet, avec une espèce de petits gâteaux préparés au moyen du lait que je m'étais procuré à Tristan d'Acunha, et que j'avais fait bouillir, puis mettre en bouteilles pour l'usage de nos malades.

Ma femme aussi commençait à reprendre assez de force pour se tenir quinze ou vingt minutes de suite assise sur son lit. Mais la fièvre l'avait laissée tout-à-fait impotente, et pour ainsi dire estropiée : elle ne pouvait plus étendre les jambes, et ses genoux étaient presque repliés sur son ventre. Cependant elle ne souffrait point. Toutes les frictions possibles, même les cataplasmes, ne produisaient aucun effet. J'essayai enfin d'une forte décoction de tabac, avec laquelle je frottai les parties malades pendant plusieurs jours, terminant chacune de ces opéra-

tions en laissant sur ces mêmes parties les feuilles de tabac, que j'humectais avec l'eau dans laquelle je les faisais bouillir. Une ferme persévérance dans ce traitement fut couronnée de succès; ses membres reprirent leur position naturelle, et son corps retrouva son irréprochable symétrie.

Quelques matelots furent alors attaqués d'un violent cours de ventre, que je m'efforçai vainement d'arrêter avec tous les secours de la médecine. Ils allaient de plus en plus mal, et devenaient d'une extrême faiblesse. Je pilai de l'écorce de chêne blanc (nous avions de ce bois à bord dans notre provision de bois à brûler), et j'en fis un thé extrêmement fort, que je leur administrai en doses nombreuses, mais très petites, pendant l'espace de quarante-huit heures. Ce remède produisit l'effet désiré; leurs évacuations devinrent régulières, leur appétit revint, et ils reprirent rapidement leurs forces.

Le 16 nous eûmes des coups de vent d'une extrême violence et une mer houleuse. Quoique notre petit bâtiment tînt la mer d'une façon merveilleuse et défiât les tempêtes, mes fatigues étaient cependant fort grandes, car il me fallait presque toujours demeurer sur le pont, les officiers gardant encore la cabine et se trouvant trop faibles pour me seconder. Les convalescens du gaillard d'avant réclamaient aussi et mes attentions et mes soins.

Nous poursuivions toujours notre route, marchant en ligne directe vers le cap nord de la Terre de Kerguelen, ou île de la Désolation, et faisant la plupart du temps treize milles à l'heure, avec de la neige et des giboulées pendant une quinzaine de jours.

Le 5 décembre nous étions à trois lieues du cap nord de la Désolation, et deux heures après, à l'entrée du havre de Noël. Mais comme le vent qui venait de la baie soulevait les flots en lames énormes, nous fûmes obligés de renoncer à notre projet d'entrer dans ce mouillage et d'y jeter l'ancre. Nous côtoyâmes donc la partie occidentale de l'île, naviguant au sud et ralentissant notre marche de manière à examiner si nous apercevions des veaux marins dans ces parages, mais nous n'en aperçûmes aucun. Nous vîmes seulement une centaine d'éléphans de mer.

Comme je n'avais pas goûté une heure et demie de sommeil par chaque vingt-quatre heures depuis que nous avions passé l'équateur, comme j'étais excédé de fatigue et d'inquiétude, je souhaitais de pouvoir conduire pour quelque temps *l'Antarctique* dans un ancrage sûr, afin de prendre le repos dont j'avais besoin pour rétablir mes forces épuisées. Mais il me fut impossible de satisfaire ce désir, car dans la nuit du 6 le vent augmenta de violence. D'après cette nouvelle inspection des côtes, que



d'ailleurs j'avais déjà examinées dans un premier voyage, convaincu qu'il ne s'y trouvait pas de veaux marins, nous reprîmes le large, marchant à l'est-sud-est. Bien que nous déployassions peu de toile, nous faisions trois cent vingt-sept milles en vingt-quatre heures, c'est-à-dire plus de treize milles et demi par heure, et nous marchâmes ainsi pendant trois jours.

Ensuite les vents restèrent faibles durant une semaine, mais le temps se maintint beau. Le 18 une forte brise s'éleva, accompagnée de grêle et de neige. Nous continuâmes notre route, nous dirigeant vers le groupe de lord Auckland, sans rien apercevoir qui indiquât une terre voisine, sans rencontrer de glace, mais un grand nombre d'oiseaux de mer de différentes espèces. Les malades se rétablissaient à vue d'œil, mais aucun des officiers n'était encore capable de monter sur le pont.

Nous eûmes des vents variables et parfois un temps brumeux du 18 au 28, époque où nous touchâmes au groupe de lord Auckland. Lorsque *l'Antarctique* fut mouillé sur deux câbles dans le havre de Carnley, je fis transporter tous nos convalescens sur le pont, afin de les faire jouir de la salubrité de l'air, de la beauté du spectacle et des délicieux parfums qui nous venaient des prairies voisines, où abondent les fleurs les plus brillantes et les plus odo-

riférantes. Là règne encore la nature dans toute la virginité de ses charmes, libre et indépendante; car l'homme, qui se proclame le maître des trésors de la terre, n'a pas encore envahi cet Éden du sud, pour en défigurer à plaisir la beauté naturelle.

Le 29 je me levai frais et dispos, amplement délassé: il y avait si long-temps que je n'avais reposé pendant toute une nuit! Le temps était délicieux, et les chants de mille oiseaux d'espèces différentes remplissaient nos cœurs de joie. Nous transportâmes encore les malades sur le pont, pour qu'ils respirassent un air vivifiant et contemplassent les rivages qui s'étendaient devant nous. Nous procédâmes alors à l'importante affaire de laver, purifier et désinfecter toutes les parties de l'*Antarctique* qui pouvaient contenir le moindre miasme impur. Les hamacs, les draps, les couvertures, les vêtemens et le linge de toute espèce, jusqu'aux mouchoirs de poche, furent lavés, fumigés, et suspendus séparément aux agrès. La cale et la cabine, où l'on brûla d'abord du soufre, furent ensuite lavées avec du vinaigre jusque dans les moindres recoins.

Le lendemain 30, les officiers et les matelots convalescens se trouvèrent si bien de corps et d'esprit qu'ils purent aller faire sur le rivage une courte

promenade, ce qui hâta beaucoup leur rétablissement. A leur retour ils nous firent les plus intéressantes descriptions de la fertilité et de la beauté du pays qu'ils avaient parcouru.

Nous dûmes alors songer à examiner si l'île était favorable à la pêche du veau marin. En conséquence, le 31, MM. Haunt et Johnson s'en allèrent, avec les deux chaloupes, à la recherche des animaux dont nous convoitions les dépouilles. Les matelots qui n'étaient pas encore tout-à-fait rétablis s'utilisèrent en raccommodant les voiles et en remettant le navire en ordre, après sa complète purification.

Le jour suivant commençait l'année 1830. Le matin de ce jour, il y eut un cordial échange des complimens d'usage entre toutes les personnes qui se trouvaient à bord. Nous tuâmes un grand nombre de beaux canards sauvages, dont les convalescens firent un joyeux dîner. Dans l'après-midi nous jetâmes le filet, mais sans presque rien prendre. Avant de retourner à bord, cependant, nous ramassâmes à terre beaucoup de pourpier et de céleri, beaucoup de belles fleurs sauvages qui embaumèrent la cabine et le gaillard d'avant de leurs suaves odeurs, au point qu'on se croyait couché parmi des roses. Nous trouvâmes aussi quelques belles fraises..... J'en rapportai à ma femme, qui parut charmée de voir ces fruits et ces fleurs, sur-

tout un petit oiseau d'un superbe plumage, que nous avions pris dans la forêt.

Pour la première fois, depuis le 26 octobre, ma femme essaya de marcher seule, avec le secours de son frère et de moi-même, qui nous trouvions dans la cabine à peu de distance l'un de l'autre, et les bras étendus, tandis qu'elle allait de lui à moi, comme un enfant la première fois qu'on lui apprend à s'aventurer seul sur ses faibles pieds. Le succès de cette tentative lui causa une telle joie, qu'elle ne put la supporter; mais appuyant sa tête contre mon épaule, elle improvisa d'effusion de cœur une prière au ciel, prière de reconnaissance pour cette faveur et toutes celles que déjà elle avait reçues. Quand elle fut un peu plus calme : « Oh! s'écria-t-elle, si ma pauvre mère pouvait seulement me voir recommençant à apprendre à marcher, après avoir été si long-temps privée de l'usage de mes jambes, quels remercîmens n'offrirait-elle pas à Dieu pour cette grâce qu'il vient d'accorder à sa fille! »

Dans le cours de la conversation qui alors s'établit entre nous, grave et touchante, au sujet des afflictions que nous avions souffertes depuis notre départ de New-York, elle montra un calme si philosophique, une si pieuse résignation, une confiance si humble en la sagesse et la miséricorde de son Créateur, que je me hasardai à lui apprendre que

Geery et Spinney étaient allés habiter un autre monde.

Le choc que lui causa cette triste nouvelle anéantit tout à coup son courage; elle fondit en larmes, et de quelque temps ne voulut recevoir aucune consolation. Le jeune Geery avait été l'heureux amant, le fiancé de sa sœur; on la lui avait solennellement promise en mariage quand nous étions partis pour ce fatal voyage. « Benjamin, me dit-elle, laisse-moi pleurer, car je ne puis m'en empêcher..... Mon cœur se brise..... Ces larmes me soulageront. Vois-tu, il devait épouser ma sœur; et jamais âme plus noble, plus belle, n'anima un corps d'homme. Il était digne de sa tendresse, et il la possédait. Je pleure pour elle, et pour la pauvre mère de son fiancé, dont le cœur se fendra lorsqu'il lui faudra apprendre cette horrible mort. Sa mère! Tu sais, Benjamin, si elle chérissait son Samuel, et combien l'amour filial de Samuel était exemplaire. Pauvre mère, que rien ne consolera! Vous prépariez en effet le linceul de votre fils. »

Pourquoi rapporter cette scène plus au long? Je ne puis tracer qu'une faible et imparfaite esquisse de la réalité; et quoique du plus puissant intérêt pour les personnes qu'elle concerne, le lecteur peut y trouver un empêchement lourd et ennuyeux à la continuation du récit de mon voyage. Je reviens donc à ce récit.

Notre longue, touchante, et, je crois, non inutile conversation fut enfin interrompue par l'arrivée à bord de quelques-uns de nos convalescens qui étaient allés se récréer sous les arbres majestueux, et dans les délicieuses vallées de cette charmante île. Ils apportaient des fraises et une splendide collection des plus belles fleurs, destinées, dirent-ils, à madame Morrell. Ils ajoutèrent que la force et la santé leur revenaient, et qu'ils espéraient, avec la grâce de Dieu, pouvoir le lendemain reprendre leur service. Cette nouvelle me fut fort agréable, car nous avions beaucoup d'ouvrage à faire, nos voiles et nos agrès ayant besoin de grandes réparations.

Le 2 janvier 1830, après avoir confié ma femme aux soins de son frère, et distribué la besogne entre tous les gens de l'équipage, je pris la petite barque, et j'allai à terre, avec le dessein de faire une excursion dans l'île. Je parcourus environ cinq milles à travers des collines couvertes de bois, de fertiles plaines et de verdoyantes vallées; et à mon retour au bâtiment, je rapportai avec moi, comme trophées, plusieurs beaux oiseaux que j'avais tués, et une grande quantité de fleurs.

Le 4 nos chaloupes revinrent, après avoir fait le tour de l'île sans voir un seul veau marin à fourrure, et pas plus d'une vingtaine de l'espèce à crins. Les chaloupes furent aussitôt hissées, et nous

nous préparâmes à quitter ce groupe d'îles le lendemain matin. Cependant je présume qu'une description de la principale, dans un havre de laquelle nous mîmes à l'ancre, ne sera point dénuée d'intérêt pour le lecteur.

Le *groupe d'Auckland*, comme il est appelé sur les cartes, et du nom de l'illustre marin qui le découvrit, est une réunion d'îles, dont une seulement est assez grande pour être ainsi nommée. Elle a vingt-cinq milles de long du nord au sud, et quinze de large de l'est à l'ouest. Elle est située à environ deux cent cinquante milles sud de la Nouvelle-Zélande, et à autant de lieues sud-est de la terre de Van-Diémen, dans l'océan Pacifique méridional, entre 51 degrés de latitude sud, et 166 degrés 20 minutes de longitude est. Elle fut découverte avec les îlots environnans par le capitaine A. Bristow, en 1826. Elle est généralement basse, ses points les plus élevés ne dépassant le niveau de la mer que de quinze cents pieds. Elle est dentelée d'un grand nombre de bons havres, où les navires peuvent jeter l'ancre en sûreté, à l'abri de tous les vents. Sur la côte occidentale sont quelques îlots; et sur la côte orientale, deux ou trois autres, dont un s'appelle l'*île du Désappointement;* l'île d'Adam est située au sud, abritant le bon havre où nous étions mouillés; à l'est de cette même île se trouve le cap Bennett. Au nord-est est l'île d'En-

derby, et au nord le rocher de Bristow. Le havre de Carnley, dont l'entrée a environ deux milles de large, forme un magnifique bassin où peuvent tenir à l'aise une demi-douzaine de vaisseaux.

L'île principale du côté de l'ouest ne présente que des rochers raides et perpendiculaires, baignés par des eaux profondes, même à cent brasses du rivage, tandis que le côté de l'est est généralement bordé d'une berge de cailloux et de sable, derrière laquelle s'étendent de vastes plaines couvertes de beaux arbres et d'une agréable verdure, jusqu'à une distance de cinq milles, et bordées par de hautes collines. Du vaisseau, et vue de ce côté, l'île présente donc un aspect charmant et très pittoresque.

Toutes les collines, excepté quelques-unes des plus hautes, sont garnies d'épaisses forêts d'arbres majestueux, poussant avec une vigueur extraordinaire qui enchante les yeux. Les grands arbres sont principalement de deux espèces : l'une qui s'élève à la hauteur de nos forts sapins, et qui est branchée de la même manière; son feuillage remplace admirablement celui de l'arbre qu'on emploie dans la fabrication d'une excellente espèce de bière appelée *spruce beer*. L'autre ressemble à notre érable et atteint souvent une grande élévation, mais n'est propre qu'à construire des vaisseaux et à brûler... Il est trop pesant pour qu'on en fasse des mâts et

des agrès. On trouve dans les vallées et les plaines beaucoup d'autres arbres, dont l'un porte des fleurs jaunes et des fruits de la grosseur d'une prune, mais désagréables au goût, dont mangèrent cependant presque tous les gens de l'équipage. Un autre arbre fleurit absolument comme le myrte. Nous vîmes aussi une espèce de polyadelphe dont les feuilles nous servirent à faire un thé qui remplaçait fort bien le thé véritable.

La qualité du terroir de cette île est suffisamment indiquée par le luxe extraordinaire de la végétation. Dans les clairières des forêts, il est fort peu d'endroits qui ne soient susceptibles d'être transformés en gras pâturages ou en terres labourables. Les vallées et les plaines, le flanc des collines et tous les lieux où les rayons du soleil peuvent pénétrer, sont maintenant revêtus d'un gazon touffu, épais, surabondant, où l'on distingue mille échantillons des immenses trésors de la nature végétale. Cette incroyable fertilité du sol est sans doute grandement secondée par l'agréable température du climat qui est fort beau.

Les plantes antiscorbutiques y sont très communes. Au bord des criques et le long des courans d'eau, le céleri sauvage fleurit à profusion. Le cochléaria s'y rencontre aussi à chaque pas. Tous les capitaines de vaisseau connaissent l'utilité de ces plantes contre le scorbut dans des voyages de

long cours. Outre les végétaux déjà nommés, on trouve encore l'euphorbia, le bec de grue, le jonc, la morelle, l'ortie, le chardon, la vanille, le saule de France, le lin, la ronce, l'eufraise, et une infinité d'autres dont j'ignore les noms. J'ajoute que la plupart des plantes que je viens de nommer diffèrent essentiellement de celles de la même famille aux États-Unis.

D'après mes propres observations, rapprochées de celles des autres navigateurs, je dois conclure que, sous le rapport du règne animal, cette île est tout-à-fait défectueuse, excepté dans la partie des oiseaux. On n'y a jamais vu trace d'animal plus gros que le rat. Quant aux reptiles, il y a seulement trois espèces de lézards inoffensifs; et le nombre, comme la diversité des insectes, est fort limité. Les principaux sont des papillons, des sauterelles, des dragons et des scorpions ailés qui font retentir les bois de leur bourdonnement. Il y a aussi plusieurs sortes d'araignées et peu de fourmis.

Les oiseaux sont nombreux et d'une beauté au-delà de toute expression. Je ne savais ce qu'il me fallait admirer le plus, ou les riches couleurs de leur plumage, ou la pureté de leur suave mélodie que répétait l'écho des bois. Deux surtout attirèrent mon attention : l'un était un petit oiseau vert, l'autre de la grosseur d'une caille, avec une huppe

assez semblable à celle d'une espèce de pintade, mais beaucoup plus riche, et un d'un dos bleu changeant. Ces deux oiseaux sont les deux plus délicieux chanteurs que j'aie jamais entendus. On pourrait à juste titre les appeler oiseaux magiciens; car leur mélodie est si suave, leurs airs sont si variés, qu'on se croirait entouré d'une centaine d'oiseaux de diverses espèces, tous chantant à la fois. Il y a trois ou quatre autres sortes d'oiseaux qui chantent aussi fort agréablement, et d'autres que je n'ai pas entendu chanter. J'ai aperçu une espèce de coucou; et le gros-bec, assez semblable à la caille, est commun. Les perroquets et les perruches y sont nombreux et généralement d'un très beau plumage. Enfin il y a quantité de pigeons ramiers. Mais l'oiseau le plus curieux que j'aie vu dans cette île est appelé par quelques naturalistes *le pigeon aux ailes d'or;* il est remarquable pour avoir les plumes des ailes d'un jaune doré et de couleur changeante, suivant la manière dont elles sont éclairées, tantôt vertes, tantôt bronze. Quand ses ailes sont fermées, elles lui font deux raies sur le dos; le bec et les pates sont rouges, le bas du cou et le devant de la tête sont presque blancs, les yeux bordés d'un rouge très vif. Les deux plumes du milieu de la queue sont moins foncées que celles du reste du corps, qui sont grisâtres et bordées de noir aux extrémités.

J'ai vu deux espèces de faucons et trois ou quatre de hiboux. Dans les rochers nous trouvions des pies de mer noires avec des becs rouges, et des vanneaux huppés gris. Le long des côtes on aperçoit quelques mouettes, des hérons noirs, des canards sauvages, des pluviers, des alouettes de sable, des bécassines, des grolles et plusieurs espèces de pinguins.

Le poisson est abondant et très varié. Les principaux qui nous tombèrent entre les mains sont la morue, le maquereau, le poisson noir, la raie, le dauphin bleu, une espèce d'anguille, l'éléphant-poisson, le mulet, la sole, la limande, le gournal, la nourrice, le poisson-perroquet, la jaquette de peau et une sorte de petit saumon. Dans ce nombre, le saumon, la morue et le poisson noir sont les meilleurs. Tels sont les seuls poissons à écailles que j'aie remarqués; mais je suis sûr qu'il en existe encore beaucoup d'espèces que nous n'avons pas aperçues.

Parmi les différens coquillages les plus abondans et les plus savoureux, des moules d'une longueur de douze à quinze pouces ont absolument le goût des meilleures huîtres; les autres espèces, plus petites, sont aussi très grasses et très mangeables. On trouve encore d'excellentes huîtres en beaucoup d'endroits, mais d'une extrême petitesse. En outre, le rivage abonde en crabes et en écrevisses.

En résumé, je pense que l'île d'Auckland est un des endroits les plus favorables à un petit établissement qu'on puisse trouver dans les îles de l'hémisphère méridional, au-delà du 35e degré de latitude. On y verrait bientôt réussir tous les animaux utiles, le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre, le cochon, le renard, le lapin, l'oie, le canard, et les autres volailles, animaux qui tous y multiplieraient aussi vite qu'en aucune partie du monde. Les grains, les fruits et les végétaux de toute sorte, excepté les fruits du tropique, y réussiraient sans beaucoup de travail. Nulle île du globe, aussi peu étendue, ne présente autant de havres excellens, sûrs et d'un facile accès; puis devant chacun d'eux s'étend une belle vallée, admirablement propre à la position d'un village. Toute l'île est bien arrosée, et formerait une délicieuse retraite pour quelques familles aimables qui souhaitent une chère petite île à elles appartenant.

Le climat est doux, tempéré, salubre; des gens respectables et de talent, qui avaient visité cette île au mois de juillet, époque à laquelle commence l'hiver sous cette latitude, m'ont dit que le temps y était alors très doux eu égard à la saison, puisque dans les vallées le thermomètre ne descendait pas au-dessous de 38 degrés, et que les arbres conservaient encore leur verdure comme en plein été. Je ne doute pas que le feuillage de la plupart des

arbres ne reste jusqu'à ce qu'il soit chassé au printemps suivant par une nouvelle pousse de bourgeons et de feuilles. Lorsque nous y mouillâmes, le thermomètre montait rarement au-dessus de 78 degrés, bien que pour l'île cette époque correspondît à notre mois de juillet. Le temps est généralement beau toute l'année, quoique des vents accompagnés de pluie y soufflent quelquefois avec une grande violence; mais ces ouragans durent rarement plus de vingt-quatre heures.

En 1823 le capitaine Robert Johnson, du schooner *le Henri* de New-York, recueillit autour de cette île et des îlots environnans treize mille peaux de veaux marins de la plus belle qualité qui parut jamais sur la place de New-York. Ses commettans lui firent entreprendre un second voyage pour la même destination, en 1824; mais de ce voyage il n'est jamais revenu. Dans le cours de l'année suivante, il fut pour la dernière fois aperçu à la hauteur du cap sud de la Nouvelle-Zélande. Il avait alors perdu trois hommes qui s'étaient noyés aux îles Chatham; mais lui-même et le reste de son équipage étaient en bonne santé, et *le Henri* avait déjà à bord dix-sept cents peaux de veaux marins. J'ai plus tard appris que *le Henri* avait quitté la Nouvelle-Zélande, se dirigeant au sud-est, à la recherche de nouvelles terres, entre les 60[e] et 65[e] degrés de latitude sud; et comme depuis ce temps

on n'a plus jamais entendu parler de lui, il est fort probable qu'il aura découvert quelque nouvelle île près la soixantième parallèle, où *le Henri* aura fait naufrage. Je suis convaincu que si un navire croisait dans cette direction, il rencontrerait des îles où aborderaient les vieux marins, et trouverait peut-être le capitaine Johnson ou une partie de son équipage encore vivans. Pour l'honneur de l'humanité, j'espère que cette tentative sera faite.

Quoique les îles Auckland abondassent jadis en troupeaux de veaux marins des deux espèces, les Américains et les Anglais qui ont exploité ces parages les ont détruits jusqu'au dernier; en tout cas, nous n'en trouvâmes pas un seul le 4 janvier 1830. Nous mîmes donc à la voile le 5, nous dirigeant vers un autre groupe d'îles ou plutôt de rochers, qu'on nomme *les Piéges* [1], à cent quatre-vingts milles nord du groupe d'Auckland, et à soixante sud de la Nouvelle-Zélande.

Le groupe de rochers escarpés est situé entre 48 degrés 4 minutes de latitude sud, et 166 degrés 18 minutes de longitude est, s'étendant de cinq milles dans la direction de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Il fut découvert par Vancouver, qui leur donna un nom fort expressif, puisqu'ils peuvent entraîner les marins ignorans dans de fâcheuses difficultés. Nous y cherchâmes en vain les veaux

[1] The Snares.

qui autrefois y abondaient ; la race en a été complétement exterminée par les armateurs de la terre de Van-Diémen, de Sidney, etc. Nous fîmes donc route vers le cap sud de la Nouvelle-Zélande.

Nous y arrivâmes dans la matinée du 7, ou plutôt nous touchâmes à l'île de Stewart, qui est séparée de l'île principale par un passage large d'environ vingt milles, appelé *détroit de Foyeaux*. Ce détroit n'est nullement dangereux du côté du sud, mais de celui du nord il présente beaucoup d'îlots et de récifs entre lesquels se trouvent des havres profonds et spacieux qui avancent à quelque distance dans les terres.

L'île de Stewart, qui forme l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande, est d'une grandeur considérable; et le cap Sud, point le plus avancé vers le sud, se trouve compris entre 49 degrés 18 minutes de latitude sud, et 167 degrés 14 minutes de longitude est. Au sud et à l'ouest, elle est élevée de plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer; mais au nord et à l'est, elle offre de profondes vallées et des plaines fertiles. Toute la surface de l'île, excepté les sommets des plus hautes collines, est couverte d'un riche terroir jaune où poussent de magnifiques bois de construction.

Au sud-est de l'île est un havre beau et spacieux, dont l'entrée est étroite, mais d'accès facile. Au-delà de cette entrée, il se divise en deux bras, au

nord et au sud, dans chacun desquels le mouillage est sûr. L'un s'appelle *Port-Sud,* et à l'époque de notre visite, nous y trouvâmes des gens de Lidney occupés à construire un navire.

Il est dangereux pour un bâtiment d'approcher de l'île la nuit du côté de l'est; car dans cette direction, et sur une distance de trois ou quatre milles se trouvent de nombreux récifs contre lesquels la mer se brise avec une grande violence. La côte, à l'est et au sud, ne présente aucune espèce de danger jusqu'à un demi-mille de la terre; mais au nord-est de l'île est un récif qui s'étend à l'est sur une longueur de trois milles. Les Piéges sont à dix-neuf lieues du cap Sud.

Le 8, nous quittâmes l'île de Stewart, et nous allâmes mouiller dans ce qu'on appelle *le havre de Molyneux,* au sud-est de la Nouvelle-Zélande proprement dite; mais au lieu du havre profond et spacieux dont parle le marin qui l'a découverte, nous ne trouvâmes qu'une petite crique dans les sables, large de trois milles, sur un mille de profondeur.

Nous reçûmes bientôt la visite d'une cinquantaine de naturels qui vinrent à bord sans la moindre hésitation, et se mirent sans crainte en rapport avec nos gens. Nous leur fîmes quelques petits cadeaux qui parurent leur causer beaucoup de plaisir. En retour ils nous engagèrent avec instance à visiter

leur petit village, situé au fond d'une vallée près le haut de la baie. Mais avant d'inviter le lecteur à m'accompagner à terre, il convient de lui parler un peu d'une contrée fort intéressante, la Nouvelle-Zélande : le chapitre suivant commencera donc par quelques données recueillies aux sources les plus authentiques, et confirmées par mes observations personnelles.

§ 3.

Nouvelle-Zélande. Relations avec les naturels. Leurs habitations, vêtemens, outils et armes. Ils mangent de la chair humaine. Aspect du pays. Péninsule de Banks. Cap, havre et détroit de Cook. Visite des naturels. Les femmes, objets de commerce. Cap Est. Baie Mercure. Grande utilité des missionnaires. Baie d'Islands. Visiteurs royaux. Visite à l'établissement de la mission. Route au nord. Les Nouvelles-Hébrides. Ile Espérance. Route à l'ouest. Prévision de nouvelles découvertes.

La Nouvelle-Zélande se divise en deux vastes îles, situées au nord-est et au sud-ouest l'une de l'autre dans l'océan Pacifique, et séparées par un passage appelé *détroit de Cook*. La plus septentrionale de ces îles est nommée par les naturels *Eaheino-Mawe,* et la plus méridionale *Tavai-Poenammou*. La première a quatre cent trente six milles de long : sa moyenne largeur est d'environ soixante milles; elle présente donc une surface de plus de vingt-six mille milles carrés. La seconde a trois cent soixante milles de long, sur environ une centaine de large, ce qui lui

donne pour surface trente-six mille milles carrés.

Toutes les terres portant le nom de Nouvelle-Zélande sont comprises entre 34 degrés et 48 degrés de latitude sud, et entre 166 degrés et 179 degrés de longitude est de Greenwich. Ces terres, ou plutôt la côte occidentale, furent découvertes en 1642, par Tasman. La découverte en fut continuée par M. de Surville, navigateur français, d'abord, puis par le célèbre Cook, et achevée par l'entreprenant Vancouver, qui était son élève. Ne pouvant parvenir jusqu'à un des bras de la baie Dusky, Cook lui donna le nom de : *On ne sait quoi* [1]. Son élève le put, et changea le premier nom en celui de : *On sait quoi* [2]. Le point qu'on appelle *cap Ouest* est à environ trois cent cinquante lieues sud-est du port Jackson, à Botany-Bay.

Cette contrée augmente rapidement d'importance à mesure qu'elle devient plus connue. Elle est bien arrosée, fertile, et produit avec une vigueur extraordinaire les différentes espèces de végétation propres à la variété de son climat, sur une étendue de quatorze degrés de latitude. Mais elle est encore plus intéressante sous le rapport de son immense population d'aborigènes, peuples tout particuliers qui sont séparés en tribus ou nations, dont chacune reconnaît un chef ou roi indépen-

[1] Nobody-knows-what.
[2] Somebody-knows-what.

dant. L'île septentrionale est divisée en huit principaux districts, qui sont ensuite subdivisés en moindres sections, que gouvernent des chefs d'un rang inférieur. Il paraît cependant que l'arekee ou roi d'un district ne jouit pas d'un pouvòir absolu, puisque les chefs inférieurs se font souvent la guerre les uns aux autres sans le consulter.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande ont évidemment la même origine que les Taïtiens, les habitans des îles des Amis et les autres Polynésiens. Leur langage est absolument semblable à celui des Taïtiens. Ils ont en général le teint très basané, quoique j'aie vu plusieurs d'entre eux l'avoir plus clair, et même tout-à-fait blanc. A peu d'exceptions près, leurs physionomies sont agréables et intelligentes, sans rien qui indique cette férocité dont semblent empreintes certaines de leurs actions. Les hommes sont grands, musculeux et bien faits.

Le village en haut du havre de Molyneux, appelé *Tavaimou* par les naturels, contient une trentaine de misérables huttes. Les moins misérables, qui ressemblent aux granges de nos pays, ont dix pieds de haut, trente de long, et douze ou quinze de large. L'intérieur est solidement construit, et garni de branches d'osier ou de sarmens de vigne entrelacés. Les côtés sont généralement peints en rouge, et les toits en noir, et ils emploient à cet usage les mêmes couleurs que celles

dont ils se peignent le visage. A une des extrémités est un petit trou, large tout juste pour laisser entrer une personne en se baissant, qui sert de porte, tandis qu'un autre trou beaucoup plus petit sert à la fois de cheminée et de fenêtre.

Peu d'habitations cependant offrent ce luxe de construction. La plupart sont de moitié moins grandes, et ont rarement plus de quatre ou cinq pieds de haut. Elles sont faites de jeunes arbres, et recouvertes de grosses herbes longues. Le mobilier d'un ménage consiste en quelques petits paniers ou sacs, dans lesquels ils serrent leurs instrumens de pêche, et autres objets pareils. Ils s'accroupissent au milieu de ces huttes, autour du feu, et souvent dorment toute la nuit dans cette posture, sans autres vêtemens que ceux qu'ils portent le jour.

Les deux sexes sont habillés de la même manière, et d'une étoffe de chanvre soyeux, production naturelle du pays. Cet habillement commun est une robe longue de cinq pieds, large de quatre; l'étoffe, leur unique objet de fabrication, ils la fabriquent en nouant et en arrêtant la chaîne sur la terre même pour ensuite remplir les vides à la main. Leurs nattes de guerre sont faites de la même façon, et quelquefois richement ornées. J'en ai rapporté plusieurs, dont j'ai fait présent aux musées de New-York et d'Albany, où elles ont été fort

admirées, ainsi qu'une hache de jaspe, et quantité d'arcs, de flèches, d'épieux, de massues et de pagaies.

Là, comme dans tous les villages, comme dans toutes les villes, la société se divise en deux classes distinctes, correspondant à nos patriciens et plébéiens : la première s'appelle *rungateedas*, la seconde *koukies*. Outre ces robes en nattes qui sont attachées autour du corps par une riche ceinture, les rungateedas portent des ornemens de coquillages, de plumes et de graines. Mais les humbles koukies ne sont en général recouverts que d'une jaquette de joncs, grossièrement tressée, jetée sur leurs épaules, attachée par une corde et tombant jusqu'aux genoux. Quand ils s'asseyent avec ce costume, on les distinguerait à peine des pierres grisâtres si leur tête noire ne sortait pas du vêtement qui leur couvre le corps.

Les Nouveaux-Zélandais ont quelques excellentes inventions domestiques, et montrent une adresse extraordinaire à certains ouvrages. Ne possédant aucun vase de métal pour la cuisson de leur nourriture, ils font cuire leurs racines de fougère et leurs pommes de terre au moyen de deux pierres creuses dans lesquelles ils mettent d'abord les racines, entourées de feuilles mouillées de quelque plante aromatique, puis, fermant les deux pierres l'une sur l'autre, ils les font chauffer pendant un

espace de temps marqué, au bout duquel le contenu se trouve cuit et mangeable. Ils font des vases de bois et les sculptent avec beaucoup de goût, cultivent leurs champs avec une grande netteté, bien que se servant d'une simple bêche de bois; construisent de larges et bons canots, et fabriquent avec un succès merveilleux leurs instrumens de pêche et autres, eu égard à leur manque de matière et d'outils. Leur principal outil tranchant, qui a la forme d'une doloire, est fait de serpentine ou de jaspe. Leurs ciseaux et leurs gouges sont faits ordinairement de la même pierre. Ils excellent surtout à sculpter : aussi recouvrent-ils de sculptures les moindres objets, tout autant que les proues de leurs canots, qui d'ordinaire représentent des figures. Leur cordage pour les lignes et les filets vaut le meilleur de nos pays, et leurs filets sont admirablement bien faits. Un morceau de caillou, un coquillage leur sert de couteau. Une dent de requin fixée dans un morceau de bois leur tient lieu de vrille. Ils fixent aussi dans une pièce de bois, soigneusement travaillée, une rangée des mêmes dents, les unes à côté des autres, et le tranchant de chacune mis d'un même sens : telle est la scie dont ils se servent dans la charpenterie, et aussi pour couper les corps de leurs ennemis sur le champ de bataille.

Ils font la guerre avec une incroyable férocité.

Ils portent pour armes des épieux courts qu'ils lancent de loin comme traits; d'autres plus longs qu'ils manient comme des lances, et un coutelas de pierre, large, épais, bien aiguisé, appelé *patou-patou*, avec lequel ils combattent de près, et dont un seul coup fend quelquefois le crâne. J'ai rapporté des échantillons de toutes ces armures, qu'on peut voir aux musées ci-dessus désignés. *Ils mangent les corps de leurs ennemis*[1], mais non par appétit ou par goût pour la chair humaine : cet appétit physique, ce goût n'a jamais encore été éprouvé par aucun cannibale. Cet horrible usage a simplement pour but d'apaiser un appétit moral, beaucoup plus vorace que celui de la faim, et de témoigner la violence de leur haine, une insatiable vengeance, une rage qui veut poursuivre sa victime au-delà des limites de la tombe; car c'est un article de leurs croyances religieuses que l'âme d'un homme ainsi dévoré est vouée aux flammes éternelles.

Je parle ainsi d'après mes observations particulières et par expérience, car je me suis trouvé en grandes relations avec deux cannibales, comme on verra dans la suite. J'ai vu les Nouveaux-Zélandais célébrer leurs victoires sur le champ de bataille; j'ai assisté à leur dégoûtant festin, et pendant sa durée souvent leurs cœurs se soulevaient, quelque-

[1] They devour the bodies of their enemies.

fois même ils vomissaient de dégoût le mets horrible qu'ils avaient mangé. J'ai plusieurs fois été témoin de pareilles scènes, et toujours j'en ai tiré même conclusion; autrement je n'eusse pas osé contredire ainsi l'opinion généralement reçue.

Mais les bornes prescrites à ce volume m'empêchent d'étendre davantage ces remarques; je dois donc renvoyer le lecteur à d'autres relations de voyages pour de plus amples détails sur ce peuple curieux et intéressant. Qu'il consulte donc les *Voyages de Cook*, la *Collection historique* de Dalrymple, la *Relation* de Nicholas, le docteur Forster, Marion, Porkinas, Collins, Savage et autres [1].

L'aspect général de la contrée, dit Malte-Brun [2], aussi loin qu'elle a été jusqu'à présent explorée, est onduleux, les collines s'élevant à des hauteurs différentes, depuis l'éminence qu'on ne remarque pas jusqu'au mont Sourcilleux. Une longue chaîne de collines court du cap Nord vers le sud, à travers

[1] Le capitaine Morrell eût dû citer le beau travail de M. Dumont-d'Urville, commandant de l'expédition française de *l'Astrolabe*, accomplie en 1829, c'est-à-dire un an avant le voyage de *l'Antarctique;* mais peut-être qu'il ne possédait pas encore la relation du navigateur français lorsqu'il a livré la sienne au public, en 1832.

[2] Sans doute Malte-Brun est une autorité respectable; mais elle est déjà ancienne, et la science géographique a fait bien des progrès depuis les travaux de ce savant consciencieux. C'était le cas pour M. Morrell de puiser à des sources plus récentes, et il y en a de nombreuses pour la Nouvelle-Zélande.

7

toute la contrée, se changeant peu à peu en montagnes, dont la plus haute, suivant le docteur Forster[1], est le mont Egmont, situé à 39 degrés 16 minutes de latitude sud, et qui a, dit-on, l'élévation et presque la forme du pic de Ténériffe. Il est en grande partie couvert de neiges perpétuelles, et atteint une hauteur de quatorze mille cent soixante pieds selon certains calculs, de dix mille seulement selon d'autres. Les îles des Piéges, le groupe de Lord Auckland, et l'île Macquarie, au sud de la Nouvelle-Zélande, montrent sous eux la continuation de la chaîne de montagnes qui parcourt cette contrée.

En quittant la baie de Molyneux nous fîmes voile au nord, et le 10 janvier 1830 nous touchâmes à la péninsule de Banks, où nous trouvâmes un abri passable dans la partie nord et vers le sud-est de la baie de Gore. L'extrémité occidentale de cette péninsule est à 43 degrés 52 minutes de latitude sud, et 173 degrés 14 minutes de longitude est.

Les navires se dirigeant au nord le long de cette côte, après avoir doublé la péninsule, et voulant communiquer avec les naturels, trouveront un bon mouillage en naviguant au nord-ouest, du côté septentrional de la péninsule, jusqu'à ce qu'ils gagnent le cap de Cook, situé à 43 degrés 41 mi-

[1] Compagnon de voyage du capitaine Cook dans sa deuxième expédition.

nutes de latitude sud, et 172 degrés 51 minutes de longitude est. Ils peuvent alors naviguer un peu au sud, pendant dix-huit milles environ, vers le havre de Cook, où ils seront abrités de tous les vents.

Il y a peu de naturels qui habitent les environs de cette baie, encore vivent-ils d'une façon misérable, ne se nourrissant à peu près que de coquillages, car la racine de fougère leur manque, sans doute à cause des montagnes de rochers qui bordent la côte de la péninsule.

Nous continuâmes d'examiner la côte au nord et à l'est, apercevant toujours sur le rivage des naturels qui nous faisaient signe de venir à terre. Le 13 nous étions à l'extrémité méridionale du détroit de Cook, proche l'entrée orientale appelée cap Campbell. Ce fut dans un havre de ce détroit que Vancouver perdit l'équipage d'une chaloupe dont il paraît généralement avéré que les naturels mangèrent les corps. Mais certains renseignemens que m'a donnés un des chefs du côté septentrional du détroit m'ont porté à conclure que la chair avait été arrachée des corps, et les os portés comme ornemens par les principaux chefs. Quelques-uns des os convertis à cet usage pourraient encore être retrouvés parmi les tribus du voisinage. Il y a du côté méridional du détroit plusieurs bons havres, avec assez d'eau pour recevoir toute espèce de bâtimens. Pendant

que nous étions mouillés dans ce détroit, nous reçûmes la visite d'une cinquantaine de naturels, qui insistèrent pour que quelques-uns de nous allassent à terre. Leurs articles de commerce étaient du poisson, des instrumens de pêche, des curiosités et des femmes. Quant aux trois premiers, nous tombâmes aussitôt d'accord, mais relativement au dernier nous ne pûmes faire marché.

Nous poursuivîmes notre route au nord-est, explorant avec soin les côtes sud-est de cette île, jusqu'au 15, époque où nous arrivâmes à l'entrée de la baie du Faucon; mais nous ne pûmes en examiner l'intérieur, qui est profond et paraît renfermer plusieurs bons havres. Dans le bras sud-ouest de cette baie sont quelques petites îles, à un mille du cap Kidnapper, qui est le point méridional de la baie, avec quelques rochers à pic qui les entourent. En face du cap Toahowray, qui est le point septentrional, sont des îlots et des récifs qui s'étendent le long de la côte jusqu'au cap Table. A huit lieues au nord de ce cap est la baie de Taoneroa. En cet endroit un grand nombre de naturels se montrèrent sur le rivage, nous invitant par signes à débarquer; mais sachant qu'ils n'avaient rien à nous vendre, et ne rencontrant pas de veaux marins sur cette partie de la côte, nous continuâmes de marcher au nord-est.

Après avoir passé plusieurs petites îles peu éloi-

gnées de la côte, où se trouvaient quelques veaux marins, mais extrêmement sauvages à cause de l'acharnement que mettent les naturels à les poursuivre, nous arrivâmes au cap Est le 17 : c'est le point le plus occidental de la Nouvelle-Zélande. Après avoir doublé ce cap en se dirigeant au nord, la côte tourne tout à coup à l'ouest et au sud-ouest, formant ce qu'on appelle la baie d'Abondance, au bout de laquelle sont plusieurs petites îles avec de bons mouillages, où l'on peut rencontrer des naturels, et se procurer à vil prix des vivres, tels que cochons et pommes de terre, en payant par échange.

Au nord de cette baie est celle de Mercure, fermée par de nombreux petits îlots derrière lesquels sont plusieurs havres spacieux, et où résident grand nombre de naturels. Mais il faut se garder dans cette baie, aussi bien que dans celle d'Abondance, lorsqu'ils viennent à bord par troupes nombreuses, car ils sont souvent traîtres aux étrangers; et s'ils n'essaient pas de s'emparer du vaisseau, ils prendront tout ce qui leur tombera sous la main. Au nord est la rivière la Tamise, à l'embouchure de laquelle se trouvent de bons havres, et sur la côte des naturels nombreux, mais souvent hostiles. C'est néanmoins un lieu où les navires peuvent aisément s'approvisionner de cochons, de chèvres et de végétaux. L'île est là fort étroite, et nulle part dans

le nord elle n'a plus de trente milles de large.

Peu avant notre arrivée, les naturels s'étaient soulevés contre les missionnaires qui étaient venus depuis quelque temps s'établir parmi eux, et à peine si ces hommes qui travaillent avec un si beau désintéressement à la cause de l'humanité purent échapper au danger de perdre la vie. Ils y réussirent cependant, en gagnant la baie des Iles, où ils trouvèrent protection. Tels sont les obstacles et les périls que bravent volontairement ces pieux travailleurs, tandis qu'ils s'efforcent de civiliser les sauvages insulaires de l'océan Pacifique! Et néanmoins leurs services sont contestés, leurs motifs sont calomniés par des gens qui ne peuvent comprendre qu'on fasse le bien sans intérêt. Mais la Nouvelle-Zélande même est une preuve éclatante de l'utilité des travaux de la mission. En de nombreux endroits de cette île, il était jadis dangereux pour un navire d'approcher de la côte sans être bien armé, sans que les officiers et l'équipage fussent continuellement sur leurs gardes. Mais grâce aux missionnaires et à la protection du ciel qui a béni leurs généreux efforts, les bâtimens peuvent mouiller en sûreté dans la plupart des havres où l'on avait autrefois tout à redouter, et obtenir des vivres à un prix très raisonnable, avec des preuves de bienveillance et d'hospitalité.

De là nous marchâmes vers la baie des Iles, où

est situé l'établissement anglais, avec un vent de sud-est; et le 20 nous passâmes le cap Brett, point le plus oriental de la baie. Lorsqu'on entre dans cette baie avec le vent du sud, mieux vaut naviguer du côté méridional jusqu'à la pointe Kippy-Kippy; on tourne alors cette pointe et l'on marche pendant quelque temps au sud-est : bientôt le bâtiment peut mouiller en face du village, à un tiers de mille de la côte. Cette baie s'étend au nord-est, et, comme ce nom l'indique, a plusieurs îles dans le voisinage.

Dans la matinée du 21 janvier nous trouvâmes quatre baleiniers anglais qui avaient relâché là pour renouveler leurs vivres. On peut en effet s'en procurer en abondance et à bas prix. Les cochons se vendent un demi-dollar les cent livres, et les pommes de terre pèsent six cents livres le boisseau : ce sont les meilleures à garder que j'aie jamais vues.

Ces parages étaient jadis habités par de sauvages et féroces cannibales; mais grâce aux travaux philanthropiques des missionnaires, ils sont devenus, là et dans le voisinage, civilisés, bons, hospitaliers, avides de faire le bien. La paresse a fait place à l'industrie, la saleté à la propreté de corps, la férocité à la douceur, l'ignorance au savoir, l'idolâtrie à la religion pure et sans tache de l'Évangile. Courage, messagers de la miséricorde divine! pour-

suivez votre bonne œuvre, jusqu'à ce que toutes les îles de l'Océan soient heureuses ; jusqu'à ce que la connaissance de Jéhovah couvre la terre comme les eaux couvrent l'espace immense appelé Océan. Puissent bientôt ces travaux d'amour s'étendre à l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande, où les naturels sont encore plongés dans l'obscurité intellectuelle et dans les ténèbres de la mort morale! Le ciel continuera à bénir vos efforts, et à récompenser ceux qui aident au succès d'une si bonne, si grande cause. L'espèce humaine vous bénira; mais surtout, ils ne manqueront pas de vous bénir, ceux qui parcourent les mers sur des vaisseaux et font le commerce au moyen de l'Océan; ceux qui admirent les œuvres du Créateur et les merveilles de la création dans les abîmes de la mer; car tout missionnaire est l'ami du marin.

Dans le courant de la matinée, le tillac du schooner républicain *l'Antarctique* eut l'honneur d'être foulé par des pieds royaux. L'arekee et son auguste compagne, c'est-à-dire le roi et la reine du district septentrional d'Eaheino-Mawe, nous rendirent une bonne et amicale visite. Sa Majesté, vieux habitant de la pointe Kippy-Kippy, aussitôt qu'elle fut à bord, demanda en quoi elle pourrait me servir, et se plut en même temps à déclarer qu'elle et son peuple devaient aux blancs une immense somme de reconnaissance pour la civilisation, les mœurs,

les sciences et les biens spirituels qu'ils avaient reçus d'eux par le moyen des missionnaires anglais. Sa Majesté prit plaisir à faire en cette occasion un long discours rempli de beaux et nobles sentimens, où ne manquaient ni le bon sens ni la propriété des expressions; j'y répliquai de la manière brève qui convient à un marin, de sorte que la conférence se termina à la satisfaction mutuelle de tout le monde.

La baie des îles est un des havres les plus commodes que puisse désirer un marin. L'entrée est libre et d'accès aisé : il a seulement à mi-chemin du passage, lorsqu'on pénètre dans le havre, un peu vers le sud et à plus d'une encâblure du rivage, un récif assez semblable au pont d'un navire, et couvert de neuf pieds d'eau quand les eaux sont basses.

Ce fut dans cette baie que mouilla le malheureux navigateur français, Marion. Son équipage paraissait vivre avec les naturels sur un pied de bonne intelligence et de familiarité; mais quelque offense fut faite sans intention à ces sauvages irritables et capricieux : toujours affamés de vengeance, ils tombèrent à l'improviste sur les Européens, et massacrèrent brutalement Marion ainsi que seize hommes de son équipage qui l'accompagnaient à terre. D'autres, au nombre de onze, qui coupaient du bois dans une partie différente de la baie, furent attaqués en même temps, et un seul

d'entre eux put s'échapper pour aller porter au vaisseau cette désastreuse nouvelle. Lorsque les Français débarquèrent avec toutes leurs forces pour recueillir les dépouilles mortelles de leurs pauvres compatriotes et de leur brave commandant qui avaient succombé à la première attaque, les naturels vantèrent insolemment leur propre courage, et prétendirent que leur chef avait mangé le cœur de Marion [1].

Les Anglais ont éprouvé de pareils actes de perfidie; entre autres et pour la dernière fois, l'équipage du *Royd*, qui fut massacré, au nombre de soixante-dix, par un chef nommé George. Depuis, la nature et la disposition morale de ces peuples a subi un notable changement en mieux, grâce au zèle infatigable de bons et pieux missionnaires. Ils sont maintenant civilisés, raisonnables, industrieux, entretenant des rapports d'amitié avec les établissemens britanniques de la Nouvelle-Galles du sud et la terre de Van-Diémen. Ils sont aussi d'excellens marins, et j'en parle par expérience, puisque j'en ai eu plusieurs sur mon navire.

Le 22 j'accompagnai madame Morrell à l'établissement de la mission, qu'elle était fort curieuse de voir. Nous emmenâmes avec nous trois capitaines des vaisseaux anglais ci-dessus mentionnés, MM. King, M'Auly et Gray; à l'endroit du débar-

[1] Voir le tome III.

quement, nous trouvâmes le révérend M. Willam qui parut fort charmé de nous voir. Après un échange mutuel des politesses ordinaires, il nous conduisit à sa maison et nous présenta à son aimable famille, une charmante femme et des filles fort intéressantes, arrivant à cet âge de la vie où elles devaient commencer à plaire et à se plaire dans certaine classe de la société. Je contemplai ces femmes avec une émotion toute particulière, et ne pus me défendre d'admirer la dévotion et le désintéressement qui avaient pu les décider à quitter pays et famille pour s'enfermer le reste de leur vie dans un lieu solitaire, dans une tout autre partie du globe que celle où elles étaient nées, entourées par des sauvages féroces et exposées à mille privations : l'esprit de Dieu s'était déclaré en elles.

Dans cet établissement de la mission, situé à environ cinq milles du mouillage de *l'Antarctique*, du côté oriental de la baie, règne l'ordre le plus parfait et le plus admirable que j'aie jamais vu ; et tout vient d'une large et judicieuse division du temps. On se lève chaque matin au point du jour, heure à laquelle se rassemblent les naturels qui travaillent, et l'on commence la journée par la prière. Ensuite, après un court mais salubre déjeuner, ils vont aux champs, chaque missionnaire portant sa grosse robe et ses gros bas, muni d'une bêche,

d'une pioche ou de quelque autre instrument aratoire. Là, ils travaillent toute la matinée, avec autant d'activité et de persévérance qu'aucun de nos fermiers anglais, jusqu'à l'heure de midi, où ils se partagent un excellent dîner, précédé de prières et suivi de courtes actions de grâces. Puis ils retournent aux champs, et continuent de travailler jusqu'à quatre heures; les travaux de la journée sont alors finis et les deux heures qui suivent consacrées aux amusemens et à la récréation. A six heures on se réunit de nouveau pour prendre un léger souper, après quoi les naturels reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et d'arithmétique, ou écoutent une instruction religieuse. A neuf, on termine la journée par la prière, et une douce nuit de repos délasse le corps et l'esprit, donne les forces nécessaires au travail du lendemain.

Pendant que les missionnaires sont ainsi occupés avec les hommes, leurs épouses et leurs filles n'ont pas moins à faire avec les femmes, leur enseignant à lire, à écrire, et à manier l'aiguille. Ces pieuses familles consacrent donc tout leur temps à améliorer le bien-être présent et futur des naturels de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs beaux échantillons de leur écriture nous furent montrés, ainsi que différens morceaux de leur composition qui dénotaient beaucoup de génie et de talent. J'ai aussi entendu certains d'entre eux lire avec une extrême

netteté l'anglais et leur propre langue que les missionnaires ont réduite à un système grammatical, de manière qu'elle est devenue langue écrite et imprimée. Madame Morrell examina plusieurs travaux d'aiguille exécutés par les femmes de l'île, et déclara n'avoir jamais vu rien de mieux fait.

Un fort joli village entoure la mission. La plupart des maisons ressemblent pour la forme et les matériaux à celles des paysans de nos pays. Les meilleures cependant sont bâties en pierre, et agréablement peintes. Toutes sont blanchies, et ont par devant de belles promenades de gravier, avec des jardins soigneusement cultivés par derrière. Quelques naturels sont devenus d'ingénieux mécaniciens, ainsi que d'habiles cultivateurs. Ces plaines, qui peu d'années auparavant étaient le théâtre sanglant de sacrifices humains, ont été converties en utiles plantations et en lieux d'amusement. Là où s'accomplissaient jadis les horribles cérémonies de la superstition païenne, s'élèvent maintenant des autels consacrés au vrai et seul Dieu vivant.

Après avoir passé dans ce délicieux établissement quelques heures, que ma femme met au nombre des plus agréables de sa vie, nous prîmes cordialement congé de nos excellens amis, et retournâmes au rivage, accompagnés par plusieurs des naturels chrétiens qui ne nous quittèrent qu'à regret. Quand nous entrâmes dans nos chaloupes,

ils s'écrièrent tous comme d'une voix : Adieu, bons Américains ! messieurs et madame, Dieu vous bénisse ! Nos braves matelots semblaient inspirés par les cris d'enthousiasme des naturels, et leurs bras vigoureux faisaient voler notre petite barque comme une hirondelle sur les eaux de la baie, dont le sein paraissait aussi tranquille que le nôtre. Pas un insulaire ne quitta le rivage avant qu'ils ne nous eussent vus en sûreté sur le tillac de *l'Antarctique*.

Nous atteignîmes le vaisseau un peu avant la nuit. Mon excellent officier, M. Hunt, avait été, comme d'habitude, prompt et vigilant à s'acquitter de ses devoirs, et tout était prêt pour que nous missions à la voile. De retour à bord je fus salué par mes royaux visiteurs du matin, le vieux Kippy-Kippy et sa reine. Cette dernière fit à ma femme cadeau de cinq belles nattes travaillées par les naturels, en chanvre de soie [1], qui est une production naturelle du pays, et qui pourrait, si cette plante était un jour introduite dans les États-Unis, fournir à toute la nation une quantité suffisante de matériaux supérieurs à ceux qu'on a manufacturés jusqu'à présent.

Ce chef est d'une taille ordinaire, vigoureux, robuste et actif, avec une physionomie qui dénote l'intelligence, la finesse et l'énergie d'esprit. Il a coutume d'affecter, comme prince, un air plus

[1] C'est le phornium souvent décrit par les navigateurs.

hautain peut-être que celui qu'il se croit en droit de prendre; mais quoique la douceur et la bonté prédominent dans son cœur, il mérite et obtient de son peuple un respect sans bornes. Sa femme est plus petite, et d'une constitution plus délicate, avec une physionomie indiquant affabilité, tendresse et mansuétude; je doute qu'elle éprouvât jamais un sentiment désagréable ou pervers.

Pour quelque motif que je ne saurais définir, tous deux s'attachèrent beaucoup à moi, et témoignèrent un extrême désir de m'accompagner en Amérique, désirant voir le pays, s'initier à quelques-unes de nos connaissances utiles, et revenir alors les communiquer à leur peuple. C'était assurément une louable ambition, non indigne de Pierre-le-Grand, empereur de toutes les Russies. Je fus cependant obligé de l'arrêter tout d'abord, en leur disant qu'il se passerait bien du temps avant que mon devoir me permît de faire voile pour l'Amérique, puisqu'il me fallait visiter beaucoup d'autres îles et d'autres pays, et charger mon bâtiment de leurs productions. Ce refus qu'ils n'attendaient pas les jeta dans un abattement de quelques minutes, après quoi ils me prièrent de relâcher à leur île lors de mon retour; ils devaient se tenir prêts à s'embarquer avec moi, et rempliraient *l'Antarctique* de chanvre, pour récompense de ma peine... Enfin, nous nous quittâmes avec de mutuels regrets.

Après avoir terminé notre provision de bois et d'eau, et pris à bord une bonne quantité de cochons et de pommes de terre, nous levâmes l'ancre le 25, et nous partîmes. Les capitaines King, M'Auly et Gray, ainsi que sa majesté Kippy-Kippy, m'accompagnèrent à plusieurs milles dans la baie. Au bout d'une heure ils me quittèrent, et leur petite barque fut bientôt hors de vue. Je m'étais lié étroitement avec les trois capitaines anglais, et j'eusse souhaité pouvoir jouir plus long-temps de leur compagnie. Ils ne portaient ni décorations ni titres; mais ils étaient nobles de la création du ciel. Simples marins, comme moi, c'étaient de vrais gentilshommes dans le meilleur sens du mot. Il n'est pas probable, il se peut à peine que jamais nous nous revoyions; mais si ce simple récit tombe entre les mains de l'un d'eux, il reconnaîtra que mon cœur sait conserver certaines impressions.

Toujours trompé dans l'espérance de me procurer une cargaison de fourrures, je me résolus alors à changer le but primitif de mon voyage, et à faire voile vers Manille, afin d'y noliser pour l'Europe ou l'Amérique. Le soir même nous étions sortis de la baie, et nous marchions au nord, voulant tenir la mer entre les îles Feejee et les Nouvelles-Hébrides, à l'est de l'archipel de Charlotte, passer l'équateur au cent soixante-cinquième degré de longitude, puis nous diriger vers les îles Phi-

lippines. Nous allâmes plusieurs jours dans cette direction avec des vents variables.

Le 2 février nous passâmes en vue de l'île d'Erronan, située entre 19 degrés 28 minutes de latitude sud, et 170 degrés 24 minutes de longitude est. Cette île est une des Nouvelles-Hébrides, dont le groupe ne nous est pas assez connu pour que nous en donnions une description particulière. La plupart des lecteurs savent que ce groupe fut découvert en 1606 par Quiros, qui le regarda comme faisant partie d'un grand continent méridional, auquel il donna le nom *d'Australie du Saint-Esprit.* Les îles furent ensuite visitées en 1768 par Bougainville, qui découvrit simplement que ce n'était pas un continent, et qui les appela élégamment les *Grandes-Cyclades.* Après un autre intervalle de sept ans, le célèbre capitaine Cook acheva la découverte, et les nomma *Nouvelles-Hébrides*, d'après un groupe situé sur la côte occidentale d'Écosse [1].

Le 4, marchant toujours au nord, nous vîmes plusieurs indications de terre. Nous étions alors à quatre-vingts milles d'un groupe d'îles qui a été découvert depuis par le capitaine Hiram Covel, de Newport; il rapporte que, le 7 mai 1831, entre 4 degrés 30 minutes nord et 168 degrés 40 minutes de longitude est, il a découvert un groupe de quatorze îles non encore mentionnées sur les

[1] Voir le tome VIII.

cartes. Toutes étaient habitées, et les naturels parlaient l'espagnol. Il leur donna le nom de *groupe Covel* [1].

Le 19 nous passâmes près de l'île Espérance [2], qui est comprise entre 5 degrés 17 minutes de latitude nord et 164 degrés 47 minutes de longitude est. Elle est modérément élevée vers le centre, et descend vers le rivage en formant de belles plaines et de fertiles vallées qui sont, à la lettre, couvertes de cocotiers et de bananiers. Nous changeâmes alors notre route, et nous gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest et au nord-ouest, voyant chaque

[1] Il n'y a aucun doute, assure M. Dumont-d'Urville, dans ses observations sur les découvertes de M. Morrell (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, mai 1833), que le groupe Covel ne soit identique avec les îles Boston signalées en 1824 par le capitaine Joy à M. Duperrey.

[2] L'île Hope ou Espérance n'est autre, comme le déclare M. d'Urville, que l'île Strong vue par le capitaine américain Crozier, en 1804, qui la nomma *île Strong*, et reconnue par M. Duperrey en 1824. Ce dernier lui a restitué le nom des naturels *Ualan*, et a fixé sa position par 5 degrés 12 minutes de latitude nord, et 160 degrés 41 minutes de longitude est. Le capitaine Lutke, qui l'a visitée à la fin de 1827, lui donne une position peu différente de celle-ci. M. Morrell a placé son île Hope plus à l'est, mais, ainsi que le fait observer M. d'Urville, comme *la Coquille* avait couru 3 degrés sur le parallèle et dans l'est de l'île Ualan avant d'y attérir, il est impossible d'admettre qu'une autre île haute se trouve à cette distance de Ualan, dont les naturels n'eussent pas manqué d'en signaler l'existence. Il faut supposer qu'il y a eu erreur dans la détermination que le capitaine a faite de sa longitude.

L'île Ualan ou Oualan se trouve isolée, à une égale distance à peu près du groupe des Carolines et des archipels Mulgrave et Gilbert.

jour des morceaux de bois et des oiseaux de terre, indications certaines que nous approchions de quelque île, et puissant motif pour moi d'espérer faire de nouvelles découvertes.

§ 4.

Nouvelles découvertes. Groupe de Westervelt. Rêve sinistre. Périlleuse situation. Nous en sortons par une habile manœuvre. Découverte du groupe de Bergh. Ile de Livingston. Arrivée à Manille. Iles Philippines. Luçon. Ville et baie de Manille. Avis aux dames.

Nous naviguions alors dans cette partie de l'océan Pacifique qui a été la moins parcourue, soit par des navires marchands, soit par des bâtimens allant à la découverte. Des quelques îles qui avaient jusqu'alors été vues dans ces mers, à peine savait-on quelque chose, sinon qu'elles avaient été marquées sur les cartes les plus récentes, comme les îles Carolines, avec cet avertissement que leur situation n'était pas bien déterminée. Depuis long-temps j'avais dans l'idée que ce côté de l'équateur présentait, entre le 140e et le 160e degré de longitude est, un vaste champ à de nouvelles découvertes près du tropique; et ce fut une ferme conviction dans ce fait qui me détermina à m'avancer si loin au nord avant de me diriger vers les îles Philippines. La justesse de mon calcul allait être complétement démontrée.

En effet, le 23 février 1830, un cri poussé du

haut du grand mât, le cri réjouissant de « terre! terre! terre à stribord! » amena sur le tillac tous les gens de l'équipage. Nous changeâmes la direction de notre course pour nous diriger alors vers cette terre inconnue, et bientôt nous aperçûmes trois petites îles basses à peu près d'égale grandeur, réunies par un banc de corail, non encore marquées sur les cartes ni mentionnées sur le journal d'aucun navigateur. Elles sont fort basses, puisque leurs parties les plus élevées ne dépassent pas de vingt-cinq pieds le niveau de la mer, mais bien boisées et presque entièrement couvertes de cocotiers et d'arbres à pain. En les examinant de près, je reconnus qu'aucune des trois n'avait plus de cinq milles de circonférence, et qu'on pouvait pêcher la biche-de-mer ainsi que l'huître à perles en dehors comme en dedans du récif qui les réunit. Comme c'était évidemment une nouvelle découverte, nous résolûmes de les appeler le groupe de *Westervelt*, en l'honneur de Jacob Westervelt, excellent charpentier de vaisseau, et digne citoyen de New-Port. Elles sont situées entre 7 degrés 5 minutes de latitude nord, et 153 degrés 10 minutes de longitude est [1].

[1] Ce groupe Westervelt est, suivant M. d'Urville, certainement le même que l'île d'Urville, vue, le 23 juin 1824, par le capitaine Duperrey, qui fixa sa position par 7 degrés 5 minutes de latitude nord, et 150 degrés 17 minutes de longitude est du méridien de

En traversant ces mers j'avais jugé nécessaire de multiplier mes vigies, de sorte que pendant toute la route de la Nouvelle-Zélande aux îles Philippines, il y eut régulièrement un matelot nuit et jour en observation dans les huniers du grand mât; de plus un second matelot à l'extrémité du mât de foc, un troisième sur le beaupré, et d'autres sur le bossoir, tous examinant avec soin s'ils n'apercevraient ni basses terres ni récifs. Par ces précautions extraordinaires, je voulais éviter les écueils que pouvaient recéler des régions à peine connues, et ne pas omettre d'apercevoir des îles qui n'avaient pas encore été découvertes.

Après avoir soigneusement examiné le groupe Westervelt nous continuâmes de naviguer à l'ouest, un peu vers le nord; mais bientôt le temps devint si sombre qu'on jugea imprudent de courir toutes voiles déployées; nous en amenâmes donc une partie. Le temps s'éclaircit quelques heures après, et nous pûmes les déployer de nouveau. Nous fîmes alors dix milles à l'heure, naviguant toujours à l'ouest, chaque vigie occupant son poste, et l'of-

Paris. Seulement, à bord de *la Coquille,* que montait M. Duperrey, cette île ne fut vue que du haut des mâts et confusément, tandis que M. Morrell l'a visitée de près et a reconnu qu'elle formait un groupe de trois îlots entourés d'un récif commun. Le voyage de M. Duperrey n'étant pas encore publié, M. Morrell ignorait naturellement la découverte du navigateur français, et pouvait regarder la sienne comme lui appartenant en toute propriété.

ficier de quart sur le tillac les hêlant à des intervalles très rapprochés.

Je n'avais pas fermé l'œil des deux nuits précédentes : aussi étais-je presque épuisé de fatigue et de veille. A minuit donc, après avoir renouvelé mes injonctions de prudence aux gens de quart, je descendis prendre un moment de repos; mais pressentant qu'il serait de courte durée, je jetai simplement une natte sur le plancher de la cabine, je m'y étendis, et bientôt je m'endormis d'un sommeil troublé qui n'était rien moins que réparateur. Mes sensations physiques furent, il est vrai, trempées dans l'oubli, mais mon esprit demeura activement occupé de mes devoirs de capitaine. Des peintures confuses et indéfinissables de périls et de difficultés traversèrent mon imagination, et en quelques minutes je passai des semaines et des mois d'inutiles travaux, d'étranges incidens et de désastres inouïs.

Enfin les fragmens rompus d'un tableau tragique parurent se réunir, et les visions de mon imagination prirent un arrangement moins désordonné. Je faisais route vers une côte inconnue, éclairé par la lune, poussé par un bon vent, et toutes voiles déployées. Chaque objet autour de moi avait l'air sombre et mélancolique; la lune elle-même paraissait du haut des cieux me regarder avec pitié, et le rivage, tandis qu'il fuyait devant moi, semblait

être peuplé de spectres. Je me figurai être au gouvernail, et tout seul. Le tillac ruisselait de sang, et l'idée me vint alors à l'esprit que tout mon équipage avait été mis en pièces par des pirates. Ma position était douloureuse et horrible au suprême degré, et je brûlais du désir d'entendre la voix d'une créature humaine. L'instant d'après une espèce d'ombre ou spectre passa près de moi sans que le bruit de ses pas arrivât à mon oreille, et monta au bossoir. Après avoir considéré la mer quelques instans, il tourna tout à coup la tête, et je reconnus la figure de mon ami mort, le jeune et aimable Samuel Geery. Le bras et la main droite étendus dans la direction où nous marchions, il s'écria soudain à haute voix : « Écueils à l'avant, monsieur ! »

Je fus sur le tillac, et détournai vivement la barre du gouvernail avant que l'officier de quart eût le temps de répéter l'exclamation qui m'avait éveillé. Mon rêve était devenu une effrayante réalité, et la voix salutaire qui avait dissipé ma vision partait du grand mât.

M. Hunt arriva une minute après moi sur le tillac, d'où il s'élança bientôt vers le gaillard d'avant, et dans l'espace d'un moment tous nos gens furent à l'ouvrage, amenant la grande voile qui alors était presque entièrement déployée, et faisant le reste de la manœuvre nécessitée par la circonstance.

Je n'avais pas encore vu moi-même les écueils, mais je remarquai que tous nos matelots avaient regardé dans cette direction en arrivant sur le tillac, et que la terreur était peinte sur tous les visages. Je savais aussi que, dans le cas où je leur permettrais de se communiquer leurs craintes, il s'ensuivrait une scène de confusion qui compromettrait le sort de *l'Antarctique*, et nous ensevelirait tous, sans en excepter ma femme, dans un même tombeau. Je commandai donc le silence du ton de voix le plus impératif que je pus prendre, et mes poumons me font rarement faute dans les cas critiques. Je menaçai de mort sur-le-champ quiconque, de l'arrière au mât de misaine, prononcerait un mot qu'on pourrait entendre. Cette menace eut l'effet désiré, car aussitôt on n'entendit plus que siffler les vents et rugir les vagues contre les écueils à cent-cinquante brasses de nous.

Cependant le navire avançait dans la même direction, attendu qu'il nous avait été impossible d'amener les voiles avec autant de promptitude qu'il aurait fallu; mais à force de peine, et par une manœuvre habilement conduite, pendant laquelle les ordres étaient aussitôt exécutés que reçus, *l'Antarctique* fut sauvé d'un naufrage qui semblait inévitable; le matelot qui était en vigie sur le grand mât nous dit qu'au moment où je détournai la barre du gouvernail, le vaisseau fut bien plus près

des écueils que lorsqu'il les longea par suite de notre manœuvre.

A l'instant le plus critique ma femme vint sur le pont, et me demanda si je voulais mon chapeau. Heureusement pour elle, la pauvre enfant, elle ne savait pas qu'alors nous étions tous à deux doigts de notre perte. Son action était dictée par la tendresse officieuse d'une épouse aimante, mais inconcevablement déplacée au milieu d'une pareille crise. Ma réponse fut courte et peu douce. « Descendez sur-le-champ, ma chère, sinon il me faudra vous faire descendre de force. » Depuis ce moment je ne la revis pas, et, parmi trente-quatre hommes il n'y eut pas un seul mot prononcé à bord, excepté par moi-même et le premier officier, jusqu'à ce que *l'Antarctique* fût hors de péril, fuyant par un détour la rage bruyante de ses terribles ennemis, les brisans. Nous eûmes alors le temps de respirer.

Nous demeurâmes quelques heures à distance des brisans, après quoi nous cherchâmes à en approcher. Nous approchions en effet de leur extrémité orientale lorsque nous découvrîmes la terre à l'ouest, à environ dix-huit milles de la ligne extérieure des brisans. On apercevait aussi quelques petites îles basses dans l'intérieur des mêmes brisans, le long desquels nous continuâmes de naviguer, remarquant qu'ils s'étendaient dans une direction circulaire, jusqu'à ce que nous en eussions

fait le tour et commencé à prendre idée de leur forme, de leur nature et de leur espèce. Mais cette besogne avait employé notre fin de jour; nous nous éloignâmes donc à distance convenable, et jetâmes l'ancre pour la nuit.

Le matin suivant nous reprîmes l'examen de cette intéressante découverte; c'était en effet une découverte; un groupe de belles îles, entourées, protégées, enterrées, complétement enfermées et défendues par une muraille de corail, d'un tiers de mille à trois milles de large, sur cent cinquante milles de tour, l'eau qui la recouvrait variant de deux à huit pieds. En faisant le circuit de ce singulier parapet sous-marin, nous comptâmes plus de soixante-dix îles de différentes grandeurs, situées intérieurement à ce cercle, dont l'extérieur était réellement paradisien et délicieux. Il réalisait, autant que l'œil en pouvait juger, les rêves de tous les poëtes au sujet d'îles heureuses, de terre des fées, etc. Toutes ces îles en effet étaient revêtues de la plus riche verdure et couronnées d'immenses forêts de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers et de bananiers. Les montagnes semblaient boisées jusqu'aux sommets, et chaque partie, examinée du grand mât avec de bons télescopes, indiquait l'abondance et la fertilité. Partout on voyait fourmiller des habitans dont la curiosité était sans doute piquée bien vivement par l'apparition sou-

daine de notre navire le lendemain de l'événement nocturne qui manqua ne leur laisser à voir que les poutres brisées de *l'Antarctique* et les cadavres des marins qui le montaient. Les canots des naturels allaient sans cesse d'une île à une autre, et les plus vives alarmes, la plus grande confusion, semblaient régner parmi ces enfans basanés du récif. Dans l'intérieur du récif l'eau paraissait unie comme une glace, et réfléchissait chacun des objets environnans. Les naturels aussi se montraient par troupes considérables sur plusieurs petites îles les plus rapprochées de la ligne intérieure des brisans.

Mais je ne pouvais me contenter de simplement regarder à distance ces îles heureuses, dont me séparait, pour ainsi dire, une muraille jalouse, aussi impénétrable que si elle eût été de diamant. Nous commençâmes donc à chercher s'il n'y avait aucun passage, et en conséquence nous continuâmes à en faire le circuit. Nous ne tardâmes pas à découvrir quatre entrées, conduisant au milieu de ces eaux que nous avions aperçues aussi calmes, aussi tranquilles que celle d'un lac. Ces entrées avaient deux cents brasses de largeur, et depuis trois jusqu'à quinze de profondeur. L'une d'elles est au nord-ouest, une autre au sud-ouest, la troisième au sud, la quatrième à l'est. *L'Antarctique* pénétra hardiment par l'entrée du sud-ouest, et présenta respectueusement ses hommages aux naturels qui,

assemblés en groupes, regardaient avec étonnement sa gracieuse tournure et ses ailes blanches, tandis qu'il se glissait dans les passages tortueux qui séparent ces belles îles. C'était un spectacle que mes faibles moyens ne me permettent pas de décrire. et je regrette de ne pouvoir le faire. Il faut que le lecteur se contente des simples observations du marin.

Le long du récif intérieur est une rangée de petites îles basses, distantes les unes des autres de cinq à six milles, et couvertes de cocotiers. Il y en a environ quarante de ce genre qui ont d'un demi-mille à trois ou quatre milles de circonférence. Intérieurement à cette rangée circulaire de petites îles, en sont quatre autres d'une circonférence de trente milles, et d'une élévation moyenne. Entre ces dernières et celles dont il a été d'abord parlé, il s'en trouve vingt autres tout-à-fait petites, également couvertes de cocotiers. Mais d'une île à l'autre, presque à travers tout le groupe, court un banc de rocher, qui rend très difficile pour les vaisseaux de pénétrer jusqu'au centre du groupe.

Entre tous ces bancs de rochers, il y a de dix à vingt brasses d'eau, dont le fond est en partie couvert d'huîtres à perles, comme les rochers eux-mêmes le sont de biches-de-mer. A en juger par le superbe coup d'œil qu'offrent les grandes îles, je ne doute pas que leurs montagnes ne contiennent

du bois de sandal, d'autant que nous avons vu plusieurs pagaies des naturels faites de ce bois. La lave et la pierre-ponce que nous remarquâmes le long des rivages me portent à croire que ces îles furent autrefois les sommets de montagnes volcaniques; mais ce doit avoir été à une époque fort reculée, puisqu'elles sont maintenant couvertes des plus beaux arbres à fruit et des plus magnifiques bois de construction que j'aie jamais vus dans aucun groupe d'îles de l'océan Pacifique méridional; et partout où je débarquai je trouvai le sol d'une extrême richesse. Outre les fruits que je pus reconnaître avec ma lunette avant de pénétrer dans l'intérieur du récif, je découvris ensuite des limons, des bananes et une espèce de melon, assez semblable au melon d'eau, mais beaucoup plus succulent.

Pendant le court séjour que nous fîmes au milieu de ces îles lors de notre première visite, nos observations furent nécessairement imparfaites, et, sous quelques rapports, erronées; mais comme nous eûmes deux fois par la suite l'occasion de les vérifier et de nous mettre en relation avec les habitans, j'espère que le lecteur ne trouvera ici rien qui ne soit l'exacte vérité. Quand je viendrai à parler de l'extérieur, de l'habillement, du caractère, des manières, des habitudes et des usages de ces naturels, comme je me propose de le faire dans

un chapitre suivant, le lecteur sera tout étonné qu'on lui présente une race d'hommes particulière, différant sur tous les points des autres races que j'aie jamais vues, dont jamais j'aie entendu parler.

En cette occasion notre séjour fut de si courte durée, et les naturels se montrèrent si sauvages, quoique deux ou trois de leurs canots vinssent un jour faire le tour de notre navire, que je pus seulement obtenir une entrevue avec deux ou trois des plus hardis. Je les amenai à bord de *l'Antarctique,* où je leur montrai de telles merveilles et leur fis de tels cadeaux, que je les rendis presque stupides de plaisir et d'étonnement. Je suis convaincu que jamais ils n'avaient vu d'homme blanc ni de bâtiment beaucoup plus grand qu'un canot, avant le 23 février 1830, lorsque notre navire surgit à leurs yeux étonnés, comme quelque monstre à ailes blanches sortant du sein de l'Océan. En leur montrant un morceau de biche-de-mer, ils me donnèrent à entendre qu'ils pourraient en recueillir la quantité qu'ils voudraient, s'étonnant toutefois que je pusse en tirer usage. Leur réponse et leur étonnement furent les mêmes quand je les questionnai au sujet de l'huître à perles, dont je leur mis sous les yeux plusieurs échantillons.

Par suite de différens calculs j'établis la situation du centre de ce groupe à 7 degrés 5 minutes de latitude nord, et 152 degrés 15 minutes de lon-

gitude est. Comme il n'est marqué sur aucune carte ni mentionné sur aucun journal, je le nommai *groupe de Bergh*[1], en l'honneur de mon excellent ami Édouard Bergh, de New-York.

Le 26, à huit heures du soir, nous étions parvenus à sortir de ce petit labyrinthe de corail, et nous faisions route vers Manille. Nous continuâmes de gouverner au nord et à l'ouest, jusqu'au matin suivant, que le matelot de vigie sur le grand mât s'écria tout à coup : « Brisans! brisans à stribord! »

Comme je savais qu'il n'y avait ni récif ni terre marqués sur la carte dans le voisinage, je fis aussitôt diriger notre bâtiment vers la partie la plus occidentale du récif. Lorsque nous fûmes à un mille des brisans, nous aperçûmes dans la direction du nord-nord-ouest une terre, qui se trouva être une terre inhabitée, à environ quinze milles

[1] D'après M. d'Urville, le groupe de Bergh n'est autre chose que le groupe Hogoleu. L'île la plus élevée fut signalée en 1824 par le capitaine Dublon ; M. Duperrey, la même année, reconnut toute la bande septentrionale et occidentale, et communiqua avec les naturels, chez lesquels il laissa deux Anglais. M. d'Urville, en 1828, compléta la reconnaissance de ce groupe en traçant les parties de l'ouest et du sud. Presque à la même époque le capitaine Lutke prit connaissance de la partie sud-ouest. Ces trois expéditions ont placé la partie centrale de ces îles par 7 degrés 15 minutes de latitude nord, et 149 degrés 30 minutes de longitude est de Paris. Mais les renseignemens donnés par M. Morrell sont entièrement neufs sur les mœurs et coutumes des naturels, et d'ailleurs il ignorait les explorations que nous venons de rapporter; en sorte que la découverte semble lui appartenir en quelque sorte dans son intégralité.

de distance. Nous reconnûmes bientôt que le récif s'étendait, par une chaîne non interrompue de brisans, jusqu'à la partie sud de l'île, et était entièrement composé de corail, sans être nulle part recouvert de plus de dix pieds d'eau.

Quelques heures après nous approchâmes du côté occidental de cette île, qui avait environ huit milles de longueur du nord au sud, et la moitié de cette distance de l'est à l'ouest; sa plus grande élévation n'était que de cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle était couverte d'arbrisseaux et de palmiers, sous lesquels croissait une herbe longue et épaisse. Elle présente des sources d'eau de bonne qualité, et les oiseaux de terre et de mer y sont en grand nombre. On y rencontre aussi des tortues; le bec-de-faucon et la tortue verte abondent le long des côtes, et les eaux offrent une inépuisable diversité de poissons. Enfin il serait aisé d'y recueillir des coquillages des plus belles espèces, la biche-de-mer et les huîtres à perles de tous les genres.

Je ne dois pas omettre de remarquer ici qu'il y a un récif d'environ la même longueur que celui qui a été déjà mentionné, partant de l'extrémité septentrionale de l'île, se dirigeant à l'est-sud-est et au sud, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'autre à l'extrémité méridionale, formant ainsi vers l'est un vaste bassin. La côte occidentale de l'île est tout-

à-fait sans dangers, et présenta bon mouillage aux vaisseaux à un quart de mille du rivage.

Je déterminai la situation de cette île à 8 degrés 25 minutes de latitude nord, et 150 degrés 22 minutes de longitude est. La latitude est exacte, mais il peut y avoir pour la longitude erreur de quelques milles, à cause du temps qui était brumeux et qui empêcha nos observations astronomiques. Comme c'était incontestablement une nouvelle découverte, nous l'appelâmes *île de Livingston* [1], en l'honneur de Charles L. Livingston, de New-York, homme dont le mérite et les talens sont bien connus et justement appréciés dans son pays natal.

Le 27 nous levâmes l'ancre et quittâmes l'île de Livingston, gouvernant à l'ouest-nord-ouest. Nous continuâmes plusieurs jours de marcher à l'ouest, passant au sud de l'île de Guham, sans cesse aper-

[1] M. d'Urville pense qu'en tenant compte de 25 ou 30 minutes d'erreur en longitude, cette île de Livingston de M. Morrell sera l'île Onoun du capitaine Lutke, qui l'a placée par 8 degrés 37 minutes de latitude nord, et 149 degrés 48 minutes de longitude est de Greenwich. M. d'Urville pense en outre que M. Morrell a fait une erreur sur la latitude, les routes du capitaine Lutke ne permettant point de placer dans ces parages une île de l'étendue que M. Morrell donne à son île Livingston sur le parallèle qu'il indique. Encore une fois, au reste, le travail de M. Lutke pouvait être ignoré de M. Morrell, toutes les cartes étant restées bien en arrière des découvertes successivement opérées jusqu'à l'époque de son départ. La carte de l'Océanie récemment publiée par M. d'Urville est à peu près la seule qui offre dans leur véritable situation toutes ces terres de la Polynésie.

cevant de jeunes baleines, des tortues, des poissons de différentes sortes, et plusieurs espèces d'oiseaux de mer.

Dans la soirée du 7 mars nous arrivâmes à l'entrée orientale du détroit de Manille, ou San-Bernardino, vers 12 degrés 45 minutes de latitude nord, et 124 degrés 31 minutes de longitude est. Le point nord-est de l'île Samar, terre où l'on devrait toujours toucher d'abord en pénétrant dans le détroit de Manille, est situé à 12 degrés 38 minutes de latitude nord, et à 125 degrés 29 minutes de longitude est. Lorsqu'on double ce cap on peut approcher à deux milles de la côte, si on le juge convenable; mais je conseille aux marins de s'en tenir à une distance de sept ou huit dans le reste du détroit, à cause de plusieurs petites îles rocailleuses situées entre le cap du Saint-Esprit et l'île de Bernardino qui se trouve au milieu de l'entrée orientale du détroit. Les vaisseaux peuvent naviguer des deux côtés de cette île, quoique la préférence doive cependant être donnée au côté septentrional.

Nous poursuivîmes notre route dans le détroit, avec des vents variables et un beau temps, jusqu'au 10, où nous jetâmes l'ancre dans la rade de Manille. Là nous trouvâmes des navires de différens pays, mouillés et attendant leurs cargaisons. Parmi les pavillons je reconnus ceux d'Espagne, de

France, de Portugal, d'Angleterre, de Chine, et la bannière semée d'étoiles de ma patrie. Bientôt nous fûmes honorés des visites de l'officier de santé du port et de celui de la douane, et il nous fallut passer par toutes les petites cérémonies qui accompagnent d'ordinaire l'entrée d'un navire dans un port étranger.

La ville de Manille est la capitale de l'île de Luçonie ou Luçon, et de toutes les possessions espagnoles dans les îles Philippines. Ce vaste groupe d'îles, qui est supposé en contenir près d'un mille, est situé dans l'océan Pacifique septentrional, à l'est de la Cochinchine, formant la limite orientale de la mer Chinoise. Ces îles sont semées dans un espace de trois cent cinquante lieues du nord au sud, et de cent cinquante de l'est à l'ouest. Les principales du groupe sont Luçonie ou Luçon, Mindanao, Samar, Matsbate, Mindoro, Luban, Panay, Leyte, Bohol, Zébu, Negro, Saint-Jean, Xolo et Abyo.

La population du groupe entier est évaluée à deux millions [1], sur lesquels soixante-dix mille sont Chinois, sept mille Espagnols, cent dix-huit mille de race mêlée, et le reste naturels. Parmi ces derniers il y a deux races distinctes : les papuas ou nègres, qui vivent principalement dans l'inté-

[1] M. Balbi porte cette population à 2,640,000 habitans.

rieur et semblent avoir été les habitans primitifs, et les malais, qui demeurent plus près des côtes.

Ces îles furent découvertes par Magellan en 1521, et reçurent le nom qu'elles ont encore en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne. Les premiers établissemens y furent faits en 1570 par les Espagnols. En 1823, sept ans avant ma présente visite, les créoles et les hommes de couleur tentèrent d'obtenir un gouvernement libéral; mais l'insurrection fut étouffée par les Espagnols, qui employèrent à cette besogne une armée de naturels convertis.

La surface de la contrée est montagneuse, et il y a dans les diverses îles de nombreux volcans dont les éruptions ont à plusieurs reprises causé de grands ravages. Le climat est variable, mais la chaleur n'y est jamais excessive. Le sol, non moins varié, est fertile en général. Au nombre des productions végétales sont le riz, le café, le sucre, le cacao, le tabac, l'indigo, une grande variété de légumes, avec différentes espèces de fruits du tropique, puis l'ébène, le bois de sandal, le bois de teinture, etc. Parmi les minéraux, on trouve l'or, l'argent et le soufre.

Luçon ou Luçonie est la principale des îles Philippines; elle a quatre cents milles de long du nord au sud, et de quatre-vingt-dix à cent vingt de large, formant soixante-cinq mille milles carrés environ. Le pays est généralement montagneux, une chaîne

élevée le parcourant dans toute sa longueur. Il y a plusieurs volcans, outre que les tremblemens de terre y sont fréquens et quelquefois terribles : on se rappelle encore avec frayeur ceux de 1650, 1754 et 1824. Le climat est tempéré, eu égard à la latitude, mais trop humide pour être salubre. Le sol est riche et fertile, produisant en abondance tous les fruits des Indes orientales et occidentales, avec différentes espèces d'épices. L'or s'y trouve dans les montagnes et dans les sables des rivières, l'ambre gris le long des côtes; et l'on rencontre des civettes dans l'intérieur des terres.

La ville de Manille est la capitale espagnole et le siége du gouvernement colonial de cette nation dans l'est. Elle est située entre 14 degrés 37 minutes de latitude nord et 120 degrés 59 minutes de longitude est, et fut fondée en 1571 par Miguel Lopez de Legaspi. C'est une ville forte, admirablement bâtie sur une espèce de péninsule, au fond d'une baie, et bien fortifiée. Elle est grande; les rues sont spacieuses, et les maisons belles, généralement composées de deux étages, avec un toit plat et des balcons sur le devant. Le premier étage est plus ordinairement de pierres, le second de bois, avec des fenêtres où le jour pénètre à travers des coquillages minces et transparens. Les rues sont bien pavées et éclairées la nuit. Le palais dans lequel réside le gouverneur est aussi élégant qu'é-

tendu; les autres édifices publics sont pour la plupart des églises et des monastères.

C'est le siége principal du commerce pour les îles Philippines, et le port[1] est constamment rempli, pendant les mois de l'été, de navires chinois; pendant toute l'année de vaisseaux américains, anglais, français, espagnols, hollandais et portugais. Les principaux objets d'exportation sont le sucre, l'indigo, le chanvre, le café, le tabac, le riz, le miel, les perles et les écailles de tortue. Ceux d'importation consistent surtout en vin, eau-de-vie, coutellerie, étoffes de soie, de coton et de laine. Cette ville fut prise par les Anglais en 1762, et rachetée pour deux millions sterling; mais si je ne me trompe, la rançon n'a point encore été payée. La population actuelle est d'environ soixante mille âmes de toutes couleurs et de toutes races.

Les navires qui se rendent à cette destination doivent tâcher, durant les vents réglés du nord-est, de se diriger un peu au nord de la baie; et durant ceux du sud-ouest, de marcher d'abord vers l'île Goat[2]. Ces derniers vents soufflent depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, et les premiers pendant le reste de l'année. Il y a une île d'environ deux milles de circonférence à l'entrée de la baie, un peu plus rapprochée de la

[1] Carite est le port principal de Manille.

[2] *Goat* veut dire *chèvre*.

rive septentrionale, avec assez d'eau de tous les côtés pour le mouillage d'un vaisseau de ligne. Les navires peuvent indifféremment passer à droite ou à gauche de cette île.

Elle s'appelle l'île *Corregidor,* et est défendue par un petit fort au faîte duquel flotte le pavillon espagnol quand un navire pénètre dans la baie. Les étrangers, s'ils y pénètrent de jour, feront bien de côtoyer l'île de près. Ils recevront la visite de l'officier maritime qui est stationné dans cette île pour prendre des renseignemens, et fournir aux vaisseaux allant à Manille, soit des provisions, soit un pilote, si on le désire. On peut aussi recevoir les journaux par l'entremise de cet officier, qui chaque jour envoie une barque au port de Cavite. Les capitaines doivent se bien garder de laisser les chaloupes approcher des côtes ou de permettre qu'aucun des gens de l'équipage quitte le vaisseau avant d'avoir reçu la visite de l'officier de santé. Une stricte observation des lois et coutumes du port, les politesses convenables, et quelques légers cadeaux à l'officier de santé, au directeur de la douane, et aux deux premiers capitaines du port, lèveront bientôt toute espèce de difficultés; mais une conduite différente occasionerait beaucoup de retardement.

Lorsqu'on entre dans la baie de Manille, par le nord ou par le sud, on n'a pas moins de dix brasses

d'eau jusqu'à un quart de mille des deux rives. De Corregidor à la ville il y a huit lieues; il y en a sept jusqu'au port de Cavite, et trois et demie de Cavite à Manille. Les sondages sont réguliers, croissant par degrés de cinq brasses qu'ils ont à Cavite jusqu'à dix, à mi-chemin de Manille; puis décroissant de même jusqu'au port de Manille, où l'on mouille dans quatre ou cinq brasses d'eau, jusqu'à un mille des murs de la ville.

Au nord et au sud de la baie, sont des grèves et des bancs de sable, s'avançant d'un mille environ dans la mer, sur lesquels les naturels établissent des pieux de bambou qui leur servent pour la pêche. La baie, large et spacieuse, peut avoir vingt lieues de circonférence. Elle est abondamment approvisionnée d'une grande variété d'excellent poisson; et les naturels emploient chaque jour une grande partie de la matinée à l'exercice de la pêche; mais la nuit elle est littéralement couverte de leurs petits canots, dont chacun porte une lumière à l'avant, ce qui donne à la baie un aspect charmant et pittoresque. Les inépuisables trésors que renferme la mer ont attiré sur les côtes et aux environs de la ville une nombreuse population de naturels, qui tous se contentent, pour vivre vingt-quatre heures, d'un petit poisson et d'une poignée de riz.

La rivière de Manille n'est pas moins intéres-



sante que la baie. Elle coule à l'est de la ville qu'elle sépare des faubourgs. L'embouchure de cette rivière est formée par deux môles, distans de cinquante brasses, avec un phare sur celui de l'est; mais elle ne peut porter que les bâtimens qui tirent moins de dix pieds d'eau. D'ailleurs il y a plaisir à s'y promener dans les canots des habitans, et ces canots, qui portent les provisions au marché de la ville, y sont extrêmement nombreux. Les petites barques qui descendent ainsi la rivière sont en général trop bien chargées pour que chaque propriétaire puisse y trouver place; alors il se tient dans l'eau, le long de la barque ou à l'arrière, et la pousse dans le sens du courant. Pour cette besogne, ils sont secondés par les femmes, qui ne craignent pas l'eau plus que des canards. Ils marchent ainsi avec de l'eau jusqu'aux genoux et souvent jusqu'aux hanches, mais toujours prenant garde de mouiller leurs vêtemens qu'ils relèvent d'une main, tandis qu'ils poussent le canot de l'autre.

Les naturels des deux sexes sont presque continuellement dans l'eau, par besoin ou par plaisir: ce qui en même temps purifie le corps et renouvelle l'élasticité des esprits animaux. Ils se baignent à tous les âges de leur vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, en toute saison et en tout temps. Quelques auteurs supposent que ces fréquentes

ablutions et leur régime frugal contribuent à la grande fertilité des femmes luçoniennes, et à leur maturité pour des mariages précoces. J'en ai connu plusieurs qui sont accouchées de jumeaux à l'âge de douze ans, et quelques-unes qui sont devenues mères à onze. Celles qui se marient de si bonne heure cessent généralement de porter avant la trentaine.

Après leur accouchement, auquel n'assistent jamais d'hommes, elles recouvrent promptement force et santé. Les fausses-couches et autres accidens de ce genre sont presque inconnus parmi elles; leurs accoucheuses, qui toutes ont été mères elles-mêmes, ont appris le métier par expérience, chose impossible aux personnes de notre sexe. Auprès de ces femmes de Luçonie, il n'y a ni art ni affectation : tout est nature en elles. On ne leur a point appris à redouter d'avance l'heure importante où elles doivent devenir mères; on ne cherche aucunement à rendre terrible ce moment solennel. Les douleurs nécessaires de l'enfantement, plus douces encore que pénibles, sont supportées avec courage, avec confiance, et l'on goûte ce pouvoir suprême dont la sagesse a établi ce mode d'accomplissement pour le précepte divin : croissez et multipliez; remplissez la terre.

Leurs souffrances cependant ne sont rien, comparées à celles que la mode impose à ses malheu-

reuses vassales dans les États-Unis. Jamais les Manilliennes n'ont enserré leur jolie taille dans une machine de torture dont il n'a jamais été question parmi toutes les inventions diaboliques de l'inquisition : machine de baleine et de fer qui a ses cordes, ses poulies, ses leviers; machine d'autant plus ridicule et plus dangereuse, comme le soulier de fer de la Chine, que le corps et les entrailles d'un être humain lui sont plus nécessaires que son pied. Elles ont toujours vécu suivant la nature, et maintenant elles en reçoivent la récompense. La crainte de donner le jour à un enfant difforme ou estropié, crainte horrible, sans cesse présente à l'imagination des femmes de l'Europe et de l'Amérique qui se voient enceintes, ne se glisse jamais dans l'esprit de ces filles de la nature, parmi lesquelles un exemple de difformité physique est complétement inconnu. Ces femmes sont toutes bien faites, les hommes tous bien faits : tous, hommes et femmes, serviraient de modèles pour un Apollon ou une Vénus. Pour la taille, la figure, les yeux et les dents, pour tout enfin excepté le teint et la couleur de la peau, elles égalent en beauté mes plus belles compatriotes, qui pour la plupart sont tellement serrées dans leurs corsets, qu'elles ne peuvent ni ramasser leur gant s'il vient à tomber, ni rattacher leur cordon de chaussure si par hasard il se dénoue.

§ 5.

Départ de Manille pour les îles Feejee. Découverte du récif de Skiddy. Iles des Martyrs. Visite au groupe de Bergh. Découverte du groupe de Skiddy. Visite au groupe d'Young William. Entrevue avec les naturels. Projet de trahison déjoué. Visite aux îles Monteverdeson. Description des naturels. Symptômes d'hostilités. Attaque contre *l'Antarctique*. Continuation du voyage. Découverte des îles du Massacre. Bonnes dispositions des naturels.

Ne pouvant trouver tout de suite à charger mon vaisseau de marchandises qui pussent se débiter en Europe ou en Amérique, je mis *l'Antarctique* en état de faire un voyage aux îles Feejee [1], pour y prendre une cargaison de biches-de-mer, d'écailles de tortue, de coquillages à perles et d'autres objets précieux qui devaient être à profit à mes armateurs. Les arrangemens nécessités par cette entreprise employèrent plusieurs semaines, durant lesquelles nous fîmes, ma femme et moi, plusieurs utiles et respectables connaissances dans la ville; entre autres, celle de M. Cannell, négociant anglais, et de son aimable famille qui consistait en sa femme, ses enfans et une nièce âgée de vingt ans. Cet Anglais, comme négociant et comme particulier, jouissait d'une réputation irréprochable.

Madame Morrell fut accablée de caresses par madame Cannell, par la nièce et par tous les en-

[1] Ou Fidji.

fans, si bien qu'on finit par convenir qu'elle resterait avec eux à Manille pendant que j'irais aux îles Feejee, et ne s'exposerait ni aux dangers ni aux privations de ce voyage. Ce ne fut pas sans regret que ma femme souscrivit à cet arrangement; mais comme chaque jour elle s'attachait davantage à madame Cannell et à son aimable petite famille, elle se réconcilia enfin avec l'idée de cette séparation temporaire, et alla demeurer dans ce séjour de vertu, de paix et d'hospitalité, où j'étais certain qu'elle trouverait la protection et les soins délicats que réclamaient son sexe et l'état de sa santé. *L'Antarctique* ne fut prêt à tenir la mer que le 11 avril.

Le 12 nous levâmes l'ancre et quittâmes le port de Manille. Nous étions trente-trois à bord, tous bien portans et déterminés. Le lendemain de notre départ nous passâmes l'île Corregidor, et le matin suivant nous étions déjà à l'entrée occidentale du détroit de Manille.

Nous poursuivîmes notre route à travers ce détroit, poussés par un vent faible, jusqu'au 18 que nous passâmes l'île de San-Bernardino, située à l'extrémité orientale du détroit. Nous gouvernâmes alors à l'est, entre les 8e et 12e degrés de latitude nord pendant plus d'une quinzaine, avec des vents et un temps variables.

Le 6 mai nous aperçûmes l'île Faralis, située à 8 degrés 57 minutes de latitude nord, et à 145

degrés 27 minutes de longitude est [1]. C'est une petite île inhabitée d'environ trois milles de circonférence, où aucun arbre ne pousse à une certaine hauteur. Sa plus grande élévation n'est pas de plus de deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Un banc de corail, contre lequel les vagues vont se briser, s'étend sur une longueur de deux milles, en face de la côte méridionale. Le lendemain nous vîmes l'île d'Ifeluk, située à 8 degrés 10 minutes de latitude nord, et à 146 degrés 57 minutes de longitude est, aussi peu étendue que la précédente, et lui ressemblant sous tous les rapports [2].

Nous continuâmes notre route à l'est, avec un vent faible accompagné de pluie, de tonnerre et d'éclairs jusqu'au 8, que nous rencontrâmes un immense banc de corail, dont la surface avait environ vingt milles de l'est à l'ouest, et quinze du nord au sud, et qui était couvert par deux et quinze brasses d'eau. Il n'y avait aucune terre en vue d'aucun des points de ce banc, qui est situé à 7 degrés 35 minutes de latitude nord, et à 148

[1] Si la latitude est exacte, cette île Faralis est une découverte. Cependant elle semble répondre à l'île Farroilep du capitaine Lutke, qui la place par 8 degrés 37 minutes de latitude nord, et 144 degrés 36 minutes de longitude est.

[2] Le capitaine Lutke a fixé la vraie position d'Ifeluk par 8 degrés 17 minutes de latitude nord, et 144 degrés 36 minutes de longitude est; mais peut-être s'agit-il de l'île Failou, que le même navigateur place par 8 degrés 7 minutes de latitude nord, et 146 degrés 48 minutes de longitude est de Greenwich.

degrés 14 minutes de longitude est. Comme ce récif n'a été encore marqué sur aucune carte, ni jamais aperçu, nous l'appellerons *le récif de Skiddy*[1], en l'honneur du capitaine Skiddy, de New-York.

Le 10 nous arrivâmes aux îles de los Martires[2], situées à 7 degrés 44 minutes de latitude nord, et à 149 degrés 54 minutes de longitude est. Ces îles sont au nombre de trois, toutes petites et basses, avec de dangereux récifs qu'elles envoient dans toutes les directions. Elles sont peu peuplées, et paraissent pauvrement boisées. Les arbres les plus hauts et les plus abondans sont les cacaotiers, encore les naturels y trouvent-ils à peine la quantité de ce fruit qui leur est nécessaire. Ils ont quelques chétives plantations de maïs et quelques autres racines qu'ils mangent en place de pain. Pour l'extérieur et les manières, ils ressemblent beaucoup aux naturels des îles du groupe de Bergh; leurs canots sont aussi pareils. Comme on ne peut s'y procurer ni provisions de bouche ni marchandises, j'engage

[1] M. d'Urville regarde le banc de Skiddy tout-à-fait comme une découverte qui appartient exclusivement à M. Morrell; mais la longitude devra, suivant M. d'Urville, être réduite probablement de 30 minutes.

[2] Ces îles los Martires, ou les Martyres, sont évidemment, selon M. d'Urville, les îles Ollap, Fanadik et Tamatam, vues successivement par les capitaines Freycinet, Duperrey, d'Urville et Lutke, qui ont fixé leur partie septentrionale par 7 degrés 35 minutes de latitude nord, et 147 degrés 5 minutes de longitude est.

les bâtimens de commerce à les éviter, tant à cause des écueils qui les environnent que du caractère hostile et traître des habitans.

Le 13 mai 1830 nous passâmes du côté occidental et près du groupe de Bergh, non sans recevoir la visite de nos anciens amis qui reconnurent *l'Antarctique*, et parurent fort contens de nous voir. Ils amenèrent avec eux quantité de fruits à pain et de noix de coco, ainsi qu'un grand nombre de leurs compatriotes qui la première fois n'avaient pas osé venir à bord. Mais le vent et le temps devenant favorables, je ne pus satisfaire leur désir; je leur fis à tous de petits présens en retour de leur hospitalité, et alors ils nous quittèrent à regret, tandis que nous continuions à marcher au sud-est. Mieux je connus ces insulaires qui semblaient si affables et si simples, plus je m'intéressai vivement à leur histoire et à leurs mœurs.

Le lendemain nous découvrîmes trois petites îles basses, dont chacune avait de trois à cinq milles de circonférence et presque entièrement couvertes de cocotiers et d'arbres à pain. Elles sont habitées par un peuple dont la race se rapproche beaucoup de celle des naturels qui occupent la partie occidentale du groupe de Bergh. Ils ont aussi même espèce de canots, mêmes armures, mêmes instrumens de pêche, mêmes costumes. Ces îles sont toutes entourées et réunies par un banc de corail.

On y trouve la biche-de-mer [1], la perle, l'écaille de tortue, et plusieurs beaux et curieux coquillages précieux pour leur rareté. Ces îles ont dix milles de l'est à l'ouest, et cinq du nord au sud; elles sont situées à 6 degrés 4 minutes de latitude nord, et à 153 degrés 21 minutes de longitude est. Comme nous ne pûmes les trouver sur la carte ni les voir mentionnées sur le journal d'aucun navigateur, nous en conclûmes que nous les avions découvertes, et nous leur donnâmes le nom de *groupe Skiddy* [2], en l'honneur de ce digne et entreprenant marin.

Nous reprîmes notre route au sud-est, et dans la matinée du 15 mai nous atteignîmes le groupe

[1] La *biche-de-mer*, qu'on suppose être une corruption du nom français de *bouche de mer* ou *bon morceau*, du latin *holothuria*, est un genre de ver radiaire imparfait, mollusque qui se nourrit de l'espèce de zoophyte qui produit le corail. Voici comment on l'apprête pour être vendue sur les marchés chinois : on fait avec un couteau une incision à l'une des extrémités, et au moyen d'une pression les intestins sortent par cette ouverture ; on lave ensuite le ver et on le cuit jusqu'à un certain degré, puis on le tient enterré dans le sol pendant quatre heures, après quoi on le fait bouillir de nouveau pendant peu de temps, et enfin sécher au feu et au soleil. Ainsi préparé et conservé dans un endroit hors des atteintes de l'humidité, ce mets se garde jusqu'à trois ans, pour devenir les délices des gourmands chinois, qui paient ceux de première qualité près de 450 francs le picul ou la mesure du poids de 133 livres et demie. Il sera bientôt plus longuement question de la biche de mer dans le corps de cet ouvrage.

[2] M. d'Urville pense que le groupe de Skiddy est identique à la configuration de celui de Namoulouk dans l'atlas de Lutke, bien que ce navigateur ait placé Namoulouk par 5 degrés 55 minutes de latitude nord, et 153 degrés 16 minutes de longitude est.

d'Young William[1], dont le centre est à 5 degrés 15 minutes de latitude nord, et à 153 degrés 27 minutes de longitude est. Ce groupe est presque circulaire; il a vingt milles d'étendue de l'est à l'ouest, et seize du nord au sud; il est entouré d'un récif de corail large d'un quart de mille à un mille. Du côté intérieur de ce récif est une rangée de petites îles basses au nombre de onze, dont les principales ont de nombreux habitans. Il y a encore d'autres petits îlots qui s'appuient sur le récif même, couverts de cocotiers mais inhabités.

Dans toutes ces îles abondent l'arbre à pain, le cocotier, le bananier; on y trouve aussi du bois et de l'eau. Deux d'entre elles ont quinze milles de circuit, et environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, dans leurs parties les plus élevées. Toutes sont d'origine volcanique. Le bassin intérieur du récif a des perles, des coquillages à perles et des coquilles de ce genre précieux, tandis que le récif lui-même offre la biche de mer et l'écaille dite bec de faucon.

Pendant que j'examinais le récif du côté occidental du groupe, je fus joint par plusieurs des naturels dans leurs canots, qui me supplièrent de

[1] Ces îles sont les mêmes que les îles Young William's de Mortlock examinées par le capitaine Lutke; mais les déterminations du capitaine Morrell étant peu exactes, il faut croire, dit M. d'Urville, que son chronomètre avait une mauvaise marche.

débarquer dans une petite île à environ deux milles plus loin vers le sud. Comme le jour n'était pas avancé, que le temps était beau, et notre navire mouillé dans une eau tranquille qu'abritait le récif, je leur fis comprendre que je me rendais à leur désir, et je dirigeai la chaloupe vers le point proposé, suivi par les insulaires dans leurs canots. En approchant du rivage je vis quelques habitans, qui s'étaient cachés derrière un groupe d'arbres près des huttes pour nous regarder, faire une retraite précipitée dans les bois. Les naturels dans leurs canots débarquèrent bientôt à quelque distance de notre chaloupe; et tandis qu'une partie d'entre eux demeurait sur le rivage, le reste se mit à aller rejoindre les fugitifs dans les bois. Ces mouvemens paraissaient suspects; mais j'étais trop bien armé d'une paire de pistolets et d'un sabre, je me tenais trop sur mes gardes pour craindre une trahison.

Je laissai mes hommes dans la chaloupe, avec ordre de la tenir à flot et aussi proche de moi que possible. Je m'avançai alors avec confiance vers les cinq naturels qui étaient restés sur le rivage, et qui vinrent vers moi avec timidité : je m'aperçus bientôt qu'ils ne portaient pas d'armes. Quand nous fûmes à une douzaine de pas, eux et moi, ils firent tous une halte de quelques minutes. Enfin l'un d'eux, qui paraissait être le plus âgé du

groupe, s'avança de côté vers un petit arbre qui poussait près du rivage, et en détacha une petite branche qu'il se mit à considérer. J'imitai aussitôt son exemple en signe que je lui offrais mon amitié, si son intention était de m'offrir ainsi la sienne. Lorsque j'avançai pour faire l'échange, il se retira d'abord d'un air craintif; mais ensuite, quand il eut été rejoint par une femme qui avait épié nos mouvemens à quelque distance, et qui probablement était son épouse, le traité d'amitié fut dûment conclu et scellé par le présent qu'il me fit d'une partie de son vêtement. Sa femme me donna alors une petite guirlande de fleurs sauvages qu'elle avait tressée; et comme si c'eût été un signal convenu, deux charmantes femmes, nues comme à l'instant de leur naissance, sortirent de derrière un buisson voisin, chacune avec un pareil gage d'affection, qu'elles m'offrirent avec la grâce la plus enchanteresse qui se puisse concevoir. Dieu me pardonne si la convoitise qui s'éleva alors dans mon cœur porta atteinte à un de ses dix commandemens!

Ces jeunes filles avaient environ seize ou dix-sept ans, des yeux de gazelle, des dents d'ivoire et les traits les plus délicats que j'eusse jamais vus. De taille elles avaient environ cinq pieds, les mains et les pieds petits, la tête petite, les cheveux longs et noirs, et puis des yeux! des yeux brillans comme



brille le jais sur l'émail. Elles avaient de petites joues potelées, avec un menton à l'avenant et des lèvres précisément de l'épaisseur qu'il faut pour donner un baiser d'amour. Leurs cous étaient minces, et je crois que j'aurais pris leurs tailles dans mes deux mains. Buste, jambes et bras, tout était bien proportionné; l'imagination peut achever ces délicieux portraits. Je vais seulement mettre l'ombre au tableau; leur peau était d'une couleur tirant sur le cuivre.

Je mis sur ma tête les couronnes qu'elles me donnèrent, ce qui parut leur causer beaucoup de plaisir et augmenter leur confiance. Je les accompagnai alors, elles et leurs amis, au village, où nous fûmes joints par une centaine de naturels, hommes, femmes et enfans. Là je reçus encore de pareils gages de plusieurs autres femmes, en retour de quoi je leur fis cadeau de colliers et de quelques anneaux d'une chaîne de fer, dont elles parurent enchantées. Il y avait dans la foule des vieillards de l'un et de l'autre sexe qui paraissaient avoir quatre-vingt-dix ou cent ans.

Tous les hommes étaient sans armes et semblaient bien intentionnés. Ils sont en général beaux, droits, agiles, vigoureux, grands de cinq pieds neuf pouces. Ils portent la plupart une jaquette faite d'écorce d'arbre qui tombe jusqu'aux genoux. Les femmes mariées portent de même ce vêtement pudique.

élégamment orné par devant de plumes et de coquillages. Mais les jeunes filles exposent aux regards tous leurs charmes, et leur plus grande parure est de n'en pas avoir [1]. Elles jouent dans la mer comme si l'eau était leur élément naturel.

Les huttes ou cabanes de ces insulaires consistent en un toit fait de bambous et entrelacé de feuilles de palmier, placé sur quatre pieux. Sous ce toit, ils ont une plate-forme élevée du sol de deux pieds : c'est une charpente de bambou, recouverte de nattes qui leur fournit un endroit frais et uni pour dormir.

Après être resté environ trois quarts d'heure avec eux, leur avoir donné des graines de végétaux utiles, et leur en avoir indiqué l'usage, les jeunes filles m'invitèrent à les accompagner de l'autre côté de l'île, où elles disaient devoir me recueillir des écailles de tortue et des coquillages à perles. Mais avant que je me fusse beaucoup avancé dans la forêt, je vis à la distance d'un quart de mille une quarantaine d'Indiens armés d'arcs et de flèches, paraissant fort désireux de se cacher, puisqu'ils se glissaient derrière les arbres et les buissons. Je fus alors fermement convaincu que toute leur prétendue amitié n'était que trahison, et je revins aussitôt vers le rivage, disant au chef que je voulais retourner à ma chaloupe pour y prendre des cadeaux

[1] When unadorned adorned the most.



que je lui destinais, et emmener avec moi l'équipage de la chaloupe de l'autre côté de l'île.

Cette proposition leur parut extrêmement agréable, et ils se détournèrent tous pour m'accompagner. Je marchais côte à côte avec le chef, ma main droite sur un pistolet. Dès que je fus à portée d'être entendu de mes gens qui m'attendaient tous les yeux humides et le cœur inquiet, je leur ordonnai de faire approcher autant que possible la chaloupe du rivage, et à l'instant où ils me verraient à quelques pas d'eux, de tirer un coup de fusil au-dessus de ma tête. Ils exécutèrent promptement mes ordres, et les naturels épouvantés tombèrent tous à terre. Au milieu de leur confusion, je descendis le rivage en toute hâte, et m'élançai dans la chaloupe que mes gens firent éloigner à force de rames.

Nous étions à peine à cent pas de la rive qu'elle était déjà couverte de trois cents guerriers bien armés. Je tirai un second coup de fusil au-dessus de leurs têtes, et la plupart tombèrent encore à la renverse. Quel pouvait être leur but dans cet acte de perfidie évidemment combiné d'avance, je ne saurais l'imaginer, à moins qu'ils ne comptassent, par ma mort ou ma captivité, se rendre maîtres de *l'Antarctique*. Moi, je n'avais assurément que de bonnes intentions, et le ciel protége toujours ceux qui exposent leur vie dans l'intérêt de leurs semblables. J'avais toujours témoigné à ces insulaires

les dispositions les plus bienveillantes; je leur avais donné différentes sortes de graines, en leur montrant la manière de les planter et de les cultiver.

Lorsque nous fûmes suffisamment éloignés de l'île, je changeai la route de la chaloupe et gouvernai au sud, faisant signe à *l'Antarctique* de quitter la côte et de suivre la barque, ce qui était facile, puisque l'eau était profonde le long du récif même, et que le vent soufflait de terre. Mais nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes une centaine de canots venant à nous de toutes les îles. Nous en étions alors réduits à cette alternative : ou d'engager une lutte inutile pour voir qui d'eux ou de nous ferait aux autres le plus de mal, ou de leur montrer la poupe de *l'Antarctique*, et d'abandonner ces îles sans achever de les examiner. Nous adoptâmes le parti le plus humain.

Le 16 mai nous quittâmes le groupe d'Young William, gouvernant à l'est, un peu au sud; et le matin suivant nous touchâmes aux îles de Monteverdeson [1]. Ce groupe, situé à 3 degrés 32 minutes de latitude nord, et à 155 degrés 58 minutes de longitude est, fut découvert par la frégate espagnole *la Paula,* appartenant à la compagnie des

[1] Ces îles Monteverdeson sont les îles Nougouor de la carte générale de l'Océanie de M. d'Urville, qui a placé le centre du groupe par 3 degrés 30 minutes de latitude nord, et 155 degrés 30 minutes de longitude est du méridien de Paris, situé à 2 degrés 20 minutes 20 secondes est de celui de Greenwich.



Philippines, commandée par don Juan Bautista Monteverde, et se rendant de Manille à Lima, le 18 février 1806.

Ce groupe est presque circulaire, et comprend une trentaine d'îles de différentes dimensions, dont la plus grande n'a pas plus de dix milles de circonférence. Elles sont toutes entourées par un récif de corail qui est couvert de trois à sept pieds d'eau, et où la mer se brise avec force toute l'année. Toutes ces îles reposent sur le bord intérieur du récif de corail, séparées l'une de l'autre par des passages d'un quart de mille à deux milles de large, qui peuvent porter les barques; et suivant ainsi la circonférence du récif, elles forment en outre un large bassin qui du nord-est au sud-est a sept lieues d'étendue, et cinq du nord-ouest au sud-ouest.

Le fond de ce bassin est littéralement couvert d'huîtres à perles, dans une profondeur d'eau qui varie de trois à vingt brasses; et le récif environnant abonde en biches-de-mer d'une qualité fort supérieure. La tortue à bec de faucon visite aussi les côtes de ces îles à certaines saisons de l'année, pour y déposer ses œufs et élever ses petits. A tous ces objets les naturels attachent peu ou point de valeur.

Ces îles sont toutes très basses, leurs parties les plus élevées ne dépassant pas de plus d'une cen-

taine de pieds le niveau de la mer. Leurs surfaces sont absolument couvertes de cocotiers, d'arbres à pain et de palmiers, outre différentes espèces de bois dont les insulaires font grand usage dans la construction de leurs canots, de leurs maisons et de leurs armes.

Les naturels sont grands, bien faits, robustes et agiles. Leur taille moyenne, je parle des hommes, est de six pieds deux pouces, et la plupart pèsent deux cent cinquante livres. Ils sont de couleur olive, avec des nez un peu plats, des cheveux noirs crépus, longs de six ou huit pouces, de petits yeux noirs très vifs et très intelligens, des fronts hauts et saillans et de belles dents blanches et régulières. Leurs mains et leurs pieds sont petits en proportion des corps, des bras et des jambes. Ils sont en effet ronds de corps, larges de la poitrine, et carrés des épaules. Enfin, ils feraient pour un peintre ou un sculpteur les plus beaux modèles que j'aie jamais vus.

Les femmes sont hautes de cinq pieds trois pouces, plus minces, et rondes, potelées comme une pomme. Leur physionomie est agréable et intéressante, leurs yeux noirs sont irrésistiblement enchanteurs. Elles sont, en un mot, égales sous tous les rapports, et supérieures sous quelques-uns, aux femmes du groupe d'Young William.

L'habillement des deux sexes, après mariage, est

pareil, et consiste en une simple jaquette qui, leur ceignant les reins, descend jusqu'au milieu des genoux; celle des femmes est plus ornée que dans le groupe d'Young William. Les jeunes filles vont nues, montrant à qui veut les voir leurs belles proportions. Hommes et femmes, tous s'habituent à l'eau dès leur bas âge, et bientôt y deviennent aussi libres que les amphibies des îles Gallapagos. Leurs canots et leurs instrumens de guerre sont semblables à ceux de l'autre groupe, seulement beaucoup plus grands.

Lorsque ces insulaires approchèrent pour la première fois de *l'Antarctique*, ils donnèrent aux gens de l'équipage des noix de coco et des fruits d'arbre à pain, sans rien demander en retour; mais il fallut bien du temps avant de décider quelques-uns d'entre eux à venir à bord. Nous leur distribuâmes alors de vieux couteaux, des grains de verre, des anneaux de fer et différens petits objets de ce genre. Cette distribution causa aux naturels tant de plaisir qu'ils dépouillèrent leurs canots des lignes, des hameçons et des filets qui s'y trouvaient, pour nous les offrir en échange. Ils nous donnèrent aussi leurs chapeaux faits de feuilles de palmier, et les jaquettes dont ils étaient vêtus. Hommes et femmes dépouillèrent à l'envi l'unique vêtement qui cachait leur nudité, pour l'échanger contre quelques grains de verre.

Ils ne paraissaient même pas encore contens des sacrifices qu'ils faisaient pour nous, mais me donnaient à entendre qu'ils retourneraient à leur île et y recueilleraient toute espèce de coquillages, si je voulais approcher davantage *l'Antarctique* de cette île. Je leur fis comprendre que j'acceptais la proposition, et aussitôt, avec une vivacité enfantine, ils retournèrent tous vers le rivage.

Pendant qu'ils débarquaient, *l'Antarctique* s'était avancé à un mille du rivage, auquel on voyait amarrés cinquante canots d'une espèce plus grande, longs d'environ trente pieds et très agiles. Nous continuâmes d'épier leurs mouvemens avec nos lunettes, et bientôt nous eûmes lieu de concevoir des soupçons. Au lieu de charger leurs canots des objets précieux qu'ils nous avaient promis, nous vîmes environ cinq cents hommes y porter sur leur dos des faisceaux de lances et de massues. En outre, ils avaient tous la figure peinte en rouge, signe certain d'intentions hostiles parmi les insulaires de ces mers.

En peu d'instans ils eurent achevé ces préparatifs guerriers, et les canots démarrés, montés par quinze ou vingt hommes chacun, s'avancèrent rapidement vers notre navire, si rapidement qu'ils eussent fait huit milles à l'heure. Cette flottille formidable formait deux divisions, et voulait sans doute nous attaquer de deux côtés différens à la fois. Nous ne

bougeâmes pas qu'ils ne fussent à un quart de mille du navire, alors nous prîmes le vent, et en quelques minutes *l'Antarctique*, glissant sur les vagues, montra son arrière à ces perfides sauvages.

C'était le seul parti que nous pussions prendre pour ne pas massacrer ces ignorans insulaires, qui ne se désistèrent pas encore de leur téméraire entreprise, mais suivirent le navire un espace de quatre milles, avant d'abandonner la chasse et de retourner vers leurs îles. Nul doute que ce système de trahison, qu'on rencontre ou qu'on rencontrait autrefois dans chaque île habitée de l'océan Pacifique, ne fasse partie de l'éducation. Faisant le mal sans connaître de lois qui le défendent, ils ne doivent pas être jugés suivant les lois qui le punissent. Moi, sachant que la plupart des hommes qui s'appellent chrétiens ne voudraient pas jeter la première pierre à ces grossiers enfans de la nature, je n'ai pu trouver dans mon cœur le courage de leur envoyer du fer et du plomb à la tête. S'ils étaient assez heureux pour que des missionnaires allassent les instruire, peu d'années s'écouleraient avant que les naturels de tout ce groupe d'îles devinssent aussi exemplaires pour l'honnêteté, la fidélité et l'hospitalité que ceux des îles Sandwich, des Amis et de la Société. Que la mission tourne donc ses regards de ce côté : voici un vaste champ ouvert à ses pieux et philanthropiques travaux, un champ

qui est mûr pour la moisson, et qui rendrait mille fois ce qu'on y aurait semé, sous le point de vue tant moral que commercial.

Du groupe de Monteverdeson nous gouvernâmes au sud-est avec un vent fort et un temps nuageux. Toute la nuit nous eûmes du tonnerre, des éclairs, des rafales et de la pluie. Nous remarquâmes aussi dans le sillage du bâtiment, outre la lueur phosphorique et habituelle de la mer, quelques coruscations [1] extrêmement brillantes, provenant à coup sûr de myriades de mollusques dont nous prîmes plusieurs, que nous examinâmes et qui nous parurent différer de tous ceux que nous avions jamais vus. Le seul signe de vie que ces animaux donnassent était de se gonfler légèrement lorsqu'ils souffraient; ils étaient généralement épais d'environ un pouce, et longs de trois à cinq, renfermés dans une espèce d'enveloppe ou peau extérieure de couleur jaunâtre et presque transparente.

Dans la matinée du 21 mai, nous passâmes l'équateur à 160 degrés 11 minutes de longitude est, et nous découvrîmes, tant par nos observations astronomiques que par le chronomètre, que, pendant les deux derniers jours, nous n'avions pas fait à l'est les quatre-vingt-quatre milles que nous donnait le livre de loch, et comme la mer était fort

[1] Lueur ou brillant éclat; mot tiré du latin *coruscare*, briller, reluire.

calme, nous mîmes à l'eau la chaloupe pour essayer le courant : nous trouvâmes qu'il se dirigeait au nord-ouest, faisant deux milles un quart à l'heure.

Le lendemain, 22, le courant se dirigeait à l'ouest-nord, faisant deux milles et demi à l'heure. Ce jour-là, le vent soufflait est-sud-est.

Le 23, le courant se dirigeait au nord-ouest-nord, faisant trois milles un quart à l'heure.

Le 24, dans l'après-midi, le chronomètre indiqua que la force du courant avait augmenté de manière à parcourir presque quatre milles à l'heure. Pour vérifier la justesse des indications du chronomètre, nous mîmes vers le soir une chaloupe en mer, afin d'essayer le courant, que nous trouvâmes se diriger presque au nord-ouest, faisant trois milles trois quarts à l'heure. Une forte brise venant alors à souffler de l'est-sud-est, comme il m'était impossible de passer à l'est de l'archipel de Salomon, à cause de la violence des courans, je résolus de traverser le détroit de Bougainville, après avoir examiné le groupe Ontong-Jara. Mais quoique nous ne tardassions pas à atteindre la hauteur de ces îles, nous passâmes outre et marchâmes à l'est.

Au bout de quelques heures, une de nos vigies signala en même temps une terre et des brisans. Nous virâmes de bord et fîmes route au sud vers la terre qui venait d'être signalée. Nous atteignîmes bientôt un groupe de petites îles basses qui parais-

saient complétement entourées d'un récif de corail, ne présentant que deux ouvertures étroites, dont ni l'une ni l'autre n'avait plus de cent verges de large, et où la profondeur de l'eau n'était que de trois brasses.

Nous approchâmes de la plus orientale de ces ouvertures au sud du groupe, et nous envoyâmes les chaloupes, bien armées, examiner le récif. Deux heures après, les chaloupes revinrent, apportant l'agréable nouvelle que le récif était entièrement couvert de biches-de-mer, première et seconde qualité, dont nos gens avaient eu soin de prendre des échantillons. Le passage qui conduisait dans l'intérieur du récif fut aussitôt sondé : il se trouva être sûr et facile. Je me décidai donc à pénétrer dans le bassin, à y mouiller *l'Antarctique*, et, s'il était possible, à me procurer une cargaison en cet endroit.

Nous commençâmes sur-le-champ à mettre ce dessein à exécution. Nous entrâmes dans l'intérieur du récif, et nous dirigeant vers la partie du bassin qui était le mieux abritée des vents, nous jetâmes l'ancre à environ un mille d'une petite île située au nord-est du groupe.

Dès que *l'Antarctique* fut assuré sur ses ancres, toutes ses voiles ferlées, les naturels, à peu près aussi noirs de peau que des Africains et presque complétement nus, commencèrent à se réunir au-

tour de lui, se tenant toutefois à distance respectueuse dans leurs petits canots, et témoignant tous les signes ordinaires de la curiosité, de l'étonnement et de la crainte. Ils avancèrent jusqu'à cent verges du vaisseau, et alors tinrent leurs rames immobiles, comme n'osant avancer davantage. A cette vue, je déployai un drapeau blanc, en signe d'amitié de notre part, et leur montrai plusieurs colliers de grains de verre et d'autres objets reluisans au soleil. Je les décidai ainsi à s'approcher tout-à-fait du navire, mais lorsqu'ils examinèrent la carène, les agrès, les cordages, ils parurent avoir tellement peur qu'ils ne purent pendant quelque temps se déterminer à venir à bord.

J'en distinguai bientôt dans le nombre un que je reconnus être le chef de la peuplade, et que, faute d'un nom plus convenable, j'appelai *Néron*. Il était très splendidement ou plutôt très bizarrement orné de coquillages et de fleurs qu'il portait à la tête, au cou et à la ceinture, tandis que ses bras et ses jambes étaient décorés d'anneaux et de bracelets de la plus belle écaille de tortue. Après un long temps, je parvins à lui persuader de venir à bord avec quelques-uns des siens, mais ce fut après beaucoup de doute et d'hésitation. Qui pourrait dépeindre en termes assez forts leur étonnement lorsqu'ils se virent sur le pont ? Ils semblaient être devenus muets et stupides, et ne firent pas le moindre mou-

vement, ne remuèrent pas le pied avant que j'eusse pris Néron par le bras et l'eusse fait promener avec toutes les démonstrations imaginables de politesse.

Un peu rassuré par la bienveillance de ma conduite et par la cordialité de la réception, il commença peu à peu à revenir de sa surprise et à témoigner une extrême curiosité. Il examina rapidement les mâts, les agrès, les voiles, le pont, les écoutilles, la pompe, les câbles, les ancres, et tout ce qui tombait sous ses yeux, passant d'un objet à un autre, les palpant avec ses deux mains, demandant l'usage de chaque chose, mais n'attendant jamais de réponse, et mettant aussitôt les doigts sur un autre objet. Enfin il se mit à sauter sur le pont comme un fou, alternativement riant et poussant des exclamations de surprise. Lorsqu'une chose le frappait d'une façon particulière, il s'écriait aussitôt *rett stiller,* c'est-à-dire beau. Ses noirs compagnons s'intéressaient aussi beaucoup aux objets dont ils étaient environnés, mais n'osaient pas exprimer leurs sensations en présence de leur chef, qui en effet se trouva être le chef principal ou empereur de tout le groupe.

J'invitai Néron à descendre avec moi dans la cabine; mais il refusa, jusqu'à ce que trois de ses gens eussent d'abord tenté cette terrible entreprise, et qu'il leur en eût donné l'ordre en conséquence, ordre qu'ils écoutèrent avec une répugnance évi-

dente, descendant l'escalier derrière moi avec non moins de précaution que de crainte. Cependant ils eurent à peine mis le pied dans la cabine, que la frayeur fit chez eux place à la surprise et à l'admiration lorsqu'ils virent le grand nombre de fusils, de pistolets et de sabres brillans qui la décoraient de toutes parts; ils couvraient de leurs mains leurs yeux éblouis, et ils criaient *rett-stiller,* cri que répétaient aussitôt leurs compagnons restés sur le pont. Je leur montrai ensuite une glace, dont la vue les frappa d'abord de terreur; ils restèrent plusieurs minutes abrutis d'étonnement, se regardant les uns les autres, puis fixant l'image réfléchie par le miroir; mais aussitôt qu'ils y reconnurent leurs visages noirs comme l'ébène, ils s'embrassèrent, firent les plus grotesques grimaces, rirent à gorge déployée, et hurlèrent de joie.

Néron, dès qu'il les entendit, ne put résister plus long-temps à son désir de descendre aussi et à leurs sollicitations : en un saut il fut dans la cabine, et tandis qu'il la parcourait des yeux ses exclamations de surprise et de bonheur dépassaient toutes les bornes. Bref, à l'air et aux gestes, tous ressemblaient à de jeunes écervelés, quoique plusieurs d'entre eux parussent être d'un grand âge.

A notre retour sur le pont, nous vîmes autour du vaisseau un plus grand nombre de barques, toutes remplies de naturels également noirs et nus,

venant des autres îles, qui paraissaient incrédules aux merveilleuses histoires que racontaient ceux de leurs amis qui étaient à bord. Mais ils se convainquirent bientôt par leurs propres yeux qu'on ne leur avait pas dit la moitié même de ce qui était. Nous leur montrâmes alors la cuisine, leur offrant du pain et quelque autre nourriture; mais ils refusèrent d'y goûter avec tant de répugnance, qu'on eût dit que leurs cœurs se soulevaient.

Les canons attirèrent ensuite l'attention du chef noir, qui parut fort inquiet d'en connaître l'usage; mais il n'était ni convenable ni politique alors de satisfaire sa curiosité sur ce sujet. Je pris un peu de poudre cependant et la brûlai devant eux sur le pont, ce qui les effraya tellement, qu'ils tombèrent tous la face contre terre; mais voyant qu'ils n'avaient aucun mal, ils se relevèrent bientôt sans plus rien craindre, et donnèrent à entendre qu'il fallait que je pusse produire le tonnerre et les éclairs qui quelquefois les effrayaient dans le ciel.

Quand leur curiosité commença enfin à se satisfaire, et l'ardeur de leur enthousiasme à se calmer, je distribuai à Néron et à ses principaux camarades quelques présens, dont ils témoignèrent beaucoup de reconnaissance. Néron ne voulut pas être avec moi en reste de politesse; c'est pourquoi il dépêcha vers le rivage plusieurs canots, qui ne tardèrent pas à revenir chargés de cocos et d'autres fruits

qu'il me pria d'accepter. Alors, à sa prière, je l'accompagnai à terre, dans son propre canot, tandis que M. Wallace me suivait dans la chaloupe de *l'Antarctique*, bien équipée d'hommes et d'armes.

Lorsque nous fûmes descendus dans l'île, Néron nous conduisit à sa maison, qui ne se distinguait des autres qu'en ce qu'elle était plus haute et plus vaste. Nous y prîmes des rafraîchissemens, qui consistaient en fruits et en poissons de plusieurs espèces, que nous trouvâmes excellens au goût. Nous étions assis sur des nattes, dont le plancher était couvert, tandis que le reste des chefs, avec quelques fort jolies femmes, presque entièrement nues, ainsi que leurs enfans dans leurs bras, formaient un cercle autour de nous; mais c'était sur moi que se portaient le plus souvent leurs regards, et sans doute ils me considéraient comme chef de quelque puissante tribu d'une île lointaine.

Notre repas fini, je présentai à la reine une paire de ciseaux, un petit couteau et des grains de verre, que sa majesté daigna très gracieusement accepter et dont elle parut fort ravie, des ciseaux surtout, dont je lui appris aisément l'usage. Le couteau et les ciseaux excitèrent l'admiration générale, ce qui était bien naturel dans un groupe d'êtres qui n'avaient encore jamais vu un morceau de fer ni d'acier, et dont les meilleurs outils étaient faits de coquillage ou de pierre.

Après que leur admiration se fut un peu calmée, leur curiosité se dirigea sur ma personne même. Nul d'entre eux cependant, à l'exception du roi Néron, n'osa me toucher, encore n'exécuta-t-il cette prouesse que d'une main aussi tremblante que celle du novice qui pour la première fois approche la mèche de la lumière du canon. Quand il se fut bien convaincu que j'étais de chair et d'os comme lui et ses semblables, et que rien ne pouvait faire disparaître la couleur blanche dont il croyait ma peau noire recouverte, il se tourna vers ses conseillers d'un air fort surpris, et les harangua quelque temps à propos de ce merveilleux phénomène. Toute l'assistance l'écouta avec moins de respect que d'étonnement, restant immobile comme des statues, les yeux fixes et la bouche béante.

Sa majesté me pria alors d'ouvrir ma veste et ma chemise pour qu'il fît le même essai sur la couleur de mon corps; mais le résultat fut un accroissement de surprise. Chacun des hommes s'approcha alors tour à tour, et se convainquit que ma peau n'était ni une étoffe blanche bien tendue sur mon corps, ni sa couleur l'effet de moyens artificiels. Mais aucune des femmes ne vint me toucher la poitrine, et je crois devoir attribuer cette réserve plutôt à la modestie et à la délicatesse de leur sexe qu'à une frayeur personnelle.

Quand leur curiosité fut suffisamment satisfaite sur ce point, les femmes m'offrirent plusieurs beaux colliers de coquillages qu'elles détachèrent de leur cou, de leurs bras et de leurs jambes, et dont elles me parèrent. Cette politesse fut aussitôt imitée par les chefs, qui ôtèrent et m'offrirent leurs bonnets ou guirlandes de plumes, ingénieusement travaillés et ornés avec goût de corail rouge. Quelques jeunes filles me donnèrent de belles nattes, en me faisant comprendre que je pourrais y dormir.

Cependant nous avions été joints par environ quatre cents naturels; tout à coup, à mon extrême surprise, fut entonnée une chanson qu'ils chantèrent en chœur, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfans. A en juger par leurs gestes, elle s'adressait évidemment à moi, et avait pour but de témoigner leur reconnaissance des présens qu'ils avaient reçus. Alors je cherchai, par signes et par gestes, à force de révérences et de sourires, à les remercier d'une telle politesse. Ils comprirent la mienne : la politesse est en effet une langue universelle qui est tout de suite comprise et appréciée par toute espèce de gens, depuis le courtisan français jusqu'au pauvre Hottentot méprisé.

Ce concert terminé, je fis entendre à Néron que je désirais examiner l'île, et le priai de me faire l'honneur de m'accompagner, ce à quoi il consen-

tit avec plaisir, prenant avec lui plusieurs gens de sa suite, hommes et femmes. Six hommes, par ordre de leur chef, marchèrent devant nous, servant de guides et nous frayant le passage. J'étais sans armes, m'imaginant que la meilleure garantie de ma sûreté personnelle était la confiance que je semblais mettre en mes conducteurs, qui, de fait, paraissaient les gens les plus doux, les meilleurs et les plus inoffensifs que j'eusse jamais vus. Tandis que nous traversions la forêt, tous cherchaient à m'amuser, jouant, sautant, courant, cabriolant comme des gamins qui sortent de l'école.

Tous les objets qui me tombèrent sous les yeux pendant cette excursion avaient un air de jeunesse et de fraîcheur, comme si toute l'île était de création récente : tous les arbres étaient fort jeunes, et la plupart des arbres à fruits récemment plantés. En passant au milieu des bois, je vis quelques plantes couvertes à profusion de belles fleurs rouges, que Néron me dit être cultivées par eux exclusivement pour leur parure. Vers le centre de l'île, mon attention fut arrêtée par de petits morceaux de corail, empilés régulièrement, et seulement séparés les uns des autres par des sentiers dont l'approche était défendue par des pieux fichés en terre. Néron m'apprit que c'était le cimetière royal, et que les morceaux de corail étaient autant de tombes. Ils n'y enterraient que les chefs et les

guerriers de distinction, qui seuls avaient la permission de franchir la palissade. Les corps des gens du commun étaient jetés à la mer. Une tombe de corail!... l'estomac des requins!

Tandis que je méditais sur les distinctions de rangs établies par le monde, qui s'étendent ainsi jusqu'à notre poussière, nous atteignîmes le point sud-est de l'île, où je choisis un bel emplacement convenable à mon projet: c'était d'élever un bâtiment propre au nettoiement de la biche-de-mer; car cette précieuse production de l'Océan, à moins d'être nettoyée en temps et lieu, n'est bonne à rien. Je choisis un endroit près duquel nous pouvions venir mouiller, et ses environs nous présentaient le bois à brûler dont nous aurions besoin. J'avais examiné ce point du pont de *l'Antarctique*, et mon but principal, en allant à terre, était d'abord de l'examiner mieux, et ensuite d'obtenir du chef de l'île la permission de mettre mon projet à exécution.

Dès que Néron put comprendre mon intention et mon désir, non-seulement il souscrivit volontiers à ma demande, mais encore me promit l'aide de son peuple; et il fut convenu qu'on se mettrait à l'ouvrage le matin suivant. Cet arrangement conclu et mutuellement compris, nous retournâmes au village par une route plus courte que la première, et bientôt je pris congé de mes nouveaux

amis qui m'avaient accompagné jusqu'à la chaloupe, où mon retour était impatiemment attendu. Mais avant que nous quittassions le rivage, Néron nous envoya encore des cocos, des bananes et plusieurs autres poissons de belle taille. Nous leur fîmes alors noș adieux, nous gagnâmes le large, et bientôt nous fûmes à bord de notre bâtiment.

J'y trouvai M. Johnson, le premier officier (M. Hunt nous avait quittés à Manille et était retourné en Amérique pour cause de santé), qui venait d'y arriver depuis quelques instans, après avoir été examiner la partie nord du récif qu'il avait trouvée couverte de biches-de-mer d'une belle grandeur. Il rapportait aussi plusieurs huîtres à perles; mais les perles qu'elles contenaient étaient si petites, qu'elles avaient peu ou point de valeur.

Alors nous préparâmes tout pour la pêche du lendemain; nous plaçâmes les hommes de quart et allâmes nous coucher, nous félicitant les uns les autres de la découverte de ces îles qui nous présentaient une mine inépuisable de richesses, et des dispositions amicales des naturels, dont je vais maintenant essayer de décrire l'extérieur en peu de mots.

Les hommes sont en général grands de six pieds, bien proportionnés, droits et larges de poitrine; aussi sont-ils forts, nerveux, vigoureux, et un peu gros, mais extrêmement agiles. Leurs bras et leurs

jambes sont bien taillés; et, comme la plupart des insulaires de l'océan Pacifique, leurs mains et leurs pieds sont petits en proportion des autres parties du corps. La forme de leur tête est extrêmement gracieuse, et toute différente de celle des Africains. La peau des hommes et des femmes est douce et délicate au toucher, et moins brune que celle des naturels de Madagascar. Leurs cheveux sont un peu crépus, mais doux et soyeux, et beaucoup plus longs que ceux des Africains. Leurs yeux sont grands, naturellement unis et bien proportionnés. Leur nez est élégant, et leurs lèvres le sont aussi, car elles sont peu épaisses, et s'ouvrent assez pour laisser voir deux rangées d'ivoire, c'est-à-dire leurs dents qui sont toutes égales et pareilles, admirablement disposées entre des lèvres dont l'incarnat ne le cède en rien à l'éclat du corail qui environne leurs îles. Mais l'expression de leur physionomie, lorsqu'elle n'est pas adoucie par le plaisir, ou mitigée par la joie, est sauvage et féroce, en même temps qu'elle indique la fermeté et la résolution. Ils se tatouent avec extravagance bras, jambes, poitrine, épaules et figure, et souvent d'une si effrayante manière, que leur air féroce en devient hideux.

Les femmes sont presque aussi corpulentes que les hommes, ont également le teint noir, et ne sont pas moins bien faites, avec le dos étroit, le sein sail-

lant, la taille mince, les hanches peu marquées. Elles ont les jambes et les bras bien proportionnés, et la forme de leur tête ressemble à celle de nos mulâtres à quatre sangs. Elles ont de grands yeux noirs, de petites figures rondes, le cou mince et de belles dents de la plus pure blancheur.

De leurs vêtemens il n'y a presque rien à dire. Quelques-uns portent des nattes faites avec la seconde écorce du cocotier, qu'ils attachent comme un jupon autour de leur ceinture, et qui tombent jusqu'à mi-genoux. Mais la plupart, hommes et femmes, vont entièrement nus, si nous exceptons leurs ornemens, qui consistent en larges feuilles, en coquillages, en os et en dents de poisson, qu'ils portent à la tête, aux oreilles, au nez, au cou, aux bras, aux reins, aux cuisses, aux jambes et aux chevilles. Les chefs se distinguent par des bonnets à plumes qui ondulent gracieusement au souffle du vent. Ces bonnets, attachés en sens inverse de leurs corps, peuvent au moins cacher d'une manière décente ces parties que la nature nous invite toujours à voiler, depuis le jour où des feuilles de figuier furent tressées pour cet usage dans le Paradis terrestre.

Pendant mon excursion dans l'île je vis assez de leurs instrumens de guerre pour me convaincre qu'ils seraient, en cas d'hostilité, de très formidables ennemis. Leurs armes consistent en arcs, flè-

ches, lances, massues et haches. Les arcs ont huit pieds de longueur, et sont faits de bois de palmier; ils sont légers, forts et très élastiques. L'écorce intérieure du même arbre leur fournit les cordes. Les flèches sont de petits roseaux, très droits et gros comme un doigt de femme, qui poussent en abondance dans une des îles; elles sont longues de cinq pieds, et la pointe est faite d'un bois extrêmement dur.

Leurs lances sont de même bois que leurs arcs, hautes de seize pieds, régulièrement circulaires proche des deux extrémités, élégamment ciselées au milieu, et polies avec tant de soin, travaillées avec tant de goût, qu'elles semblent être d'ivoire. Leurs massues sont aussi de palmier; elles ont quatre pieds de long, avec une lame plate à l'un des bouts, larges de cinq pouces, et bien aiguisés. L'autre bout qui est le manche, est presque rond et gros de manière à être tenu dans la main. Il se termine par une espèce de boule assez semblable au pommeau d'une épée, sur laquelle sont sculptés la tête, la figure et les traits d'un nègre féroce. Leurs haches sont longues de dix-huit pouces, avec un bout aminci de manière à servir de poignée, tandis que de l'autre est une tête sculptée, de la grosseur d'un coco, qui représente l'horrible figure d'un guerrier tatoué et peint pour le combat.

Les canots de ces insulaires, construits d'une seule

pièce de bois, ont vingt pieds de long, douze de large, et à peu près autant de profondeur. Le bois dont ils sont faits est léger, flottant, et assez semblable à l'arbre-chou. Leurs rames sont longues de quatre pieds, larges de six pouces à l'extrémité, et faites du même bois que leurs haches, bois qui n'est pas sans analogie avec notre chêne.

Tel est le peuple au milieu duquel nous étions tombés; telles sont les armes qui leur servent à repousser les envahisseurs. Moi j'avais presque conclu avec leur chef un traité de commerce et d'amitié, y mettant pour ma part la plus grande bonne foi. Reste à voir maintenant de quelle manière sa majesté noire remplit les conditions de ce traité.

Avant de terminer ce chapitre, il peut ne pas être hors de propos de donner au lecteur une idée plus nette d'un objet de commerce qui doit figurer souvent dans ce récit, et dont il a été déjà plus d'une fois question : je veux parler de la biche-de-mer.

La biche-de-mer est un mollusque des mers indiennes, connu dans le commerce sous le nom de *bouche-de-mer*. Si je ne me trompe, le célèbre Cuvier l'appelle *gasteropeda pulmonifera*. On la recueille en abondance sur les côtes des îles de l'océan Pacifique, et surtout pour les marchés de la Chine, où elle se vend fort cher, aussi cher peut-être que ces fameux nids d'oiseaux mangeables [1], dont par-

[1] Les salanganes, espèce d'hirondelles dont il va être question.

lent tant les Chinois, et qui sont probablement faits de la matière gélatineuse tirée du corps de ces mollusques par une espèce d'hirondelle. Ils n'ont ni écailles ni pates, ni aucune partie proéminente, à l'exception d'une espèce de bouche et d'anus, organes nécessités l'un par l'autre; mais au moyen de leurs anneaux élastiques, ils se traînent comme les vers et les chenilles au fond des eaux, où, si ces eaux sont basses, ils peuvent être vus par une espèce d'hirondelle dont le bec pointu, inséré dans le corps mou de l'animal, en retire une substance gommeuse et filamenteuse, qui en séchant devient susceptible de former les contours solides d'un nid: de là le nom de *gasteropeda pulmonifera*.

Ce mollusque est oblong et de différentes grandeurs, depuis trois jusqu'à dix-huit pouces; et j'en ai vu qui n'avaient pas moins de deux pieds. Il est presque rond, un peu plat vers une de ses extrémités qui touche la terre ou le fond de la mer. Sa grosseur varie d'un à huit pouces. Il s'enfonce dans les endroits où l'eau est le plus haute, à certaines saisons de l'année, probablement pour y engendrer, puisque nous les avons souvent trouvés par couple. C'est quand le soleil frappe avec force sur l'eau et l'échauffe, qu'il approche des côtes, et souvent en des endroits si creux que la marée se retirant le laisse à sec sur le récif de corail, exposé à la chaleur du soleil. Mais il ne fait pas ses petits

sous des eaux profondes, car ce n'est jamais là que nous en avons pêché de jeunes; au contraire on voit toujours les grandes espèces sortir du fond des eaux. Il se nourrit principalement de cette espèce de zoophytes qui produisent le corail.

La biche-de-mer se pêche en général dans trois ou quatre pieds d'eau, après quoi on la porte sur le rivage, où on lui fait avec un couteau à l'une de ses extrémités une incision d'un pouce au plus, suivant sa taille. Par cette ouverture on fait, en le pressant un peu, sortir les entrailles de l'animal, qui ressemblent à celles de tout autre petit habitant de la mer. Alors on les lave, puis on les fait cuire jusqu'à un certain point qui doit n'être ni trop ni trop peu. Ensuite on les met pendant quatre heures dans la terre, d'où on les tire pour leur donner une seconde cuisson; après quoi on les fait sécher au feu ou au soleil. Celles qui sont préparées au soleil ont beaucoup plus de valeur, mais au feu elles se préparent trente fois plus vite. Quand ces préparations sont terminées, on peut sans risque les garder deux ou trois ans dans un lieu sec; mais il faut examiner de temps à autre si l'humidité ne s'y met pas.

Les Chinois regardent la biche-de-mer comme un mets exquis[1], lui croyant une vertu merveilleuse pour rendre au corps la force que lui enlève

[1] *Great luxury*, un mets de *grande luxure*, dit le texte.

l'usage immodéré des plaisirs. Elle se vend sur la place de Canton à des prix fort élevés qui varient suivant la qualité. A Manille, à Singapore, à Batavia, il arrive souvent qu'elle se vend encore mieux [1].

Comme la biche-de-mer n'est pas sans affinité avec les nids d'oiseaux mangeables, nous en dirons un mot. Les oiseaux qui construisent ces nids sont une espèce d'hirondelle semblable sous tous les rapports à celle qui habite nos côtes, et faisant son nid dans les trous de terre jaune et argileuse qui entourent toutes les baies de la Nouvelle-Angleterre. Cette hirondelle est petite, haute de trois à quatre pouces, avec la poitrine blanche, et une tache blanche sur chaque plume de la queue. Elle tire une substance blanche glutineuse du corps de certains mollusques que la marée en se retirant laisse sur des bancs de corail, et en fait son nid dans des fentes et des crevasses de rochers, dans les endroits les plus inaccessibles qu'elle peut trouver. Tellement que les naturels de ces îles de l'océan Pacifique, qui ramassent ces nids pour les marchés de la Chine, sont parfois obligés de plonger dans la mer pour pénétrer au sein des cavernes sous-marines, où s'établissent ces sagaces oiseaux.

[1] J'ai dit plus haut dans une note ce que vaut un picul de ce mets recherché. M. Morrell donne l'échelle des prix dans ses différens lieux de relâche; le prix le plus élevé est de 90 dollars le picul, et la dernière qualité, qui est la huitième en descendant, vaut encore quatre dollars ou vingt francs.

Ces nids tiennent solidement au rocher qui en forme un des côtés; il faut que l'oiseau mette doublement son savoir-faire à contribution s'il bâtit sur un angle. Quand le nid est terminé, et suffisamment durci au soleil, l'habile petit architecte se retire dans son habitation et se prépare à donner le jour à une famille. Il pond ordinairement trois ou quatre œufs de la grosseur de ceux d'un rouge-gorge, mais dont la coquille est tout-à-fait blanche. Le nid, lorsqu'on le détache du rocher, n'est pas plus large que le quart de la peau d'une orange. La couleur en est blanchâtre, comme celle de la colle de poisson. Les naturels de Sooloo, de Célèbes, de la Nouvelle-Guinée et des îles du voisinage, en font des paquets de deux et trois livres; un seul nid pèse deux ou trois onces. J'ai souvent mangé des soupes faites avec de ces nids, et je leur ai toujours trouvé une saveur aromatique très agréable.

§ 6.

Iles Massacre. Construction d'une maison, plantation d'un jardin. Amitié d'Henneen, chef de l'île. Bonnes dispositions des naturels. Précautions contre une surprise. Symptômes de perfidie, de duplicité et de dissimulation. Ils nous attirent dans une embuscade; nous désarmons leurs guerriers. Confiance et amitié rétablies. Belles mais douteuses protestations de bienveillance. Alarme, massacre, bataille, cannibalisme. Départ de ces îles. Arrivée à Manille.

De bonne heure, dans la matinée du 26 mai 1830, nous débarquâmes au nombre de vingt-cinq sur le point que j'avais choisi le soir précédent, comme on l'a vu dans le dernier chapitre. Tous mes gens étaient armés d'une bonne hache; ils se mirent aussitôt à couper les arbres et à nettoyer le terrain dans la direction de *l'Antarctique*, et le long du rivage. Ils poursuivirent leur ouvrage avec tant d'ardeur et d'activité qu'au bout de quelques heures, non-seulement ils avaient disposé une place propre à recevoir un bâtiment long de cent cinquante pieds, large de cinquante, mais encore qu'une partie de la charpente de l'édifice projeté était établie. La vue de nos travailleurs paraissait beaucoup récréer les naturels, mais la rapidité avec laquelle les arbres étaient abattus les accablait d'étonnement.

Dans l'après-midi je choisis des graines de différentes sortes, de celles qui me semblaient être les

plus convenables au climat et au sol de ces îles, et j'allai à terre dans le dessein de les planter. Suivi par un de mes marins, j'examinai soigneusement la terre en plusieurs endroits vers le centre de l'île, et je finis par choisir un lieu qui me semblait convenir admirablement à un jardin. Nous mettant à l'ouvrage avec nos bêches, nous eûmes bientôt labouré une étendue suffisante de riche terrain jaune sous les yeux de plusieurs centaines des naturels qui nous regardaient faire avec non moins de curiosité que de surprise. Il me fut impossible pendant quelque temps de leur faire bien comprendre la nature et le but de notre opération : ils restèrent à nous contempler avec un air de crainte jusqu'à ce qu'ils me vissent mettre les graines en terre; alors la vérité sembla se révéler subitement à leurs esprits.

Puis un homme grand, mince, bien fait, s'avança vers moi et me donna la main d'un air d'approbation et de gratitude, indiquant par ses gestes qu'il comprenait maintenant l'objet de ma conduite jusqu'alors mystérieuse, et qu'il ne pouvait que hautement l'approuver. La physionomie de cet homme annonçait une pénétration profonde, jointe à une grande fermeté de caractère. Il se nommait Henneen, et il était, comme je l'ai ensuite découvert, chef de cette île : le roi Néron, souverain du groupe entier, s'y trouvait simplement en visite,

et était venu d'une des plus grandes îles de son empire, située à environ sept milles vers le sud, où il résidait d'ordinaire.

Encouragé par l'approbation d'Henneen et de ses sujets, je continuai alors et plantai des pommes de terre, des citrouilles, des oranges, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des ognons, des choux, des betteraves, des carottes, des navets, des artichauts, des fèves, des pois, des melons d'eau et des melons muscat. Pendant que nous plantions les graines de ces végétaux et de ces fruits, je dis à Henneen qu'il faudrait les entourer d'un enclos, de peur qu'ils ne fussent foulés aux pieds et détruits. Il commanda aussitôt à ses gens de se mettre à l'ouvrage, et avant la nuit le petit jardin était tout planté et bien fermé. J'appris alors à Néron et à Henneen qu'ils pouvaient s'attendre, au bout de quelques lunes, à trouver dans cette jeune plantation différens légumes bons à manger, et dans deux ou trois ans un grand nombre d'arbres portant des fruits salubres et délicieux. Henneen en donna communication aux naturels, qui répondirent par un long cri général d'approbation et de joie.

Suivit une harangue du roi Néron dans laquelle Sa Majesté assura à ses chefs et sujets que toute cette peine, tout cet embarras, je les prenais pour leur bien, guidé par des motifs de généreux désin-

téressement. La fin de ce discours fut saluée par de joyeuses clameurs qui montèrent au ciel. Quand elles eurent cessé, je fis comprendre à Néron et à Henneen que le jardin leur était exclusivement destiné, et que bientôt il fournirait assez de graines pour tous leurs sujets dans toutes les îles. Par cette marque de respect venant de moi, ils parurent se croire fort honorés, et promirent de veiller à ce que le jardin fût cultivé avec beaucoup de soin.

Les arrangemens et ces travaux terminés, nous allâmes en corps au village par une route qui traversait le côté méridional de l'île, où je ne pus m'empêcher de faire une courte halte pour considérer les attaques continuelles, mais inutiles, que tente l'Océan contre les boulevarts de corail qui protégent ces heureuses îles. Je regardai ces brisans écumeux avec des sensations mêlées d'étonnement et de crainte, et j'adorai l'Être qui donnait aux plus petits insectes la puissance d'accomplir de si merveilleux miracles! Sans doute le terrible Océan peut arracher des montagnes de leurs solides fondemens; il peut ruiner à jamais et engloutir des cités, réduire en poudre des flottes entières, détruire tous les misérables travaux de l'homme qui pourtant se donne le titre de roi de l'univers; mais ici, c'est vainement que l'Océan fait rage contre les œuvres de ces chétifs animaux, presque imperceptibles à l'œil nu. Neptune voit ainsi son do-

maine continuellement envahi de mille et mille côtés différens; il se courrouce, il écume, il tempête, il fait une guerre perpétuelle contre les envahisseurs. Mais combien impuissante est sa colère! Les petits ouvriers continuent leur ouvrage, sans même s'apercevoir de sa fureur... De nouvelles montagnes de corail sortent toujours du fond de l'abîme, et l'imagination regardant au loin dans l'avenir peut voir le vaste océan Pacifique converti en un continent qui, pour ainsi dire, s'appuie sur une base de corail.

Au coucher du soleil nous retournâmes au vaisseau avec tous nos travailleurs; et, après avoir pris notre repas du soir, assaisonné par la meilleure de toutes les sauces, un bon appétit, après avoir posté les hommes de quart, nous nous couchâmes tous sur le pont, sous le tendelet qui s'étendait dans toute la longueur du navire. Les nuits sont très belles sous cette latitude, et plus favorables à la santé que celles d'aucun autre pays que j'aie jamais visité, attendu qu'il n'y tombe aucune rosée. Quelle est la cause de ce phénomène, je ne saurais le dire. Nous pouvions donc y dormir tranquillement, sans craindre ni rhumes, ni fièvres, ni rhumatismes, agréablement rafraîchis par un vent frais et léger.

Aucune des précautions ordinaires contre une surprise n'avait été négligée. Les sentinelles avaient

été disposées comme la nuit précédente; il y avait un homme sur l'avant et dans chaque gaillard, avec des fusils chargés, et tous avaient sous la main leur pique d'abordage. Nous ne manquions à bord ni de fusils, ni de pistolets, ni de sabres, et j'avais distribué à mes hommes un paquet de vingt-quatre cartouches. Nos lanternes de combat étaient prêtes, nos canons de tout calibre chargés à mitraille et à boulet, et les mèches allumées nuit et jour.

Quoique nous missions souvent nos vies entre les mains des naturels, nous avions toujours soin de ne rien négliger qui pût le moins du monde compromettre la sûreté du vaisseau. Les traversins du mât étaient toujours disposés de manière à être complétement à l'abri des flèches; de sorte que si jamais les naturels venaient à se rendre maîtres du pont, un seul homme dans chaque hune pouvait les balayer au moyen des petites pièces qui toujours y étaient placées, ainsi que toute autre espèce d'armes et de munitions. Enfin nos précautions étaient si bien prises que nous n'avions rien à craindre pour notre vaisseau auquel tous les gens de l'équipage étaient tellement attachés qu'ils étaient prêts à mourir pour défendre ce *drôle d'Antarctique*, comme ils se plaisaient à l'appeler.

Le lendemain, après avoir déjeuné de bonne heure, nous allâmes à terre au nombre de vingt-huit, avec le forgeron et sa forge. Les gens de l'é-

quipage se mirent aussitôt à leurs différens ouvrages, tandis que le forgeron disposait sa forge, qui fut bientôt prête.

Cependant je confiai le commandement du vaisseau à M. Wallace, officier pour le commerce, et j'accompagnai Henneen et quelques hommes de sa suite à une petite île inhabitée, distante d'un quart de mille de celle où nous bâtissions notre maison. Cette petite île, qui n'a pas plus d'un demi-mille de circonférence, est absolument couverte de magnifiques bois de charpente et d'arbres à fruits, parmi lesquels je plantai encore en divers endroits des pommes de terre, des citrouilles, des pois, des pommes, des poires et des pêches, chaque espèce dans le sol qui me paraissait convenir le mieux à sa nature.

Au bout de quelques heures, je revins dans l'île où travaillaient mes gens, et les trouvai tous pleins de courage et d'ardeur pour le travail, secondés par une centaine de naturels dont la plupart s'occupaient à natter des feuilles de cocotiers pour couvrir le toit du bâtiment lorsqu'il serait élevé. La forge se trouvant alors en état de fonctionner attira, par la nouveauté du spectacle, l'attention de tous les naturels présens qui se mirent à l'examiner avec surprise dans toutes ses parties. Mais quand le soufflet commença à jouer, le charbon à prendre, et les étincelles de feu à jaillir du fer chaud, tous,

hommes et femmes, d'un mouvement unanime, prirent la fuite de frayeur. Henneen fut le premier à qui nous pûmes persuader de revenir. Nous le convainquîmes bientôt de la déraison de ses craintes; et pour lui montrer combien la forge était utile, le forgeron lui fabriqua un petit harpon en cinq minutes. Ce présent le transporta de joie; et un autre, un peu plus grand, fut aussitôt fabriqué pour le roi, tandis que les chefs reçurent quelques hameçons. Bref, leur amitié pour nous semblait augmenter à mesure que nous excitions leur curiosité par la vue de nouveaux objets.

Les naturels s'étaient de nouveau réunis autour de la forge, complétement dégagés de leurs sottes terreurs. Parmi eux était un vieillard appartenant à une des autres îles qui, mettant la main sur une barre de fer longue de dix-huit pouces, s'en empara sans plus de cérémonie. Néron fit aussitôt courir après le voleur à qui l'on arracha de force l'objet volé. Nullement déconcerté, le vieillard revint à la forge, où il se mit à injurier ceux qui l'avaient poursuivi, et vola une seconde barre de fer de la même longueur dès que l'occasion s'en présenta. Quatre de ses compagnons aussi, qui l'avaient suivi par derrière, prirent quelques-uns des outils du forgeron et détalèrent; on s'en aperçut bientôt, et les voleurs, poursuivis par les naturels d'après l'ordre d'Henneen, ne tardèrent pas à être

arrêtés; mais rejoints par un grand nombre de leurs camarades, une lutte s'engagea, où de graves blessures furent faites et reçues de part et d'autre.

A cette vue, je crus devoir intervenir, tâcher d'arranger la querelle, et rétablir la paix entre les deux partis avant qu'une plus grande effusion de sang rendît la chose impossible. En ce moment le forgeron quitta sa forge pour aller voir le combat; et quoiqu'il se fût absenté seulement quelques minutes, il n'y retrouva plus aucun des objets qu'il était facile d'emporter. Tout le fer et presque tous les outils avaient été volés, et il ne savait par qui. Il vint aussitôt vers moi, et m'apprit ce vol, précisément comme je finissais de rétablir, avec beaucoup de peine et non sans péril, l'ordre et la paix entre les auteurs de la contestation.

Je m'adressai aussitôt à Néron, et je lui fis connaître la honteuse conduite de ses sujets, exigeant que les objets volés fussent rapportés sur-le-champ. Néron souscrivit à ma demande, et il se mit fort en colère contre ses gens pour la manière dont ils se comportaient à mon égard. Le plus grand nombre des barres de fer et des outils nous furent rendus, et Néron me montra du doigt deux canots qui fuyaient sous le vent vers d'autres îles, en m'assurant qu'ils emportaient le reste, mais qu'il nous serait rapporté le lendemain. En conséquence il envoya un autre canot à la poursuite

des voleurs, et il nous tint pleinement parole.

Il était alors près de midi : j'invitai Néron, Henneen et les principaux chefs à me suivre à bord et à dîner avec moi. Cette invitation fut acceptée par tous, excepté par Henneen, qui s'excusa sous quelque frivole prétexte. Je n'attachai aucune importance à ce refus, et nous retournâmes au vaisseau, laissant deux hommes pour garder la forge et prendre soin des outils. Arrivés près de *l'Antarctique*, Néron et ses chefs furent hissés à bord et traités par nous avec la bienveillance ordinaire. Ils parcoururent alors toutes les parties du vaisseau sans montrer aucun signe de crainte, admirant chaque objet qui se trouvait sur leur passage, et témoignant toujours le désir de connaître la nature et le but de chaque chose.

Les canons, comme masses énormes de fer, piquèrent encore vivement leur curiosité, et ils s'inquiétèrent beaucoup de savoir pourquoi ils étaient creux. Je ne pouvais les satisfaire sur ce point sans tirer une des pièces; et en ce faisant, je craignais de les épouvanter à tel point qu'il me serait fort difficile de regagner leur confiance. Je jugeai donc plus convenable de les laisser dans l'ignorance à ce sujet. Une explication pratique du mystère devait avoir lieu beaucoup plus prochainement que ne s'y attendaient les uns et les autres.

Après un joyeux dîner où je n'épargnai ni la po-

litesse ni la cordialité, nous retournâmes tous au lieu de nos travaux dans l'île. A l'instant que nous débarquâmes, je fus informé qu'un autre vol avait été commis pendant mon absence, de deux haches et d'une cognée, et qu'il y avait preuve évidente que cet acte de mauvaise foi avait été favorisé, sinon encouragé par Henneen lui-même. Je voulus porter plainte à Néron; mais aussitôt que je l'abordai, je vis clairement qu'il y avait connivence entre lui et le perfide souverain. Je me plaignis cependant d'une façon civile, et demandai que les objets volés nous fussent restitués sur-le-champ. Mais au lieu de chercher une excuse ou un moyen de réconciliation, le roi nègre entra dans une violente colère, et me donna à entendre qu'il ne voulait pas s'occuper davantage de cette affaire. Je me tournai alors vers Henneen, de qui je reçus une réponse du même genre.

J'étais persuadé que si nous fermions les yeux sur cet acte de perfidie, tous les heureux résultats que semblait nous promettre notre voyage à ces îles ne tarderaient pas à nous échapper; je formai donc la résolution de recouvrer les objets volés par les voies de la douceur, si je le pouvais; par force, si j'étais contraint de recourir à la force. Pour exécuter ce projet, nous retournâmes à bord de *l'Antarctique*, où j'armai six hommes de l'équipage, outre moi-même, de fusils, de pistolets et de sabres;

puis nous revînmes à terre et débarquâmes en face du village, tous bien déterminés à reconquérir les objets volés, ou si nous ne le pouvions, à nous saisir de la personne d'Henneen et à le retenir à bord du vaisseau, jusqu'à ce qu'ils nous fussent rendus.

Nous avions à peine mis le pied sur le rivage, que vinrent à nous quatre naturels sans armes qui offrirent de me conduire au village où résidait Henneen, et qui était délicieusement situé au milieu d'une forêt de cocotiers, tous d'une taille majes tueuse. J'acceptai l'offre et nous suivîmes nos guides au village. Mais quelle fut notre surprise en sortant de la forêt par un étroit sentier qui aboutissait à l'entrée du village, de voir en face de nous deux cents guerriers sauvages complétement armés d'arcs et de massues, prêts à combattre! leurs figures peintes en rouge et leurs têtes bizarrement ornées de plumes rouges et de feuilles de cocotier; tous les yeux étaient fixés sur notre petite troupe avec une férocité diabolique, mêlée cependant, à ce qu'il me semble, d'un sentiment de honte et de repentir pour leur infâme perfidie. Lorsque mon regard indigné rencontra les leurs, la conscience qu'ils faisaient mal se trahit en dépit d'eux-mêmes, comme je le reconnus à l'air triste de leurs sauvages physionomies. Ils sentaient qu'ils se préparaient à une action criminelle, à rendre le mal pour le bien, à

ôter la vie à un homme qui déjà l'avait volontairement risquée pour leur être utile.

A la vue de cette formidable bande de guerriers peints, avec leurs arcs tendus et leur pied gauche en avant, comme s'ils allaient lancer leurs flèches, je compris qu'ils étaient déterminés à nous faire la guerre. En me tournant vers la petite troupe d'hommes courageux et choisis qui me suivaient, je m'aperçus qu'un nombre presque égal de ces démons noirs qui étaient cachés des deux côtés de la route, se montraient alors, et nous enfermaient par derrière. Ainsi nous étions complétement entourés par environ quatre cents féroces cannibales qui étaient déterminés à notre destruction, et qui n'attendaient qu'un mot d'ordre pour nous percer de leurs flèches, et ensuite nous manger, non comme un mets digne d'eux, mais comme de ces carcasses qu'on jette aux chiens.

Le sang-froid et la présence d'esprit nous soutinrent dans ce critique moment; pas une joue ne blanchit, pas un cheveu ne se dressa parmi notre petite bande de héros dont le calme et le courage augmentèrent à mesure qu'augmenta la grandeur du péril. Me tournant vers eux, je leur adressai quelques mots appropriés à la circonstance, les assurant que notre salut dépendait uniquement de notre sang-froid et de notre fermeté; qu'une tentative désespérée pouvait seule nous sauver de la

mort, et les exhortant à mettre leur confiance en Dieu en même temps qu'à obéir avec promptitude aux ordres que je donnerais.

Je jetai alors mon fusil à terre, pris un pistolet d'une main et mon sabre de l'autre, et ordonnai à deux de mes gens de suivre mon exemple. Puis je donnai aux quatre autres les instructions que me semblait nécessiter la circonstance, et je commençai l'exécution du plan que j'avais arrêté. Cependant Henneen adressait un discours à ses guerriers; mais il me fallait une proie plus belle encore, et j'examinai attentivement la ligne des sauvages, jusqu'à ce que mes yeux rencontrassent enfin Néron, leur roi, qui s'était placé en dehors du cercle. Henneen venait d'achever sa harangue, et les sauvages, leurs flèches sur les cordes de leurs arcs, étaient prêts à faire une décharge générale.

Avec une audace froide et calme qui rendit ces sauvages immobiles d'étonnement, je marchai droit à leur chef stupéfait, la bouche de mon pistolet tournée vers sa royale poitrine, tandis que mes deux fidèles compagnons, avec une fermeté non moins tranquille, se placèrent de chaque côté de Sa Majesté, tenant deux sabres étincelans suspendus sur sa tête, avec l'ordre exprès de la lui détacher du corps à l'instant qu'une flèche serait lancée contre l'un ou l'autre de nous. En adoptant ce plan, j'espérais que pendant la confusion qui suivrait né-

cessairement la mort du roi, quelqu'un de notre troupe parviendrait à s'échapper. Cette délicate commission fut confiée à deux hommes qui m'étaient bien connus pour ne devoir pas s'écarter de mes ordres, si désagréable qu'en fût l'exécution.

Frappés d'horreur à la vue du danger que courait leur monarque, les sauvages s'arrêtèrent soudain au moment même où ils posaient sur la corde de leurs arcs leurs flèches qui tombèrent à terre à leurs pieds. Dès que nous vîmes l'heureux effet de cette prompte mesure, et pendant que la confusion régnait encore parmi ces misérables créatures altérées de sang, nous fîmes le tour du cercle, nos sabres tirés, et nous les forçâmes à quitter arcs, massues, toutes armes enfin, qui furent promptement mises en monceau par mes autres braves compagnons. Alors Sa Majesté, toujours remplie de terreur au point de pouvoir à peine se tenir debout, fut conduite au rivage et confiée à la garde de M. Wallace, qui venait d'arriver du vaisseau à terre dans une autre chaloupe. Cinq des principaux chefs furent aussi placés dans celle qui nous avait amenés, et alors, quittant le rivage, nous fûmes bientôt sur le pont de *l'Antarctique* où nous rendîmes grâce au ciel de notre miraculeuse délivrance.

Comme l'amitié de Néron et de ses chefs importait beaucoup au succès de notre entreprise, j'em-

ployai tous les moyens pendant le reste du jour afin de me concilier leur faveur, et je me flattai d'y avoir complétement réussi. Tout parut alors marcher à souhait, aussi bien à terre parmi nos travailleurs, qu'à bord parmi nos hôtes, hôtes que pourtant nous retenions de force. Je leur accordai tout ce qu'ils semblèrent désirer, objets utiles, ornemens, nourriture; je les amusai au moyen d'un tambour et d'un fifre, ou en leur jouant des airs sur une orgue française, toutes choses qui leur plaisaient infiniment; l'orgue en particulier piquait vivement ces fils grossiers de la nature.

Le soir tous nos gens revinrent à bord, pleins d'enthousiasme; et M. Wallace m'informa que cent cinquante naturels avaient constamment travaillé à nous fabriquer des nattes depuis que leur roi avait quitté le rivage. Après souper nous fîmes de la musique, et nos marins donnèrent aux chefs un échantillon de la danse de New-York, politesse à laquelle ils répondirent en exécutant à leur tour des danses grotesques de leur pays. Les éclats de rire résonnaient de toutes parts, ces insulaires trouvant nos pas aussi ridicules que les leurs nous paraissaient l'être. La soirée se passa avec gaîté; la bonne intelligence semblait régner parmi tout le monde; les chefs riaient, criaient, chantaient. Nos hommes faisaient de même. Enfin, les matelots de quart placés, nous allâmes tous nous livrer au sommeil : j'a-



vais de mes propres mains fait un lit pour les chefs avec quelques vieilles voiles.

La matinée du 28 mai, jour si fertile en événemens, fut délicieuse sous cette latitude. Vingt-un de nos gens se rendirent à terre, sous les ordres de MM. Wallace et Wiley, pour continuer le bâtiment que nous élevions. Après avoir donné au roi et aux chefs un aussi bon déjeuner que nous le permettait la chambre aux provisions de *l'Antarctique*, je les chargeai de présens et les fis reconduire au rivage, fort charmés, suivant toute apparence, de leur visite, et de l'accueil qu'ils avaient reçu. Ils semblaient se donner toutes les peines possibles pour nous convaincre de leur gratitude et de leurs bonnes dispositions. Ainsi Néron et les chefs promirent volontairement que leurs gens aideraient les nôtres à faire les nattes dont nous avions besoin pour notre maison qui était alors construite en partie et prête à être couverte. On verra quelle était la sincérité de ces protestations et de ces promesses, si on a la patience de continuer ce simple récit des faits.

Après avoir ainsi témoigné à ces chefs toutes les marques de respect qui sont dues au rang, et que je croyais m'être dictées par une bonne politique, je pris quelques hommes avec moi et nous commençâmes à transporter sur le rivage les objets dont nous aurions d'abord besoin pour préparer la biche-de-mer. L'ouvrage avançait alors d'une fa-

çon très satisfaisante, il ne manquait plus à notre maison que le toit, et deux cent cinquante naturels aidaient nos travailleurs, ce dont nous étions convenus de les récompenser libéralement. Nous avions déjà débarqué plusieurs chaloupes des objets qui devaient nous être nécessaires, et nous allions en débarquer une autre, lorsque mes oreilles furent soudain frappées par des sons qui glacèrent presque le sang dans mes veines : c'était le cri de guerre des sauvages.

Je doute que l'éruption d'un volcan presque sous mes pieds, le choc inattendu d'un tremblement de terre, ou la foudre tombant du ciel sur le pont de *l'Antarctique*, m'eussent fait tressaillir et trembler plus que ce hurlement infernal. Quand je vivrais jusqu'à l'heure du jugement dernier, il retentirait encore à mes oreilles le jour, et visiterait mes rêves la nuit. Je comprenais trop bien le terrible motif de ce cri fatal, et je n'étais pas là pour défendre mes gens.

Notre batterie de babord portait directement sur le village : sans réfléchir à la distance, je saisis une mèche allumée et mis le feu à un des canons. Le coup, comme je devais bien m'y attendre, ne causa aucun mal à nos ennemis. Mais cette explosion subite et inattendue alarma mes gens qui étaient disséminés dans les bois, se livrant chacun à ses occupations. Tous comprenant que c'était le signal d'une re-

prise d'hostilités de la part des naturels, accoururent vers le rivage où ils avaient imprudemment laissé leurs armes en face du navire, sous la garde de deux sentinelles. Lorsqu'ils approchèrent de cet endroit, ils y trouvèrent environ trois cents naturels qui venaient d'égorger leurs compagnons, les deux sentinelles, et qui les attendaient eux-mêmes, arcs bandés. Au moment où ces infortunés sortirent du bois, une pluie de flèches fut lancée sur leurs corps sans défense. Trois seulement d'entre eux furent tués par cette décharge, mais tous plus ou moins grièvement blessés.

Une chaloupe bien armée, mise en mer à l'instant de l'alarme, volait au secours des malheureux matelots, aussi vite que pouvaient dix rameurs vigoureux la conduire à travers les flots que sa quille semblait à peine effleurer. Elle était commandée par M. Johnson dont la voix arrivait continuellement à mon oreille, tandis qu'il s'écriait: « Avancez, amis, avancez! pour l'amour de Dieu, avancez, et secourons nos camarades! » mais ils n'avaient pas besoin de toutes ces exhortations. Toutes leurs forces semblaient s'être concentrées dans leurs bras nerveux, et je crois que je voyais l'intensité de leur inquiétude dans l'air abattu de leurs figures, qui se trouvaient tournées du côté de *l'Antarctique*. Tandis que je regardais filer leur chaloupe, je pouvais à peine tenir ma lorgnette, tant était grande

la contraction de mes nerfs et de mes muscles, qui faisait imiter à mon corps le mouvement cadencé des rameurs, comme si j'eusse pu leur donner des forces et les aider à conduire la chaloupe. Si le lecteur a jamais éprouvé une pareille sensation provenant d'une sympathie nerveuse, il me comprendra. Sinon, je suis incapable de la décrire.

Cependant, mes braves et infortunés compagnons du rivage vendaient leur vie aussi bien que possible. Après avoir essuyé la décharge de flèches dont il a été question, le courageux Wallace, dont la bravoure, les qualités et le déplorable sort montrent l'illustre origine mieux encore que son nom, rallia ses hommes, et bien secondé par son ami le chevaleresque Wiley, les mena jouer au jeu de vie ou de mort, contre des adversaires si supérieurs. Voyant qu'un massacre général était le seul but des sauvages, de qui il ne fallait attendre aucun quartier, cet intrépide Anglais, avec trois flèches dans le corps, et tandis que ses compagnons arrachaient de leurs chairs celles qu'ils avaient reçues, leur criait : « Mes braves amis, vous voyez notre destin ! mourons en hommes !... formons-nous en peloton, tirez vos sabres, et suivez-moi ! si nous devons en échapper, il faut nous battre en désespoir de cause ! » A ces mots, qui me furent rapportés ensuite par un des survivans, il se mit à charger l'ennemi, donnant la mort à chacun de ses coups, et

courageusement suivi, courageusement imité par Wiley et les autres. Les sauvages reculaient d'étonnement, tandis que ces braves fauchaient leurs rangs et s'ouvraient un vaste passage à l'endroit où leurs ennemis étaient le plus serrés. Pour un blanc qui tombait, une douzaine de noirs cannibales mordirent la poussière, tant que ceux des nôtres qui survivaient ne furent pas couverts de blessures ni trop affaiblis par le sang qu'ils perdaient.

Mais que sert la bravoure dans un cas aussi désespéré! Cinquante flèches étaient alors piquées dans le corps de l'intrépide Wallace, semblables aux dards d'un porc-épic. Sa force était épuisée... La nature ne put faire davantage, et il tomba sur le visage, à côté de son ami Wiley qui avait reçu le coup mortel en voulant parer pour lui un coup de massue. Même dans l'agonie de la mort, Wallace encourageait encore ses gens. « Combattez, s'écria-t-il tandis que le sang ruisselait hors de son corps, combattez, mes braves camarades!... pour l'honneur de la marine, vendez chèrement vos vies... elles valent beaucoup! Qu'on ne puisse jamais dire que l'Angleterre ou l'Amérique a produit un lâche... Mourez en hommes! »

Ce furent ses dernières paroles. Il saisit alors, par un effort soudain, la main de son ami mourant; et ces deux braves officiers, dont les sabres

sanglans avaient arraché la vie à plus de cinq sauvages chacun, tournèrent leurs visages vers *l'Antarctique*, et rendirent l'âme. Le dernier survivant qui laissa cet horrible champ de bataille les vit dans cette position : amis dévoués pendant leur vie... pas même séparés par la mort. Les autres continuèrent à se battre en désespérés, promenant de toutes parts la destruction autour d'eux, jusqu'à ce que quatorze, sur vingt-un qu'ils étaient, eussent été mis hors de combat.

Cependant la chaloupe que j'avais envoyée avec M. Johnson et dix hommes, tous bien armés, avait atteint le rivage. Au moment qu'elle fut assez près pour que les fusils portassent contre les sauvages, nos gens commencèrent sur eux un feu vif et bien dirigé qui fit reculer les démons noirs à quelque distance, et permit à notre petite bande de héros, alors réduits à sept, de battre à temps en retraite vers la chaloupe. Sur les sept, quatre étaient grièvement blessés, et les trois autres presque épuisés de chaleur et de fatigue.

Les sauvages étaient alors revenus de la terreur qu'avait produite cette volée de balles, et, voyant que le reste de leur proie allait échapper à leurs griffes ensanglantées, ils se précipitèrent en furieux sur la chaloupe ; mais avant qu'ils pussent l'atteindre elle s'était éloignée du rivage. Une partie d'entre eux la salua alors d'une grêle de flèches,



tandis que le corps principal s'élançait dans des canots et se mettait à lui donner la chasse. Tous leurs mouvemens indiquaient la ferme résolution de détruire les fugitifs, ou de succomber eux-mêmes dans cette tentative.

Comme la chaloupe était fort encombrée avec dix-sept hommes à bord, dont quatre étaient dangereusement blessés, on concevra aisément que sa marche devait être lente; aussi les canots en approchaient-ils très rapidement. Aussitôt que les sauvages furent à portée des mousquets, nos gens recommencèrent leur feu; mais la mort de plusieurs d'entre ces chiens d'enfer, au lieu de détourner les autres de leur résolution, faisait au contraire qu'ils avançaient toujours avec un redoublement d'ardeur. Mais approchait alors le moment où leur si vive curiosité, touchant ces grosses pierres de fer creux qu'ils avaient vues sur le pont de *l'Antarctique*, allait être pleinement satisfaite.

Les sauvages approchaient tellement de la chaloupe, que je commençai à croire sa destruction inévitable. Nous tournâmes la bordée de notre vaisseau dans la direction des canots; tous nos canons étaient chargés à raisins et à mitraille, et au moment où l'ennemi fut à leur portée je fis signe à l'officier de la chaloupe de se diriger un peu vers l'arrière du navire, de manière à ce que tous nos canons, au nombre de vingt, pussent tirer

sur les canots, et lorsqu'il se fut détourné, la batterie de *l'Antarctique* s'enflamma et envoya ses messagers de mort à travers la flottille, dont deux canots furent littéralement mis en pièces.

Le bruit terrible du canon et son effet inattendu frappa de terreur nos ennemis étonnés, et il parut évident que ces naturels n'avaient jamais été à même de faire connaissance avec les résultats merveilleux de la combustion d'une certaine quantité de poudre. *L'Antarctique* continua son feu pendant quelques instans, ce qui força les canots, ou du moins ceux qui restaient, à se retirer précipitamment vers l'île. Par cette mesure, et aucune autre n'aurait été profitable, nous sauvâmes la chaloupe, le navire, et dix-neuf vies précieuses.

Notre chaloupe rejoignit bientôt, et nous hissâmes à bord les blessés, dont un était mon beau-frère, garçon d'environ seize ans. Les trois autres étaient si complétement épuisés de chaleur et de fatigues, si malades d'avoir vu leurs malheureux camarades massacrés et déchirés par ces féroces cannibales, qu'ils étaient incapables de tout service. Le thermomètre marquait alors 107 degrés. Notre position était loin d'être enviable.

Mais il n'y avait pas encore de temps à perdre: les sauvages étaient doublement furieux, à cause de la non-réussite de leur diabolique projet de trahison, et de la perte d'un si grand nombre d'entre



eux; leurs forces augmentaient d'instans en instans par l'arrivée de leurs compatriotes des autres points de l'île, et ils se préparaient avec promptitude à recommencer l'attaque de *l'Antarctique* d'une façon plus terrible, tandis que j'avais seulement à bord onze hommes capables de le défendre. En cette circonstance nous jugeâmes plus convenable de couper le câble et de mettre à la voile. Le moment d'après nous étions tous à notre poste, prêts à recevoir l'ennemi qui s'avançait alors avec une immense flottille de canots.

Dans cette occurrence critique le ciel se déclara en notre faveur : un bon vent d'est vint à souffler, et nous vîmes bientôt, à notre grande joie, que les canots montraient leurs arrières, et que les sauvages avaient abandonné la chasse. Ce fut heureux pour nous qu'ils agissent ainsi, car bientôt le vent tomba tout-à-fait, et en même temps tous les gens qui étaient à bord furent saisis d'un vomissement violent qui dura toute l'après-midi et la plus grande partie de la nuit, et pendant tout ce temps je craignis pour leur vie. Cette indisposition n'était pas l'effet de la crainte, mais sans doute elle était produite par les horreurs dont ils avaient été témoins : le dégoûtant spectacle de leurs compagnons déchirés en morceaux sur le rivage, tandis que leurs ennemis impitoyables les coupaient et les découpaient avec leurs sabres ! d'autres

tournaient à plaisir leurs lances dans les corps palpitans de ceux qui étaient encore en vie!

Il est fort heureux que les naturels ne nous aient pas attaqués en ce moment, car s'ils l'eussent fait ils auraient infailliblement pris le vaisseau. Dans ce cas pourtant leur succès eût causé leur ruine, car un des blessés, un homme sur qui je pouvais compter, était posté à la porte du magasin à poudre avec une mèche allumée, et l'ordre d'y mettre le feu dès que les sauvages seraient maîtres du pont.

Trouvant alors un instant pour réfléchir, je pris un télescope et le dirigeai vers l'île : des feux étaient allumés sur le rivage, dans toutes les directions, parmi les cadavres de mes malheureux matelots, dont ces monstres coupaient la chair et la faisaient rôtir; puis, avec une horrible férocité. ils la déchiraient de leurs dents, et de cette chair à moitié cuite ruisselait le sang au long de leurs noires figures! Bientôt après ils traînèrent les corps de ceux d'entre leurs camarades qui avaient péri jusqu'au bord du rivage, et les jetèrent au milieu de l'eau. Quand ils eurent accompli ce devoir, ils se mirent à ramasser leur butin et à se partager les restes de nos amis morts; après quoi chaque troupe de guerriers s'embarqua dans ses canots respectifs, et avant que la nuit fût tombée regagna les différentes îles auxquelles ils appartenaient. Je

vis tout cela distinctement, et mon cœur en fut malade.

Bientôt des feux furent allumés sur les rivages des différentes îles à la hauteur desquelles passait notre navire. Autour de ces feux les naturels parurent fort occupés pendant la plus grande partie de la nuit. C'était sans doute pour la célébration de leurs horribles orgies. Mais dans la crainte qu'une nouvelle trahison ne fût cachée sous cette conduite apparente, que ces feux ne fussent destinés qu'à nous induire en erreur, et qu'ils n'eussent l'intention d'attaquer *l'Antarctique* à la faveur des ténèbres, tous nos gens demeurèrent sur leurs gardes jusqu'au matin. Tous nos mousquets, tous nos canons étaient chargés à double charge, et les mèches restaient allumées; en outre, une vigie, du haut de chaque mât, examinait les mouvemens des sauvages. Nous croisâmes pendant toute la nuit au milieu des brisans et des récifs du bassin intérieur, attendant avec impatience le jour, qui arriva enfin, et fut salué par de sincères actions de grâces.

Le 29, de grand matin, nous étions à environ deux milles du passage qui conduisait du bassin dans la pleine mer, et au bout de quelques heures nous eûmes complétement perdu de vue les *îles Massacre* [1], comme nous résolûmes de nommer ce

[1] M. d'Urville pense que ce groupe est identique avec les Neuf-Iles de Carteret, revues par Shortland en 1788, et Hunter en

groupe, dont une île avait été baptisée du sang de nos frères.

Le butin que cette tragique affaire mit en possession des naturels consistait dans les précieux objets que voici : une chaloupe, trente tonneaux et barils, quantité de fusils, de pistolets, de sabres et de piques d'abordage, des haches, des cognées, des gibernes, des pelles, des leviers, des outils de charpentier, la forge et les outils du forgeron, un grand nombre de cordes et de poulies que nous avions portées à terre pour nous aider à élever la charpente de la maison, un câble d'amarrement long de quatre-vingt-dix brasses, un anneau de fer, et une ancre qui était et probablement est mouillée dans plus de quinze brasses d'eau ; enfin la perte la plus douloureuse de toutes, douze de nos compagnons !

Après avoir quitté ce groupe, nous gouvernâmes au sud-ouest pendant trois lieues, puis au nord-ouest, avec des vents modérés et un beau temps. Le 2 juin nous passâmes l'équateur à 152 degrés 27 minutes de longitude orientale. Depuis ce jour nous eûmes des vents variables accompagnés de pluies fréquentes jusqu'au 8, que nous prîmes les vents alisés du nord-est. Nous continuâmes de marcher dans la même direction jusqu'au 21, et nous

1791. M. d'Urville a conservé à ce groupe le nom que lui a donné Carteret.

aperçûmes au sud-ouest et à la distance d'une lieue l'île Bernardino, située à l'entrée orientale du détroit de même nom. C'était la première et la seule terre que nous eussions vue depuis notre départ des îles Massacre, malgré la non-interruption de nos vigies. Quelques heures après nous avions pénétré dans le détroit de Manille.

Nous suivîmes ce détroit jusqu'au matin du 26, que nous arrivâmes à Manille, et jetâmes l'ancre à un mille de la terre. Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite ordinaire de l'officier de santé, et en même temps ma femme vint à bord dans la chaloupe du capitaine du port, accompagnée de notre digne ami M. Cannell. Mes sentimens en cette occasion peuvent mieux se concevoir que se décrire. Outre mes récentes infortunes, d'autres circonstances, qu'il n'est ni convenable ni nécessaire d'apprendre au lecteur, rendirent cette entrevue fort touchante.

Nous descendîmes alors dans les chaloupes pour aller à terre, pleins de joie et de gaîté ; mais quelle fut ma surprise, en débarquant au quai de la douane, de trouver la voiture du directeur qui attendait pour nous conduire à l'endroit où nous devions loger ! Ce digne homme, ainsi que notre ami commun le capitaine du port, après avoir témoigné la plus vive sympathie à nos malheurs, firent monter ma femme dans la voiture, où nous prîmes tous

place, et bientôt nous fûmes déposés à la porte de l'habitation de mon excellent ami Cannell. Après être restés environ une demi-heure avec nous, le directeur de la douane et le capitaine du port nous souhaitèrent le bonjour, en nous faisant, à moi et à ma femme, une invitation polie et pressante d'aller passer quelques jours chez eux. Après une chaude poignée de mains, leurs derniers mots furent : Dieu vous bénisse tous deux!

Je fis alors connaître à M. Cannell ma déplorable position et toutes nos infortunes, en le priant de m'avancer des fonds afin d'acheter les provisions nécessaires à un équipage de quatre-vingt-dix hommes pour dix ou douze mois. Cet honnête négociant, toujours prêt à secourir ses semblables dans le malheur, consentit aussitôt à me prêter tout l'argent disponible qu'il possédait, ajoutant qu'il craignait que la somme ne fût point assez considérable, attendu qu'il venait d'acheter et de payer une forte cargaison de coquillages à perles et d'écailles de tortue. Mais il mettait à mon service tout ce qu'il avait, sans vouloir accepter plus de six pour cent d'intérêt annuel. J'acceptai, moi, son offre généreuse, et je commençai aussitôt mes préparatifs pour retourner aux îles Massacre.

Mais avant de les pousser avec vigueur, j'écrivis au général Requorfort, qui était alors commandant en chef de Luçon et de toutes ses dépendances,



sollicitant la permission d'embarquer cinquante naturels de Manille pour compléter mon équipage. Son excellence me répondit par une lettre prompte et polie qu'elle avait pris mes infortunes en considération, et que, quoiqu'il fût contraire aux lois du port de faire entrer dans un équipage plus d'un tiers de Manilliens, il me permettrait d'embarquer avec moi un ou deux cents de ces naturels, si telle était ma volonté.

§ 7.

Départ de Manille pour les îles Massacre. Baie et ville de Taal. Port et ville de Saint-Joseph. Iles Ladrones. Arrivée au groupe de Bergh. Amitié des naturels; leurs canots, leurs instrumens de pêche, etc. Beauté des femmes. Force et agilité des hommes. Notions religieuses; mariages; morts; guerres, etc. Description de leurs armes, maisons et villages. Fertilité et ressources du sol. Importance de cette découverte. Équipement nécessaire d'un vaisseau qui fait le voyage de ces îles. Départ pour les îles Massacre.

La découverte des îles Massacre et l'examen des récifs qui les entourent m'avaient appris un fait important dont la connaissance, quoique chèrement achetée, n'était ni moins précieuse ni moins intéressante pour le commerce et pour la science. J'étais certain, à n'en pouvoir douter, que ces îles étaient capables de fournir les précieuses productions que je cherchais en quantité plus grande et en bien meilleure qualité que les îles Feejee, où

mon intention avait d'abord été de me rendre, et que tout autre groupe par moi visité jusqu'alors. Je regardais donc comme un devoir envers mes commettans, mon pays et moi-même, de retourner le plus tôt possible aux îles Massacre avec des moyens propres à assurer le succès de ma nouvelle entreprise, et de racheter jusqu'à un certain point les pertes et les désastres qui avaient résulté de notre première expédition.

Mais j'étais encore poussé par un autre motif avec lequel les considérations pécuniaires n'avaient pas le moindre rapport, et qui rendait de telles considérations comparativement plus légères que la première dans la balance. J'avais dans l'idée que quelques-uns de nos quatorze malheureux compagnons avaient peut-être échappé au massacre général, et enduraient alors les horreurs d'une mort vivante, comme captifs de ces monstres féroces; cette pensée me revenait nuit et jour; elle pesait constamment sur ma poitrine comme un cauchemar, et je sentais que rien ne pouvait m'en délivrer qu'un prompt retour vers le théâtre du carnage. Mes suppositions étaient fondées sur les faits suivans :

La boucherie venait de commencer lorsque nous vîmes trois de nos travailleurs fuir du rivage dans les bois, poursuivis de près par ces démons sanguinaires, qui en atteignirent et massacrèrent deux

sur la place. Le troisième, croyait-on, avait devancé les autres et s'était précipité dans les bois, armé de sa hache. La simple possibilité que cet homme fût encore vivant suffisait pour que je persévérasse dans l'exécution de mon projet; aussi n'avais-je rien négligé des préparatifs nécessaires. Avec la permission du gouvernement luçonien, j'avais embarqué le nombre d'hommes qu'il me fallait, avec toutes sortes de provisions, et vingt-deux jours après notre arrivée à Manille *l'Antarctique* était en état de reprendre la mer.

Dans la soirée du 18 juillet, plusieurs négocians et capitaines de vaisseaux de différentes nations vinrent me voir et voulurent me détourner de ma téméraire entreprise. Leur principal argument était le grand nombre de Manilliens dont se composait mon équipage : j'en avais engagé soixante-dix, tandis qu'il me restait seulement dix-neuf Américains. On me prédisait donc que je ne reviendrais point à Manille, mais que je serais taillé en pièces par mes nouvelles recrues, qui prendaient de force possession de *l'Antarctique*, et massacreraient tous les Américains qui auraient refusé d'être du complot. Pour appuyer leurs argumens, ils me racontaient à l'infini des histoires de superbes navires dont s'étaient emparés ces naturels, lors même qu'ils ne se trouvaient quelquefois à bord qu'au nombre de deux ou trois.



Je les remerciai avec reconnaissance de leur amical conseil, et leur assurai que, lorsqu'il s'agissait d'accomplir consciencieusement mon devoir, la mort ne m'effrayait pas, de quelque manière qu'elle me vînt trouver; que la Providence, qui m'avait préservé des cannibales, me protégerait de même contre toute espèce d'assassins; et que, dans tous les cas, je me sentais incapable de jamais goûter les douceurs de la vie tant que je ne serais pas débarrassé de mon horrible incertitude. Si un des hommes de mon équipage était encore vivant, captif de ces cannibales sans pitié ni remords, quel ne devait pas avoir été son affreux désespoir lorsqu'il avait vu *l'Antarctique* fuir pour jamais devant ses yeux! quels auraient dû être ses tourmens d'esprit pendant l'absence de notre vaisseau! et quel serait son ravissement de bonheur lorsqu'il l'apercevrait de nouveau en mer! Quant aux dangers, je n'y songeais pas; car je pouvais dire avec César :

« De toutes les choses singulières dont jamais j'entendis parler, celle qui m'étonne le plus, est qu'on puisse avoir peur, attendu que la mort, fin nécessaire, viendra quand elle viendra. »

Ma femme était prête à m'accompagner dans une région si lointaine, à non moins de quinze cents milles de sa terre natale : ni elle ni moi nous ne voulions endurer les craintes et les inquiétudes

d'une nouvelle séparation; nous prîmes donc affectueusement congé de tous nos amis de Manille, et bientôt nous fûmes à bord de *l'Antarctique*, dont les voiles furent mises au vent, et l'ancre retirée.

Nous partîmes le 19 juillet 1830, par un beau temps. Quatre heures après nous passions l'île Corregidor, et nous gouvernions vers le détroit de Manille, où nous entrâmes le même jour. Le 20 nous passâmes devant l'entrée de la baie de Taal, qui offre de délicieux et magnifiques points de vue. Elle a environ douze milles de circonférence et une forme presque circulaire; ses rivages sont sur toute la longueur garnis par de grands remparts de rochers et par des monceaux d'argile rouge. Au fond de la baie et vers le milieu, la chaîne de rochers s'interrompt, et le pays descend vers la mer en une pente douce sur laquelle, au fond de la baie, s'élève la célèbre ville de Taal.

Nous continuâmes notre passage à travers le détroit, avec des vents variables et un beau temps, jusqu'au 23 que nous jetâmes l'ancre à l'est de l'île Sackatinéo, dans le port de Saint-Joseph; et le lendemain nous commençâmes la construction d'une chaloupe, longue de trente pieds et large de huit, que nous achevâmes le 29.

Le 29 nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes vers l'entrée occidentale du détroit. Le 31 nous perdîmes de vue pour la seconde fois les îles

Philippines; et nous marchâmes à l'ouest-sud-ouest pendant dix lieues, puis à l'est durant un espace de quatorze jours.

Le 12 août nous atteignîmes la côte occidentale de l'île de Guam[1] qui est la principale d'un groupe appelé *les îles Ladrones*, situé dans l'océan Pacifique septentrional entre les 11ᵉ et 28ᵉ degrés de latitude nord, et au 140ᵉ degré de longitude est. Leur nombre a été diversement marqué, depuis onze jusqu'à seize; et les noms des principales sont Guam, Saypam, Tinian et Rota. Elles furent découvertes en 1521, par Magellan, qui les appela *Ilas de Ladrones,* îles des Voleurs, à cause que les naturels lui volèrent presque tous ses morceaux de fer. Vers la fin du seizième siècle, cependant, elles reçurent le nom *d'îles Mariannes,* en l'honneur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, aux frais de laquelle des missionnaires y furent envoyés pour propager le christianisme.

Des îles Ladrones, nous gouvernâmes au sud-est jusqu'au 28 août, et nous jetâmes l'ancre dans l'intérieur du récif de corail qui entoure le groupe de Bergh. Avant que notre ancre fût convenablement placée, nous fûmes visités par beaucoup de nos anciens amis, qui tous parurent fort charmés de nous revoir; et en signe d'amitié ils nous offrirent des

[1] Ou Guham.

noix de coco, des fruits à pain et des bananes; en retour de quoi nous leur fîmes présent de colliers, de couteaux, de ciseaux, de miroirs et de quelques colifichets chinois.

Le matin suivant, nous aurions pu marcher jusqu'à un demi-mille en mer sur les canots qui, pressés l'un contre l'autre, entouraient notre navire dans toutes les directions. Chaque canot contenait quantité de provisions et de fruits, que nous payions par des cadeaux du genre de ceux que j'ai indiqués. A quatre heures de l'après-midi nous en avions plus que notre pont n'en pouvait tenir. Les naturels étaient si contens de la manière dont nous les avions payés, qu'ils continuèrent à nous jeter encore leurs fruits, après que nous les eûmes priés de finir. Ils semblaient résolus à ne pas se laisser surpasser en générosité, ou peut-être craignaient-ils de ne pas nous avoir donné un retour suffisant des cadeaux que nous leur avions faits et auxquels ils attachaient infiniment de prix. Sans aucun doute, ce peuple a les mœurs les plus intéressantes, les mouvemens les plus vifs, les physionomies les plus agréables de tous les naturels des îles que j'aie jamais visitées; et l'adresse avec laquelle ils dirigent leurs canots est vraiment étonnante, moins encore cependant que l'élégance avec laquelle ils sont construits et dont je vais essayer une courte description.

Les canots de ces naturels sont la plupart de grande longueur, portant de quinze à trente hommes. Le fond consiste en une seule pièce de bois, qui généralement a de trente à cinquante pieds, et qu'ils creusent, qu'ils façonnent sans autres outils tranchans que de simples coquillages; c'est la carcasse du canot. Chaque côté est formé d'une simple planche large de quatorze à dix-huit pouces, faisant la profondeur de la chaloupe; mais les deux côtés ne sont point pareils : l'un est presque plat et droit par le bas, l'autre un peu incliné. Ces côtés sont solidement attachés à fond avec une forte corde faite de l'écorce d'un arbre, ainsi qu'à un avant et à un arrière merveilleusement sculptés, qui ressemblent à ceux des anciennes galères que nous rencontrons souvent dans les tableaux classiques.

Comme ces canots vont fréquemment à la voile, et que le côté incliné est toujours tourné au vent, le lecteur supposera naturellement qu'ils ne peuvent pas se tenir long-temps droits, mais doivent chavirer. Il n'en arrive rien pourtant, au moyen d'une machine fort ingénieuse. Le côté de la chaloupe qu'on présente au vent projette horizontalement une poutre longue de huit ou dix pieds, au bout de laquelle est suspendu un morceau de bois appelé *boute-foc*, léger et assez semblable à un canot. Le poids de cet appareil empêche la chaloupe

de chavirer sous le vent, tandis qu'elle ne peut pas chavirer davantage en sens inverse. Telle est la forme et la construction de leurs canots simples qui fendent l'eau avec une extrême vitesse, soit qu'on les conduise à voile, à rame, ou à rame et à voile.

Leurs canots doubles sont bâtis de la même manière que les premiers, à l'exception du boute-foc qui se trouve inutile et qu'on supprime. Deux canots sont attachés ensemble le long l'un de l'autre, avec des bambous qui traversent de l'un à l'autre, d'après le même principe de construction que nos doubles paquebots à vapeur. Les canots ont en général quarante pieds de long, avec une distance de huit ou dix pieds entre eux. Les bambous qui les unissent sont distans de deux pieds environ, et attachés aux plats-bords avec un morceau de leur corde d'écorce. Des bambous plus minces sont alors placés en travers des premiers, et composent ainsi une légère plate-forme longue de vingt à vingt-cinq pieds, large de huit à dix. Ils rament des deux côtés intérieurs et extérieurs des canots, les faisant avancer avec une étonnante rapidité, dépassant de beaucoup celle de nos chaloupes à six rames, menées par nos plus vigoureux matelots. Ce sont leurs canots de guerre, et plusieurs ont des avants et des arrières merveilleusement sculptés qui s'élèvent d'un à trois pieds au-dessus du corps des ca-

nots mêmes, à peu près comme des naturels de la Nouvelle-Zélande. Leurs rames ont généralement quatre pieds de long, avec des lames d'une largeur de six pouces, et sont sur toute la longueur couvertes de riches sculptures.

Leurs voiles pour les canots simples sont faites, comme leurs vêtemens, d'une belle herbe longue, dont ils ont l'art de fabriquer une étoffe solide qui sert à tous leurs besoins. Ces voiles sont taillées comme celles qu'on nomme *épaules de mouton*, et employées de la manière suivante. Le mât s'élève perpendiculairement au centre du canot, et a de douze à dix-huit pieds de hauteur. Au sommet de ce mât est fixée une vergue longue de vingt-cinq à trente-cinq pieds, proportionnellement à la grandeur du canot. La voile est attachée à cette vergue; et, quand elle est déployée, le bas balaie le plat-bord du canot. Ces voiles sont coupées de telle manière que les canots n'ont jamais besoin de s'arrêter lorsque change le vent, car telle en est la construction que les deux extrémités peuvent servir de tête. Quand on veut virer de bord, il suffit de laisser la chaloupe dériver jusqu'à ce que l'extrémité, qui faisait l'arrière, devienne l'avant.

J'ai vu ces chaloupes parcourir huit milles par heure de quelque côté que le vent soufflât; mais qu'elles prennent le large et voguent sous le vent avec une forte brise, je suis certain qu'elles par-

courront douze ou treize milles par heure, si le temps est beau. En tournant simplement la voile, avec un vent de côté, ces canots passeront entre deux îles pour aller et revenir, avec une extrême rapidité, chacune des extrémités fendant alternativement les eaux, et sans qu'il faille jamais qu'elle s'arrête. Les voiles, comme je l'ai déjà fait observer, sont de la même espèce d'étoffe que leurs vêtemens; mais celle des voiles est plus forte, et ils la fabriquent en petites pièces d'environ trois pieds carrés qu'ils cousent ensemble. Lorsqu'on taille la voile pour lui donner sa forme voulue, le morceau qu'on ôte d'un côté se trouve être celui qu'il faut ajouter de l'autre.

Comme ces canots servent principalement à la pêche, il est convenable de mentionner ici les instrumens dont ils se servent pour pêcher. Leurs filets et leurs seines sont faits d'un fil retors qu'ils fabriquent avec l'écorce d'un arbre. Les mailles ont environ un pouce carré, et la longueur du filet varie de quinze à vingt brasses, avec une largeur de quinze à dix-huit pieds. Au lieu de flottans en liége, ils emploient de petits morceaux de bambou, et aux plombs qui doivent retenir le filet au fond de l'eau, ils substituent de petites pierres unies fort pesantes. Leurs hameçons et leurs lignes sont aussi fort ingénieux; ils fabriquent les premiers avec des coquillages à perles ou des écailles

de tortue. Les coquillages à perles sont fort bien choisis pour cet usage, puisque alors besoin n'est pas d'appâter l'hameçon, car le brillant du coquillage trompe le poisson, qui se précipite sur l'objet fatal et l'avale sans hésiter. Leurs lignes sont faites du même fil que les filets; ce fil est soigneusement tordu et d'une grande force. Ces naturels consacrant à la pêche une grande partie de leur temps, ils regardent comme une bagatelle de faire quarante ou cinquante milles en un jour à la recherche du poisson, et de revenir le même soir.

Lors de notre première visite à ces îles, je reconnus qu'un cercle d'environ quarante petites îles en entourait quelques-unes plus larges, dont quatre avaient une circonférence d'une trentaine de milles. Les îles intérieures seulement sont habitées et contiennent une population d'environ trente-cinq mille âmes, divisée en deux races distinctes. Les deux principales îles les plus occidentales sont peuplées d'une race d'Indiens cuivrés; tandis que les plus orientales, avec leurs dépendances, contiennent une race alliée de plus près à celle des nègres. Les deux races se font mutuellement la guerre, comme je l'appris de l'une et de l'autre, quoiqu'elles fussent alors en paix et amies. Les noirs sont les plus nombreux; leur nombre est d'une vingtaine de mille, tandis que celui des Indiens

n'excède pas quinze mille. Je vais tâcher de les dépeindre ici, les uns et les autres, en commençant par la tribu nègre des deux îles les plus orientales.

Les hommes ont cinq pieds dix pouces de taille; ils sont bien proportionnés, vigoureux et agiles, avec la poitrine saillante, les jambes et les bras bien disposés, les mains et les pieds petits. Leur chevelure est belle et très frisée, mais non comme celle des Africains. Leur front est élevé et droit, les os de leurs joues sont hauts, leur nez bien fait, et leurs lèvres peu épaisses. Ils ont de belles dents blanches, des cous minces et courts, de larges mentons, de larges épaules et de petites oreilles placées un peu plus en arrière que les nôtres. Leurs yeux sont noirs, brillans, vifs, intelligens; leurs sourcils hauts et longs. L'expression générale de la figure indique un caractère fier et hardi.

Autour de la ceinture ou des reins, ils portent une natte faite de l'écorce d'un arbre, habilement tressée, élégamment ornée d'une multitude de figures de différentes couleurs. Ils portent aussi des ornemens de tête faits de même étoffe, décorés de différentes espèces de plumes, et qui, posés sur la tête, ressemblent à un turban bas surmonté d'une riche et radieuse aigrette. Les chefs ont les oreilles fendues, ou même présentant un large trou, et ils y suspendent des morceaux de

bois léger, souvent aussi gros que le poing. Ces pendans d'oreilles sont d'ordinaire ornés de plumes et de dents de requin. Ils portent aussi au cou des colliers d'écailles de tortue, de coquillages à perles et des touffes de plumes; leur corps est toujours tatoué; mais l'opération du tatouage est exécutée avec goût, de manière à représenter une armure. Ils peignent leurs cheveux en rouge, leurs figures en jaune et en blanc, excepté lorsqu'ils vont en guerre, qu'elles sont peintes en rouge, afin de paraître encore plus féroces.

Les femmes sont petites, avec de beaux traits fort délicats et de brillans yeux noirs qui expriment la tendresse et l'affection. Elles ont le sein très proéminent, la taille mince, la main et le pied petits, la jambe droite, les oreilles peu saillantes. Bref, elles semblent être, sous tous les rapports, admirablement propres aux doux jeux d'amour; et mettant de côté notre préjugé inné pour certaine espèce de teint, leurs charmes sont d'un genre tout-à-fait supérieur. Elles ne négligent cependant pas le secours des ornemens étrangers, elles se couvrent des plus riches plumes et des plus beaux coquillages qu'elles peuvent obtenir de la tendresse d'un père ou d'un frère, de la galanterie d'un amant ou d'un époux. Autour de la tête et du cou, elles portent diverses espèces d'ornemens faits des dépouilles d'oiseaux et de pois-

sons; leurs jambes et leurs bras sont aussi décorés de la même manière; leurs poitrines, tatouées légèrement et avec goût. Elles portent de même que les hommes un petit tablier large de huit pouces et long de douze, dont les côtés sont couverts de jolis ornemens faits avec de petits coquillages choisis, avec un diamant au milieu. Par-dessus tout, elles ont un manteau fabriqué avec de longues herbes soyeuses et tissé avec beaucoup d'art, embelli quelquefois de franges et de bordures. Ce vêtement est d'ordinaire long de huit pieds et large de six, avec une ouverture au milieu, assez large pour que la tête puisse y passer; il ressemble beaucoup au poncho de l'Amérique du Sud.

Les devoirs et les occupations des femmes sont de fabriquer les vêtemens, les lignes et les filets; de préparer la nourriture et de prendre soin des enfans; cette dernière tâche, elles la remplissent avec une vigilance, une attention et une tendresse exemplaires. Elles sont très tendres et très affectueuses pour leurs maris; en retour les maris traitent leurs femmes avec des égards et un respect qui feraient rougir quelques chrétiens. Bref, elles sont tout-à-fait capables de profiter des leçons de missionnaires qui attacheraient beaucoup plus d'importance à la pratique qu'à la théorie de la religion.

Les deux îles les plus occidentales, comme je

l'ai déjà dit, sont peuplées d'environ quinze mille Indiens cuivrés qui ont la taille un peu moins haute que les tribus nègres dont je viens de faire la description. Les hommes n'ont en général que cinq pieds huit pouces de haut; mais ils sont plus robustes, plus vigoureux, plus athlétiques, plus propres à faire la guerre et à supporter la fatigue. Leur force et leur agilité sont vraiment surprenantes. J'ai vu plusieurs d'entre eux, qui ne pesaient pas plus de cent cinquante livres chacun, enlever notre petite ancre du poids de six cents, sans plus de peine, à ce qu'il semblait, que j'en aurais à remuer un poids de cent livres. Ils ont le cou droit et rond, la poitrine large, les membres nerveux, les mains et les pieds bien faits.

Leur teint est d'une couleur de cuivre très claire; leurs cheveux sont noirs et longs, généralement rattachés sur le sommet de la tête. Ils ont le front haut et proéminent, signe d'intelligence; et tous, les femmes surtout, une paire de sourcils longs, soyeux et noirs comme le jais, dont la courbure nous semblerait extraordinaire. Ces sourcils sont pour ainsi dire la draperie ou les rideaux de dessous desquels l'âme sort de son palais à travers le cristal d'une paire d'yeux noirs, vifs et intelligens. Leurs figures sont rondes, potelées et pleines; les os de leurs joues sont moins saillans que parmi les autres tribus sauvages. Ils ont un beau

nez, de longueur moyenne, avec une bouche bien proportionnée aux autres traits du visage, et une superbe rangée de dents, plus blanches que le plus pur ivoire. Des joues à fossette et de doubles mentons sont communs aux jeunes garçons et aux jeunes filles. Les hommes ont des cous minces et courts, dont le devant est caché par une longue barbe noire, qui ne doit pousser que sur le menton. Quelques-uns des principaux chefs cependant portent de grosses moustaches. Ils ont les oreilles larges, et d'ordinaire ils y pratiquent une ouverture assez grande pour recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. Cet ornement est souvent embelli par les dents de différentes sortes de poissons, par des coquillages, des becs d'oiseaux, des plumes et des fleurs de la vallée. Ils portent aussi des colliers du même genre. Il est rare qu'ils se tatouent, excepté depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac; mais l'estomac, chez un chef, est souvent tatoué dans toute sa largeur, représentant diverses figures exécutées d'une façon nette et élégante. Leur habillement est pareil à celui de leurs voisins orientaux, dont il ne varie en aucun point important. Ils portent aux bras, aux jambes et aux oreilles des écailles de tortue. Pour la propreté du corps ils peuvent lutter avec tous les peuples du monde. Ils sont naturellement doux, bons, affables et gais, affectueux et tendres pour leurs

femmes et leurs enfans, pleins d'égards et de respect pour les vieillards.

Les femmes ont généralement la taille des nôtres, des membres délicats, le corps plus mince, le buste d'une forme parfaite. Leurs mains et leurs pieds ne sont pas plus grands que ceux d'un enfant de douze ans, et j'ai souvent pris dans mes deux mains la taille de jeunes filles qui comptaient seize ou vingt printemps. Elles sont nubiles ou bonnes à marier à l'âge de cent cinquante lunes, c'est-à-dire d'une douzaine d'années. Elles ont la tête petite, le front haut, les yeux grands et noirs, les joues pleines et potelées; le nez bien fait, la bouche petite, et ce qui ne manque jamais dans cette partie du monde, une superbe rangée de dents, qui ajoute mille attraits à leur sourire enchanteur. Leurs oreilles sont petites, et rien n'égale la forme gracieuse de leur cou, derrière lequel tombent leurs longs cheveux noirs, quand ils ne sont pas relevés sur le derrière de la tête. Elles sont extrêmement modestes et susceptibles sur certains sujets, et on peut souvent les voir rougir malgré la couleur brune de leur peau. Leurs physionomies sont vives et enjouées, leurs mouvemens élastiques et aériens. Sous le rapport des charmes et du corps et du cœur, les Pocahontas même de Virginie rentreraient dans l'ombre si on les comparait aux femmes enchanteresses du groupe de Bergh.

La chasteté et la fidélité dans l'état de mariage sont des principes innés à ces peuples; ils imaginent à peine qu'il soit possible de les enfreindre. Aussi les unions conjugales sont-elles presque toujours heureuses. Une femme ne parle jamais à son mari sans qu'un sourire d'affection ne brille sur sa figure; et dans tous mes rapports avec eux, je n'ai jamais entendu un mari parler durement à sa compagne. Leurs liens de société sont aussi très forts, et leurs parentés, même les plus éloignées, semblent être plus saintes à leurs yeux que ne le sont quelquefois les plus proches et les plus intimes à ceux des Américains civilisés. Ils sont amis fidèles, bons voisins, et sont parfaitement soumis aux lois et coutumes qui les régissent. L'injustice et l'oppression ne sont qu'à peine connues parmi eux; mais la charité, la bonté, la douceur n'y ont pas de bornes. Ils se battent courageusement pour la cause d'un ami, mais ne gardent jamais rancune d'une injure privée qui n'atteint qu'eux-mêmes. Leurs querelles particulières sont aussi fort rares; et quand elles s'élèvent elles sont toujours vidées avec honneur et de franc jeu. Un homme n'attaquera jamais son voisin, quelque provocation qu'il en reçoive, avant de s'être assuré que les forces de son antagoniste ne sont pas trop inférieures aux siennes; car ils ont en horreur de profiter de la faiblesse d'autrui.

Pour l'activité, la promptitude et la persévérance, ils ne sauraient avoir d'égaux parmi les naturels des îles de l'océan Pacifique visitées par moi. Hommes, femmes, enfans, tous sont à l'ouvrage depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, soit prenant du poisson, soit travaillant à leurs canots ou à leurs armures, ou à des instrumens de pêche, à des habillemens, à des habitations. Tous les objets qui sortent de leurs mains sont fabriqués avec élégance et adresse, bien qu'ils n'aient pas de meilleurs outils que ceux qu'ils se fabriquent avec des coquillages, des pierres et des dents de poisson. Il est expressément défendu par leurs lois de rester au lit après le lever du soleil, si ce n'est en cas de maladie ou d'infirmité; aussi la dyspepsie et les douleurs de foie, avec les mille et une souffrances dont héritent nos corps civilisés, sont-elles inconnues aux naturels de ces îles heureuses.

Dans cette description des vertus et des aimables qualités de ces naturels, je ne voudrais point qu'on s'imaginât que suivant moi il n'y a ni exceptions à la règle générale, ni exemples de violation des lois. Un état de société parfait n'existe pas, et sans doute ne peut pas exister dans aucune des diverses parties de ce globe. La nécessité même d'une loi prouve le contraire. Frapper un femme est justement regardé par les naturels du groupe de Bergh comme une action indigne d'un homme, quelle que

soit la provocation. Mais si une femme se montre insoumise et désobéissante, si elle a des torts envers son mari, et que les voies de la douceur ne puissent la ramener au devoir, on la transporte dans une petite île du groupe où ne résident que des femmes; et l'homme qui serait connu pour l'en tirer pourrait être puni de mort. Des punitions encore plus sévères sont infligées à l'homme qui maltraite sa compagne.

En fait d'agilité, de force et d'adresse, certains de ces naturels forceraient à rougir nos plus habiles faiseurs de tours. Ils exécutent une suite rapide de cabrioles en avant et en arrière sans rien d'élastique sous les pieds, et ils n'excellent pas moins lorsqu'il s'agit de courir, de sauter, de grimper ou de lancer des masses. Ils montèrent à un cocotier, haut, droit et uni comme le mât d'un vaisseau, avec autant d'aisance et d'agilité, à ce qu'il semble, qu'un de nos marins monte à une échelle de cordes. Ils nagent aussi d'une manière supérieure, et ne paraissent pas plus empruntés dans l'eau que le veau marin ou la tortue. Ils plongent à quinze brasses de profondeur, et rapportent une demi-douzaine d'huîtres à perles avec autant de facilité qu'un de nos plus forts nageurs ira chercher un seul objet au fond de trois brasses d'eau.

Quant aux idées religieuses de ces insulaires, le

peù de renseignemens que j'ai recueillis se peut résumer en quelques mots. Ils croient que toutes choses ont été primitivement créées par un Être sage et puissant qui les régit et gouverne toutes, et dont la demeure est au-dessus des étoiles. Ils croient que cet Être veille sur tous ses enfans et sur tous les animaux avec des soins et une affection de père; qu'il pourvoit à la nourriture des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, les plus petits animaux devant nourrir les plus grands, et tous nourrir l'homme; que le Créateur arrose ces îles de sa propre main en y répandant du haut des cieux les pluies nécessaires; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain, et tous les autres arbres, ainsi que chaque arbrisseau, chaque plante, chaque herbe; que les bonnes actions lui plaisent, mais que les mauvaises le courroucent; qu'ils seront fortunés ou malheureux par la suite, selon leur conduite en ce monde; que les bons habiteront alors un groupe de belles îles encore plus agréables et plus belles que les leurs, tandis que les méchans seront séparés d'eux et transportés dans quelque île déserte, couverte de rochers, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche, ni poisson, ni vestige de végétation. Ils n'ont ni temples, ni églises, ni forme de culte, mais disent qu'ils aiment l'Être suprême à cause de sa bonté envers eux.

Ils regardent le contrat du mariage comme une obligation sacrée et inviolable; aussi toujours faut-il que les mariages soient célébrés en présence du roi ou de l'un de ses principaux officiers, dûment autorisé et délégué tout exprès. Avant la conclusion de ce contrat, toutes libertés sont permises à l'homme et à la femme : la femme non mariée, sans s'exposer au moindre blâme, sans elle-même croire mal faire, peut accorder ses faveurs à qui bon lui semble ; mais dès qu'elle se marie, un faux pas est pour elle le déshonneur. Mariée ou non mariée, si elle est enceinte, on la respecte et on l'honore; tandis qu'elle-même, fière de sa fécondité, se garde bien de chercher à cacher son état. Un jeune naturel, voulant prendre femme, donne généralement la préférence à celle qui a prouvé d'une manière aussi certaine qu'elle saurait créer une famille.

Les cérémonies funèbres sont également assez singulières. A la mort d'un proche parent, ils s'abstiennent de toute nourriture pendant quarante-huit heures, et, le mois suivant, ils ne prennent que des fruits, se privant tout-à-fait de poisson, qui est leur mets de luxe. S'ils perdent un père ou une mère, un mari ou une femme, ils se retirent dans la solitude sur les montagnes, durant trois mois. Mais la vérité me force de mentionner ici une autre circonstance, que pour l'honneur de l'humaine nature je voudrais ne pas avoir à rap-

porter..... La mort d'un roi ou d'un chef principal est toujours célébrée par des sacrifices humains! des hommes, des enfans et des femmes sont dési gnés, qui par honneur l'accompagnent au monde des esprits; et ils sont fiers de cette distinction, car ils sont ensevelis dans le même tombeau que lui! En ces occasions, et deux mois après les obsèques d'un chef, nul canot ne peut fendre la mer. Quelques missionnaires humains feraient bientôt disparaître cette barbare superstition.

J'ai déjà dit que la race indienne qui habite les deux îles occidentales et la race nègre qui habite les deux îles orientales se faisaient souvent la guerre, mais non pas, que je sache, de quelle manière se déclaraient et se poursuivaient les hostilités. Voici donc à ce sujet les détails que j'ai pu recueillir.

Si les insulaires occidentaux reçoivent ou croient avoir reçu injure de leurs voisins orientaux, ils envoient dire aux agresseurs, par un agent qu'ils ont dûment autorisé, que dans cinq jours, car ils mettent toujours ce temps d'intervalle, à telle heure et en tel endroit, tant de guerriers aborderont avec tant de canots sur leur territoire, et seront armés et équipés de telle et telle manière, à cette fin qu'à l'heure et à l'endroit indiqués des négociations soient ouvertes, des explications données, et des réparations faites.

Le débarquement, l'entrevue, la négociation, tout

a eu lieu comme il a été convenu, et si la querelle s'arrange à l'amiable, l'affaire se termine par un banquet, et les deux partis se retirent satisfaits l'un de l'autre. Si au contraire ils ne peuvent s'entendre, alors retentit le cri de guerre. Un nombre égal de guerriers se range en face des plaignans, et les plus braves commencent. Ils combattent une demi-heure comme des tigres féroces, distribuant les blessures et les morts sans pitié ni remords. Ils se séparent alors, comme d'un consentement mutuel, et se reposent tout le reste du jour, demeurant les uns et les autres sur le champ de bataille, ensevelissant leurs morts, et soignant les blessés.

Le lendemain, lorsque les deux partis déclarent qu'ils sont prêts, le combat recommence avec deux fois autant d'ardeur et dure deux fois autant que la veille, à moins qu'un parti ne se retire et n'abandonne la victoire à l'autre. Dans le cas contraire, après une heure de lutte acharnée, ils se séparent de nouveau, déposent leurs armes, et s'aident mutuellement à ensevelir les morts ou à panser les blessés de la manière la plus amicale. Le troisième jour, il faut que l'issue de la bataille se décide. Ils commencent dès le matin et continuent jusqu'à la défaite des uns ou des autres. Si les agresseurs sont vaincus, ils cèdent canots et armes aux vainqueurs, qui sont tenus de leur donner un banquet, et de

les reconduire en sûreté dans leurs îles, où un traité de paix est ratifié par un second banquet qui dure deux jours. Les deux îles prennent alors le deuil pour quinze jours, en l'honneur de ceux d'entre leurs guerriers qui ont péri dans le combat. Ensuite les relations d'amitié recommencent, et les deux partis vont et viennent, comme si de rien n'était, dans les îles l'un de l'autre.

Au contraire si les agresseurs deviennent victorieux, les vaincus satisfont à leurs demandes, et concluent le traité le moins désavantageux qu'ils peuvent, toujours ratifié par un festin qui dure deux jours. Les prisonniers pris pendant l'action appartiennent à ceux qui les prennent, si leur parti est victorieux. Sinon, ils sont vendus aux vainqueurs; mais lorsqu'un parti cède à l'autre, les guerriers de ce parti ne sont jamais considérés ni traités comme prisonniers, mais entourés d'égards et renvoyés chez eux, comme on l'a vu.

Les armes avec lesquelles se livrent ces combats sont des lances d'un bois fort léger, dont la pointe est munie d'un éclat de pierre ou d'une arête de poisson, et une autre espèce de lances, faites d'un bois très lourd, longues de seize pieds, extrêmement pointues et durcies au feu. Ces dernières, ils les jettent à trente ou quarante pas, et à la hauteur d'un homme, sans jamais manquer d'atteindre le but au milieu même. Les pointes de leurs armes

ne sont jamais empoisonnées; si c'est par un principe d'honneur ou faute de pouvoir le faire, je l'ignore. Leurs bâtons de guerre ont de six à huit pieds de longueur; ils sont à chacune des extrémités de la grosseur du poing, mais plus minces au milieu, soigneusement polis, bien proportionnés, souvent même sculptés avec élégance. Ils les tiennent par le milieu et les manient avec tant d'adresse, que j'ai vu souvent un homme armé d'un bâton tenir en respect une demi-douzaine d'agresseurs. Leurs frondes, avec lesquelles ils commencent généralement le combat, sont faites des fibres de l'écorce d'un arbre et ont trois pieds de long quand elles sont repliées. Au milieu est le coussin destiné à recevoir la pierre, qui généralement est de la grosseur d'un œuf d'oie; ils la lancent, en visant assez juste, de cent à cent cinquante pas.

Les habitations de ces insulaires sont commodes et ingénieusement construites. Elles varient pour la longueur de vingt à soixante pieds, et de dix à trente pour la largeur. Elles n'ont jamais qu'un étage; le toit est angulaire et formé des feuilles du cocotier ou du palmier qui ne laissent aucun passage à l'eau. Les côtés de la maison, pendant le temps des pluies, sont couverts de larges nattes, faites des mêmes feuilles, qu'on pose à la fin de novembre pour les ôter au commencement de février, et qu'on attache sous le toit au moyen de

crochets disposés à cet effet. Ainsi, pendant dix mois environ de l'année, l'on circule librement à travers toute la maison, nuit et jour. Quand ces nattes imperméables sont ôtées au mois de février, on les remplace pour la belle saison par d'autres nattes à jour, qui de loin ressemblent aux cordages entrelacés qui soutiennent les voiles d'un vaisseau, et tiennent lieu de jalousies. Les planchers sont couverts de grosses nattes qui sont chaque semaine lavées à la mer.

Leurs lits sont encore des nattes, mais plus fines et mieux travaillées, dont les plus délicats ou les plus opulens, empilent un grand nombre les unes sur les autres. Quelques-unes des femmes qui sont mères ont des corbeilles ou berceaux d'osier, suspendus au toit de la maison, où elles couchent les jeunes enfans. Ils ont aussi une espèce de lit ou d'auge ingénieusement imaginée pour les malades: c'est une natte large et épaisse, étendue sur une charpente de bambou, élevée de huit pouces du plancher, et dont les côtés sont garnis de réseaux. Ce lit est arrangé de telle sorte, avec un trou au milieu, que le malade qui est faible n'a pas besoin d'être dérangé pour les besoins de la nature. Audessus de ces lits sont suspendus de larges éventails, en feuilles de palmier, que le malade peut aisément agiter au moyen d'une petite corde. D'autres nattes d'une finesse extrême leur servent

de plats, et après chaque repas, ils ne manquent jamais de les laver. En un mot, sous le rapport de la propreté personnelle ou domestique, ces insulaires du groupe de Bergh surpassent tous les peuples que je connaisse; et ma femme me dit souvent pour plaisanter que si elle sait passablement tenir son ménage, elle le doit aux leçons qu'elle a reçues des dames du groupe de Bergh.

Leurs maisons, réunies en petits villages, sont rangées régulièrement et séparées par des rues qui ont cinquante brasses de large. De chacune dépend une cour spacieuse, entourée d'une haie de bambou, et ainsi construite pour la libre circulation de l'air. Au centre de chaque village est la résidence d'un chef qui dirige toutes les affaires en qualité de magistrat, et au jugement de qui sont soumises toutes disputes locales, avec droit d'appeler de sa décision à celle du roi ou principal chef de la tribu.

Ces îles sont peu élevées, sauf vers le centre, d'où elles descendent graduellement en belles vallées et en plaines fertiles jusqu'au rivage, et cela dans toutes les directions, avec de limpides courans d'eau qui se rendent à la mer de tous côtés. On concevra sans peine qu'un groupe d'îles ainsi situées près l'équateur, couvertes d'un riche sol jaune, et recevant les rayons bienfaisans du soleil des tropiques, doit sans cesse produire toutes

espèces de végétaux. En vérité, je ne sais de quelle expression me servir pour parler convenablement d'une terre où des fleurs et des fruits mûrs ornent les mêmes arbres, presque les mêmes branches. Chaque feuille qui tombe est simplement chassée par une autre qui lui succède, tandis que les plantes vivaces, les herbes, les végétaux sont continuellement forcés de faire place à de nouvelles pousses. Là, le printemps, l'été et l'automne se livrent une lutte perpétuelle à qui dominera. L'hiver ne prend qu'un instant part au combat, et se retire avec un sourire vivifiant d'une inexprimable douceur.

Si les heureux habitans de ces îles possédaient seulement quelques notions d'agriculture, et qu'ils les missent en pratique avec un peu de l'adresse et de l'habileté qu'ils déploient dans des arts de moindre importance qu'ils se sont appris eux-mêmes, ces îles deviendraient bientôt les plus riches jardins du monde. Je me flatte que si cette révolution s'opère, j'y aurai du moins contribué pour ma bonne part. J'ai donné à ces insulaires tous les renseignemens qu'il m'était possible sur l'agriculture, au moyen d'interprètes dont la langue était si semblable à celle du pays, qu'ils pouvaient converser avec les habitans sans la moindre difficulté. Je leur ai aussi distribué nombre de graines, qu'ils ont promis de planter et de cultiver suivant

mes instructions; entre autres, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des melons, des citrouilles, des pommes de terre, des ognons, des betteraves, des choux, des carottes, des fèves, des pois, etc. En outre, je suis convaincu qu'on acclimaterait aisément dans ces îles le café, le poivre, la canne à sucre, et différentes sortes d'épices.

La puissante et robuste végétation des forêts est une preuve plus que suffisante pour démontrer la richesse du sol qui recouvre la surface de ces belles îles. Je sais que les hauteurs produisent du bois de sandal; mais en quelle quantité, je n'ai pu le savoir. Un grand nombre de superbes plantes extrêmement variées se trouvent dans toutes les directions, non-seulement dans les vallées et les plaines, mais encore sur les collines, et jusque sur leurs sommets. Beaucoup m'étaient étrangères dans le nombre, et sont, je pense, inconnues dans mon pays. Quelques-unes, sans aucun doute, sembleraient fort précieuses aux savans. Le cocotier et l'arbre à pain y atteignent une hauteur considérable, et leurs fruits sont beaucoup plus gros, plus savoureux que ceux qu'il m'était arrivé de rencontrer dans les îles de ces mers.

Les naturels du groupe de Bergh ont l'eau la plus pure qui se puisse voir, et cette eau descend des montagnes en ruisseaux limpides; mais ils la boivent rarement avant qu'elle n'ait pénétré, à tra-

vers les veines invisibles des majestueux cocotiers, jusqu'au centre de leurs fruits délicieux. Ainsi purifiée dans un des plus doux alambics de la nature, ils la regardent comme le plus pur et le plus salutaire breuvage du monde.

Le climat y est aussi délicieux, jamais trop chaud ni trop froid. Situées au plus fort de ce courant aérien qu'on appelle vents alisés du nord-est, ces îles sont toujours rafraîchies par une belle brise de mer qui maintient l'atmosphère dans un état pur, distribuant la santé, l'activité et la vigueur à toutes les classes de la nature animée.

Quant aux animaux que renferment ces îles, mes renseignemens sont fort imparfaits, puisque je n'ai pas pu en visiter l'intérieur. Je sais que les arbres abondent en oiseaux d'espèces différentes, tous beaux à voir, la plupart agréables à entendre. J'ai vu plusieurs reptiles de la famille du lézard, mais aucun de celle des serpens. Les insectes y sont nombreux, riches, étincelans, mais point incommodes. Des minéraux, je ne sais rien qui vaille la peine d'être mentionné. Les eaux, le long du récif extérieur qui entoure le groupe, contiennent une grande variété d'excellens poissons, qu'il est fort facile de prendre au filet ou à la simple ligne. Des coquillages de tout genre abondent parmi les brisans et le long des côtes : quelques-uns même surpassent en rareté tout ce que j'ai jamais vu dans

aucune autre partie du monde. Je ne connais pas d'endroit où le naturaliste et l'amateur pourraient se procurer une plus riche collection de coquilles rares, curieuses et précieuses que dans ces îles. Les huîtres à perles n'y manquent pas, et celles que nous obtînmes des naturels étaient du même genre que la coquille marine de Sooloo. La tortue verte y est abondante; mais celle dite à bec de faucon s'y rencontre rarement, car nous en avons aperçu dans les eaux, ainsi que de ses écailles parmi les naturels.

On s'y procurerait la biche-de-mer en grande abondance et d'une qualité très supérieure si on pouvait se fier aux protestations amicales des naturels, car sans leur amitié il serait impossible de la préparer convenablement, et alors, temps et peine, tout serait perdu. En supposant les circonstances favorables, on en recueillerait plusieurs cargaisons, et le prix en serait fort élevé, si on peut juger de la quantité générale d'après les échantillons que nous avons vus. Quelques-uns de ces mollusques que nous prîmes avaient deux pieds de long, et dix-huit pouces de circonférence, et eussent pesé après leur préparation de sept à neuf livres. Nulle part ils n'atteignent d'aussi grandes dimensions, ni aux îles Feejee, ni aux Nouvelles-Hébrides, ni à l'île de Bougainville, ni à la Nouvelle-Irlande, ni à la Nouvelle-Guinée, ni à la



Nouvelle-Hanovre, ni même aux îles Massacre.

Je suis pleinement convaincu que les naturels de ces îles sont plus doux, plus robustes, plus affables, plus paisibles, et mieux disposés que toute autre tribu sauvage; mais ils sont encore grossiers, et de certaines circonstances qui m'inspirèrent des soupçons le 31 août, j'ai conclu qu'il ne serait pas prudent de trop se fier à eux, sachant par une longue expérience que précaution est mère de sûreté. Le jour ci-dessus désigné, *l'Antarctique* fut entouré par plus de deux cents canots, dans la plupart desquels nous vîmes, pour la première fois, une ample provision d'armes. Comme nous n'avions encore jamais rien remarqué de semblable, nous commençâmes à craindre des projets de trahison et l'approche d'hostilités; cependant, lorsqu'ils furent interrogés à ce sujet par nos naturels d'Yap, ils se défendirent avec force de toute intention ennemie, alléguant qu'ils s'étaient simplement armés dans la crainte de quelque dispute avec les nègres.

Cette explication n'était pas satisfaisante; et comme il me répugnait extrêmement d'en venir à une rupture ouverte avec un peuple à qui je m'étais beaucoup attaché, je résolus d'abréger ma visite, et de les quitter dans le courant du jour. En attendant je pris toutes les précautions nécessaires pour la défense du vaisseau. Je postai douze sentinelles dans les endroits où l'attaque était plus fa-

cile, avec quatre fusils chargés par chaque homme. En outre, toutes nos batteries étaient prêtes à parler, les mèches étaient allumées en cas de besoin, un matelot se tenait près de chaque pièce, mais avec l'ordre de n'y mettre le feu que si je le commandais expressément, et je ne devais le commander que dans le cas où les naturels commenceraient l'attaque. Quels qu'eussent été d'abord leurs desseins, ils furent évidemment déconcertés par le remuement et le bruit qu'ils remarquèrent à bord de *l'Antarctique;* nos couleurs étaient déployées, nos tambours battaient, nos fifres jouaient, nos clairons faisaient retentir l'air de sons guerriers. Cependant nos matelots n'étaient que vie et activité, donnant la plus prompte attention aux différentes manœuvres qui leur étaient commandées. En peu d'instans l'ancre fut retirée; et le moment d'après, à l'étonnement des naturels, les ailes blanches de *l'Antarctique* s'ouvrirent toutes à la fois, et aussitôt il fendit les flots tranquilles du bassin, avec sa grâce et son élégance accoutumées.

Le 3 septembre nous passâmes à dix milles de l'extrémité orientale du groupe Young William, allant aux îles Monteverdeson, où nous voulions toucher.

§ 8.

Groupe de Monteverdeson. Trahison des naturels. Attaque contre *l'Antarctique* repoussée. Châtiment salutaire. Arrivée aux îles Massacre. Les cannibales nous attaquent et sont repoussés avec perte. Nous tirons sur la ville : bons effets de cette mesure. Léonard Shaw, que nous croyions avoir péri dans le massacre général, retrouvé vivant et délivré d'un horrible esclavage. Enthousiasme de l'équipage, achat d'une île; château en l'air; mouvemens suspects. Esquisse des souffrances de Léonard Shaw pendant une captivité de plus de quinze semaines parmi les cannibales.

Le lecteur se rappelle peut-être que quand nous quittâmes les îles Monteverdeson, le 18 mai, comme il l'a vu au § 6, *l'Antarctique* fut poursuivi plusieurs milles par une flottille de canots armés qui portaient plus de cinq cents sauvages avec des intentions hostiles. Ne voulant pas verser le sang de ces perfides insulaires, nous les abandonnâmes à leurs propres réflexions, espérant que notre modération en cette circonstance leur donnerait une leçon plus salutaire que ne l'eût fait une démonstration de notre puissance. Mais en nous flattant de cet espoir, nous les jugeâmes plus favorablement qu'ils ne le méritaient, puisqu'ils attribuèrent notre mansuétude à la faiblesse, et notre retraite à la lâcheté, opinion qui ne pouvait qu'augmenter leur présomptueuse audace et encourager leur perfidie.

En nous rendant du groupe de Bergh aux îles Massacre, nous trouvâmes commode de toucher une seconde fois au groupe Monteverdeson; c'est pourquoi, le 5 septembre, nous atteignîmes l'extrémité occidentale. Une heure après nous fûmes visités par deux cents naturels dans leurs canots, mais sans armes. Rien ne fut dit de part ni d'autre au sujet des intentions hostiles qu'ils avaient manifestées contre nous trois mois auparavant; ils prétendirent être sincères dans leurs protestations d'amitié, et nous fîmes semblant d'y ajouter foi. Ils parurent aussi désirer vivement de commercer avec nous, et nous crûmes devoir satisfaire leur désir autant que le permettaient le petit nombre de curiosités inutiles qu'ils avaient à nous vendre. Le vent vint alors à tomber tout-à-fait, et le vaisseau fut entraîné vers le sud-ouest par un léger courant.

Les naturels ne nous quittèrent qu'à cinq heures du soir, tous de la manière la plus amicale, et se dirigeant vers l'île la plus proche qui était alors à trois milles au nord-est. Lorsqu'ils furent à mi-route de la côte, ils s'arrêtèrent tous soudain : dans quel but, nous ne pûmes l'imaginer. Comme le soleil se couchait, nous conjecturâmes d'abord que ce pouvait être l'accomplissement de quelque cérémonie religieuse qui les retenait ainsi, telle que l'obligation d'adorer à l'heure de son départ l'astre du jour. Mais nos conjectures et nos doutes ne fu-

rent pas de longue durée. Nous vîmes bientôt une troupe de trois cents guerriers partir du rivage, et rejoindre ceux qui s'étaient arrêtés entre le rivage et nous.

L'instant d'après nous pûmes distinguer que les nouveau-venus distribuaient en toute hâte des bâtons de guerre, des lances, des arcs et des flèches, ainsi que d'autres armes offensives, à ceux de leurs compatriotes qui venaient de nous quitter avec toutes les démonstrations imaginables d'amitié. A l'aide de nos lorgnettes nous épiâmes ces mouvemens suspects avec une pénible curiosité. Quand des armes furent distribuées à chaque canot, nous pûmes les voir se peignant le visage de rouge et s'ornant la tête de plumes rouges et de feuilles de cocotier. Ils parurent alors tenir pendant quelques minutes un conseil de guerre; et aussitôt après ils se précipitèrent vers *l'Antarctique* avec une incroyable vitesse et en deux divisions. Lorsqu'ils furent près du vaisseau, nous distinguâmes aisément sur leurs physionomies farouches la ferme détermination de réussir à s'emparer de *l'Antarctique*, ou de périr tous dans cette entreprise.

Je me repentis alors de ma modération dans une autre circonstance. Je regrettai de n'avoir pas demeuré quelques minutes la première fois, et châtié leur perfidie, tandis que nous avions en notre faveur le vent et la clarté du jour. Je le regrettai dans



leur propre intérêt; car, à cette époque, un léger châtiment aurait suffi à les avertir de l'inconvenance de leur conduite; mais ils étaient alors enhardis par notre douceur et par la fausse idée qu'ils avaient affaire à des lâches. Il nous était impossible de les laisser dans l'erreur en fuyant une seconde fois, car le vent était tombé tout-à-fait, le soleil ne nous éclairait plus, et il nous fallait choisir entre la vie et la mort. Les naturels persistaient dans leur fatale folie : les suites en étaient inévitables.

Il est à peine nécessaire de dire que nous étions sur nos gardes. Chaque homme de l'équipage était à son poste, prêt à repousser l'assaut. Toutes nos pièces avaient double charge de raisins et de mitraille; cent mousquets chargés étaient disposés sur le pont; en outre, tous les matelots, une paire de pistolets, un sabre au côté, une pique à portée de la main, étaient prêts à sacrifier leur vie pour défendre *l'Antarctique :* ajoutez que leur enthousiasme croissait encore à l'idée que le sort d'une femme dépendait de l'issue des combats.

Les guerriers sauvages avançaient en bon ordre et avec une grande rapidité, déployant dans toutes leurs manœuvres un sang-froid, un calme, une habileté auxquels je ne m'attendais pas, et qui étaient dignes d'une meilleure cause. Dès qu'ils furent à une portée de pistolet, et pendant que leur

première décharge de flèches allait donner dans nos voiles détendues qui pendaient le long des mâts, *l'Antarctique* fit jouer toute son artillerie en même temps, et les assaillans durent se croire inondés d'une pluie de feu. Conformément à l'ordre que j'avais donné d'avance, les pièces furent toutes rechargées aussitôt, mais non tirées.

Nous attendîmes, avec quelque inquiétude, que la fumée se dissipât pour reconnaître quelle était la position de l'ennemi. A notre extrême surprise, tous étaient dans l'eau, comme autant de tortues! Plusieurs de leurs canots avaient été mis en pièces, et de toutes parts surnageaient des éclats d'armes. Nos gens, pleins d'ardeur, rallumaient leurs mèches pour envoyer aux sauvages une seconde décharge au milieu de cette confusion. Mais je le défendis positivement, bien convaincu que la cordialité inattendue de leur réception avait plus que satisfait les assaillans mal avisés. Des regards supplians, qui me paraissaient implorer notre compassion, étaient tournés vers *l'Antarctique* par presque tous ces nageurs épouvantés; je ne pus résister à cet appel, et leur accordai un répit qu'ils ne nous eussent jamais donné s'ils eussent réussi dans leur diabolique projet. Ils rentrèrent en toute hâte dans ceux de leurs canots qui n'avaient pas été mis hors de service, recueillirent les blessés, ramassèrent la plupart de leurs armes brisées; et, tirant après eux

les canots endommagés par notre feu, retournèrent au rivage aussi vite qu'ils en étaient venus.

Cependant la nuit était devenue noire ; et, comme le calme continuait, nous fûmes obligés de rester tous à nos postes pendant toute la nuit, crainte que les sauvages ne revinssent avec des renforts, dans l'espérance de nous prendre par surprise. Au point du jour, profitant d'une légère brise, nous continuâmes notre route au sud-est. Le 11 nous passâmes l'équateur à 159 degrés 4 minutes de longitude est. Nous retrouvâmes les mêmes courans qu'à l'époque de notre premier passage dans cette région ; et trois jours après avoir pénétré dans l'hémisphère méridional, nous atteignîmes l'extrémité orientale de ce groupe que j'avais trop de raisons d'appeler *îles Massacre*.

Nous jetâmes l'ancre le 14, à un quart de mille du rivage de l'île qui avait bu le sang de quatorze marins, aussi braves que tous ceux qui jamais naviguèrent sous le pavillon étoilé de mon pays natal. Notre navire était mouillé dans dix brasses d'eau, absolument en face du village.

Il avait été vu et reconnu par les naturels dès le soir précédent ; et bien avant que notre ancre fût jetée, nous avions pu distinguer des canots remplis de guerriers en armes partir de toutes les îles. Une demi-heure après, ces cannibales firent de leurs canots une attaque générale contre *l'Antarc-*

tique, tandis qu'un grand nombre d'entre eux, qui s'en étaient approchés au moyen du récif de corail jusqu'à une portée de flèche, nous attaquaient aussi.

Ils nous avaient vus battre en retraite le 29 mai, sachant bien comme leur perfide trahison avait diminué notre équipage et réduit nos forces. Ne se doutant pas que nous étions revenus plus forts et plus nombreux, puisque jamais ils n'apercevaient à bord plus d'une vingtaine d'hommes à la fois, ils comptaient sans doute pouvoir achever sans peine l'œuvre de destruction qu'ils avaient commencée avec tant de succès lors de notre première visite. Quels qu'eussent été leurs calculs, ils ne tardèrent pas à reconnaître combien ils étaient faux.

Ils avancèrent contre nous avec une flottille aussi formidable que pouvaient la former les canots réunis de toutes les îles, et nous attendîmes leur arrivée avec cette espèce de calme effrayant qui précède un tremblement de terre ou l'éruption d'un volcan. Ils marchaient en bon ordre, et vinrent tranquillement se placer autour de notre vaisseau, aux distances qu'ils croyaient convenables d'après leurs principes de guerre navale. Lorsqu'ils furent ainsi postés en plusieurs corps, ils nous saluèrent d'une pluie de flèches qui toutes portèrent, mais sans qu'aucune nous fît le moindre mal.

Je donnai alors l'ordre du feu, et pendant dix



minutes on n'entendit plus que rugir les canons, les fusils et les pistolets. Nos assaillans étonnés se retirèrent le plus promptement possible et dans un désordre complet. Ils étaient dispersés comme la paille par un tourbillon. Mes officiers et mes gens voulaient les suivre dans nos chaloupes, mais je refusai absolument de consentir à cette mesure.

Il me vint alors dans l'idée, et j'eus l'approbation de tout le monde, que si quelques-uns des amis que nous avions perdus avaient heureusement échappé au massacre général et vivaient encore parmi ces cannibales, le seul et véritable moyen de parvenir à leur délivrance était de commencer à tirer sur le village. En conséquence, nous eûmes au bout de quelques minutes pointé les batteries de *l'Antarctique* contre leurs maisons de bambou. Le rugissement du canon, et l'effet inattendu que produisirent nos boulets au milieu de ces habitations légères épouvantèrent les naturels autant que nous le pouvions désirer. L'éloquence du canon fut trop sublime pour leurs nerfs, et immédiatement suivie d'heureux résultats.

Nous aperçûmes un petit canot monté par un homme peint et entièrement nu qui s'éloignait du rivage et venait directement sur *l'Antarctique*. L'homme qui le conduisait nous semblait mettre en jeu pour ramer toutes les forces dont il était capable. Pensant que c'était un ambassadeur en-

voyé par le chef avec des offres de conciliation, je fis suspendre le feu jusqu'à ce qu'il eût accompli sa mission. Aussitôt qu'il fut à portée d'entendre ma voix, je lui demandai quel motif l'amenait vers nous; mais quel fut notre étonnement, quel fut notre plaisir, quand il répondit dans notre langue : « C'est moi... le vieux Shaw, qui reviens ! »

La scène qui suivit mérite description. Nous lui jetâmes des habits dans son canot, et il fut bientôt sur le pont du vaisseau. Son corps maigre et décharné était couvert de blessures; son visage, où l'on ne remarquait plus les énormes favoris qui naguère ombrageaient ses joues, était barbouillé de peinture. En un mot c'était le spectre de la misère, à l'exception de ses yeux qui brillaient d'une joie inexprimable. Il fut accueilli par les embrassemens et les larmes de tous les êtres vivans à bord de *l'Antarctique*, sans même excepter les plus vieux marins de Manille. On se félicitait comme s'il fût ressuscité : c'était un spectacle que je n'oublierai jamais; et quand je vins à penser avec quelles instances mes amis de Manille m'avaient voulu dissuader de cette entreprise, dans l'exaltation de ma joie je m'écriai involontairement : « Mon Dieu, je vous remercie ! » Le bonheur d'un pareil moment effaça tous mes maux passés. J'étais plus d'au centuple payé de mes peines.

Aussitôt que l'ordre et la discipline purent être



rétablis, M. Shaw conta en peu de mots comment il avait échappé au massacre, pour tomber dans l'esclavage, et quelles souffrances sans pareilles il avait endurées. Ce récit, tel qu'il sortit de la bouche du narrateur, on le trouvera à la fin du présent chapitre. Les détails révoltans de son séjour parmi les sauvages nous remplirent d'horreur, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent trop forts pour la sensibilité de ma femme.

Dès que les gens de l'équipage furent confirmés dans leurs violens soupçons que ces insulaires étaient des cannibales, par un témoin oculaire qui avait vu ces monstres faire rôtir et manger la chair de leurs compagnons, dont les crânes étaient encore suspendus comme trophées ou ornemens aux portes des différens chefs, leur désir de vengeance ne connut point de bornes, et devint tout-à-fait ingouvernable. Ils ressemblaient tous à des furieux, et, dans leur accès de rage, ils menaçaient d'oublier momentanément la discipline et l'obéissance. Le cri peu ordinaire de « Aux armes ! aux armes ! » résonnait de l'avant à l'arrière, et se répétait de l'arrière à l'avant. « Débarquons tous ensemble sur cette île, et vengeons le sort cruel de nos infortunés camarades ! » s'écriait l'un. « Ne laissons pas subsister un seul être de cette race maudite ! » disait un autre. « Jurons-nous les uns aux autres, répliquait un troisième, de périr jusqu'au dernier plu-

tôt que de ne pas dépeupler complétement ce groupe infernal d'îles. »

En s'excitant ainsi mutuellement, ils parvinrent bientôt à un degré inimaginable de frénésie, et ce fut avec la plus grande peine que je réussis à empêcher quatre-vingts de mes gens de prendre les chaloupes et de débarquer dans l'île où leurs compagnons avaient été massacrés, rôtis et mangés. Les principaux chefs de cette espèce de conspiration étaient les matelots américains et anglais; les autres étaient non-seulement prêts à les suivre, mais encore brûlans du désir de le faire. Enfin cependant je parvins à les calmer par la seule force du raisonnement; car avec des hommes d'un vrai courage, le raisonnement produit toujours plus d'effet que des mesures violentes.

L'exaltation du premier moment s'était en quelque sorte apaisée, et la tranquillité régnait de nouveau sur le pont de *l'Antarctique:* chacun avait repris ses occupations; les uns replaçaient les filets de bastingage, les autres nettoyaient les gaillards ou débarquaient la charpente d'une maison sur une petite île inhabitée à environ deux longueurs de câble du vaisseau, tandis que le reste amarrait plus solidement *l'Antarctique,* et remettait les armes en place.

Lorsque toute cette besogne fut terminée, il y eut récréation générale à bord de *l'Antarctique;*



les musiciens s'établirent sur le pont, et les gens de l'équipage célébrèrent des réjouissances en l'honneur du retour de leur compagnon Léonard Shaw, enfin délivré de son horrible esclavage. Durant la plus grande partie du temps je demeurai, moi, ma lorgnette en main, à examiner les divers mouvemens des naturels.

Dans la matinée du lendemain nous eûmes quelques communications avec plusieurs des insulaires que nous avions fait mine de vouloir châtier la veille. Ils paraissaient être devenus humbles et calmes après la leçon qu'ils avaient reçue. Ils prétendaient avoir reconnu leur erreur, et cherchaient à nous endormir dans une fatale sécurité par des protestations d'amitié future et de meilleure conduite. Leur adresse était grande, mais si nous avions encore pu nous y laisser prendre, nous aurions mérité d'en être victimes.

Nous entamâmes une négociation avec Henneen, chef de l'île Massacre et dernier maître tyrannique de Shaw, pour l'achat de la petite île où nous avions débarqué la charpente de notre maison, préparée à Manille et amenée sur notre vaisseau. Le contrat fut bien compris de part et d'autre, et l'échange dûment conclu. Nous payâmes cette île suivant les conventions, en objets de coutellerie et en colifichets, remettant à Henneen le nombre convenu de cognées, haches, doloires, ciseaux à tailler, ra-

bots, vrilles, pierres à aiguiser, couteaux, ciseaux, rasoirs, glaces et colliers de différentes sortes. Shaw, qui avait acquis pendant sa captivité quelque connaissance de leur langue, servait d'interprète et expliquait tout à la satisfaction des deux parties contractantes.

Ce marché fait, nous débarquâmes soixante-dix hommes sur le territoire que nous venions d'acheter, auquel nous donnâmes le nom *d'île de Wallace*, en l'honneur du brave et digne officier qui était tombé sous les coups des cannibales dans le massacre du 28 mai, tandis qu'il exhortait ses gens à se défendre en véritables fils de Neptune. Le bois de charpente parvient dans cette île à une hauteur extraordinaire : nous choisîmes deux arbres propres à la destination assez singulière mais importante qui leur était réservée. Nous en abattîmes la tête, à quarante-cinq pieds de terre : le tronc près de la racine avait six pieds de diamètre. Nous étendîmes, des branches de l'un aux branches de l'autre, des poutres sur lesquelles nous établîmes une plate-forme qui pouvait avoir une surface de vingt-huit pieds carrés, et sur cette plate-forme nous élevâmes une maison ou plutôt un château-fort où ne pouvaient pénétrer ni l'eau du ciel ni les flèches des sauvages, et assez vaste pour loger cinquante hommes. Nous y montâmes quatre pièces de petit calibre, et nous y postâmes seize de nos hommes



les plus courageux, armés de mousquets, qui devaient y passer chaque nuit. Ils parvenaient à cette forteresse aérienne au moyen d'une échelle qu'ils retiraient aussitôt après eux.

Tandis qu'un nombre d'hommes suffisant était occupé à construire ce château-fort, le reste de l'équipage se mit avec ardeur à couper les arbres qui l'entouraient dans toutes les directions et jusqu'à la distance d'une portée de flèche, puis à poser la charpente d'une maison pour préparer la biche-de-mer. Notre forteresse regardait le côté septentrional de ce bâtiment qui avait cent cinquante pieds de long, quarante de large et vingt-cinq de haut. Chaque jour, quatre-vingt-deux hommes allèrent travailler à terre, soit à la forteresse, soit à la maison, jusqu'à ce qu'elles fussent achevées; ces arbres furent abattus sur une étendue d'environ deux cents pas autour de l'une et de l'autre, de manière qu'en cas d'attaque de la part des naturels nous eussions un vaste emplacement pour le combat. Nos constructions étaient situées près de la côte, à environ dix verges de la mer, et en face de *l'Antarctique*. Le but de cette forteresse était de défendre le bâtiment destiné à la préparation et les hommes qui travailleraient à l'intérieur ou aux environs.

Nous continuâmes nos travaux sans être inquiétés, jusqu'au 18, jour où la forteresse fut achevée.

Quand les pièces y furent hissées, seize de nos gens s'y logèrent, bien fournis de mousquets et de munitions, ainsi que de vivres et d'eau pour un mois, en cas de siége. Mais je dois renvoyer la suite de mon récit au chapitre suivant, et terminer celui-ci selon ma promesse.

Courte relation des souffrances de Léonard Shaw dans l'île Massacre.

Le 28 mai 1830, dit Shaw que nous laissons parler, nous étions, vingt de mes camarades et moi, à travailler dans l'île que le capitaine Morrell a nommée *Massacre,* lorsque nous fûmes vigoureusement attaqués par les naturels bien supérieurs en nombre. D'entre nous, sept parvinrent à regagner le vaisseau, treize furent impitoyablement massacrés.

Au moment de l'attaque, j'étais avec six autres séparé du corps principal des travailleurs; nous étions occupés vers le nord de l'île, sans autre moyen de défense que nos outils, car nous avions laissé nos armes à un quart de mille. Quand nous entendîmes le cri sauvage des naturels, qui retentit encore à mes oreilles et que je n'oublierai jamais, nous prîmes la fuite vers le rivage pour sauver nos vies. Mais nous ne tardâmes guère à être entourés par les nègres. Cependant trois de mes ca-

marades parvinrent à s'échapper, et, bons nageurs qu'ils étaient, se précipitèrent à l'eau; moi et les trois autres, quoique ne sachant pas nager, nous recommençâmes à fuir vers le rivage. Les naturels se mirent aussitôt à notre poursuite, et atteignirent mes trois compagnons qu'ils tuèrent sur-le-champ à grands coups de leurs bâtons de guerre. Seul je les dépassai en vitesse, et changeant de direction, je m'enfuis vers les bois.

Là, comme j'étais forcé de ralentir mon pas pour respirer, ces chiens sanguinaires sentirent leur proie et m'eurent bientôt rejoint. Deux de la bande qui marchaient les premiers me lancèrent leurs flèches dès qu'ils m'aperçurent, et je crus devoir dire adieu à la vie. Quelque chevaleresque qu'eût été le résultat d'une lutte, et si chèrement que j'eusse pu vendre ma vie dans un combat, pour la préserver des griffes terribles de ces guerriers furieux, il m'était défendu d'espérer que je finirais par sauver mes jours. La mort, sous ses formes les plus effrayantes, m'environnait de toutes parts. Je me cramponnai cependant à la vie, tout désespéré que le cas parût être; et la nécessité me suggéra un stratagème pour mon salut. Malgré la précipitation avec laquelle j'avais fui, j'avais gardé la hache avec laquelle je travaillais. Me retirant derrière un gros arbre, je dirigeai le manche de ma hache, comme si j'eusse visé avec un mousquet, contre

mes barbares ennemis, qui, croyant que c'était en effet l'instrument de mort dont ils connaissaient les terribles effets, se retirèrent à distance. Profitant de cet avantage momentané, en toute hâte je m'enfonçai plus avant encore dans les bois, si bien qu'ils perdirent mes traces.

J'eus alors le temps de reprendre haleine, et me cachant sous des feuilles tombées, je me mis à réfléchir sur ma périlleuse position, et à chercher des moyens de salut. Je savais que si je m'approchais à portée du bâton de guerre, j'en recevrais quelqu'un de ces coups qui donnaient la mort sur place. Je résolus donc de rester dans ma retraite jusqu'à la nuit, et alors de chercher à parvenir jusqu'à notre vaisseau. Les heures, quoique peu nombreuses, me parurent des siècles pendant lesquels la crainte et l'espérance vinrent alternativement appesantir et alléger mon cœur. Enfin, à la faveur des ténèbres, je m'aventurai vers la côte pour chercher *l'Antarctique*, soutenu par la pensée que j'étais hors de l'atteinte de mes ennemis, et que je regagnerais bientôt le navire pour raconter l'histoire de ceux qui avaient péri..... Mais le navire était parti ! A ce désappointement si imprévu, un profond désespoir s'empara de moi, et intérieurement je priai Dieu de me retirer la vie. L'horreur de ma position est facile à concevoir. Privé de toute espérance de secours, il fallait encore que pour satisfaire

aux besoins de la nature, pour vivre, j'allasse implorer la compassion des sauvages, lorsque je devais n'attendre d'eux que la mort, et même la plus affreuse des morts! L'idée d'un suicide traversa mon esprit; mais la froide raison revint, elle revint me dire que le Tout-Puissant avait défendu qu'on attentât à ses propres jours; et la crainte d'un châtiment éternel après la mort m'arrêta. Enfin, je résolus, qu'il dût bien ou mal m'en arriver, de m'aller remettre entre les mains des sauvages.

Cette résolution formée, je pòrtai mes pas vers eux, la mort dans le cœur. Comme j'approchais, je les trouvai réunis en grand nombre et faisant les préparatifs d'un souper. Avançant de manière à pouvoir suivre tous leurs mouvemens, mon sang se glaça à l'horrible spectacle qui frappa mes yeux, à la vue de mes malheureux amis qui rôtissaient pour le festin! Je demeurai deux ou trois heures dans le voisinage, comme enraciné au lieu où j'étais. Le cœur me saignait en pensant à mes pauvres compagnons; car, quoique accoutumé aux tempêtes et aux dangers de l'Océan, il m'était impossible de contempler avec sang-froid une scène pareille. La pensée révoltante d'un sort semblable lorsque je serais en leur pouvoir me fit changer de résolution, et je retournai dans les bois. J'appelai à moi tout mon courage, et je me décidai tranquillement à mourir de faim dans ma cachette, plutôt que de

me fier à la mansuétude de ces monstres impitoyables.

La crainte du traitement que j'avais vu me retint quatre jours et quatre nuits dans ma retraite, jusqu'à ce que la faim me forçât d'en sortir pour chercher quelque nourriture. Je parvins à me procurer trois jeunes noix de coco qui ne contenaient encore guère que de l'eau et la coquille. Avec elles cependant, et les pluies rafraîchissantes du ciel, je subsistai jusqu'au seizième jour après le massacre. Dans ces îles le temps change continuellement, comme le mois d'avril dans nos pays; le soleil et la pluie se succèdent sans cesse. Les feuilles sous lesquelles j'étais caché me garantissaient bien du soleil, mais non de la pluie; aussi fus-je, tout le temps, absolument mouillé. Le matin du seizième jour, après avoir attentivement regardé autour de moi par prudence, je me hasardai à m'aller sécher au soleil. Ce fut réellement une jouissance pour moi; mais, hélas! qu'elle fut courte!

J'y étais à peine, qu'un Indien vint sur moi, me reconnut, prit la fuite et donna l'alarme. Je le suivis vers le rivage, résolu à me livrer et à implorer la compassion des sauvages. Sur le rivage je rencontrai une troupe de naturels qui s'étaient rassemblés au bruit de ma découverte. Je tombai à genoux devant eux, et, les yeux tout baignés de larmes, je les suppliai de me laisser la vie. Le chef

de la troupe s'approcha, et les autres, voyant que je ne faisais aucune résistance, abaissèrent leurs arcs. Je crus un instant que toute compassion ne leur était pas inconnue; mais cette espérance naissait à peine dans mon cœur, qu'un des plus robustes m'appliqua sur le derrière de la tête un coup tel, que je perdis connaissance.

Dans l'après-midi, six ou sept heures, je crois, après avoir reçu ce terrible coup, je commençai à reprendre mes sens. Je portai la main au derrière de ma tête, et j'y sentis une ouverture large de deux ou trois pouces. Le sang que j'avais perdu m'avait rendu d'une faiblesse extrême... des images sans suite traversaient mon esprit... et les douleurs les plus aiguës torturaient tous mes membres. Me tournant et me soulevant un peu, je prononçai une imprécation contre les sauvages, et je demandai à Dieu la faveur de mourir... Mais lorsque je fus enfin capable de voir quelque chose, mes yeux s'arrêtèrent sur un chef que je n'avais pas d'abord remarqué. A deux genoux, et les mains levées au ciel, j'implorai son amitié; je le priai d'intercéder pour moi; je lui fis comprendre le mieux que je pus que je demeurerais avec lui et le servirais toujours comme esclave s'il voulait me défendre contre la vengeance de ses frères. Il parut me faire signe qu'il y consentait, et me commanda de le suivre. Recueillant toutes mes forces, je me levai

et j'obéis. Quelque temps après mon arrivée dans sa maison, il remplit ma blessure d'eau chaude, et me força de tenir la tête de manière que l'eau ne sortît pas de la blessure jusqu'à ce qu'elle fût refroidie; alors il renouvela l'opération, après quoi ma blessure fut remplie de sable. On me laissa seul dans une hutte, et personne ne vint m'y trouver jusqu'au lendemain.

Mais le lendemain, au point du jour, on m'éveilla, on m'ôta l'appareil de ma blessure, et on me fit travailler. Le fer et les outils volés à la forge furent apportés, et il me fallut fabriquer des couteaux. Comme je m'entendais mieux au métier d'un fils de Neptune qu'à celui de Vulcain, je travaillais lentement, et mon travail n'était pas d'un fini parfait, mais je faisais de mon mieux. Je continuai ce genre d'occupation pendant cinq ou six jours sans être autrement tourmenté, à tel point que j'oubliai presque ma blessure, sur laquelle on n'avait fait aucun traitement depuis celui du premier jour. Cependant les jeunes sauvages venaient quelquefois s'amuser à mes dépens, me faisant servir de but à leurs quolibets et à leurs railleries, abusant de ma patience et la mettant à l'épreuve de toutes les façons possibles. Mais, si douloureuses que fussent ces vexations, elles eurent pour moi une espèce d'utilité, celle de me préparer à souffrir plus courageusement les douleurs qu'on me réservait.

Tout amères qu'étaient les railleries qu'il me fallait entendre, je m'attendais toujours à des tourmens plus aigus, et en effet ceux que j'endurai par la suite étaient bien d'un autre genre.

Lorsque j'eus fini de fabriquer les couteaux, en y mettant toute l'ardeur dont j'étais capable, des arrangemens furent pris pour que j'allasse visiter le chef principal de tout le groupe d'îles; sa résidence était dans une île éloignée d'environ cinq milles, et il me fallut faire la route à pied, le long du récif de corail qui unit toutes les îles, sans chaussure, sur des rocs et des coquillages, et tout le corps complétement exposé aux rayons dévorans du soleil. Ce serait vainement que j'essaierais de donner même une faible idée des douleurs que je souffris durant cette journée-là.

Chaque pas que je faisais laissait à terre l'empreinte sanglante de mes pieds, et agrandissait encore les plaies dont ils étaient couverts. Comment je survécus à cet affreux voyage, je l'ignore. Au milieu des horreurs dont j'étais entouré, je perdis toute confiance en Dieu, et je m'écriai : « Oh! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mais il ne m'avait pas abandonné, car il aime ceux qu'il châtie, et je trouvai une force presque surhumaine pour supporter mes souffrances. Vers la fin de mon voyage, j'étais tellement parvenu à m'endurcir contre la douleur, que j'avais oublié tout sentiment de mes

peines, et que toutes mes pensées avaient pris un nouveau cours... et ce cours était que mon âme offrait avec ferveur ses plus ferventes prières au ciel.

Le roi vint à notre rencontre sur le bord de la mer. Là il me fallut m'humilier devant lui, baiser ses pieds et ses mains. Après quelques autres cérémonies moins importantes qu'on me fit accomplir, les sauvages qui me gardaient reçurent certains ordres, entre autres celui de me ramener la même nuit. A cette fatale nouvelle tout mon sang se glaça, et des gouttes de sueur froide sortirent comme des étincelles électriques de mes membres brûlés par la fièvre. Je demandai alors à Dieu la mort... une mort quelconque... qui m'évitât l'horrible douleur de parcourir une seconde fois la route que j'avais déjà parcourue, et qui était marquée à chaque pas, d'un bout à l'autre, du sang sorti de mes blessures. Mes pieds eux-mêmes étaient si horriblement déchirés, que j'avais renoncé à tout espoir de jamais m'en servir.

Dans une pareille disposition d'esprit, il fallait un cœur plus robuste que le mien pour résister au désespoir, et involontairement je m'abandonnai à cette malheureuse influence. Je restai ainsi jusqu'au soir, et alors les sauvages, voyant la complète impossibilité que je revinsse autrement, eurent la compassion de m'emmener dans un canot.

Le lendemain, mon pauvre corps présentait un spectacle trop douloureux pour que l'œil pût s'y arrêter, pour que le cœur restât de sang-froid, à moins qu'on ne fût accoutumé aux scènes de souffrances les plus vives et les plus dégoûtantes. De la tête aux pieds j'étais couvert de pustules cuisantes, effet de la route que j'avais faite aux rayons du soleil.

En outre, et comme si ma coupe de douleur n'était pas encore pleine jusqu'au bord, les plus jeunes démons, si je puis être excusé d'appeler ainsi les jeunes sauvages, commencèrent une attaque contre ma barbe et mes favoris, les arrachant par grosses touffes; et ils ne renoncèrent à leur amusement infernal que lorsqu'ils m'entendirent, dans l'agonie de mon âme, et avec des cris qui parvinrent même au cœur de ces cannibales, leur demander l'humble privilége d'exécuter moi-même contre moi cet acte inouï de torture. Cette sorte de compassion me fut enfin accordée. Je portais à l'époque où je fus pris une paire énorme de favoris, longs, fournis, épais, et ma barbe était devenue d'une longueur extrême, attendu que je ne m'étais point rasé depuis que j'avais quitté le vaisseau. Je me mis donc résolument à m'arracher poil à poil la barbe et les favoris, à me les arracher de mes propres mains et à l'aide de deux coquilles qui me servaient de pinces, plutôt que de me soumet-

tre davantage à la méthode qu'employaient mes persécuteurs pour m'en dépouiller. A chaque poil que je tirais, des larmes me sortaient des yeux, et si le lecteur songe dans quelle position j'étais, il concevra aisément que mon sang coulait à chacune de ces opérations. Telle était chaque fois ma souffrance, qu'il me semblait qu'on m'enfonçât un million d'aiguilles dans le corps; et tandis que j'avais les yeux baignés de larmes que m'arrachait la douleur, mes joues, mes lèvres et mon menton étaient couverts de sang. Cette torture, que j'eus à m'infliger moi-même, sans quoi d'autres me l'eussent infligée, dura quatre jours; et ce fait en lui-même, indépendamment de toutes mes autres souffrances, suffisait à me faire maudire l'heure où j'étais né; aussi, comme jamais le soleil n'avait lui sur un être plus infortuné que moi, je ne cessais de demander au Dieu des miséricordes qu'il daignât me rappeler à lui.

Mais tandis que cette accumulation de maux pesait sur moi, un autre mal, non moins cruel, rendait les premiers encore plus aigus : c'était la faim ! Je vivais seulement des ouïes, des nageoires et des arêtes des poissons qui étaient servis sur la table d'Henneen, le chef dont j'étais esclave; et comme il s'en fallait beaucoup que cette triste nourriture fût abondante, j'étais devenu un véritable squelette. Mais découvrant que dans l'île les

rats étaient nourris et engraissés pour les chefs avec ces restes mêmes qu'on me refusait, je me mis à chercher un moyen d'attraper quelques-uns de ces heureux animaux. On m'avait cependant prévenu que c'était un grand crime d'en tuer, mais mon sort était désespéré, et je n'hésitais plus à risquer ma vie d'un côté pour la sauver d'un autre. C'est pourquoi, à la faveur des ténèbres, j'attrapais maint gros rat, et je le dévorais dans le silence de ma retraite avec plus de joie et de délices que n'en éprouve le plus fier monarque lorsqu'il savoure, entouré de la pompe et de la magnificence royales, les viandes les plus exquises. Les rats seuls m'empêchèrent de mourir de faim; et, par reconnaissance, j'avoue franchement ma haine contre cette partie de nos semblables qui ont déclaré aux rats une guerre d'extermination. Je puis dire combien est succulente la chair de cet animal... j'en ai goûté, moi.

Durant ma captivité, et au milieu de toutes mes souffrances, il me fallut encore faire le service du plus dégradé des esclaves, tirer de l'eau ou fendre du bois pour le dernier des sauvages de la tribu, être l'objet des plaisanteries de chacun; et c'était dans cette triste position que j'employais tous les instans de loisir que je pouvais prendre à nettoyer ma blessure du sable dont elle avait été remplie. Quelque temps après qu'elle commença à guérir,

il en sortit un morceau d'os du crâne, long de deux pouces et large d'un quart de pouce. Peu à peu je retirai le sable avec mes mains, et lorsqu'il pleuvait je plaçais ma tête de manière à recevoir l'eau dans ma blessure pour qu'elle se nettoyât; par ce moyen je réussis à ôter tout le sable en trois semaines; mais il y restait toujours une petite pierre qui s'était glissée jusque dans le creux de mon cou; cette pierre me faisait infiniment souffrir, tellement que tous les deux jours j'essayais de l'extraire; mais je n'avais aucun instrument pour m'aider dans cette opération : mes seuls doigts firent la besogne, et ce fut ma faculté de sentir qui les guida dans la manière dont elle devait être faite.

Je vécus ainsi jusqu'à la semaine qui précéda le retour de *l'Antarctique*, jusqu'au jour où il avait été résolu que je serais tué et rôti pour un festin au lever du soleil. Dès l'aurore je fus éveillé pour le sacrifice, et conduit vers cette fatale partie de l'île qui avait été teinte du sang de mes amis, et où ces monstres inhumains avaient dévoré leurs cadavres avec des cris de joie diabolique. On chargea sur mes épaules tout ce qui était nécessaire au festin, le bois pour le feu, l'eau, les fruits; et tout l'appareil de l'immolation fut dans ses moindres détails dirigé par la victime elle-même. Quand les préparatifs furent terminés, la hache, cette hache

dont le manche avait effrayé leur courage dans les bois, me fut montrée, et ils me donnèrent ordre de m'asseoir auprès, en m'assurant qu'elle terminerait mes jours aussitôt que le roi serait arrivé. Comme j'étais préparé à mon sort, j'entendis cet arrêt avec calme et courage, et j'attendis avec impatience l'heureux moment où je devais mourir.

Au milieu de ces circonstances, et avant l'heure fixée pour le sacrifice, je m'abandonnai à mes réflexions. Mon esprit s'occupa quelque temps du passé, du présent et de l'avenir. Je traversai le vaste Océan, et, comme si un nouveau rayon d'espoir renaissait dans mon cœur, je me trouvai dans mon pays natal, sur les marches de l'école, entouré de mes joyeux petits camarades. Ma mémoire me retraça toutes les scènes de mon jeune âge; le souvenir de tous les amusemens de mon enfance se déroula devant moi. Mais tandis que je regardais ce tableau avec ravissement, il s'évanouit soudain; un cri poussé par les sauvages, me replaçant dans la réalité, me rappela au sentiment du destin qui m'était réservé. Il était midi, et un messager apportait la nouvelle qu'il ne plaisait pas au roi de venir ce jour-là, et qu'en conséquence l'instant de ma mort devait être différé.

Je ne puis nier que ce répit me fût agréable, mais j'ajoute que ce répit me valut de nouvelles souffrances en comparaison desquelles la mort

eût été douce, car la mort aurait fini tous mes maux, et je vécus pour souffrir; je continuai à vivre dans les souffrances jusqu'à l'instant où arriva le vaisseau.

Après une absence de cent huit jours *l'Antarctique* fut de nouveau aperçu le 13 septembre. Les naturels le découvrirent tandis que ses formes gracieuses se montraient peu à peu au-dessus du récif de corail, et ils accoururent à ma hutte m'en donner la nouvelle. Je craignis que ce ne fût le signal de ma mort, et je voulus leur persuader que le vaisseau qui approchait n'était pas celui auquel j'avais appartenu; mais ils ne purent se décider à croire que le hasard seul eût amené en si peu de temps un second vaisseau vers leur île. Je traçai cependant deux figures sur le sable : l'une représentait *l'Antarctique* s'éloignant de l'île, et l'autre un vaisseau, à moi complétement inconnu, qui s'en approchait. Ma peine fut inutile; ils persistèrent dans leur croyance.

L'Antarctique cette nuit-là ne mouilla qu'à une certaine distance. Tandis qu'il était ainsi mouillé en vue de l'île, les émotions qui vinrent remplir mon cœur furent en même temps agréables et pénibles. Il était délicieux, après tout ce que j'avais souffert, de sentir l'espérance renaître dans mon âme, lors même que cette espérance de voir la fin de mes maux était simplement fondée sur la nou-

velle de l'arrivée du vaisseau. Mais l'impossibilité presque probable que je pusse parvenir à ma délivrance revint bientôt modérer l'excès de ma joie. Je passai donc la nuit partagé entre l'espoir et la crainte, et ces deux sentimens se succédaient en moi avec tant de rapidité, que je ne saurais dire si c'était l'un ou l'autre qui dominait le plus.

La matinée suivante ne fut que bruit et préparatifs : des canots, encombrés de guerriers, arrivaient en foule de toutes les îles. Le fracas de la guerre avec son tumulte et sa confusion, régnait partout... et heureusement, pauvre diable que j'étais, on m'oublia complétement. Cinq ou six cents guerriers, dans les canots ou sur le récif, commencèrent une attaque furieuse contre le vaisseau, comme s'ils eussent voulu le démolir d'un seul coup; mais les efforts bien combinés du commandant les repoussèrent bientôt, et ils revinrent en désordre, rugissant comme des lions.

Le capitaine, combien ce fut heureux pour moi! commença une canonnade régulière contre l'île, qui, portant de tous côtés la destruction et la mort, excita parmi les sauvages une grande consternation, et les décida à m'envoyer demander en leur nom un pourparler. Lorsqu'ils eurent adopté cette mesure, ils me firent venir, et la reine me supplia d'aller au vaisseau et d'arrêter le *boung*, comme elle appelait le bruit du canon. Craignant d'être

poursuivi par une grêle de flèches, dès que je m'éloignerais du rivage, j'hésitai et leur expliquai mes motifs de crainte aussi clairement que possible; alors ils envoyèrent chercher Henneen, mon maître, qu'ils prièrent de me laisser aller à bord. Il ne se souciait guère de me lâcher, mais je lui donnai à entendre que je comptais revenir aussitôt. Même pour stimuler davantage son patriotisme et le décider à me charger d'une mission qui sauverait son pays d'une ruine complète, je lui fis croire que je ne consentirais pas à l'entreprendre, à moins qu'il ne me permît de revenir passer près de lui le reste de mes jours. Cet artifice prit admirablement, et il m'assura que si je revenais, non-seulement je n'aurais plus de tourmens à endurer, mais qu'encore je serais l'objet de ses soins particuliers.

Je commençai à sentir un peu mon importance. J'étais entre mes amis et mes ennemis sous un jour très avantageux. A ma charge étaient confiées les fonctions diplomatiques d'une puissante nation : je me hâtai donc de partir. Mais ne me croyant pas encore trop en sûreté contre la perfidie des sauvages, je revins au bord après avoir ramé plusieurs minutes, et je fis répéter à mon maître toutes ses promesses, toutes ses protestations. Alors je me remis en route, et ramai vers *l'Antarctique* avec toute la vigueur dont j'étais capable. Quand je fus hors de la portée des flèches, il me sembla qu'un pou-

voir invisible donnait une nouvelle force à mes bras et une puissante impulsion à ma petite barque... chaque rame dans mes mains ne me paraissait pas plus lourde qu'une plume, et le canot fendait la mer comme un être animé.

Le feu de *l'Antarctique* cessa aussitôt qu'il fut visible que je m'y dirigeais. De corps j'étais si maigre et en si piteux état, j'avais la figure si bizarrement peinte de différentes couleurs, j'étais si changé par la perte de mes gros favoris, qu'il était impossible que personne à bord me reconnût sans entendre ma voix. Quand je fus assez près pour distinguer ses paroles, le capitaine me cria : Qui est là ? — Le vieux Shaw, qui reviens, répliquai-je en montrant du doigt le vaisseau vers lequel j'avançais avec un redoublement d'effort. J'y arrivai bientôt; on me jeta des vêtemens, je les mis, et me retrouvai encore une fois sur le pont de *l'Antarctique*.

Là, quelle scène!... le capitaine et sa chère femme me sautèrent au cou et m'embrassèrent; ils pleuraient de joie. Tout l'équipage me fit un accueil si généreux, si cordial, si tendre, que tous mes maux furent un instant oubliés... Cette scène, les circonstances qui l'occasionaient, et les témoignages d'amitié que je reçus, demeureront gravés dans ma mémoire jusqu'à mon dernier soupir.

Le groupe entier d'îles est régi par un seul chef

dont le pouvoir est absolu. Chaque île séparée obéit à un chef tributaire du premier, qui lui-même en a d'autres sous ses ordres. Je n'ai pu découvrir parmi eux ni trace de religion, ni apparence de rien qui ressemblât au respect d'une puissance supérieure. Les chefs se permettent la polygamie, mais la plupart de leurs sujets n'ont qu'une femme. Comme je n'ai vu que peu d'enfans durant ma captivité, je présume qu'ils les tuent tous excepté ceux des chefs. Leurs huttes sont simples, construites en bambou, et couvertes de feuilles de cocotier.

§ 9.

Iles Massacre. Nouvelle trahison. Invasion de l'île de Wallace, attaque du château-fort, défaite des assaillans. Mort d'Henneen. Évacuation de l'île Massacre par les naturels ; l'équipage de *l'Antarctique* y débarque. Sépulture des crânes de nos camarades. Évasion miraculeuse d'Holmes. Nous abandonnons l'entreprise. Départ pour l'île Bouka. Canal de Saint-Georges. Nouvelle-Irlande. Les naturels. Fertilité et richesses naturelles du pays. Nouvelle-Bretagne. Ile de Dampier.

Les mouvemens suspects dont il a été question dans le dernier chapitre continuèrent d'occuper notre attention pendant une partie de la soirée, jusqu'à ce que le chef de l'île Massacre, Henneen, vint sur le bord du récif nous offrir quelques fruits, ce qu'il avait coutume de faire quatre ou cinq fois par jour, depuis que nous avions acheté l'île Wal-

lace; et nous avions toujours envoyé une chaloupe pour recevoir ses fruits et les lui payer. Mais en la présente occasion, soupçonnant quelque perfidie, je ne fis pas mettre la chaloupe en mer. Il resta sur le récif, nous montrant les fruits qu'il avait apportés pendant un quart d'heure environ; et alors, voyant que nous n'envoyions pas vers lui, il se dirigea en toute hâte, dans son canot, vers l'île de Wallace.

Cette circonstance nous surprit extrêmement, puisque aucun des naturels n'avait encore débarqué sur cette île depuis que nous en avions pris possession. Le moment d'après, à notre vif étonnement, nous vîmes une centaine de canots sortir de derrière l'île Massacre, et se diriger tous vers l'île de Wallace en ordre de bataille. Leur but était trop manifeste pour qu'on s'y méprît, et nous fîmes nos préparatifs en conséquence. Les canons de *l'Antarctique* furent aussitôt chargés, et sans le moindre bruit nous fûmes en mesure au bout d'un instant.

Henneen le premier atteignit l'île, le premier il débarqua, et en face précisément de notre château-fort. Au moment que son pied toucha le sable du rivage, il poussa le cri de guerre, et les échos répétaient encore ce cri terrible quand, y répondant par d'affreuses clameurs, deux cents diables peints, armés d'arcs et de bâtons, sortirent

de la forêt derrière le château. Il fallait qu'ils s'y fussent cachés la nuit précédente, puisque nos sentinelles ne les avaient point aperçus du château qui allait être attaqué de deux côtés à la fois par devant et par derrière. Lorsque les assaillans s'en furent approchés à la distance de cent cinquante pas, ils commencèrent l'attaque avec leurs arcs, et une multitude de flèches, aussi bruyantes que la grêle, alla frapper sur le toit et sur les côtés. Ils s'avancèrent encore, et tirèrent leurs flèches avec des cris assourdissans et la férocité peinte sur leurs visages, jusqu'à quinze pas de la batterie du château qui gardait toujours le silence, bien qu'il fût criblé d'environ trois milles flèches.

Suivant les instructions que je leur avais données en cas de pareilles circonstances, nos gens se gardèrent bien d'user inutilement leurs munitions, mais attendirent que les sauvages avançassent fort près sans tirer un seul coup. Lorsqu'ils furent enfin à distance convenable, les canons et les mousquets du château parlèrent en même temps, tandis que *l'Antarctique* lâcha sa bordée sur les canots qui étaient tous entre lui et le château. Les sauvages n'avaient pas prévu cette terrible défense ; tout déterminés qu'ils étaient, ils ne purent tenir bon ; mais rassemblant à la hâte leurs blessés et une partie des morts, ils se retirèrent en désordre, laissant

la plupart de leurs armes sur le champ de bataille.

Le rugissement de notre canon, qui se répétait pour ainsi dire d'île en île, terrifiait évidemment les sauvages plus que la chute mystérieuse de leurs compagnons. Différens de leurs flèches, nos messagers de mort étaient invisibles... On ne voyait pas leurs coups, on les sentait, et leur effet fatal était naturellement attribué au beuglement de ces instrumens enflammés, non à leurs projectiles ; comme on voit des gens trembler au bruit du tonnerre, que n'effraie pas l'éclair qui étincelle. Ils se regardaient comme en danger tant qu'ils pouvaient entendre le son du canon ; et comme l'air était parfaitement calme, le son faisait trembler les forêts, résonnait dans chaque île, et mourait au milieu des récifs de corail les plus éloignés. La plupart d'entre eux se jetèrent à l'eau comme des veaux marins effrayés, et cherchèrent une retraite jusque sous les herbes du fond, abandonnant la conduite de leurs canots à un ou deux hommes qui se trouvaient être doués d'un plus grand courage. Comme nous ne voulions que nous défendre, nous n'avions aucun motif d'inquiéter ou d'arrêter leur retraite, et nous leur souhaitâmes bon voyage de tout notre cœur.

Nous vîmes alors arborer sur un des points les plus élevés de la citadelle le pavillon américain.

hérissé d'autant de flèches qu'il y pouvait en tenir. Ce signe de victoire fut trois fois salué par les joyeuses clameurs des marins de *l'Antarctique*, auxquelles répondirent aussitôt nos braves camarades du château en l'air, tandis que leurs tambours et leurs fifres exécutaient le bel air national américain *d'Yankee Doodle*. Après quoi, en l'honneur des braves marins anglais composant une partie respectable de l'équipage, ils jouèrent *Rule Britannia*.

Nos chaloupes furent alors mises à la mer, et tous, à l'exception du contre-maître, du canonnier et du premier officier, nous allâmes à l'île de Wallace. Là, sur le bel emplacement que nous avions préparé comme pour un jardin, au lieu de jeunes plantes et de fleurs s'élançant d'un sol vierge, nous trouvâmes les horribles vestiges du récent combat. La terre était couverte du sang caillé de ces sauvages obstinés et furieux. Ils avaient chèrement payé leur perfidie; les mânes de nos amis massacrés devaient être satisfaits... car leurs morts avaient été terriblement vengées! Mais la vengeance n'était pas notre but; cette effusion de sang nous ne l'avions pas désirée. Deux hommes seulement de notre parti avaient été blessés par des flèches qui avaient pénétré les portes.

Nous réparâmes alors le temps perdu en nous mettant à l'ouvrage : les uns achevèrent le bâti-

ment où nous devions nettoyer la biche-de-mer, les autres abattirent encore plus loin la forêt, derrière le château. Le soir, en retournant à bord, nous emmenâmes nos deux blessés, dont les blessures n'étaient pas dangereuses.

Le 19 septembre 1830, dans la matinée, ce démon de perfidie, Henneen, chef de l'île Massacre, revint au bord du récif comme la veille avant le combat; et, avec ses protestations habituelles d'amitié, nous offrit des fruits, en invitant Shaw à venir le trouver dans la chaloupe. La petite chaloupe fut en conséquence mise à la mer bien armée, précaution qui n'avait encore jamais été prise, avec ordre de tirer sur lui s'il y avait apparence qu'il méditât une nouvelle trahison. Notre chaloupe approcha bord à bord du canot de ce monstre incorrigible, où nos gens virent son arc couché au fond, avec une flèche sur la corde, de manière à pouvoir être lancée à l'instant même. En effet, il le saisit à l'instant, et il allait tirer contre le patron, quand celui-ci inclina son mousquet, et mit fin à la carrière de ce misérable, action par laquelle il sauva sans doute et sa propre vie et celle de ses compagnons.

Dans sa précipitation à pousser la détente de son arme avant que la corde de l'arc du sauvage n'eût résonné, le patron de la chaloupe ne visa point aussi bien qu'il le voulait. La blessure fut mortelle.

mais non immédiatement. Au bruit de la décharge du mousquet, une flotte de canots qui n'était qu'à deux cents verges s'élança de l'île Massacre au secours du chef. Dans la confusion de ce moment critique, les hommes de notre petite chaloupe perdirent une de leurs rames, ce qui les mit dans un tel embarras que nous envoyâmes les deux grandes chaloupes, bien armées, défendre l'autre. Suivit un vif engagement qui dura environ un quart d'heure, après quoi les sauvages furent repoussés vers leur île, mais non sans s'être emparés du corps d'Henneen, qui expira avant qu'ils eussent touché le rivage.

La mort de leur chef répandit tant de terreur et de perturbation parmi les habitans de l'île Massacre, que tous l'abandonnèrent précipitamment: homme, femme, enfant, personne n'y resta; tous allèrent chercher refuge sur quelque autre île du groupe. Nous quittâmes aussitôt toute espèce de besogne, et allâmes à l'île abandonnée, où nous trouvâmes les crânes de cinq de nos malheureux compagnons pendus à la porte de la demeure d'Henneen, comme trophées de sa trop insigne trahison et de sa barbarie. Nous employâmes l'après-midi à la triste cérémonie de leur enterrement, qui fut fait avec toute la solennité convenable; les couleurs de *l'Antarctique* étaient à mi-mâts, nos petits canons tiraient, et nos musiciens jouaient une marche funèbre.

Le 28 notre bâtiment de l'île Wallace fut achevé, et nous commençâmes à recueillir et à préparer la biche-de-mer. Sans les continuelles tentatives des naturels pour attaquer nos chaloupes et inquiéter ceux de nos hommes qui recueillaient ces précieux animaux le long des récifs de corail, nous serions parvenus à en ramasser en quelques mois une belle cargaison. Nous continuâmes cependant nos travaux, assaillis et molestés par les sauvages jour et nuit, sans relâche, sans rien qui de leur part indiquât le désir d'une réconciliation.

Le 28 octobre ils dressèrent encore une fois des embûches à nos gens. Un homme de l'équipage se trouvait dans l'île Massacre et remplissait quelques barils à une source, lorsqu'il fut tout à coup surpris par quinze naturels qui tous lui mirent la pointe de leurs flèches sur la poitrine. Notre camarade les coucha aussitôt en joue avec son mousquet, et ainsi les fit tous reculer. S'apercevant du bon effet de cette manœuvre, il garda son coup, et se retira lentement à reculons vers le rivage, le doigt toujours sur la détente. Les naturels le suivirent, et plusieurs fois firent mine de vouloir tirer leurs flèches, mais chaque fois il les coucha en joue, et toujours il les contraignit à se coucher à terre.

Il continua de manœuvrer ainsi sans tirer son mousquet ni leur laisser le temps de poser leur

flèches sur la corde, jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord de la mer; mais là, craignant qu'il ne réussît tout-à-fait à leur échapper, ils se précipitèrent avec fureur sur lui, ce qui le força de lâcher la détente, et leur chef tomba au moment même où il allait lancer une flèche. C'était le frère du perfide Henneen, dont il voulait ainsi venger la mort. Une balle lui entra dans le cœur, et deux autres sauvages, blessés du même coup, tombèrent aussi. Notre brave marin se retira alors le plus vite possible; mais avant qu'il fût hors de la portée des flèches, il vit les douze autres qui le visaient; il les coucha encore en joue, bien que son mousquet fût déchargé, et produisit encore sur eux le même effet. Avant qu'ils se fussent remis de leur peur, il pouvait, lui, se rire de leurs arcs, et s'était jeté dans une chaloupe que nous avions envoyée de l'île Wallace à son secours. S'il eût déchargé son mousquet dans le premier moment qu'il avait été surpris près de la source dans la forêt, il serait inévitablement devenu la proie de ces féroces cannibales. Sa présence d'esprit fut heureusement à la hauteur des circonstances, et *l'Antarctique* n'eut pas à regretter les services de ce brave Anglais.

Nous abandonnâmes alors toute espérance de ramasser une cargaison de biche-de-mer parmi ces îles, à cause de l'insatiable soif de vengeance et des hostilités continuelles des insulaires, combinées

avec la disette de nos provisions. Nous chargeâmes donc ce que nous avions préparé jusqu'alors, nous mîmes le feu à nos constructions, et nous dîmes pour toujours adieu à cette race inhospitalière.

Nous quittâmes les îles Massacre le 3 novembre, ces îles qui m'avaient occasioné tant de jours d'inquiétude, tant de nuits sans sommeil, outre la perte de treize hommes de mon équipage, massacrés sans provocation, sans la moindre apparence d'hostilités. Des événemens pareils font sur l'esprit une trop profonde impression pour qu'ils soient jamais oubliés... Nous gouvernâmes à l'ouest vers l'île Bouka, située au nord de l'île Bougainville. Dans la matinée du lendemain, nous aperçûmes de cinq lieues l'extrémité septentrionale de Bouka. Une légère brise s'élevant, nous atteignîmes bientôt la côte septentrionale de cette île, où nous fûmes visités par un grand nombre de naturels, qui montrèrent les mêmes dispositions perfides et guerrières que les sauvages des îles Massacre. D'extérieur, de caractère, de mœurs, d'habitudes, aussi bien qu'en ce qui concerne les instrumens de guerre et de pêche, ils sont semblables sous tous les rapports, mais leurs canots sont beaucoup plus grands, et vont très vite à rames, lorsqu'ils sont montés par le nombre d'hommes voulu, qui varie de quinze à quarante-cinq, suivant la grandeur du canot.

Il est digne de remarque qu'entre les îles Mas-

sacre et Bouka, nous rencontrâmes plusieurs vastes bancs de baleines qui ne nous parurent nullement sauvages. Je suis convaincu que ces eaux seraient favorables à la pêche de la baleine pour les vaisseaux fins voiliers qui sont bien armés, après que la saison est passée sur la côte du Japon. Mais il leur faudrait soigneusement éviter toute communication avec les naturels, et ne jamais envoyer les chaloupes à la poursuite d'une baleine, pendant que les naturels sont bord à bord, ou en mer avec trois ou quatre canots, à une distance assez considérable de la côte. Leurs canots dépassent en vitesse toutes nos chaloupes, et toujours ils les guettent pour les couper quand elles ne sont plus à portée des canons du vaisseau, ce qui leur est facile lorsque le vent est léger, ou qu'il règne un de ces calmes si communs dans le voisinage de ces îles.

En examinant les côtes septentrionales et orientales de Bouka, nous la trouvâmes bordée par des récifs de corail, et riche en biche-de-mer, en huîtres à perles et en tortues à bec de faucon. Les parties élevées produisent du bois de sandal, qui doit être de la meilleure qualité, à en juger par une rame de canot qui nous tomba entre les mains. Après avoir recueilli ces renseignemens, nous dirigeâmes notre route vers l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, que nous atteignîmes dans

la matinée du 4, à la hauteur du cap Saint-Georges, situé à 4 degrés 48 minutes de latitude sud, et 152 degrés 46 minutes de longitude est.

Nous continuâmes de naviguer à travers le canal Saint-Georges qui est formé par la côte occidentale de la Nouvelle-Bretagne. On a dit avec raison que ce canal ou détroit était le plus beau du monde [1]. Sur les deux rives, de majestueuses montagnes, qui s'élèvent dans les nuages, sont couvertes jusqu'à leurs sommets de forêts d'une grandeur gigantesque; et ces montagnes si hautes, s'inclinant peu à peu à mesure qu'elles approchent davantage de la mer, présentent une surface onduleuse de plaines et de vallées, de collines et de prairies du plus beau vert. Elles sont arrosées par des courans d'eau aussi purs que le cristal, et plantées d'arbres du plus riche feuillage; ce n'est partout que fruits, fleurs, plantes et herbes, sans parler des drogues ni des minéraux. Parmi les productions végétales qui atteignent une plus grande hauteur, est le bois de sandal, qui, comme s'il avait conscience de sa valeur en état de nature, ne pousse que dans les lieux les plus élevés. L'ébénier, plus humble, se contente d'une place inférieure, où il est entouré par de beaux bois de charpente, et par différentes espèces d'arbres propres à la fabrication des meubles.

[1] C'est ainsi que le canal a été représenté par le cap. Carteret.

Mais la plus riche production de ces deux îles [1], la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, est le noyer-muscade, qui pousse naturellement, et atteint une hauteur considérable dans toutes les parties de l'intérieur. Si les naturels apprenaient à transplanter cet arbre et à le cultiver convenablement, ils pourraient bientôt suffire à toutes les demandes de ce fruit qui leur seraient faites. La population de ces îles est peu nombreuse, mais les habitans paraissent être intelligens; et s'ils introduisaient chez eux le poivre et le café, je suis convaincu que bien avant l'espace d'un siècle, leurs îles deviendraient les plus riches du monde oriental. Le climat et le sol n'ont pas de pareils pour l'excellence, et conviennent admirablement l'un à l'autre.

Mais outre les richesses de la terre, les eaux autour de ces îles contribuent encore à leur merveilleuse opulence; les plus précieux trésors de l'Océan abondent sur leurs côtes. La biche-de-mer se trouve en quantité sur leurs récifs de corail; l'huître à perles, égale en qualité à celle de la mer Sooloo, se rencontre dans ces eaux à des profondeurs peu considérables; et la tortue à bec de faucon, qui ne le cède en rien aux plus précieuses coquilles jamais apportées de l'Inde, fréquente les rivages par

[1] *Two islands*, dit le texte; mais il y en a plus de deux, car il s'agit de deux archipels et non pas de deux îles.

milliers. Le corail rouge s'y trouve aussi, et l'ambre gris, la plus riche production de l'Océan, est chassé du fond de la mer et jeté sur différentes parties de ces îles, aussi bien que sur d'autres de moindre grandeur, situées dans leur voisinage.

Dans le courant de la journée, nous ralentîmes plusieurs fois notre route pour laisser les canots de la Nouvelle-Irlande nous approcher avec leurs noix de coco, leurs bananes, leurs volailles, que nous achetions pour de petits morceaux de cercles de fer et des colifichets chinois. Ces peuples sont d'une couleur de cuivre foncée, tirant un peu sur le noir des nègres. Ils sont de taille commune, vigoureux de corps et très robustes. Leur tête est bien faite, leur front haut et uni, leur chevelure noire et frisée, plus longue et plus soyeuse que celle des naturels de Madagascar. Leur physionomie est en général intelligente, et dénote une grande capacité d'esprit. Leurs yeux sont noirs et vifs, leur nez est bien fait, leurs lèvres sont peu épaisses et se séparent de manière à laisser voir leurs belles dents: leurs bras et leurs jambes sont bien proportionnés, et ils doivent être forts et agiles.

Leurs canots ressemblent à ceux des naturels de Monteverdeson pour la forme, mais ils sont plus grands; quelques-uns ont de soixante-dix à quatre-vingts pieds, et portent de soixante-dix à quatre-vingts hommes. Ceux-là sont leurs canots de guerre:

ils en ont de plus petits pour la pêche et pour d'autres exercices ordinaires, qui ressemblent à ceux des îles Massacre. Tous ont leurs agrès pareils à ceux du groupe de Bergh, et sont faits des mêmes matériaux. Ceux de guerre sont très rapides, mais rarement menés à voile. L'habillement de ces naturels, je veux parler des gens mariés, car tous les autres sont absolument nus, consiste en un simple petit tablier large de dix-huit pouces, tissé avec les fibres de l'écorce du cocotier, qu'ils portent autour de la ceinture. Leurs lignes et leurs filets sont faits des mêmes matériaux que leur habillement, et dénotent beaucoup d'adresse. Ils se servent peu d'arcs et de flèches : leurs principales armes sont la lance, le bâton de guerre et la fronde. Ils sont très habiles à manier la première et la dernière, au point qu'ils semblent sans égaux dans ce genre d'exercice.

Nous eûmes de fréquentes communications avec les naturels de la Nouvelle-Irlande; nous débarquâmes aussi sur quelques parties inhabitées de leur côte, et pénétrâmes dans les forêts à une distance considérable. Dans ces excursions nous vîmes une grande variété d'oiseaux, quelques-uns d'un chant exquis, et d'autres d'un charmant plumage; peu qui réunissaient les deux qualités; mais ils étaient tous parfaitement apprivoisés. Une très vaste et très précieuse collection d'oiseaux pourrait être rassem-

blée sans beaucoup de peine dans cette île par un ornithologiste de profession. Nous aperçûmes des chiens et des cochons, la plupart très sauvages, mais point d'autres quadrupèdes. Nous rencontrâmes plusieurs espèces différentes de serpens, mais aucune qui soit commune à notre pays. Les insectes ne peuvent y être nombreux, puisque nous n'en vîmes qu'un très petit nombre.

On peut se procurer du bois, de l'eau et des fruits d'excellente qualité dans tous les havres du côté occidental de l'île; et dans quelques-uns des ports, les cochons et la volaille s'achètent au prix qu'on veut les payer. Les eaux sont remplies de poissons de la plus grande variété et du goût le plus délicat, qui tous se laissent aisément prendre. Enfin, la nature semble avoir répandu en profusion ses faveurs sur ces îles, tout y poussant de soi-même; les cochons et les oiseaux remplissant le rôle d'agriculteurs..... les premiers remuant la surface du sol, les seconds y laissant tomber les graines qu'ils avalent sans les pouvoir digérer. Les naturels n'ont ni charrue ni bêche. Leur pain pousse en abondance sur les arbres, et leur breuvage est le lait délicieux du cocotier. Ils vivent comme dans le siècle d'or tant rêvé par les poëtes, où la terre encore libre, de sa propre volonté et sans les déchiremens de la charrue, produisait toutes sortes de fruits; où les rivières n'étaient que de lait, où le

miel découlait des arbres, où les champs nourrissaient le laboureur sans qu'il les cultivât.

Le 6 novembre nous gouvernâmes vers le cap nord de la Nouvelle-Bretagne. Nous passâmes le cap Stéphen à deux milles de la côte, et aussitôt nous tournâmes au sud pour examiner la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne. Tandis que nous croisions le long de cette côte, qui est dentelée de nombreuses baies profondes et de havres spacieux, nous fûmes souvent visités par les naturels, dont l'apparence, les manières, les habitudes et les coutumes sont absolument semblables à celles des habitans de la Nouvelle-Irlande; mais leur caractère est beaucoup plus sauvage et hostile. Cette île est peu peuplée; mais en ce qui touche la richesse du sol et la beauté de l'aspect, elle ne cède en rien à sa voisine du côté oriental du canal Saint-Georges. Ses productions végétales et animales sont les mêmes; mais ses côtes sont plus abondamment fournies des riches trésors de l'Océan. Elle est entourée d'une infinité de petites îles, presque situées en pleine mer, ainsi que de récifs de corail séparés par d'étroits passages qu'on rencontre depuis deux jusqu'à dix milles des côtes; ce qui rend la navigation difficile et dangereuse, et exige une grande prudence de la part des navigateurs qui ne sont pas familiers avec ces mers.

Comme les récifs de corail, quand le temps est

clair, se voient mieux la nuit, nous fîmes la plus grande partie de notre route pendant que le soleil était sous l'horizon, mettant en panne durant le jour, et communiquant avec les naturels. Autrement j'eusse dressé la carte de ces îles, ainsi que des récifs et des brisans qui les environnent. Si, en effet, cette carte avait été jointe au présent ouvrage, elle l'aurait rendu plus utile aux marins. Si j'ai encore l'avantage de commander un vaisseau dans cette partie du monde, je promets d'avance de tracer la carte de toutes ces îles, et de la présenter au public à mon retour, dans l'intérêt des navigateurs. Cependant je puis recommander les cartes qu'Arrowsmith a données de ces mers comme les plus exactes de celles qui ont encore été publiées. Si j'avais tenu un journal dans le but de le livrer à l'impression, chose à laquelle je n'avais nullement pensé jusqu'à mon retour de mon dernier voyage, que mes amis m'en prièrent avec instance, j'aurais peut-être produit un volume plus intéressant et plus utile que celui-ci. Tel qu'il est, cependant, j'espère que cette humble tentative sera regardée comme une preuve de mon désir véritable de servir mon pays et la cause de la science nautique.

Nous continuâmes de côtoyer la Nouvelle-Bretagne en nous dirigeant vers l'ouest, approchant le plus possible de la côte, et ne pouvant éviter, ni

par notre prudence, ni par notre patience, quelques petites querelles avec les insulaires. *L'Antarctique* s'élevait si peu au-dessus des eaux, et faisait si peu d'apparence sur la surface de l'Océan, que la plupart des tribus auxquelles nous avions affaire, ignorant l'effet de la poudre à canon, s'imaginaient qu'il leur serait fort aisé de prendre notre vaisseau. La seule méthode que nous employions pour les convaincre de leur erreur était de leur faire *parler haut* par nos pièces, sans recourir aux *argumens* plus forts et plus décisifs. En effet, comme la détonation sans charge produisait l'effet désiré, nous étions heureux de pouvoir éviter l'argument du boulet, et ne pas verser le sang de ces pauvres insulaires, si pleins d'ignorance.

Le 11 nous atteignîmes le cap Glocester, qui est l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne, et la côte orientale du détroit de Dampier. Nous gouvernâmes à l'ouest à travers ce détroit, et bientôt nous vînmes au nord d'une île dont l'étendue est considérable, située presque au milieu du détroit, et que j'appellerai *île de Dampier,* en l'honneur du marin qui l'a découverte, quoique des navigateurs l'aient déjà nommée *île de Rook.* Nous fûmes bientôt visités par plusieurs canots remplis de naturels qui s'approchèrent du vaisseau avec la plus grande précaution ; et ce ne fut qu'en leur montrant des

couteaux et des grains de verre que nous les décidâmes à toucher notre bord.

Ils s'aventurèrent enfin à nous approcher, et parurent fort surpris de tout ce qu'ils virent, comme la grandeur, la forme, les agrès du vaisseau ; mais surtout les bandes de fer dont il était garni fixèrent leur attention, et ils mirent toute leur force, toute leur adresse à les arracher avec leurs mains. Ne pouvant y réussir, ils tournèrent leurs regards sur les ancres de l'avant, sur les chaînes qui les attachaient, et sur les ferrures des côtés du vaisseau, mais sans plus de succès. Alors ils se décidèrent enfin à employer les voies d'un trafic honnête, nous apportant des instrumens de pêche, des armes, quelques huîtres à perles, des couteaux et des pelles d'excellente qualité, faits avec des écailles de tortue. Ils nous donnèrent aussi à entendre qu'il y avait quantité d'huîtres à perles autour de ces îles, qu'on pourrait les prendre en plongeant ; et pour nous convaincre que la tortue abondait sur leurs rivages, ils nous présentèrent une pleine corbeille de ses œufs, qui évidemment avaient été recueillis depuis peu de jours.

Par l'extérieur et les manières, ces peuples ressemblent à ceux de la Nouvelle-Bretagne ; mais leurs instrumens de guerre sont faits avec plus de netteté, ce qui indique un peuple guerrier. Leurs lan-

ces, longues de seize pieds, sont soigneusement sculptées et polies; une des extrémités est ornée d'un oiseau de paradis bien empaillé et bien conservé, ce qui leur donne un air de luxe et d'élégance. Elles sont faites d'une espèce d'ébène noire. Leurs bâtons de guerre ont à peu près quatre pieds et demi de long, avec une lame à double tranchant par un des bouts, et par l'autre une tête sculptée de sauvage; le tout exécuté avec goût et adresse. Ils se servent aussi de la fronde, qu'ils manient avec beaucoup d'habileté et de justesse.

Les naturels ont le corps tatoué, et sont les premiers que nous ayons vus depuis notre départ des îles Massacre, qui mâchent le bétel et le chumum. L'île de Dampier présente un bel aspect du rivage: elle est considérablement élevée vers le centre, et descend de tous côtés vers la mer par une pente douce et régulière. Toute la surface de l'île, même dans les parties les plus élevées, est couverte de forêts.

§ 10.

Nouvelle-Bretagne. Nouvelle-Guinée. Baie de Dekay. Description des naturels. Productions du sol. Oiseaux de paradis. Cap de Livingston. Iles volcaniques. Cap et havre Woodbury. Autres nouvelles découvertes. Attaque de *l'Antarctique*. Étonnement des naturels. Capture de Dimanche et de Lundi. Retour à Manille.

Suivant quelques navigateurs, la partie de l'Australie appelée Nouvelle-Bretagne comprend non-seulement l'île de ce nom, que nous avons côtoyée dans le dernier chapitre, mais encore la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Hanovre, les îles de l'Amirauté, et plusieurs autres îles moins étendues ou moins importantes. Dampier découvrit d'abord cet archipel en 1699, et ensuite reconnut qu'il était séparé de la Nouvelle-Guinée. Carteret, soixante-huit ans plus tard, en 1767, prouva que l'île de la Nouvelle-Bretagne était aussi coupée en deux par un détroit qu'il parcourut dans toute sa longueur, et qu'il nomma *canal de Saint-Georges.* On se rappelle que j'ai fait de ce canal une courte description dans le chapitre précédent. La partie de la Nouvelle-Bretagne située du côté oriental de ce délicieux détroit, il l'appela *Nouvelle-Irlande.*

La position de tout le groupe n'a jamais été exactement établie, et je ne suis guère en état de jeter quelque nouvelle lumière sur ce sujet. Les meilleu-

res cartes cependant placent les limites septentrionales de ces îles à environ quatre-vingt-dix milles sud de l'équateur, et leurs limites méridionales à 6 degrés de latitude sud, tandis que leur étendue longitudinale est du méridien de 148 degrés à 153 degrés est.

Le groupe d'îles est séparé par le détroit de Dampier d'une autre île fort grande, appelée *Papua*, ou *Nouvelle-Guinée*, située au nord de la Nouvelle-Hollande, dont elle est séparée par le détroit de Torre. L'île de Papua, ou Nouvelle-Guinée, n'est encore qu'imparfaitement connue; mais on pense assez généralement qu'elle est comprise entre 130 et 150 degrés de longitude est, et entre l'équateur et 10 degrés de latitude sud. Ces délimitations géographiques se rapportent à une île d'une très vaste étendue, longue de quatorze cents milles de l'est à l'ouest, avec une moyenne largeur d'au moins deux cents milles. On croit que son étendue surpasse celle de Bornéo, située sous l'équateur à plus de vingt degrés plus à l'ouest.

De toute l'Australie, on croit que quelque partie de la Nouvelle-Guinée fut d'abord découverte par des navigateurs européens. Don Menezes, officier portugais, en l'année 1526, passa l'hiver dans un port tout-à-fait au nord de la Nouvelle-Guinée, et probablement dans une des îles qui l'avoisinent. Le navigateur espagnol Saavedra découvrit l'année

suivante la terre de Papua, ou les îles adjacentes, et conjecturant que le pays qu'il voyait abondait en or, il le nomma *isla del Oro.* Il trouva les naturels noirs, avec des cheveux courts et frisés, allant tout-à-fait nus. Mais leur civilisation, même à cette époque, dit-il, était beaucoup plus avancée que ne l'est aujourd'hui celle de la plupart des habitans de l'Australie, car ils avaient non-seulement des sabres de fer, mais aussi d'autres armes du même métal.

En 1543, Ruy Lopez de Villalobos croisa le long des mêmes côtes, et ne sachant pas que le pays eût été déjà visité par des Européens, il lui donna le nom de *Nouvelle-Guinée.* Il représente l'aspect du pays comme séduisant, et il mouilla dans plusieurs ports, où il obtint du bois et de l'eau. Soixante-treize ans après, le pays fut visité par deux habiles navigateurs, Le Maire et Schouten, qui mouillèrent dans une baie sur le bord de laquelle étaient situés deux villages, et eurent différentes entrevues avec les naturels, de qui ils obtinrent quelques provisions. Ils rapportent que ces insulaires sont tous attaqués de quelque infirmité physique, comme boiteux, aveugles, etc... Ce sont, disent-ils, les véritables Papous, avec leurs cheveux noirs, courts et frisés, portant des anneaux aux oreilles et au nez, ainsi que des colliers de défenses de cochon; sauvages, bizarres, curieux de tout voir, et agiles comme des singes.

J'ai placé ici tous ces détails, parce que je vais maintenant apprendre au lecteur que le 12 novembre *l'Antarctique* se dirigeait vers cette côte, après avoir quitté l'île de Dampier, faisant treize milles à l'heure sur une mer aussi tranquille qu'un étang, ce qui provient du courant qui traverse le détroit en marchant vers le nord-ouest avec une vitesse de quatre milles par heure. Dans la nuit nous étions à un mille de la côte septentrionale de Long-Island, qui est environ de la même grandeur que l'île de Dampier, mais beaucoup moins élevée. Nous aperçûmes quelques huttes disséminées sur le rivage, et aux alentours un grand nombre de naturels qui faisaient des signaux pour que nous arrêtassions. Mais comme le vent soufflait de la terre, et que nous désirions avoir passé cette île avant la nuit, nous continuâmes jusqu'au-delà de l'extrémité occidentale de Long-Island; alors nous tournâmes tout à coup au sud, nous dirigeant vers la partie nord-est de la Nouvelle-Guinée.

Je crois devoir mettre les marins sur leurs gardes, en les prévenant qu'il y a autour des deux dernières îles mentionnées plusieurs dangereux récifs de corail, dont quelques-uns s'étendent à plusieurs milles en mer. Il y a encore un autre récif non moins dangereux qui part du cap Glocester et s'étend vers le nord sur une longueur de six milles. On a déjà dit au lecteur que le cap Glocester est

l'extrémité nord-ouest de l'île de la Nouvelle-Bretagne. Quand on croise parmi ces îles et dans ces mers, le plomb et la ligne ne sont d'aucun usage, attendu que tous les brisans et récifs sont formés de corail, et s'élèvent des profondeurs incommensurables de l'Océan presque aussi perpendiculaires qu'une muraille de pierres. L'unique sauvegarde contre de tels dangers est une bonne vigie sur le grand mât.

A l'extrémité nord-est de la Nouvelle-Guinée nous nous trouvâmes à l'entrée d'une profonde et spacieuse baie, à laquelle je donnai le nom de *baie Dekay*, en l'honneur du célèbre médecin de New-York. Le centre de cette baie est situé à 5 degrés 39 minutes de latitude sud, et à 146 degrés 2 minutes de longitude est[1].

Il y a plusieurs villages indiens autour de la baie Dekay, et les habitans en sont très nombreux. Beaucoup de ces habitans vinrent vers notre navire dans de larges canots, avec les objets ordinaires d'échange, des cocos, des fruits à pain et des coquillages. C'étaient des nègres de haute taille, et quelques-uns d'entre eux semblaient doués d'une extrême finesse. Leurs traits sont durs et repous-

[1] M. d'Urville fait observer que cette baie Dekay est évidemment le golfe auquel il a donné le nom de *l'Astrolabe*, et dont il a placé le centre par 5 degrés 35 minutes de latitude sud, et 143 degrés 30 minutes de longitude est du méridien de Paris.

sans, et l'expression de leur physionomie est un mélange de férocité, de malveillance et de perfidie rusée. Leur teint est noir comme celui des nègrès; leurs cheveux sont noirs, frisés et crépus; ils ont le nez plat, les lèvres épaisses, un menton de singe. Mais ils ont, pour racheter ces défauts, le front élevé, saillant et uni, indiquant l'intelligence, la pénétration et la fermeté, à un plus haut degré qu'on le vit jamais chez les Africains. Ils n'ont pas non plus la jambe torse, le pied plat, ni le talon saillant des nègres de la côte des Esclaves ou de la rivière de Congo; mais leurs membres sont généralement bien proportionnés, nerveux, robustes et agiles.

Les individus des deux sexes, faute sans doute d'aucune idée naturelle de modestie, vont entièrement nus, à l'exception des ornemens de plumes qu'ils portent, comme marques de distinction, sur la tête et autour du cou. Ils sont tous guerriers, et pour l'audace sont égaux, je n'en doute pas, aux naturels des îles Massacre. Ils se servent d'un arc de même grandeur, long d'environ huit pieds, avec des flèches longues de cinq. Telle est leur adresse à manier cette arme, que souvent ils abattent des oiseaux au vol à soixante-quinze verges de distance. Leurs canots ressemblent à ceux de la Nouvelle-Irlande, mais d'un travail plus perfectionné, avec des sculptures à l'avant et à l'arrière, qui té-

moignent de leur bon goût et de leur adresse naturelle. Leurs hameçons sont faits de coquilles d'huîtres à perles ou d'écailles de tortues. Ils nous donnèrent à entendre que la baie renfermait une grande quantité de ces huîtres, et que les tortues venaient à terre la nuit, sur toutes les grèves de sable, où elles déposaient leurs œufs, retournant à la mer avant le jour. Pour nous convaincre de la bonté de ces œufs, dont ils avaient apporté quelques-uns, ils en mangèrent plusieurs crus, avec des gestes signifiant que le goût en était exquis.

Nous découvrîmes en outre que le superbe oiseau de paradis s'y trouvait en grand nombre et avec une grande variété d'espèces, puisque les naturels avaient la tête ornée de ses plumes, et qu'elles étaient des plus riches et des plus délicates couleurs. Nous vîmes souvent des bandes considérables de ces oiseaux quitter les côtes de Papua et se diriger vers les îles qui en dépendent; chaque troupe était de quatre ou cinq cents, et ils volaient à cinq cents pieds au-dessus de la mer. Les troupes d'une espèce crièrent tout le long du chemin comme des singes, tandis que celles d'une autre charmèrent l'oreille par des chants aussi mélodieux que les chants d'une bande d'oies sauvages. Il y a aussi une grande différence dans la taille de ces magnifiques oiseaux : quelques-uns sont aussi gros qu'une perdrix, d'autres ne le sont guère plus qu'un moineau.

Un que nous vîmes, si bien empaillé qu'on l'eût dit vivant, et qui ornait la tête d'un chef, n'était pas plus gros du corps qu'un oiseau-mouche, tandis que les plumes de la queue avaient au moins six pouces de long. Les naturels portent aussi des couronnes faites de diverses autres espèces de plumes, presque égales en beauté à celles de l'oiseau de paradis.

La contrée est belle au-delà de toute expression. Les côtes de la mer sont bordées de plaines et de vallées délicieuses couvertes d'arbres à fruits, derrière lesquels s'élèvent des forêts de différens bois précieux, soit pour la teinture, soit pour la fabrication des meubles. Les collines intérieures et les montagnes sont revêtues d'un éternel printemps, et presque entièrement couvertes d'arbres d'une hauteur gigantesque. Là se trouvent en abondance le précieux bois de sandal et l'ébène noire ou jaune, que pourrait s'y procurer sans peine et à bas prix un homme capable, commandant un navire propre à faire ce voyage, un navire construit de telle sorte qu'il serait impossible de le prendre, à moins que les assaillans ne fussent munis d'armes d'acier ou même d'armes à feu, dont manquent presque tous les insulaires de la mer du Sud. Quand les naturels seront une fois bien convaincus qu'il n'y a rien à voler, et que le vaisseau ne redoute aucunement leurs attaques, ils s'occuperont

uniquement de trafic, et fourniront bientôt une cargaison qui ne peut manquer de rapporter aux armateurs d'incalculables profits. J'ai acquis assez d'expérience pour être en état de diriger une pareille entreprise.

Mais pour recueillir les immenses avantages que présenterait une expédition dans l'océan Pacifique, il faudrait que les moyens fussent proportionnés à l'objet. Ainsi le vaisseau, comme je l'ai dit, devrait être construit exprès pour le voyage, et différer en construction de tous les autres. Il devrait avoir un pont élevé, être fin voilier, et du port de trois cent cinquante tonneaux. Il faudrait ensuite qu'il fût monté par un équipage jeune, hardi, entreprenant, par des officiers pleins d'expérience, courageux mais humains, ardens mais calmes et résolus, intelligens, honnêtes et surtout sobres; qu'il fût abondamment pourvu des choses nécessaires au bien-être et à la santé des marins, ainsi que des objets de commerce convenables; que le commandant fût un navigateur de premier ordre, familier avec ces mers et ces îles, connaissant bien non-seulement le caractère et les habitudes des naturels, mais encore la qualité des différentes productions du pays; un homme religieux s'il était possible, qui en tout cas sût allier un courage froid à des sentimens de douceur et d'humanité; qui veillât attentivement à la discipline, et non moins

au bien-être et à la santé de son équipage; qui se révoltât d'horreur à l'idée de verser le sang d'un Indien ignorant, à moins de l'impérieuse nécessité de légitime défense.

Vingt mille dollars consacrés à une telle expédition en rapporteraient, au bout de deux ou trois ans, quatre ou cinq cent mille. Car, outre les richesses déjà mentionnées, on trouve dans ces îles de la poudre d'or, de l'ambre gris, différentes sortes de drogues et de pierres précieuses, une grande variété de coquilles et de minéraux, ainsi qu'une quantité considérable de biches-de-mer et de nids d'oiseaux mangeables..... Pourquoi ne se formerait-il pas une compagnie de riches négocians, pour tenter l'entreprise? Sans tentatives de ce genre, ni la science, ni le commerce ne se fussent jamais développés..... Même l'hémisphère occidental serait encore inconnu aux Européens.

Le 13 novembre 1830, nous levâmes l'ancre et gouvernâmes au nord-ouest, passant aussi près que possible de la côte, mais forcés de nous en éloigner à cause des dangereux récifs de corail qui se trouvaient sur notre passage. Après quelques heures de route, nous atteignîmes un cap très remarquable qui avance au loin dans la mer et se termine par une pointe de sable basse, sur laquelle sont plusieurs huttes indiennes entourées et ombragées par de beaux bois de cocotiers. Le

promontoire pointu, je l'ai nommé *cap Livingston* [1], en l'honneur de l'illustre ministre des États-Unis qui porte ce nom.

Au nord-nord-est, une petite île volcanique, située à environ six lieues du continent, était alors en pleine éruption. La grandeur du spectacle la nuit était vraiment imposante : les flammes s'élevaient à mille pieds au moins au-dessus du sommet de la montagne isolée, tandis que des fragmens de pierre en liquéfaction étaient emportés au nord-ouest sur les ailes légères du vent, à une hauteur presque incroyable et à plusieurs milles de distance. Ces pierres, aux yeux des spectateurs que *l'Antarctique* avait à son bord, paraissaient des millions d'étoiles parcourant les airs; et ma femme contemplait cette scène avec le plus vif intérêt, s'écriant de temps à autre : « Magnifique! sublime! admirable! merveilleux! » Je donnai à cette île le nom de mon digne ami *Mordecai Noah*, de New-York.

Nous continuâmes de suivre la côte de la Nouvelle-Guinée, qui se dirige à l'ouest-nord-ouest, et

[1] M. d'Urville pense qu'il y a ici erreur, et qu'il n'existe point de cap sur la Nouvelle-Guinée par 4 degrés 59 minutes de latitude sud, et 143 degrés 30 minutes de longitude est. Ce que M. Morrell dit de ce cap pourrait bien s'appliquer à celui della Torre, que M. d'Urville a établi par 3 degrés 51 minutes de latitude sud, et 142 degrés 12 minutes de longitude est de Paris, ou 144 degrés 32 minutes de Greenwich. Alors l'île Mordecai du navigateur américain serait l'île Lesson, placée au nord-nord-est et à 24 milles du cap della Torre.

nous aperçûmes encore six îles volcaniques, dont quatre brûlaient avec une terrible magnificence : les deux autres jetaient seulement de la fumée. Ces îles sont situées de six à treize lieues au nord de la partie la plus proche de la côte de la Nouvelle-Guinée. Nous vîmes aussi un volcan sur une montagne dans l'intérieur de cette île, qui vomissait des flammes et de la lave.

Le 14 nous atteignîmes une pointe de terre avancée qui se détache de la même île et se dirige au nord. Ce cap est situé à 3 degrés 11 minutes de latitude sud, et 142 degrés 39 minutes de longitude est, et je l'appelai *cap Woodbury*[1], en l'honneur du ministre de la marine des États-Unis.

A quatre ou cinq milles vers l'ouest du cap Woodbury est un bon et spacieux havre qui s'avance dans les terres du côté du sud-ouest, dont l'entrée est étroite et garnie de récifs de corail qui ferment passage aux vagues de la haute mer. Il y a entre ces récifs une profondeur d'eau suffisante, mais comme la route qu'il faut tenir pour les traverser est extrêmement sinueuse, mieux vaut mouiller au milieu des récifs mêmes, où l'on peut être complétement abrité de tous les vents. Nous donnerons à ce havre le même nom qu'au dernier cap, qui en est à l'est.

[1] Ce cap Woodbury est la pointe Passir de M. d'Urville.

Nous arrivons maintenant à une période de ce voyage si plein d'événemens, pour laquelle je supprimerai dans ce récit, par des raisons que doit deviner chaque lecteur, les dates, les distances, les positions géographiques. Qu'il me suffise donc de dire qu'en quittant la côte de la Nouvelle-Guinée, nous gouvernâmes au nord-est pendant quelques jours, après quoi nous suivîmes une autre direction.

Durant cette croisière, nous atteignîmes un jour un groupe d'îles, que maintenant je ne nommerai pas. Elles ne sont marquées sur aucune carte, ni mentionnées sur le journal d'aucun navigateur. Ce groupe comprend une vingtaine d'îles, la plupart très populeuses, toutes très basses et complétement entourées d'un récif de corail d'une circonférence de soixante milles. Si un vaisseau arrivait sur ce groupe la nuit, il donnerait contre les brisans avant que les gens de l'équipage pussent apercevoir la terre; et s'ils n'en connaissaient pas bien le danger, ils pourraient vouloir passer outre dans les endroits où la mer s'y brise avec le moins de violence, dans lequel cas le vaisseau serait inévitablement perdu. Le récif de corail qui entoure ces îles varie en largeur d'un demi-mille à deux milles, et est recouvert par deux jusqu'à six ou huit pieds d'eau, quand la marée est basse. Toute la

surface en est littéralement revêtue de biche-de-mer d'une qualité supérieure [1].

Le bassin intérieur du récif, dans lequel on ne pénètre que par deux passages, est profond de deux à quinze brasses, avec un fond couvert de plusieurs cargaisons d'huîtres à perles, égales en qualité à celles de la mer Sooloo. La tortue à bec de faucon s'y trouve aussi en grande abondance. A certaine époque de l'année, les nombreuses langues de sable du bassin en sont presque couvertes : elles viennent y déposer leurs œufs, et retournent à la mer. Quelques jours après, elles reviennent sur le rivage pour s'occuper de la reproduction de leur espèce. A dater de cette époque, elles ne font plus qu'aller et revenir, jusqu'à ce que leurs petits soient éclos et capables de se suffire à eux-mêmes. Alors elles regagnent toutes leur élément naturel, et, jusqu'à l'été suivant, elles vivent autour des récifs, ne venant que très rarement sur le rivage.

Ces îles offrent encore d'autres richesses qu'il est inutile de mentionner ici, attendu que j'en donnerai au public une description complète et

[1] M. d'Urville pense que ces îles mystérieuses où M. Morrell espère se réserver le monopole du commerce appartiennent aux groupes de l'Échiquier, des Anachorètes ou des Ermites, ou même de l'Amirauté. La description qu'en fait le capitaine américain s'applique en effet à celle que d'Entrecasteaux et Labillardière ont donnée des insulaires des deux derniers groupes, comme le nombre des îles basses se rapporte à ce que Bougainville a dit des deux premiers.

particulière, à mon retour d'un autre voyage que je projette, et lorsque je pourrai, comme je l'espère, exhiber des preuves matérielles de l'importance de cette nouvelle découverte. Je dirai simplement ici que ces îles sont couvertes d'épaisses forêts de cocotiers et d'arbres à pain. Elles diffèrent beaucoup de grandeur, puisqu'elles ont de trois à quinze milles de tour. Les deux ouvertures qui conduisent au bassin ont chacune environ cent verges de large, et sont assez profondes pour porter un navire de cinq ou six cents tonneaux; parvenu dans le bassin, il peut choisir la profondeur d'eau dont il a besoin et mouiller dans un des plus beaux havres que forma jamais la nature.

Quoique les naturels de ces îles portent divers ornemens, leur unique vêtement, le seul qu'on puisse appeler ainsi, est une espèce de tablier qu'ils s'attachent autour de la ceinture. Chez les hommes, c'est simplement la peau d'un poisson; mais les femmes ont une petite natte, fabriquée avec les fibres de l'écorce du cocotier, qui les couvre des hanches aux genoux. Du reste, l'habillement des hommes et des femmes est pareil. Autour de la ceinture, ils portent des morceaux de corail, des coquillages et des plumes; autour des bras et des poignets, des colliers et des bracelets d'écaille de tortue; autour du cou, des parures de même genre.

Les naturels sont de taille ordinaire, bien proportionnés du corps et des membres. Leurs traits sont réguliers et virils; leurs yeux et leurs fronts annoncent beaucoup d'intelligence, et dans l'expression générale de leur physionomie, l'observateur découvrira à la fois une curiosité ingénue et une aimable vivacité. Quoiqu'ils puissent descendre originairement de la race africaine, leur peau n'est pas si noire que celle des nègres de sang pur des États-Unis; ils n'ont ni leurs pieds plats, ni leurs talons saillans, ni leurs jambes torses; mais au contraire ils ont les jambes et les bras bien faits, nerveux et robustes. Leurs cheveux sont courts, frisés et crépus; leurs dents régulières, longues et blanches. Les chefs sont tatoués sur les bras et les jambes, sur la poitrine et les épaules, avec une large fente à l'oreille droite où ils suspendent les insignes de leur dignité. Tous les mâles sont circoncis dès l'enfance.

Je fus fort surpris de rencontrer cette curieuse race d'hommes, différant sous tant de rapports des nombreuses tribus et nations qui les entourent. Je n'ai jamais vu de peuple qui leur ressemble tout-à-fait, ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Amérique, ni dans aucune des îles de l'Autralasie ou de la Polynésie. Il n'y a pas la moindre ressemblance entre eux et les Malais, les Caroliniens ou les naturels de la Nouvelle-Irlande,

de la Nouvelle-Bretagne ou de la Nouvelle-Guinée, et je ne puis former la moindre conjecture sur la race qui peupla primitivement ces îles.

Pendant que nous étions en panne à un demi mille du récif qui entoure ce beau groupe d'îles, les naturels nous vinrent visiter en grand nombre dans des canots qui portaient de soixante-quinze à cent cinquante hommes. En approchant de notre navire, la curiosité, l'étonnement et mille autres sensations les rendirent presque stupides; ils firent les cabrioles les plus bizarres, les gestes les plus extravagans; puis ils nous adressèrent une longue harangue, dont nous ne pûmes comprendre le but, attendu que, parmi les Manilliens et les naturels d'Yap que j'avais à mon bord, personne n'entendait un mot de leur langue. Ensuite ils n'hésitèrent pas à monter sur le vaisseau, mais refusèrent de trafiquer avec nous, amenés qu'ils étaient, ce que d'ailleurs ils ne cachaient nullement, par la seule intention de nous voler, et peut-être de nous tuer.

Ils paraissaient regarder *l'Antarctique* comme un don du ciel, conduit dans leur voisinage pour qu'ils en fissent leur profit, et croire que tout ce qu'ils avaient à faire était de le tirer vers le récif, et d'en prendre possession, ne doutant pas que les hommes qui étaient à bord ne fussent complétement en leur pouvoir. Ils nous jetèrent donc

leurs câbles, en nous faisant signe de les attacher à l'arrière du vaisseau qui était la partie la plus rapprochée des îles. Quand cette opération fut terminée, comme le vent soufflait dans la direction même du groupe, ils déployèrent leurs voiles, et en outre se mirent à ramer, de manière qu'ils emmenèrent avec eux *l'Antarctique* vers le récif dont nous n'étions alors éloignés que d'un quart de mille.

Leurs succès temporaire les remplit d'une telle joie qu'ils ne purent se contenir, et que bientôt la confusion régna parmi eux. En vérité tel était leur ravissement que je regrettai presque d'être obligé de renverser une coupe de joie si remplie. Mais *l'Antarctique* ne m'appartenait pas; et quoique autorisé à leur donner des grains de verre et autres colifichets, je ne me crus pas libre de leur abandonner le vaisseau lui-même; c'est pourquoi, à un signal donné, nos voiles furent ouvertes au vent, ce qui changea bientôt la tournure des affaires. Les remorqueurs devinrent à leur tour les remorqués, jusqu'à ce que le vaisseau eut acquis assez de rapidité pour briser tous leurs câbles, ce qui nous évita la peine de les couper ou de les détacher.

Cette manière imprévue dont se termina leur entreprise les frappa d'étonnement et de crainte; ils restèrent quelques instans immobiles, muets,

se regardant les uns les autres, ou suivant des yeux *l'Antarctique.* Mais dès qu'ils le virent mettre de nouveau en panne, ce que nous fîmes aussitôt que nous fûmes à distance convenable du récif, ils parurent concevoir de nouvelles espérances, et ramèrent de rechef vers nous, déterminés, à ce qu'il semblait, à essayer de quelque autre méthode pour emmener le vaisseau. Quand ils se furent approchés à quelques verges de nous, ils se mirent à nous viser avec leurs lances, mais heureusement aucune ne nous atteignit. Je crus alors qu'il était temps de mettre un terme à cette plaisanterie, et je fis tirer quelques coups de canons au-dessus de leurs têtes. Cette mesure eut l'effet désiré, puisque environ quinze cents des assaillans eurent tellement peur qu'ils se précipitèrent dans l'eau, où nous ne vîmes que leurs têtes noires et frisées lorsque la fumée se dissipa. La flamme, la fumée, et surtout le bruit du canon, ainsi que le sifflement des boulets, leur firent presque perdre connaissance, si bien que, dans la confusion générale, un d'entre eux approcha de *l'Antarctique.* Une chaloupe fut aussitôt mise en mer, et nous le fîmes prisonnier, tandis que nous laissâmes les autres se retirer aussi précipitamment qu'ils le voulurent.

Peu de jours avant cet incident, nous avions, en de pareilles circonstances, pris un naturel appartenant à un autre groupe d'îles situé à environ

trois cents milles de celui que je viens de décrire. Ces deux groupes se ressemblent tellement sous tous les rapports, que les détails par moi rapportés au sujet de l'un peuvent s'appliquer à l'autre, avec la seule exception de la langue parlée par les naturels. Nos deux captifs ne purent, pendant quelque temps, se communiquer leurs sentimens de vive voix, quoiqu'ils pussent sympathiser l'un avec l'autre par signes et par regards.

Mon but, lorsque j'emmenai ces deux hommes aux États-Unis, est déjà connu du public, et, je l'espère, dûment apprécié. En 1830 ils étaient de féroces sauvages, et même, comme ils le confessent maintenant avec horreur, des cannibales! En 1832, ils sont civilisés, intelligens, bien propres à servir d'agens, d'interprètes ou de missionnaires, pour établir avec leurs îles natales des relations qui ne peuvent manquer de procurer aux États-Unis d'immenses avantages commerciaux, et les incalculables bienfaits de la civilisation à une partie de l'espèce humaine dont jusqu'à présent il n'avait pas été question. Ils se sont familiarisés avec tous les arts et toutes les jouissances de la vie civilisée, et brûlent du désir de retourner dans leur pays, instruire leurs compatriotes ignorans. L'un d'eux, qui était chef dans son île natale, a beaucoup de goût pour les arts mécaniques, en particulier pour celui duquel dépend la fabrication des outils

tranchans. Il visite de son propre mouvement les diverses manufactures avec l'œil curieux d'un philosophe, et ne se retire satisfait que lorsqu'il comprend la théorie et la pratique de chaque opération.

S'il se forme aux États-Unis une entreprise commerciale dont le but soit une expédition vers ces îles, et qui me permette ainsi de rendre à leur patrie ces cannibales civilisés, mes commettans non-seulement réaliseront d'incalculables profits dès le premier voyage, mais encore pourront garder le monopole de cette branche de commerce aussi long-temps qu'ils le jugeront convenable, parce que je sais seul où ces îles sont situées.

Si ces deux naturels peuvent retourner parmi leurs compatriotes, ils sont capables de leur enseigner l'agriculture complétement ignorée chez eux, et ainsi ils sauveraient des milliers d'enfans que la crainte de voir la population de ces îles devenir trop grande pour les moyens de subsistance qu'elles offrent, condamne aujourd'hui à perdre la vie aussitôt après l'avoir reçue. Si une partie seulement de leur sol, riche et fertile, était cultivée, elle produirait suffisamment pour dix fois la population qui l'occupe aujourd'hui. Ces deux naturels, que je nomme *Dimanche* et *Lundi*, prépareraient encore leurs compatriotes à recevoir et à protéger les missionnaires; ils diraient avec quelle douceur et quelle bienveillance ils ont été traités ici; combien nous vivons plus

heureux qu'ils ne peuvent vivre tant qu'ils n'auront pas avec nous quelque point de ressemblance, et enfin combien il est agréable d'adorer le Grand-Esprit dans un temple chrétien, où ses louanges sont chantées par des centaines de douces voix portées au ciel sur la voix harmonieuse de l'orgue sonore !...

Le 26 mai nous prîmes les vents alisés du nord-est à 6 degrés de latitude nord, et 144 degrés 55 minutes de longitude est; le jour suivant nous trouvâmes un récif de corail, recouvert d'une profondeur d'eau de trois à dix brasses, ayant quatre milles de circonférence, et situé à 7 degrés 31 minutes de latitude nord, et 144 degrés 59 minutes de longitude est. Nous gouvernâmes alors vers le détroit de San-Bernardino, et nous arrivâmes à l'entrée le 13 décembre.

Le 10 nous touchâmes à Santa-Sinto, où nous renouvelâmes une partie de nos provisions, qui étaient presque épuisées, quoique chaque homme de l'équipage n'eût reçu depuis vingt jours qu'un tiers de ration. Il est vraiment merveilleux que, depuis notre départ de Manille jusqu'à cette date, nous n'eûmes à bord qu'un seul malade sur un équipage de quatre-vingt-cinq hommes confinés dans un petit vaisseau, et tout le temps dans un climat d'une chaleur extrême. J'attribue cette continuation de bonne santé presque uniquement à



l'excessive propreté qui toujours régnait à bord de *l'Antarctique*, et au soin que j'avais d'empêcher mes gens de s'exposer sans besoin à gagner des maladies.

Ce sont des précautions que je ne saurais trop recommander à tous les capitaines pendant un voyage de long cours. Il faut que l'équipage entretienne dans une scrupuleuse propreté ses ustensiles de cuisine, ses vêtemens, ses hamacs; que personne ne dorme avec du linge mouillé, ni sur le pont, dans les climats ou très chauds ou très froids, ce qui peut occasioner le scorbut ou les fièvres. Il ne faut pas non plus laisser les matelots dormir trop long-temps lorsque la chaleur est grande, parce que ce sommeil prolongé abat et énerve le corps, qui devient sujet à de dangereuses et souvent à de fatales maladies. Dans les climats chauds ils doivent changer de linge deux fois par semaine.

Les vaisseaux partant pour de longs voyages doivent être abondamment fournis de pommes sèches qui seront distribuées trois fois la semaine aux marins, et faire provision de vinaigre, de manière qu'il leur en soit distribué trois fois par jour avec leur nourriture, outre une cuillerée chacun tous les matins pour se rincer la bouche. En mer, on leur distribuera encore deux fois par jour un breuvage composé d'eau, de mélasse et d'un peu de vinaigre. Leur nourriture, avant d'être cuite, doit être trempée dans l'eau de mer, et lors-

qu'elle est cuite, il faut faire la plus grande attention à la manière dont elle est servié. La santé d'un équipage dépend beaucoup des talens du cuisinier; il a entre ses mains la vie et la mort. Si la propreté de corps est nécessaire à la santé, combien plus encore doit l'être la propreté de notre cuisine! Un cuisinier sale, peu soigneux, ignorant, est plus dangereux que la peste. Ce point, j'ai regret de le dire, est beaucoup trop négligé par les commandans de vaisseau, dont quelques-uns semblent croire que des marins peuvent être nourris comme le dernier des animaux, et qu'on les nourrit uniquement pour qu'ils aient la force de travailler. Moi, je sais que ce sont des hommes, et les meilleurs hommes du monde quand on les traite convenablement.

Encore un mot au sujet du vinaigre. L'eau que nous buvons en mer est toujours plus ou moins impure. Cette impureté se corrige aisément par un peu de vinaigre qui tend aussi à provoquer cette salutaire transpiration dont l'effet, pendant la chaleur, est de prévenir les fièvres putrides et les inflammations de diverses espèces. Je recommande aussi une ample provision de *shrub*[1], liqueur qui sera donnée aux marins après un rude travail, au lieu d'eau-de-vie. Cette liqueur produira un bien meilleur effet, car l'acide végétal qu'elle

[1] Liqueur composée de jus de citron ou d'orange, de sucre et d'eau-de-vie.

contient est un préservatif supérieur contre la putréfaction. Enfin rien ne saurait mieux prévenir le scorbut que l'usage fréquent du shrub et du vinaigre.

Mais tels ne sont pas encore tous, ni peut-être les plus importans avantages résultant de l'emploi convenable du vinaigre sur un vaisseau. Chaque partie de ce vaisseau, où il est possible que le mauvais air s'engendre où se cache, doit être lavée ou frottée de vinaigre une fois au moins par semaine. Ses qualités antiscorbutiques et désinfectantes ne sont pas si généralement connues parmi les marins qu'elles devraient l'être. Par son influence, les poumons et autres parties délicates du corps humain deviennent pour ainsi dire abrités et défendus contre les particules volatiles de toute exhalaison nuisible; de sorte que l'exhalaison est repoussée ou neutralisée, et ne peut nuire.

Après avoir pris les provisions nécessaires à Santa-Sinto, nous continuâmes notre route vers Manille, où nous arrivâmes le 14. Notre heureuse arrivée au port fut annoncée à trois reprises par les joyeuses clameurs de notre noble équipage de quatre-vingt-cinq hommes, qui, je suis fier de le publier, pendant toute cette croisière qui dura six mois, se conduisirent tous de la manière la plus irréprochable. Nul d'entre eux ne mérita de châtiment, ni même de reproche; nul, pour accomplir

son devoir, n'aurait hésité à me suivre jusque sous la dent de la mort : tant il est préférable de traiter des marins comme des hommes, que de leur commander comme à des esclaves!

Le lendemain, 15, nous déchargeâmes *l'Antarctique*, dont nous vendîmes bientôt la cargaison à un prix avantageux, et nous soldâmes notre fidèle équipage. Nos amis nous reçurent de la manière la plus cordiale et la plus tendre, et ma femme fut saluée comme l'héroïne d'un roman de la vie réelle. Ses différentes sensations au milieu de tous les petits incidens de ce quatrième voyage sont décrites dans son propre journal qui sera bientôt publié, et auquel je renvoie le lecteur. Ces amis qui craignaient tant pour notre sûreté, et voulaient, le lecteur doit s'en souvenir, nous détourner de cette périlleuse expédition, vinrent alors nous accabler des félicitations les plus vives. Mes deux captifs, Dimanche et Lundi, excitèrent la plus vive curiosité parmi les citoyens de toutes les classes, et les aventures de Léonard Shaw devinrent le texte général des conversations. Bref, l'heureux retour de *l'Antarctique* à Manille fut regardé comme un triomphe, et n'excita guère moins d'enthousiasme que le retour du vaisseau des Argonautes, lorsque Jason et ses compagnons rapportèrent en Thessalie la fameuse toison d'or.

§ 11.

Espérances déçues. Nous frétons pour Cadix. Nous relâchons à Singapore pour alléger le vaisseau. Description de la ville. Climat, sol, salubrité et beauté du pays. Excursion aérienne. Vues délicieuses. Nous quittons Singapore. Perfidie des Malais. Précautions nécessaires à prendre. Nous doublons le cap de Bonne-Espérance. Baie Saldanha. Réparations. Ile Sainte-Hélène. Tombeau de Bonaparte. Histoire et description de l'île. Les Açores. Cadix. Bordeaux. Retour aux États-Unis.

L'importance de mes nouvelles découvertes fut universellement reconnue à Manille, et sans la jalousie, sans la malveillance de quelques-uns de mes compatriotes, je serais parvenu à rassembler les fonds qui m'étaient nécessaires pour mettre *l'Antarctique* en état de réaliser immédiatement une partie des immenses profits que doit procurer une expédition bien conduite vers les îles de Dimanche et de Lundi. Les perfides machinations d'un homme dont par respect pour la sainteté de la tombe qui le recouvre, je ne veux pas dévoiler ici l'infamie, me firent renoncer au dessein que j'avais conçu d'aller de nouveau visiter ces îles avant de retourner aux États-Unis. Je pris donc une cargaison pour Cadix qui se trouvait sur ma route, et *l'Antarctique* fut prêt à partir le 13 janvier 1831. Le choléra asiatique sévissait alors à Manille.

Nous partîmes donc, après avoir fait nos adieux à tous nos amis, pour retourner vers notre pays

natal, par le cap de Bonne-Espérance. Après deux heures et demie de navigation nous passâmes le Corregidor; mais avant d'atteindre la côte de Cochinchine, nous reconnûmes que *l'Antarctique* était trop chargé ; c'est pourquoi nous fîmes voile vers Singapore, où nous arrivâmes le 21 janvier, et débarquâmes la partie de notre cargaison dont le vaisseau devait être allégé pour naviguer sans péril.

La ville de Singapore est un établissement britannique récemment fondé, sur une île du même nom, située à l'extrémité occidentale du détroit de Malaca, et comprise entre 1 degré 17 minutes de latitude nord, et 103 degrés 51 minutes 45 secondes de longitude est. Singapore est séparé du continent qui forme la péninsule de Malaca ou Malaga, au nord, par un détroit du même nom qui en certains endroits n'a guère qu'un quart de mille de largeur; et cependant ce petit canal fut dans les premiers temps de la navigation européenne le lieu de passage entre l'Inde et la Chine. Mais à présent même la grande route de communication entre les parties orientale et occidentale de l'Asie maritime longe la côte méridionale de Singapore, et de si près que les navires en passant et repassant naviguent presque dans les eaux des rades de l'île. Cette île est de forme elliptique, dentelée d'un grand nombre de baies et de havres, et présentant

beaucoup de points avancés, de promontoires, de caps. Sa plus grande longueur est d'environ vingt-sept milles, sa plus grande largeur d'environ quinze, et sa surface totale d'environ deux cent soixante-dix milles carrés. La ville est bâtie sur une rivière au sud de l'île.

Cette ville fut d'abord fondée en 1818, et sept ans plus tard l'établisseme nt fut confirmé au gouvernement britannique par une convention avec le roi des Pays-Bas et un traité avec les princes malais de Jahore, auxquels il appartenait. Les habitans primitifs sont principalement Chinois, Malais, Sumatrans, Bugis, Japonnais, et naturels de Coromandel, de Malabar et de Bengale. Les Européens n'y sont pas encore nombreux, à peine même si leur nombre atteint trois mille. Quand le premier recensement de toute la population mêlée fut fait en janvier 1824, il ne s'élevait guère qu'à onze mille; mais en 1830, six ans plus tard, il y avait dix-sept mille âmes, dont un tiers de femmes. La population est sans doute aujourd'hui de soixante-dix mille habitans.

Pour n'exister que depuis un temps si court, Singapore est sans exception la colonie la plus florissante que possède la Grande-Bretagne dans les Indes orientales, car elle est admirablement située pour toute espèce de négoce, et sert comme d'entrepôt central au commerce des mers de Chine et

du Japon. Les plus précieuses denrées y arrivent des îles Philippines, de Bornéo, Sooloo, Java, Sumbawa, Flores, Célèbes, Gillolo, Céram et Arroé, de la partie occidentale de Papua, et de presque toutes les petites îles qui dépendent des précédentes.

Parmi les précieuses marchandises amenées sur cette place, sont les écailles de tortue, les perles, les coquilles à perles, l'ambre gris, la poussière d'or, les nids d'oiseaux mangeables, les oiseaux de paradis, des minéraux, la biche-de-mer, les coquillages, le poivre, le café, le sucre, le chanvre, l'indigo, différentes espèces de gommes et de drogues, différens bois, toutes marchandises qu'achètent aussitôt les négocians anglais qui ont fondé des établissemens dans cette île. Il se fait aussi un négoce lucratif entre Singapore et la Cochinchine, Camboje, Siam, Malaca et Sumatra. Pendant ces dix dernières années enfin, Singapore s'est accru et a prospéré au-delà de toute imagination. Un village indien, de quarante ou cinquante huttes en bambou a fait place à une belle petite ville bien bâtie.

Le havre de Singapore est commode, sûr et d'un accès facile. Le havre et la ville elle-même sont défendus par une forte citadelle, occupée par une garnison nombreuse, et située dans une belle position. La surface de l'île est agréablement diversifiée par des vallées, des plaines et des collines ir-

régulières. La partie méridionale est la plus élevée: dans cette partie se trouve une tour d'observation pour le signalement des vaisseaux qui pénètrent dans les différens détroits voisins. Elle est bien boisée, et les arbres sont généralement très hauts. Au sud, non loin de la ville, est une plaine unie, fertile, bien cultivée, longue de quinze à vingt milles, large de trois à quatre. Cette surface plane est toute couverte de jardins et de plantations, coupée dans tous les sens par d'excellentes routes, dont les côtés sont bordés par des arbustes de diverses espèces, et des arbres dont la verdure est perpétuelle. C'est là que les négocians anglais ont leurs maisons de campagne, où ils vont après l'heure des affaires respirer un air pur et jouir du spectacle vraiment paradisien qui les environne. Ils peuvent se croire sous le ciel d'Italie, sous les bosquets de Sicile. Nulle île, nulle côte dans la Méditerranée qui puisse rivaliser avec Singapore pour la salubrité du climat, la fertilité du sol, ou la beauté des sites. L'air y est délicieusement embaumé, la végétation pleine de force; partout rivalisent la vie et la beauté; la nature s'y revêt de charmes qui toujours changent sans jamais se faner, et toujours ses sourires sont délicieux.

Depuis l'aurore jusqu'à quelque temps après le coucher du soleil, les descriptions les plus fabuleuses de la Turquie, de la Perse et de tout l'O-

rient deviennent des réalités à Singapore. Chaque feuille, chaque fleur, chaque tige, chaque brin d'herbe brille d'une rosée dont les gouttes sont merveilleusement limpides et pures, et tellement pénétrées d'un parfum végétal, que lorsqu'elles commencent à s'évaporer à la chaleur croissante des rayons du soleil, toute l'atmosphère est remplie des plus suaves odeurs, et que chaque zéphyr à son passage secoue de ses ailes les senteurs les plus embaumées. C'est l'heure du plaisir. Les routes sont alors encombrées de voitures et de cavaliers des deux sexes, tandis que les plaines, les prairies, les clairières, les collines et les vallées sont parsemées de piétons, les uns réunis en groupe, les autres se promenant deux à deux, d'autres contemplant seuls la nature. Quand le soleil est au point le plus élevé sur l'horizon, et que les promeneurs commencent à sentir la puissance de ses rayons, ils retournent tous à leurs demeures où un appétissant déjeuner les attend.

La ville de Singapore est longue d'un mille et demi, large d'un mille. Les rues sont régulières et bâties d'après la mode anglaise, avec de belles promenades sur les côtés. Les maisons sont principalement construites en pierres de taille, généralement hautes de deux étages, finies avec goût et propreté, toutes blanchies, ce qui donne à la ville,

vue de la mer, un bel et imposant aspect. Il y en a cependant quelques-unes qui nuisent beaucoup à la symétrie et à la beauté de l'ensemble : je veux parler de celles qui appartiennent aux Chinois, aux Malais et aux Indous, négocians qui pour la construction de leurs demeures s'en tiennent à la mode de leurs pays respectifs, ou suivent leur goût, leur fantaisie, leur caprice.

Là, de même qu'à Manille, les Chinois forment la classe la plus industrieuse de toute la population, et comme ils sont libéralement encouragés par les négocians anglais, ils contribuent sans doute beaucoup à la prospérité d'une colonie jeune encore, mais déjà si florissante. En effet, je suis convaincu que, dans moins d'un demi-siècle, Singapore, comme ville commerciale, n'aura point de rivale à l'est de Java, en laissant la baie de Bengale hors de la question. Il y a deux bons marchés, qui tiennent chaque jour, à toute heure, et sont bien approvisionnés de légumes, de fruits, de grains, de poissons, de porcs et de tortues vertes.

Il n'y a aucun droit d'entrée ni de sortie pour les marchandises; ni taxe, ni impôt, ni redevance pour fanal, havre ou mouillage. On tient cependant registre des arrivages et des départs. Les commandans de vaisseaux sont obligés de faire au directeur des entrées et des sorties une déclaration

qui constate la nature et le poids de leur chargement. Il s'y publie un journal hebdomadaire, appelé *Chronique de Singapore*, qui contient un prix courant, une note des arrivages et des départs, et un détail officiel de toutes les entrées et sorties de la semaine précédente. Dans les rapports de commerce, lorsqu'ils intéressent les Orientaux, on parle généralement malais. C'est un dialecte simple, qu'il est fort aisé d'apprendre pour la transaction des affaires ordinaires. Tous les actes de justice sont rédigés en anglais.

L'île de Singapore est abondamment pourvue en toute espèce de provisions, légumes et fruits, qu'on peut se procurer à très bas prix. Le bois et l'eau s'y obtiennent aisément; le poisson, tout autour de l'île, est abondant, varié, et de qualité supérieure. Tous ces avantages, avec beaucoup d'autres qui ne se présentent pas maintenant à mon esprit, font de ces lieux, comme on l'a dit souvent, le paradis de l'Inde, le séjour de l'abondance, le palais de la santé.

Le 23, j'accompagnai plusieurs habitans, au nombre desquels était le docteur Almador, dans une excursion vers la partie la plus élevée de l'île, à environ six milles ouest de la ville, où nous allâmes respirer un air frais, et contempler des points de vue d'une beauté et d'une grandeur sans pareilles. On crut que la promenade serait trop

fatigante pour des personnes du beau sexe, car quoique les poëtes fassent des anges de toutes les femmes, ils oublient de leur en donner l'apanage le plus important, à savoir, des ailes. Or, sans ailes, des dames n'auraient pu atteindre aisément la hauteur aérienne qui était notre but. Mais ma femme, et son amie miss Almador, insistèrent pour nous accompagner.

La route, ou plutôt le sentier qui mène à cette éminence, n'a pas plus de dix à douze pieds de large; et il a dû falloir un travail presque incroyable pour l'ouvrir à travers une forêt d'arbres gigantesques, dont le feuillage touffu, formant berceau, l'abrite des rayons brûlans d'un soleil des tropiques, et y répand une ombre fraiche, sainte, religieuse. Les oiseaux gazouillaient avec douceur sur les branches, au-dessus de nos têtes. Nous étions tous montés, et quoique certaines parties de cette avenue romantique soient raides et escarpées, nos vigoureux chevaux paraissaient les gravir sans trop de peine. Après avoir monté pendant plus de deux heures, nous atteignîmes enfin le sommet, d'où se développa soudain à nos yeux ravis une vue qui nous paya amplement de nos peines. C'était, sans aucune exception, la vue la plus étendue et la plus variée que j'eusse jamais contemplée dans l'Inde. La peindre d'une manière vraie serait impossible; et il faut

la voir avec toutes les couleurs vivantes, animées, variables de la nature, pour s'en faire une idée. Nul pinceau ne la saurait dignement représenter; et cependant je vais essayer de donner au lecteur un faible aperçu de sa magnificence.

Placé sur le point le plus élevé de l'île, sans que rien ne gêne la vue dans aucune direction, je tournai d'abord les yeux au nord. De ce côté s'étend la belle péninsule de Malaca, dorée par les rayons du soleil, avec ses collines couronnées de bois, ses plaines verdoyantes, et ses fertiles vallées, que coupent heureusement d'énormes précipices, d'immenses cavités, des cataractes bruyantes et écumeuses, des cascades argentées brillant à la lumière. D'un côté c'était un torrent qui se précipitait de rochers en rochers, fumant, grondant, bouillonnant, s'élançant avec rage à travers son lit sinueux vers les plaines qui s'étendaient au-dessous de lui; dans une autre direction coulait une limpide rivière, arrosant de vertes prairies dans son cours tranquille, jusqu'à ce qu'elle se mêlât aux eaux voisines, mais plus calmes, d'un lac ou d'une baie, et qui, claires comme le cristal, réfléchissaient à l'envers avec la lucidité d'un miroir toute la scène environnante.

L'œil quitte à regret ce tableau pittoresque, et se tournant un peu plus à l'ouest, tombe instinctivement sur la belle plaine qui s'étend au bas de

l'éminence sur laquelle nous étions placés. Là, il se promène avec délices sur une fertile campagne, diversifiée par de vigoureuses plantations, des jardins, des bouquets de cocotiers et d'arbres de différentes espèces, jusqu'à ce qu'elle atteigne le détroit sinueux qui sépare l'île du continent, admirable détroit dont les ondes tranquilles réfléchissent faiblement les images incertaines des nuages qui flottent au-dessus de lui.

En regardant au sud-est, le havre de Singapore, avec ses nombreux navires, se détache en relief devant vous. Là, vous retrouvez dans la construction des navires le même contraste et la même variété que dans l'architecture des maisons de la ville. Les majestueux bâtimens des Indes orientales, ceux de Malaca et de Chine, puis une multitude infinie de vaisseaux moindres venant de Sumatra, de Java, de Bornéo et des îles adjacentes, sont disséminés sur le sein de la baie. Au sud-ouest, la côte de Sumatra offre une vaste plaine couverte d'épaisses forêts, à travers laquelle coulent plusieurs rivières qui sont navigables pour les chaloupes du pays au pied même des montagnes où elles prennent leur source. Une superbe chaîne de montagnes parcourt toute l'île du nord au sud. Dans presque toutes les directions les côtes sont bordées de petites îles, tandis qu'au loin vers l'ouest un ciel sans nuages et une mer sans

flots, étincelante de vaisseaux innombrables, terminent un point de vue circulaire dont la beauté et la magnificence n'ont point d'égales. Nous étions tous enchantés... nos dames étaient ravies.

Après avoir contemplé ce spectacle à loisir, nous remontâmes sur nos chevaux, et nous redescendîmes vers la plaine par notre sentier, auquel l'épais ombrage dont il était recouvert donnait, à cette heure, un air de sombre solitude. Un silence régnait, seulement interrompu par le bruit des pas de nos coursiers ou quelque remarque d'une personne de la compagnie. Tous cependant, nous semblâmes plus disposés à une admiration silencieuse qu'à une vive conversation, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la plaine et aperçu les derniers rayons du soleil couchant. Alors nous retrouvâmes tous l'usage de nos langues. Le docteur nous conduisit à sa maison de campagne, qui était superbement située sur un terrain uni descendant jusqu'au havre, à environ un mille et demi de la ville. Nous trouvâmes réunies chez le docteur un grand nombre de dames qui attendaient notre retour avec la plus vive anxiété. La soirée se passa agréablement, sinon qu'il nous fallut faire nos adieux, puisque nous partions le lendemain et quittions pour longtemps Singapore, jardin de l'Orient.

Après avoir allégé *l'Antarctique* en vendant une partie de sa cargaison, et en rachetant pour le prix

des écailles de tortue, nous remîmes à la voile le 24, gouvernant pour le détroit de Rio. Quelques-uns de nos amis particuliers nous accompagnèrent plusieurs milles pour se donner le plaisir d'une promenade en mer. Quand ils nous eurent souhaité un bon voyage, nous continuâmes notre route au sud-est, et bientôt nous mouillâmes dans le détroit de Rio, à un demi-mille de sa côte orientale. Quelques heures après nous levâmes l'ancre et nous sortîmes du détroit, gouvernant vers le détroit de Gosper, où nous entrâmes le jour même.

Le 26 nous parcourûmes ce détroit, et nous entrâmes dans la mer de Java. Nous dirigeâmes alors notre route vers le détroit de la Sonde, qui sépare Sumatra de Java. Le 28 nous atteignîmes l'extrémité orientale du détroit : comme le vent était presque tombé, je fis mettre une chaloupe à la mer, dans l'intention d'envoyer un certain nombre d'hommes à terre sur la côte de North-Island. Mais avant qu'ils eussent touché le rivage, nous leur fîmes signe de revenir, attendu que nous voyions, à l'aide de nos lunettes, des mouvemens fort suspects parmi les naturels qui semblaient se mettre en embuscade.

Je débarquai plusieurs fois sur cette côte pour y faire de l'eau, en allant à Canton sur des vaisseaux de commerce, sans jamais remarquer parmi les naturels la moindre disposition hostile, hormis

en cette occasion. Mais j'ai su depuis, et de bonne source, que l'équipage d'une chaloupe anglaise avait été mis en pièces au même endroit et la même année. Je conseille donc aux capitaines de n'y point aller faire de l'eau, attendu qu'on peut s'en procurer à la petite ville de Tanger, du côté méridional du détroit, promptement et à bas prix, et que ce mouillage y est aussi bon et aussi sûr qu'à North-Island. Là, en outre, les chaloupes et l'équipage du vaisseau seront sous la protection d'un gouvernement régulier, puisque Tanger a une garnison de troupes hollandaises et des habitans civilisés.

La trahison et la perfidie des Malais sont devenues proverbiales. Il faut donc, lorsqu'on mouillè dans leurs ports, être toujours sur ses gardes, et n'aller à terre que dans les cas d'absolue nécessité; encore l'équipage de la chaloupe doit-il être bien armé, et le patron muni d'une paire de pistolets et d'un sabre. En négligeant ces précautions nécessaires, beaucoup de vies précieuses ont été sacrifiées au milieu de ces lâches et misérables pirates. Les pièces du vaisseau, grandes et petites, doivent aussi être toujours tenues en bon ordre, et bien chargées. Quant au caractère, aux mœurs, aux coutumes et usages des Malais, je renvoie le lecteur aux récits des voyageurs qui ont traité ces sujets au long; particulièrement à celui du capitaine

H. N. Elmore, employé au service de la Compagnie des Indes orientales.

Le 29 nous passâmes l'extrémité de Java, et *l'Antarctique* fendit alors de nouveau les ondes de l'océan indien. Bien que des vents variables, des calmes plats et de fortes pluies accompagnées de tonnerre et d'éclairs, retardassent notre marche, nous continuâmes de nous diriger au sud-ouest, vers le cap de Bonne-Espérance.

Le 12 février, à 11 degrés 19 minutes de latitude sud, et à 95 degrés 55 minutes de longitude est, nous prîmes les vents alisés du sud-est, et marchant plus de vingt jours encore dans la même direction avec un temps variable, nous passâmes en vue de l'Ile-de-France et de Madagascar.

Le 4 mars nous parlâmes au *Sésostris*, capitaine Gates, appartenant à la Compagnie anglaise des Indes orientales, et allant de Canton à Londres. Le capitaine me demanda très poliment si j'avais besoin de quelques provisions, m'assurant qu'il se ferait un plaisir de partager avec moi celles qu'il avait à son bord. Je le remerciai de son offre amicale, en l'assurant de mon côté que la seule chose dont j'eusse besoin était de la toile pour réparer mes voiles qui étaient en fort mauvais état; mais le hasard voulut qu'il s'en trouvât lui-même à court; et comme le vent était bon, nous poursuivîmes notre route chacun de notre côté : au coucher

du soleil, *le Sésostris* n'était plus qu'un point à l'horizon.

Le vent fraîchit le 10, et nous aperçûmes à dix lieues de nous, dans la direction de l'est-nord-est, le cap de Bonne-Espérance. Nous gouvernâmes alors vers la baie de Saldanha, où nous jetâmes l'ancre le 12. Le lendemain, dès la pointe du jour, tout l'équipage se mit à détacher les voiles et à les transporter à terre pour y faire une réparation générale. Pendant ce temps-là quelques-uns de nos gens s'occupèrent à couper du bois, d'autres à remplir les barils d'eau et à raccommoder les agrès qui en avaient besoin.

Le 14 j'emmenai ma femme au village, où je trouvai d'anciens amis que j'avais visités lors de mon premier voyage. Ils étaient tous bien portans, et nous reçurent avec beaucoup de cordialité et de tendresse. Il y avait alors sept semaines que nous avions quitté Singapore : une promenade sur la terre ferme nous parut très agréable. Le lendemain *l'Antarctique* fit ses provisions de toute espèce, bœuf frais, porc, mouton, légumes et fruits; mais il nous fallut encore jusqu'au 21 pour rattacher nos voiles et tout remettre en état sur le vaisseau. Pendant ce temps je fis plusieurs excursions dans le pays, mais je n'ai rien à ajouter aux descriptions qui en ont déjà été faites.

Le 22, après avoir pris congé de tous nos bons

amis, nous levâmes l'ancre. Nous marchâmes pendant plusieurs jours au nord-ouest avec des vents variables et des calmes presque plats. Le 28 nous prîmes le vent alisé du sud-est, à 25 degrés 10 minutes de latitude sud, et à 13 degrés 15 minutes de longitude est. Nous le gardâmes la fin de mars et une partie d'avril, naviguant toujours dans la même direction. Le 7 avril nous jetâmes l'ancre le long de la côte orientale de l'île de Sainte-Hélène, vis-à-vis la vallée de James. Le lendemain nous allâmes à terre visiter le tombeau de Bonaparte; et, comme tout le monde, nous fîmes de profondes réflexions si près des restes mortels de cet homme merveilleux. L'endroit où il jouit du dernier repos est dans une vallée profonde, entouré d'une petite grille de fer, et recouvert d'une grosse pierre brune qui s'élève à huit pouces environ du sol sans aucune inscription. Et pourquoi y aurait-il une inscription sur cette pierre? Qui d'ailleurs pourrait faire l'épitaphe de Bonaparte? de l'homme qui s'arrogeait les attributions de Dieu, faisant et défaisant des rois, détruisant des nations, et créant des empires!

Le sépulcre de Bonaparte est ombragé par trois saules pleureurs d'une très grande dimension, et à quelques pas vers le sud est une source qui fournissait l'eau qu'il buvait ordinairement. Cet intéressant endroit est à deux milles et demi de James-

town, d'où l'on y arrive par une excellente route. Nous visitâmes ensuite la maison qu'il habitait et la chambre où il rendit le dernier soupir, ainsi que le nouveau palais qui lui fut construit par le gouvernement britannique, mais que la mort l'empêcha d'aller habiter.

Je présume que tout le monde sait que cette île doit le nom qu'elle porte à la circonstance qu'elle fut découverte le jour de la Sainte-Hélène, en l'année 1502, par l'amiral portugais Joâo da Nova Galego. En 1513 elle devint la retraite volontaire de Fernandez Lopez, noble Portugais, à son retour de l'Inde, où il avait été disgracié; il y demeura avec quelques domestiques et quelques animaux utiles, tira bon parti des ressources qu'elle présentait, et lorsque plus tard il fut rappelé dans son pays, il montra combien Sainte-Hélène pouvait être avantageuse au commerce des Indes orientales. Thomas Cavendish, dans sa fameuse expédition autour du globe, visita cette île en 1588, et y trouva plusieurs bâtimens et maisons de belle apparence, une église couverte en tuiles et peinte en blanc, et une chaussée de pierre qui se prolongeait dans une vallée. Il représente cette vallée comme la plus belle et la plus vaste de l'île, comme extrêmement douce et agréable, plantée dans toute son étendue d'arbres à fruits ou couverte de gazon. Cavendish ajoute qu'il y a dans

cette île des figuiers qui portent continuellement des fruits et en grande abondance, car sur chaque arbre on peut voir à la fois des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs; et il en est de même pendant toute l'année. Le limonier, l'oranger, le grenadier et le dattier y croissent aussi en grand nombre, portent des fruits comme le figuier, et sont plantés de manière à former de belles promenades et de délicieux ombrages. Dans d'autres endroits poussent le persil, l'oseille, le fenouil, la graine de moutarde, le radis, et beaucoup de plantes semblables. Le vaisseau anglais *le Bonaventure*, capitaine James Lancastre, y toucha en 1593, et y resta environ trois semaines.

Plus de cent trente ans paraissent s'être écoulés depuis l'époque où elle fut découverte avant qu'on essayât de coloniser Sainte-Hélène. Pendant quelque temps après le départ de Lopez, l'île ne semble pas avoir été régulièrement habitée; mais en 1640 les Hollandais tentèrent d'y fonder un établissement qu'ils cédèrent en 1651 à la Compagnie anglaise des Indes orientales; et le 3 avril 1661, l'entière possession et souveraineté de l'île fut accordée à cette Compagnie par la charte de Charles II. Vers la fin de 1672, les Hollandais, par la trahison d'un des habitans, la possédèrent de nouveau; mais elle fut bientôt reprise par trois vaisseaux du roi, sous les ordres de Richard Munden. Cette

île revint ainsi par conséquent à la Couronne, mais fut une seconde fois accordée par le roi à la Compagnie des Indes orientales, en la possession et souveraineté de laquelle elle est toujours demeurée depuis. La seconde charte, datée du 16 décembre, donne à la Compagnie propriété absolue de l'île, avec pouvoir législatif, toutefois sous la suprématie de l'Angleterre.

De quelque côté qu'on l'aperçoive en mer, Sainte-Hélène ressemble à un vaste rocher ou château entouré par l'Océan, car les côtes sont en général hautes, raides et coupées à pic. Mais à mesure qu'on approche, l'aspect devient plus agréable; les montagnes se revêtent de teintes variées, puis prennent la couleur verdoyante qui distingue leurs sommets. Les côtes rocailleuses forment alors un contraste frappant avec les collines et les vallées de l'intérieur, couvertes de verdure. La ville se montre enfin, située dans une vallée étroite, entre les montagnes, avec ses batteries, son église et ses maisons blanches, entremêlées d'arbres, le tout formant un spectacle pittoresque et animé.

Une chaîne de montagnes élevées, courant presque de l'est à l'ouest, divise l'île en deux parties inégales; cette chaîne forme, dans toutes les directions, des embranchemens et des vallées sans nombre. Le pic de Diane, sommet de la chaîne vers l'est, est le plus élevé de Sainte-Hélène. Du haut

de ce pic la vue embrasse l'île tout entière, les côtes, les baies, les montagnes, les maisons, les plantations, et l'on aperçoit à l'horizon les vaisseaux qui approchent ou s'éloignent jusqu'à une distance de soixante milles, si le temps est clair.

Il y a seulement deux endroits sûrs où l'on puisse aborder dans cette île : l'un est à la vallée de Rupert, l'autre à la vallée de James ou de la Chapelle. Dans la première, non loin de la mer, est un fort bien défendu par de gros canons ; mais il n'y a point d'habitans dans le voisinage, à cause du manque d'eau potable. A l'entrée de la seconde, se trouve Jamestown, munie de pièces de trente-deux sur toute la ligne de ses remparts, et flanquée d'une haute batterie inaccessible qui s'élève sur des rochers dits rochers de Munden, sous laquelle il faut que tous les navires passent pour aller mouiller devant la ville. La rue principale, bordée de maisons propres et bien bâties, se divise en deux autres ; l'une à l'est, conduisant à la campagne dans cette direction ; l'autre à la partie supérieure de la vallée, où sont situés les casernes, le jardin neuf et l'hôpital. Dans la rue de l'ouest sont quantité de boutiques remplies des marchandises de l'Europe et de l'Inde ; mais les maisons y sont beaucoup inférieures à celles de l'autre rue, où demeurent les principaux habitans.

L'eau que boivent les soldats de la garnison, et

dont s'approvisionnent les vaisseaux, est amenée par des conduits de plomb d'une source dans la vallée, éloignée de la mer de plus d'un mille. Ces conduits mènent l'eau à la jetée, où sont deux grues qui servent à charger ou à décharger les chaloupes.

A droite, c'est-à-dire du côté de l'ouest, la vallée est obstruée de l'intérieur par un promontoire élevé qu'on nomme Ladder-Hill; la route en zigzag qu'on a pratiquée sur ces rocs est garnie d'un parapet du côté du précipice, a neuf pieds de large, et est facile à gravir. Sur la gauche de la vallée la route des voitures mène dans l'intérieur de l'île vers l'est. Cette route, qui n'a été ouverte qu'à force de peine et de travail, arrive transversalement par une montée douce à la plaine qui s'étend au-dessus, d'où la vue est imposante et délicieuse : d'un roc stérile, noirâtre et nu, vous voyez la plus tendre verdure, de belles campagnes où paissent des troupeaux, où s'élèvent de petites maisons qui ont généralement de vastes enclos disposés en jardins. Cette vue n'est bornée que par la mer ou par de hauts rochers qui semblent entassés à l'infini les uns sur les autres. La plaine appelée Longwood, vers la partie orientale, présente la plus grande surface unie de toute l'île. Elle est presque entièrement plantée d'arbres. Élevée de mille sept cent soixante-deux pieds, elle présente un autre aspect. Là, l'œil est réjoui par

un petit courant d'eau sinueux qui, tombant des hauteurs dans la vallée, forme une délicieuse cascade. Sur les bords de cette rivière pousse abondamment le cresson.

Un riche terroir, profond de six à douze pouces, forme sur le roc le sol général du pays, et nourrit une grande variété de plantes. Les creux et les éminences produisent différentes espèces d'arbres, entre autres l'arbre à suif qu'on dit être indigène. Il pousse en assez grand nombre sur les collines, et il y en a un bois au sud-ouest de l'île. Les terres sont principalement consacrées au pâturage des bestiaux, et les jardins à la culture des racines culinaires et des légumes. L'utilité l'emporte toujours sur l'agrément; et quoique la canne à sucre, le cotonnier, l'indigo, ainsi que les plus belles plantes, y aient été introduits, l'éducation des troupeaux et la culture des herbes utiles ont toujours attiré les soins du plus grand nombre. Le pays était primitivement couvert de forêts. Depuis, ces forêts naturelles ont fait place à des productions plus utiles, par exemple, au chêne anglais. Ce chêne y pousse vite, mais c'est là son seul mérite.

Dans la vallée près de la côte, on rencontre le figuier, l'oranger, le pin, et presque tous les arbres fruitiers de l'Angleterre. Les pommiers sont très abondans. Dans une vallée qui se trouve au sud-est de l'île, et que traverse un cours d'eau qui

sort du flanc oriental du pic de Diane, il y a tout un verger de pommiers qui prospère d'une façon remarquable; les branches sont tellement chargées de fruits qu'elles touchent la terre, et sur le même arbre on voit des fleurs et des pommes à tous les différens âges, depuis l'époque de formation première jusqu'à celle où elles sont mûres et près de tomber. Les fruits des tropiques mûrissent mieux dans les vallées voisines de la mer; la pêche, le raisin et la figue dans différentes parties de l'île. Les espérances du laboureur ont été souvent déçues dans la culture des grains, parfois à cause de la sécheresse, parfois à cause des déprédations des rats qui à certaines époques y sont assez nombreux pour détruire des moissons entières. Les pommes de terre, les choux, les pois, les fèves y viennent en abondance.

Des bestiaux d'origine anglaise y sont élevés pour l'usage des vaisseaux de la Compagnie; mais le nombre de ceux qu'on élève est de beaucoup insuffisant; les races ne sont nullement dégénérées, malgré le changement de climat. Dans certaines parties les lapins abondent, les faisans et les perdrix sont nombreux, et les jardins retentissent du chant des serins. Soixante-dix espèces de poissons se trouvent autour des côtes, entre autres le maquereau; et parmi les poissons à coquilles on distingue la tortue, l'huître et deux sortes de homards.

Les oiseaux de mer déposent autour de l'île une immense quantité d'œufs qu'on ramasse à la fin de l'année, et qui forment une nourriture agréable.

Il n'est guère besoin de parler du climat sous lequel toutes ces productions se rencontrent. Le thermomètre dépasse rarement 18 degrés, et l'été n'est pas si chaud qu'en Angleterre. L'hiver est aussi plus doux, se maintenant d'ordinaire entre 55 et 56 degrés. Le tonnerre ne se fait entendre que rarement; mais avec une atmosphère étouffante, il n'est pas rare qu'on voie des éclairs. Il y a eu des temps de sécheresse où les bestiaux ont péri faute d'eau; mais en général la pluie y tombe en toutes saisons, particulièrement en juillet, août et septembre, c'est-à-dire pendant les mois d'été de l'hémisphère septentrional. Cependant le mois de février est pluvieux plus que tous les autres; et durant toute l'année les jours nuageux dépassent de moitié ceux où les rayons du soleil frappent sans interruption sur la terre et brûlent la végétation.

Sur les collines et sur les hauteurs, l'air est généralement frais et agréable; des brouillards en couvrent souvent les sommets, ou chassés de la mer par le vent, vont s'y heurter, produisant de petites pluies qui raniment la végétation et rafraîchissent l'atmosphère sur les lieux élevés. C'est pourquoi la beauté des pâturages augmente à proportion de leur distance et de leur élévation rela-

tivement à la mer, et sur le faîte des collines on peut voir les bœufs avec de l'herbe jusqu'aux genoux.

Pendant qu'un vaisseau ou une flotte reste en rade, les passagers sont reçus en pension dans des maisons particulières, mais à un prix fort élevé; moyennant quoi, cependant, on a bonne table, bons vins et logement agréable. L'arrivée d'un convoi de vaisseaux amène à la ville tous les gens de la campagne, c'est alors la saison du négoce; quand le convoi est nombreux, les équipages et les passagers égalent presque en nombre la population de l'île.

Plus de cent cinquante vaisseaux, terme moyen, touchent chaque année à Sainte-Hélène, ce qui naturellement produit de grandes fluctuations dans le prix des provisions, et cause quelquefois une espèce de disette. A cette disette obvient les salaisons d'Angleterre et le riz de Bengale. Ces articles, moins chers que des provisions fraîches, constituent la principale nourriture de la garnison et des habitans, et sont vendus au prix coûtant par la Compagnie. D'autre part, comme les bœufs sont principalement destinés à l'approvisionnement des vaisseaux du roi ou de la Compagnie, personne ne peut tuer, même un bœuf qui lui appartient, sans la permission du gouverneur. La population, les fonctionnaires civils et militaires non compris, est d'en-

viron deux mille âmes, dont douze cents esclaves et trois cents noirs libres. Nul étranger ne peut résider dans l'île sans la permission spéciale des lords propriétaires de la Compagnie des Indes orientales.

Lorsqu'ils approchent de cette île, tous les vaisseaux doivent doubler la pointe septentrionale, et amener lorsqu'ils sont sous le vent du château. Ils doivent alors envoyer une chaloupe à terre avec un officier, pour déclarer au château leur nation et leur emploi, et obtenir du gouvernement la permission de jeter l'ancre. Faute de se conformer à ces règles, toutes les batteries ouvriraient leurs feux contre le navire étranger qui avancerait, et il serait fort difficile, même à une forte escadre de vaisseaux de ligne, de forcer le passage. En effet, comme Jamestown est située dans la partie de l'île la plus basse et la plus exposée au vent, les navires qui viennent mouiller sont obligés de côtoyer le rivage, et ainsi se trouvent tout-à-fait sous le coup des batteries qui les dominent.

Le 9 nous quittâmes Sainte-Hélène, gouvernant au nord, avec un bon vent du sud-est et un beau temps qui durèrent dix jours. Nous passâmes l'équateur le 19, à 2 degrés 15 minutes de longitude ouest. Nous eûmes alors des calmes presque continuels pendant plus de trois semaines, et en ces trois semaines nous ne fîmes qu'environ deux cent cinquante lieues au nord. Enfin, le 13 mai, nous

prîmes les vents alisés du nord-est, et nous continuâmes de marcher dans la même direction jusqu'à l'heure où nous arrivâmes à l'île de Terceire.

Le 1er juin nous entrâmes dans le port d'Angra, capitale de cette île. Angra est le siége d'un évêché et la résidence du gouverneur des Açores. La ville est bien bâtie et présente un aspect agréable à l'œil de l'étranger. Elle a cinq paroisses, une élégante cathédrale, plusieurs églises, quatre monastères et autant de couvens. Le mot *Angra* signifie *petite baie*, crique, station pour les vaisseaux, et ce havre est le seul de toutes les Açores où l'on puisse mouiller commodément. La ville est défendue par un château fort et un fossé profond; le roi Alphonse VI fut emprisonné dans ce château par son frère Pierre II, en 1668. Les Américains, les Anglais, les Français et les Hollandais y ont des consuls. La population d'Angra est d'environ quinze mille âmes, celle de toute l'île est évaluée au double.

On croit que Terceire tire son nom de la place qu'elle occupe relativement aux autres îles du groupe, dont elle est la troisième, quoique pour l'importance elle soit la première de toutes. Cette île est presque circulaire, et d'une circonférence de plus de cinquante milles, sa longueur étant de vingt-cinq milles environ, et sa moyenne largeur de quinze. Toutes ses côtes sont élevées, raides,

escarpées, entourées de rocs et de précipices, tellement qu'elle est considérée comme imprenable, d'autant que toutes les parties de la côte plus accessibles sont défendues par des forts munis de canons, où se tiennent des garnisons suffisantes.

Le sol est riche et productif, le climat agréable et salubre. Les rochers même, qui ailleurs sont arides et nus, y sont couverts de vignes qui produisent d'excellens vins, quoiqu'ils ne vaillent pas ceux de Canaries ou de Madère. Les limons, les oranges et autres fruits des tropiques y viennent en abondance, ainsi que les fruits de climats plus froids. La terre donne de belles moissons de blé et d'autres grains, ainsi que d'excellens pâturages pour les bestiaux. Outre Angra, il y a plusieurs autres villes et gros villages dans cette île, mais on n'y trouve nul havre même passable. Les forts et leurs garnisons dépendent absolument du gouverneur, qui adroit de nommer à tous les grades vacans dans l'armée.

Les Açores, ou Iles orientales, forment un groupe situé presque au milieu de l'océan Atlantique, à l'ouest du Portugal à qui elles appartiennent. Elles sont à neuf cents milles ouest du cap Saint-Vincent, et à même distance sud-est de Terre-Neuve; de sorte qu'elles sont presque également distantes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique septentrionale. Le centre du groupe est sous la même latitude que

le cap Delaware, dont il est éloigné de six cents lieues est. On les aperçoit de loin en mer, à cause d'une haute montagne appelée *Pic* ou *Pico*, qui s'élève d'une île de même nom. Ces îles sont au nombre de neuf, et connues sous le nom de *Terceire*, *Saint-Michel*, *Sainte-Marie*, *Graciosa*, *Saint-Georges*, *Fayal*, *Pico*, *Flores et Corvo*. Les deux dernières sont très petites, et à distance considérable des autres.

Les Portugais prétendent à l'honneur de la découverte de ce groupe, quoiqu'ils ne puissent dire par quel navigateur, ni à quelle époque précise il a été découvert. Les Flamands soutiennent qu'il fut aperçu pour la première fois par un de leurs compatriotes, Josha Vanderberg, négociant de Bruges, qui, se rendant à Lisbonne en 1439, fut écarté de sa route par une violente tempête, et rencontra ce groupe qu'il appela *Ilhas Flamingas*, ou *îles Flamandes*. C'était cinquante-trois ans avant le premier voyage de Colomb.

Arrivé à Lisbonne, Vanderberg communiqua cette découverte à quelques amis, et parla de son aventure avec un tel enthousiasme, que les Portugais, qui étaient alors la nation la plus entreprenante de l'Europe, se décidèrent à tâcher de découvrir ces îles plus complétement. C'est pourquoi ils y abordèrent en 1444; et don Henri, prince de Portugal, fut si charmé de cette acquisition, qu'il

alla lui-même en prendre possession, l'an 1449. En 1466, Alphonse V les donna à sa sœur, la duchesse de Bourgogne, alors que quelques-unes commençaient à être colonisées par des Flamands, qui toujours reconnurent l'autorité du Portugal.

Ces îles sont évidemment d'origine volcanique, et ont souvent beaucoup souffert des tremblemens de terre et des éruptions. En 1538, par exemple, elles éprouvèrent pendant huit jours environ des secousses si violentes que les habitans furent forcés d'abandonner leurs maisons, et de rester nuit et jour en pleine campagne.

Le 26 juin, un feu soudain sortit de la mer, vomissant jusqu'aux nues une prodigieuse quantité de sable, de terre, de pierres et de minéraux, enfin animé d'une telle fureur, que si le vent n'eût pas soufflé de terre, toutes les îles environnantes eussent été détruites. De l'endroit d'où jaillissait ce feu, surgit ensuite un groupe de rochers, qui d'abord occupa un espace de cinq ou six acres seulement, mais qui bientôt s'étendit à cinq ou six milles. Une nouvelle secousse mit ces rochers en pièces, et en forma une masse solide qui maintenant est une des petites îles situées au nord-ouest des Açores.

En 1720, une autre île, à travers des tourbillons de flamme et de fumée qui rugissaient comme le tonnerre, apparut entre Saint-Michel et Terceire,

dans la nuit du 20 novembre. L'éruption de ce volcan marin fut accompagnée d'un tremblement de terre qui renversa la plupart des maisons de Terceire; et à plusieurs lieues autour de l'île, on vit flotter sur la mer une incroyable quantité de pierres-ponces et de poissons à moitié cuits. Mais il paraît que cette île a disparu depuis.

Le 9 juillet 1757 eut lieu un autre terrible tremblement de terre qui ébranla tout le groupe d'îles jusque dans leurs fondemens, et donna naissance à un nouvel amas de dix-huit petites îles, peu éloignées de la côte septentrionale de l'île Saint-Georges, qui est aussi disparu après quelques mois.

Le 1[er] mai 1808, un nouveau volcan se déclara dans l'île Saint-Georges, au milieu de fertiles pâturages, à trois lieues sud-est de Vellas, et forma aussitôt un cratère large de vingt-quatre acres. Il demeura en éruption pendant deux jours, et les cendres qu'il lançait, entraînées par le vent, couvrirent la terre de deux à quatre pieds d'épaisseur, sur une demi-lieue de long et trois lieues de large; puis, traversant un canal large de cinq lieues, retombèrent sur l'extrémité orientale de Pico. Le feu s'était presque éteint dans la soirée du 2, lorsqu'un plus petit cratère s'ouvrit à une demi-lieue plus près de Vellas. Sa gueule avait seulement cinquante verges de circonférence. Le feu semblait s'efforcer de sortir, et la force avec laquelle jail-



lissait une pâle flamme bleue le faisait ressembler à une immense pompe à feu. Toute l'île fut ébranlée; les secousses étaient fréquentes, et d'horribles beuglemens s'échappaient parfois des entrailles de la terre! Bientôt douze ou quinze petits volcans se déclarèrent dans la campagne environnante; mais ils s'éteignirent tous le 11, et alors le grand volcan, qui avait dormi pendant neuf jours, se réveilla avec une force plus terrible, et continua de faire rage jusqu'au 5 juin, qu'il commença à se ralentir pour s'arrêter entièrement quelques jours après. Ses affreux vomissemens furent entendus à une distance de douze lieues, et l'immense quantité de lave qu'il lança détruisit à son passage fermes, bestiaux, maisons et vignobles, bouleversa de fond en comble la ville d'Urseline! Quoiqu'il se fût annoncé long-temps à l'avance, un grand nombre d'habitans, que retint dans le voisinage le désir de sauver leurs propriétés, furent tellement échauffés par les étincelles, qui, sans brûler leurs vêtemens, pénétrèrent non-seulement leur peau mais encore leur chair, que plusieurs d'entre eux moururent sur place. Une soixantaine périt de cette manière misérable, et si grandes furent l'inquiétude et la consternation des autres, qu'ils abandonnèrent tout-à-fait leurs maisons, et faillirent mourir de faim au milieu de l'abondance.

Le 29 janvier 1810, l'île Saint-Michel éprouva

de fréquentes secousses, et un volcan marin se déclara à une demi-lieue de terre.

Le 15 juin de l'année suivante, un autre phénomène du même genre se montra vers l'extrémité orientale de la même île, à trois milles de terre et dans quarante brasses d'eau.

Les Açores sont aussi sujettes à des vents furieux et à des inondations fréquentes de l'Océan, qui souvent renversent les maisons et balaient dans la campagne troupeaux et moissons. Elles sont néanmoins très fertiles, et produisent en abondance des grains, du vin et des fruits. Il s'y fait une exportation annuelle de vingt mille pipes de vin; et le seul article du tabac produit un revenu considérable au roi de Portugal, qui a droit au dixième de toutes les productions de ces îles. L'air y est salubre; le ciel, généralement clair et serein. On n'y rencontre aucun animal vénéneux ou nuisible; et les animaux de ce genre y mourraient, dit-on, au bout de quelques heures, si on les importait. La population de tout le groupe a été récemment évaluée à deux cent mille âmes.

L'île Saint-Michel ou San-Miguel, la plus grande du groupe, est comprise entre 37 degrés 50 minutes de latitude nord, et 25 degrés 39 minutes de longitude ouest, à environ 25 lieues sud-est de Terceire. Le célèbre Cabral en prit possession en 1444, au nom du Portugal. L'intérieur est tout-



à-fait couvert de montagnes, dont quelques pics atteignent une hauteur de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans ces montagnes sont plusieurs mines précieuses. Le climat est doux et agréable; le sol, riche et fertile, produisant du blé, des pommes de terre, des pêches, des raisins, des oranges, des limons. Les côtes abondent en poissons de différentes espèces et d'excellente qualité. Cette île fait un commerce considérable avec le Portugal, l'Angleterre et les États-Unis. Sa population est de quatre-vingt-un mille âmes.

Pico tire son nom d'une immense montagne, assez semblable au pic de Ténériffe, dont le sommet est élevé de plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et peut être aperçu de fort loin lorsque le temps est clair. Pinckerton recommande fortement aux géographes de prendre cette montagne comme premier méridien de longitude. Elle est située à 38 degrés 27 minutes de latitude nord, et 28 degrés 28 minutes de longitude ouest. L'île compte environ vingt-un mille habitans, qui ne s'occupent qu'à cultiver la vigne et à fabriquer du vin pour l'exportation.

L'île Saint-Georges, dont la population est estimée à douze mille âmes, est située à 38 degrés 31 minutes de latitude nord, et à 27 degrés 55 minutes de longitude ouest. On y cultive surtout le blé.

Fayal est une île circulaire, d'un diamètre de dix milles, s'élevant à pic hors de la mer, et située à 38 degrés 31 minutes de latitude nord, et 28 degrés 41 minutes de longitude ouest. Son centre atteint une hauteur de trois mille pieds. La capitale est villa de Horta ou Orta. Cette île est évidemment d'origine volcanique, mais le sol en est riche, mou et fertile; produisant du blé, du maïs, du lin et presque tous les fruits de l'Europe et des États-Unis. Les oranges et les limons y abondent. Le climat est tempéré, doux et salubre; l'air, remarquable pour son uniforme pureté. Les excès de chaud et de froid y sont inconnus. De beaux pâturages pour les bestiaux se trouvent dans les plaines de cette île; les oiseaux y sont nombreux, les poissons abondans. La population a été diversement estimée de quinze à vingt mille âmes, et les habitans se distinguent par la douceur, l'honnêteté et l'aimable simplicité des manières.

Cette île est devenue célèbre par un événement remarquable qui s'y passa durant la dernière guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Le 26 septembre 1814, le schooner américain *le Général-Armstrong*, appartenant à des particuliers et que commandait le capitaine Samuel Reid, fut attaqué dans la rade de Fayal, port neutre, par les chaloupes du vaisseau de ligne *le Plantagenet*, de la frégate *la Rota*, et du brick *la Carnation*, tous



bâtimens de Sa Majesté britannique. L'action commença à huit heures du soir : les assaillans furent battus et éprouvèrent une perte considérable. Ils revinrent à la charge vers neuf heures avec un renfort de douze chaloupes; et après une lutte désespérée, après d'héroïques efforts de part et d'autre, les Anglais furent encore forcés de se retirer, en perdant plusieurs chaloupes. Le capitaine Lloya, du *Plantagenet*, menaça de tirer sur la ville si le schooner ne lui était livré. Le matin suivant, il se contenta d'incendier ce navire que le brave capitaine Reid avait été obligé d'abandonner. Dans cette action, les Américains perdirent deux hommes et eurent sept blessés, tandis que les Anglais eurent cent vingt morts et cent trente blessés, entre autres le capitaine du *Plantagenet* qui perdit la jambe.

Sainte-Marie est l'île la plus septentrionale des Açores, située à 36 degrés 59 minutes de latitude nord, et à 25 degrés 9 minutes de longitude ouest. Elle produit quantité de blé, et compte environ cinq mille habitans. Elle a une ville du même nom.

Graciosa renferme environ sept mille habitans, et produit du blé, du vin, du beurre et du fromage. Elle est située à 39 degrés 9 minutes de latitude nord, et à 27 degrés 58 minutes de longitude ouest.

Flores est une île très fertile, ainsi nommée à cause des fleurs abondantes qu'on y trouve. Elle a environ huit cents habitans, qui cultivent le blé et élèvent des porcs. Elle est située à 39 degrés 44 minutes de latitude nord, et à 31 degrés 7 minutes de longitude ouest. Sa population est de sept mille âmes.

Enfin, Corvo est la plus petite du groupe, et tire son nom des corbeaux nombreux qu'on y rencontre. Elle a huit cents habitans qui se livrent à la culture du blé ou à l'éducation des porcs, et est située à 39 degrés 44 minutes de latitude nord, et à 31 degrés 7 minutes de longitude.

De Terceire nous fîmes voile pour Cadix, où nous arrivâmes le 10 juin; mais, à cause du choléra asiatique qui régnait à Manille lors de notre départ, nous ne pûmes y rester, et nous formâmes la résolution de gagner Bordeaux.

Tous mes lecteurs savent, je présume, que Cadix est une grande et riche ville d'Espagne, dans la province d'Andalousie, qui est située sur une île, et a un excellent port. L'île est longue d'environ dix-huit lieues, et généralement large de neuf; mais l'extrémité nord-ouest, sur laquelle s'élève la ville, n'a pas deux milles de large. Elle communique avec le continent par un pont; et la baie formée par cette île a environ douze milles de long et six de large. Du côté méridional elle est inac-

cessible par mer, à cause des rochers à pic qui la bordent, et l'entrée du havre est défendue par deux forts appelés l'un *Puntal*, l'autre *Malagorda*. Cadix est situé à 36 degrés 32 minutes de latitude nord, et à 6 degrés 18 minutes de longitude ouest.

A peu d'exceptions près, les rues sont étroites, mal pavées, horriblement sales, exhalant une odeur infecte. Le toit de toutes les maisons est plat, fait d'un ciment impénétrable, et généralement surmonté d'une tourelle, d'où l'on voit la mer. Bien au-dessus de toutes ces tourelles s'élève la tour d'observation, d'où l'on déploie, à l'arrivée de chaque navire, des pavillons qui indiquent sa force, le nombre de ses mâts et sa nation.

Il y a quelques jolis endroits autour de Cadix : entre autres l'Alméda, promenade publique, très fréquentée le soir. Mais comme elle est exposée aux vents de la mer, les arbres n'y prospèrent pas, et l'on ne peut espérer de la voir un jour couverte d'ombrages. A l'ouest de l'Alméda est Campo-Santo, vaste esplanade, seul endroit où peuvent circuler les voitures, en face de laquelle est la forteresse de Saint-Sébastien, bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. On croit que la tour ronde qui termine cette forteresse empêcha la ville d'être balayée par la furie des vagues dans l'affreux tremblement de terre de 1755. La population de Cadix est évaluée à cent mille

âmes. C'est une des plus anciennes villes de l'Europe, fondée par les Phéniciens; elle devint plus tard cité romaine, et offre encore aujourd'hui de beaux restes d'architecture romaine. Elle est à environ quarante-cinq milles ouest de Gibraltar, et à trente-cinq lieues nord-est de Malaga.

Après avoir quitté Cadix, nous gouvernâmes à l'ouest, et ensuite au nord, côtoyant le royaume de Portugal à une distance de plus de trois cents milles, jusqu'à la baie de Biscaye, et nous arrivâmes à Bordeaux le 20 juin. Nous y débarquâmes notre cargaison, nous en prîmes une autre pour New-York, et le 14 juillet nous fûmes prêts à remettre à la voile.

Le 15 nous fîmes donc nos adieux à tous nos amis de France, et nous levâmes l'ancre, retournant enfin vers notre patrie que nous avions quittée depuis si long-temps. Mais après être sortis de la rivière et de la baie de Biscaye, notre patience fut mise à l'épreuve par des vents contraires et des calmes encore plus fâcheux qui firent durer notre voyage l'espace peu ordinaire d'environ six semaines.

Le 27 août 1831, nous rentrâmes dans le port de New-York après une absence de deux ans moins six jours. Mes commettans me reçurent avec tendresse et cordialité, ce à quoi je n'osais guère m'attendre à mon retour d'un voyage qui avait si mal



réussi. Leur accueil me tira de l'abattement où j'étais tombé, et put donner à ma femme le courage dont elle avait besoin pour entendre les tristes nouvelles qui nous attendaient, lorsque nous aurions remis le pied sur le sol natal... Son père, sa tante et l'enfant de sa tante, une de mes cousines et son mari, tous étaient morts !

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOYAGE,
ET DU VINGTIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGTIÈME VOLUME.

DEUXIÈME VOYAGE.

TROISIÈME VOYAGE.

QUATRIÈME VOYAGE.



FIN DE LA TABLE DU VINGTIÈME VOLUME.



